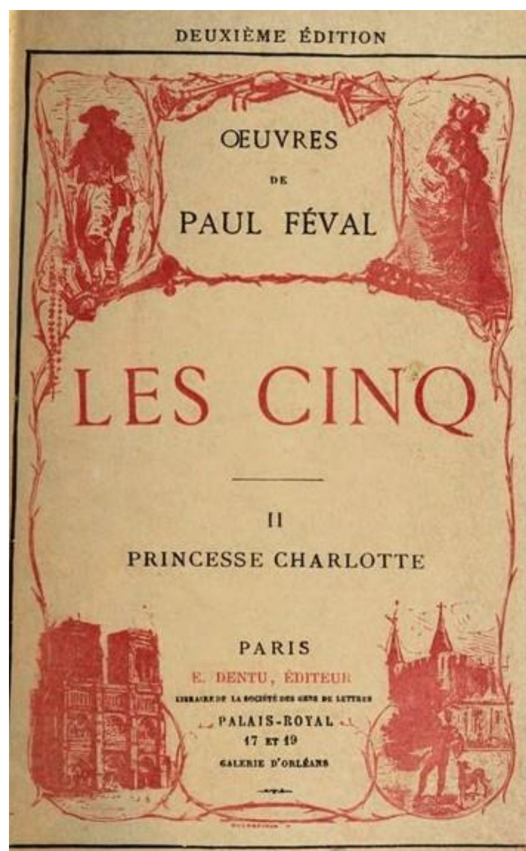
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Paul Féval Fils

LES CINQ

Tome II – Princesse Charlotte

Le Figaro – 1875
Paris, E. Dentu – 1875

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

PRINCESSE CHARLOTTE

I

DEMANDE EN MARIAGE

Au contact du doigt mouillé de Laure, Donat, dit Mylord, eut un tressaillement léger, mais il ne s'éveilla pas. La cicatrice était authentique et parfaitement naturelle.

Laure n'avait pas beaucoup de temps à perdre ; nous savons qu'un autre point d'interrogation l'attendait au petit salon où Hély avait introduit M. Vincent, et cependant Laure se laissait aller malgré elle à chercher la solution de ce singulier problème.

Son esprit travaillait. En somme, il y avait là une indication positive. Laure l'admettait, la pesait à sa juste valeur, la discutait de bonne foi, mais n'y croyait pas.

Au bout de quelques minutes, Mylord se mit à sourire et rouvrit ses yeux que le sommeil ne chargeait point.

— Madame, dit-il d'un air goguenard, ma nuque s'engourdit : avez-vous assez regardé ?

— Vous ne dormiez donc pas ? demanda la baronne.

— Non ; je voulais vous laisser la facilité de bien voir.

Il se mit sur son séant et rattacha le bouton de sa chemise en ajoutant :

— Je suis un gentleman. J'apprendrai vite le métier de prince, et la grosse dame qui est ma chère maman pouvait tomber plus mal !

— Quel petit serpent vous faites ! murmura Laure qui avait les yeux baissés.

Mylord sourit orgueilleusement et rétablit avec soin le nœud de sa cravate. Laure continua :

— Je vous avais témoigné beaucoup de confiance, Donat, une confiance absolue.

— C'est-à-dire, madame, que vous comptiez vous servir beaucoup de moi.

— J'avais pour vous une véritable affection…

— C'est-à-dire, traduisit encore l'élève de Jos. Sharp en rougissant pour tout de bon, que vous aviez dirigé vers moi des regards coupables.

Il s'était redressé. La fière sincérité de la vertu éclairait sa prunelle. Laure garda son sérieux.

— Comment se fait-il que vous ayez cassé le vase du grand salon ? demanda-t-elle.

Mylord perdit du coup une notable portion de son arrogance.

— Vous savez, répliqua-t-il d'un air embarrassé, quand on ne connaît pas les êtres… J'ai entendu qu'on venait, je me suis lancé dans l'embrasure. Ce n'est pas la place d'une potiche, soyons juste !

— Vous avez eu du bonheur, de n'être pas découvert, ami Donat !

— Si j'avais été découvert, vous n'étiez que deux femmes et je suis toujours armé.

— Est-ce que vous nous auriez tuées ? s'écria Laure.

— Je ne savais pas encore que la grosse lady était ma mère, répondit Mylord. D'ailleurs, j'appartiens à une école, et il y a les principes. Pour chaque cas donné, la théorie fournit la pratique à suivre. Je n'en suis pas à mon coup d'essai, madame.

— Vous avez déjà tué ? dit Laure qui baissa la voix malgré elle.

— Trois fois, repartit Mylord, et la première…

Il n'acheva pas. Vous eussiez dit qu'une main mystérieuse étranglait la fanfaronnade dans sa gorge.

Assurément, la belle baronne n'en était pas non plus à son coup d'essai. Il est probable même qu'au jeu du mal, elle eût rendu bien des points au disciple de Jos. Sharp. Et pourtant, cet étrange compagnon lui faisait froid.

Il y avait pour elle quelque chose de redoutable dans cette créature hybride qui semblait faite de contrastes : enfant et vieillard à la fois, naïf et rusé, amalgamant la pudeur et l'effronterie, plein de gaucheries, mais adroit comme un prestidigitateur, assassin effrayé par un péché véniel, rangé, formaliste, bohémien capable de tout excepté d'un bon mouvement, presque beau garçon quoique contrefait, comique avec gravité, cagot frotté d'athéisme et sinistre sous sa douceur comme un couteau de table qui tuerait entre les repas !

Ces animaux-là peuvent naître n'importe où, mais le dressage ne s'en fait qu'en Amérique ou en Angleterre.

— La première fois ?… répéta Laure.

Mylord la regarda de travers et répondit sèchement :

— Je ne suis pas ici à confesse.

— C'est juste, dit la baronne ; seulement, mon cher garçon, je vous ferai observer que vous avez mal récompensé ma confiance. Avec les autres, j'ai gardé mon masque, tandis que je vous introduisais dans ma propre maison…

— À combien évaluez-vous le bien de cette marquise ? interrompit Mylord.

Mme de Vaudré s'assit auprès de lui sur le divan et il se recula aussitôt d'un mouvement plein de pruderie.

— Vous ne répondez pas ? dit-il.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? demanda Laure.

— Puisque je suis l'héritier…

— En êtes-vous bien sûr ?

Elle le regardait en dessous.

— Faut-il ôter de nouveau ma cravate ? dit-il d'un air résigné.

— Non. Peut-être savais-je d'avance ce qu'il y a dessous. Peut-être même avais-je l'intention de m'en servir, mais, dans une association, il ne peut y avoir deux maîtres.

— C'est clair : je suis le maître.

— Je crois plutôt que vous êtes un employé congédié. Vous ne faites plus partie de l'association, Donat.

— Passez-vous donc de moi ! s'écria Mylord. Je vous en défie !

— Nous essayerons, dit la baronne.

En même temps, elle voulut se lever, mais les doigts de Mylord s'étaient refermés sur son poignet. Leurs yeux se heurtèrent. Laure l'examinait curieusement. Elle était brave. À la première lueur de menace qui s'alluma dans la prunelle de Mylord, elle dit froidement :

— Connaissez-vous M. Chanut ?

Les paupières de Mylord eurent un frémissement.

— Moi, je le connais très-peu, poursuivit Laure. C'est aujourd'hui sa première visite. Il m'attend de l'autre côté de cette porte, et vous m'excuserez si j'abrège notre entrevue.

Mylord lâcha son poignet. Laure reprit :

— Je ne voudrais pas le faire attendre : c'est un homme à ménager. Vous savez, je ne vous en veux pas du tout pour votre manque de galanterie, ajouta-t-elle en agitant sa main qui portait une légère trace de pression. Le respectable docteur Jos. Sharp n'a pu vous enseigner les usages du monde parisien qu'il ne connaissait pas. Je vous pardonne aussi l'accident arrivé à mon vase et l'indiscrète curiosité qui l'a produit. Quand je vous ai ouvert ma porte, je savais bien que je n'introduisais pas chez moi un modèle de délicatesse…

— Madame, interrompit Mylord piteusement, je suis un gentleman !

— Certes, certes, un parfait gentleman… Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre mère ?

— Je viens de la voir pour la première fois, madame, et je sens que je l'aimerai.

— Pas celle-là, mon camarade, l'autre ; celle qui vous accusera un jour d'avoir retiré l'échelle…

— Madame !… balbutia Mylord épouvanté.

— Votre père en mourut, ami Donat, et c'est cela que vous n'osiez pas dire tout à l'heure.

Mylord baissa la tête franchement.

— Parfait ! dit Mme de Vaudré. Je reconnais là mon sauvage. Jamais les Iroquois ne continuent la bataille une fois qu'ils sont découverts. Vous aviez cru que vous pouviez vous passer de nos associés, ce qui est, en effet, possible, et même de moi, ce qui est absurde. Mon camarade, vous êtes un jeune serrurier de beaucoup de mérite, mais pour faire un prince, avec cela il faudrait…

— Il ne faudrait que votre volonté, madame, interrompit Mylord en relevant sur elle son regard grave et soumis.

— C'est exactement vrai, dit Laure, et même votre audacieux abus de confiance, le ***Post-Scriptum*** ajouté par vous à la lettre que je vous avais confiée, nous aiderait positivement dans cette voie… mais, malheureusement, la place est prise.

— Par qui ?

— Par le vrai fils de Sampierre.

— Où est-il ?

— Dans ma main.

— Qui est-il ?

— Votre associé et votre maître.

— C’est lui le n° 1 ! prononça tout bas Mylord.

La baronne souriait. Mylord était sombre comme la nuit. Il semblait réfléchir profondément.

— C’est bien, reprit-il, je le tuerai ; j’en ai le droit puisqu’il me prend ce qui est à moi. Le vrai Sampierre est mort ; vous avez fabriqué celui-là, et il doit être mieux réussi que moi, car il n’y a rien de si adroit ni de si habile que vous. La femme est la coupe de perdition ! La femme est le serpent, source de tout venin ! La femme est le courtier infatigable qui voyage pour le compte de l’enfer ! La femme…

Il s’arrêta pour reprendre haleine. Il parlait avec une animation extraordinaire. Ses lèvres fiévreuses tremblaient. Quelque chose d’inouï s’agitait dans ce cerveau baroque où la tempête couvait toujours sous l’apparence du calme plat.

Laure se tenait sur ses gardes et elle avait raison, car elle allait subir une rude attaque.

— La femme, reprit Mylord en fermant les poings, est la pierre d’achoppement spirituel, la tentation, la damnation ! Je hais la femme. Jos. Sharp m’avait dit : « Tout est permis excepté la femme ! » il avait raison, mais il ajoutait : « À moins que ce ne soit pour affaires. » Il avait tort !… Écoutez-moi bien ! je suis jeune, j’ai des talents, de la conduite et des agréments personnels. Le léger défaut de symétrie qui incline ma tête n’a rien de répugnant puisqu’il provient d’une blessure. Je possède encore la fleur de ma candeur, je le jure ! Je puis vous sacrifier tout cela si vous voulez mettre de côté le n° 1 et me donner sa place.

Il fixait sur la charmante baronne un regard mendiant, tout plein d’une étrange passion, mais plus froid que la

glace : regard de Shylock adolescent qui dévore le bénéfice d'un marché.

Ce regard, Mme de Vaudré l'accueillait, l'enveloppait dans le plus coquet de ses sourires et « jouait avec », pour employer la formule vulgaire qui est académique chez nos voisins les Anglais.

— Est-ce que vous m'aimeriez, Donat ? dit-elle doucement.

Il fut un peu étonné. Le mot lui parut vif et surtout étranger à la question.

— Dans la purification du troisième ordre, répliqua-t-il, le célibat est recommandé comme supériorité d'état, mais le mariage n'est pas défendu. C'est ce qu'on nomme la tolérance du péché d'alliance, et le saint Nicholas Daws admet les excuses fondées sur l'intérêt sérieux. Que serait une religion qui entraverait les affaires ?

— Un non-sens, répondit Laure… Vous m'intéressez beaucoup, Donat.

Mylord avait quelques gouttes de sueur sous les cheveux.

— Je consentirais donc, poursuivit-il, à contracter mariage avec vous, et alors vous partageriez légalement tous les avantages de ma nouvelle position, aussitôt que je serais reconnu en qualité d'héritier unique des familles de Sampierre et Paléologue. Je pense que ce serait un joli parti pour vous.

— Et que deviendrait le numéro 1 ?

— Je me chargerais de tout ce qui le concerne.

Laure songeait.

— Donat, dit-elle après un silence, vous allez monter en voiture sur-le-champ et vous rendre à ma maison de Ville-d'Avray. Vous y trouverez les n°s 2 et 3… et d'autres encore. Soyez discret et que votre obéissance me fasse oublier vos péchés. Votre proposition est raisonnable, je demande le temps d'y réfléchir.

— Réfléchirez-vous longtemps, madame ?

Du revers de ses doigts, Laure lui effleura la joue.

— Quel amoureux ! dit-elle. Un peu de patience : cette nuit verra du nouveau… allez, Donat, je vous aurai rejoint dans une heure.

II

DEUX BONNES LAMES

Vincent Chanut était de ces hommes qui ne s'ennuient jamais. Pour passer son temps agréablement, il n'avait pas même besoin des ***Sept parfums du sanctuaire***, ni du ***Jardin de la controverse ;*** ses petits papiers lui suffisaient, il portait sa joie dans sa poche, et, dès qu'il avait une minute, il égrenait son chapelet d'informations avec un plaisir toujours nouveau.

Ils sont rares, les heureux qui réalisent pour leur propre usage les poétiques imaginations de Charles Fourrier, ce vaste génie, si mal connu, dont la formule appliquée mettrait fin tout d'un coup aux misérables agitations de notre siècle. Chaque créature humaine, dit-il, a sa vocation et chaque vocation a sa créature : cela ressort de la toute-sagesse de Dieu. Il ne s'agirait donc que de trier parmi les grandes dames celles qui ont des instincts de cuisinières et parmi les cochers ceux qui se résigneraient à être ducs. C'est une affaire de soins. Et une fois que tout Belleville serait inscrit à la Salle des croisades, le monde irait, soyez certains de cela.

M. Chanut était né policier, comme le grand Condé, général d'armée. Il avait eu son Rocroy aux environs de ses dix-huit ans, ainsi que nous avons déjà pu le dire et, déjà revêtu de la dignité d'agent auxiliaire (n° 17), il s'était promené dans les dessous de notre histoire dès le temps où elle déroulait ses premières scènes à l'hôtel Paléologue.

Depuis lors, à l'exemple de tous ceux de son métier, il avait été mêlé à une innombrable quantité d'aventures publiques et privées où son sang-froid professionnel coudoyait toutes sortes de passions, où son paisible caractère passait à travers les drames les plus violents, où son honnêteté, j'allais dire sa candeur, vivait de pair à compagnon avec le crime.

La salamandre est au frais dans le feu. M. Chanut savait, assurément, le monde sur le bout du doigt, et, mieux que n'importe quel romancier ; mais c'était une science d'État, et qui ne tirait les conséquences, ni en long, ni en large. Il était limier par instinct, en dehors de toute philosophie. Il ne croyait pas aux calculs déductionnistes des charlatans américains et anglais qui essayent d'idéaliser la ***détection***, et de remplacer le témoignage des sens par des probabilités algébriques.

Sans mépriser le raisonnement, il allait vers les faits. Sa force était dans sa mémoire.

La veille, nous nous en souvenons, Vincent Chanut s'était promis de placer capitaine Blunt en face de la française, dont le portrait avait fait naître chez le frère du vicomte Jean une si profonde émotion.

Depuis ce moment-là, l'ancien inspecteur avait travaillé sans relâche. Il était content de lui-même, et pensait être armé de toutes pièces. L'***Observation*** est aussi une science exacte ; M. Chanut arrivait chez Laure sûr de son fait, comme Herschel lorsqu'il agrandissait le télescope pour fouiller le vide apparent où il devinait sa planète invisible.

En entrant, M. Chanut s'était dit : « Voilà la tanière, la bête est là, prenons l'affût. »

L'extrême décence de la maison ne l'inquiétait point, l'air ultra respectable de la vertueuse Hély ne lui inspirait aucun doute. Une fois assis au petit salon, et malgré la longueur de l'attente, il n'eut pas une minute d'impatience entre ses réflexions et ses petits papiers. Mme la baronne de Vaudré était « la Française » voilà le fait acquis : la porte, en s'ouvrant tôt ou tard, allait lui montrer l'original de la miniature laissée par l'ancien chercheur d'or, Arregui.

La porte s'ouvrit. Il a été donné à chacun de vous, sans doute, d'admirer, au moins une fois en sa vie, une vraie comédienne. Je dis ceci par politesse et pour ne froisser personne, car elles sont rares. Celles de théâtre (il y en a de magnifiques) ont à leur disposition des moyens matériels que l'art du costumier, l'art du coiffeur et l'art du peintre sur peau, combinés avec l'éclairage d'une part, avec l'éloignement perspectif de l'autre, peuvent pousser jusqu'à la toute-puissance.

Nous ne parlons pas ici de celles-là, mais bien des autres qui ne montent pas sur les planches : de celles qui jouent leur rôle à bout portant, sous la lumière du soleil, et qui n'ont d'autre ressource que leur génie.

Quand Laure entra, la bonne Domenica aurait vainement cherché en elle « sa chérie », la gracieuse femme toute brillante de charme et de jeunesse dont nous avons pu dire en toute vérité qu'elle se donnait trente ans, mais qu'elle n'en paraissait pas vingt-cinq. Par un coup de baguette, le portrait de Mme L. de V., si remarqué au dernier Salon, était devenu un effronté mensonge, et quant à la miniature d'Arregui, il n'en fallait même pas parler.

Et pourtant, Arregui avait dit : « C'est ressemblant comme deux gouttes d'eau, vous la reconnaîtrez entre mille ! »

On peut affirmer que Vincent Chanut en avait vu bien d'autres, et cependant, au premier moment, l'idée lui vint que Mme la baronne, craignant de se montrer à lui, s'était fait remplacer par quelque dame de confiance, encore plus « convenable » et mieux confite en méthodisme que l'austère Hély.

C'était du reste le même genre qu'Hély : une brebis du saint Nicolas Daws, mais d'un étage évidemment supérieur, parvenue au quatrième, ou même au cinquième ordre de purification.

Comment cette métamorphose s'était-elle produite ? Il n'y avait aucun changement appréciable dans la toilette décrite par nous au début de l'entrevue de ce matin, entre Domenica et sa ***belle petite ;*** la coiffure seule avait été refaite à la hâte et sans aucune affectation d'austérité. On n'avait même pas ajouté de bonnet pour rendre le front maussade, ni de guimpe pour crier : « Voyez jusqu'où monte ma pudeur ! »

Il n'y avait rien par le fait, sinon la comédienne elle-même et son prodigieux mérite. Sa volonté la transformait dans une mesure très-large, mais en même temps très-sobre, sans invraisemblance ni choc, par la simple suppression des prestiges qui étaient le fruit de son art, aidé par l'étrange et longue complicité de la nature. Elle était belle à cette heure comme le sont les belles femmes ayant passé quarante ans, tristes de leur jeunesse perdue, et réfugiées aux étages les plus inaccessibles du sérieux.

Elle salua M. Chanut avec une bienveillance grave et l'invita du geste à se rasseoir en disant :

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

— C'est bien à madame la baronne de Vaudré que j'ai l'honneur de parler ? demanda Vincent Chanut respectueusement.

— Oui, répondit Laure qui s'assit à son tour.

Elle tira de sa poche la carte de Vincent, qu'elle relut attentivement, puis elle releva sur lui son regard.

— Tout d'abord, dit-elle, je vous remercie de l'empressement que vous avez bien voulu mettre à répondre à mon appel. C'est ce matin seulement que je vous ai écrit…

— Permettez, interrompit Chanut, je n'ai pas eu l'honneur de recevoir votre lettre.

Laure examina de nouveau la carte et laissa paraître une nuance d'embarras sur son visage.

— Les deux noms qui sont là, murmura-t-elle : Laura-Maria et Tréglave, se trouvaient également dans ma lettre ; cela m'a fait croire que vous étiez le célèbre M. Chanut.

On peut trouver des gens qui ne boivent jamais entre leurs repas, il y en a même encore quelques-uns pour résister à la contagion du cigare, mais je n'ai jamais rencontré celui qui refuse un petit verre de gloire. Vincent eut un sourire entre cuir et chair.

— Bien pauvre célébrité, madame la baronne, répondit-il, mais enfin, telle qu'elle est, je ne puis la renier : Je suis l'ancien inspecteur Chanut, et si je n'ai pas écrit mon nom

tout entier sur ma carte, c'est que, généralement, la célébrité dont nous parlons ici, ferme pour moi plus de portes qu'elle n'en ouvre. Quant aux deux autres noms, Laura-Maria et Tréglave, en les inscrivant sur ma carte, je n'ai fait qu'obéir aux ordres exprès de mon client.

— Celui qui vous envoie vers moi ?

— Oui, madame la baronne.

— Alors, monsieur Chanut, au lieu de vous interroger comme je l'espérais, c'est moi qui vais subir un interrogatoire ?

— Madame, je vous prie de remarquer que je suis dépourvu de tout caractère officiel. Je gagne mon pain en dehors de l'administration, et, je puis le dire, sous l'œil très-sévèrement ouvert de l'administration. Je n'interroge pas, je m'informe. La bonne volonté seule me répond. J'ajoute que me voici tout porté pour prendre vos ordres, au cas où il vous conviendrait de m'accorder votre confiance. Comme je ne venais pas ici en adversaire, rien ne me défend (du moins, jusqu'à plus ample informé) de prendre en main vos intérêts. Je tiens boutique.

Laure tournait et retournait la carte entre ses doigts.

— Qui va commencer ? demanda-t-elle tout à coup.

— Vous, si vous voulez ; moi, si vous le désirez, répliqua M. Chanut : À votre volonté.

Laure hésita pendant le quart d'une minute.

— Il y a ici, dit-elle, en chiffonnant le carton qu'elle tenait à la main, une chose très-extraordinaire : « De la part du

vicomte Jean de Tréglave. » Ma croyance est que le vicomte Jean est mort.

— Un mort peut laisser des instructions, repartit Vincent, et alors le mandataire du mort parle régulièrement en son nom.

— Êtes-vous donc le mandataire de feu le vicomte Jean ?

— Non, madame.

— Pouvez-vous me nommer votre mandant ?

M. Chanut salua, et répondit :

— Envers nos clients, madame la baronne, le premier de tous nos devoirs est la discrétion.

— C'est juste, fit Laure. M'est-il au moins permis de vous demander pourquoi votre note porte cette double mention : « À Laura-Maria. »

— Parce que, répliqua Vincent, celui qui m'envoie vers vous ne connaît pas Mme la baronne de Vaudré.

— Et il connaissait Laura-Maria ?

— Oui, madame.

— Et il prend Mme la baronne de Vaudré pour Laura-Maria ?

Cette dernière question, prononcée à voix basse, fut accompagnée d'un pâle et triste sourire.

Vincent Chanut s'inclina en signe d'affirmation.

C'était un assaut de premier ordre : deux joûteurs, engageant le fer avec une prudence consommée et une science parfaite. Laure venait de marquer la première feinte. Chanut tenait sa garde comme s'il n'eût pas même soupçonné le coup.

L'ardente curiosité éveillée en lui par la dernière parole de Laure n'alluma rien dans la fixité paisible de sa prunelle.

— Moi, reprit la baronne en changeant de main, dans ma lettre que vous n'avez pas encore lue, je vous parlais aussi de Laura-Maria et de M. de Tréglave, mais ce n'était pas du vicomte Jean… Avez-vous rencontré Mme de Sampierre à la porte de chez moi, tout à l'heure ?

— J'ai cru reconnaître madame la marquise.

— C'est pour elle… j'entends, c'est dans son intérêt que j'ai eu la pensée de m'adresser à vous. Nous cherchions un homme à la fois très-honnête et très-habile…

Laure s'arrêta, M. Chanut salua :

— Ma sœur était bien plus parisienne que moi, reprit Laure, c'est peut-être elle qui m'avait parlé de vous dans le temps.

— Dois-je comprendre, dit Vincent, que madame la baronne est seulement la sœur de Laura-Maria ?

— Seulement ! répéta Laure avec un soupir, n'est-ce pas assez ?… Il n'en faut pas davantage pour gâter une existence, monsieur Chanut… mais nous allons revenir à tout cela. Veuillez m'apprendre le motif de votre visite.

— Volontiers… J'ai mes notes.

M. Chanut mania ses papiers comme un jeu de cartes et dit :

— C'est un simple renseignement et qui ne vous prendra pas une minute. Voici la note. Je suis chargé de vous demander… mais si vous n'êtes pas Laura-Maria, je suppose que ma démarche va rester sans résultat. Enfin, n'importe. Je suis chargé de vous demander si vous connaissez ou si vous avez les moyens de connaître le sort final du nommé Arregui (Antonio-Jose), Mexicain de naissance, âgé de quarante-cinq ans environ, taille un mètre quatre-vingts centimètres, brun, cicatrice légère au-dessus de l'œil droit ; parti de New-York pour la France en octobre 1866, avec l'intention hautement exprimée de rejoindre à Paris une dame qu'il désignait (peut-être indûment) sous les noms de Maria Strozzi et aussi Laura-Maria et dont (je parle dudit Arregui) on n'a pas eu de nouvelles depuis le 21 avril 1867, présente année.

III

ENTENTE PARFAITE

M. Chanut avait défilé ce chapelet d'indications la tête penchée sur sa note qu'il consultait en parlant. Quand il se redressa pour regarder Laure, il vit qu'elle avait des larmes plein les yeux.

— Madame, dit-il, je vous répète que je n'ai absolument aucun droit légal vis-à-vis de vous. Il vous est loisible de laisser ma question sans réponse, et je vous demande pardon…

Elle l'arrêta d'un geste.

— Il y a quelque chose de plus fort que le droit, murmura-t-elle, c'est la nécessité. Je ne refuse pas de vous répondre : je ne peux pas vous refuser. Entre la question que vous me posez et celle que je vais vous adresser moi-même, il existe je ne sais quelle connexité qui mêle évidemment nos intérêts. Aussi, tout ce que je sais, vous allez le savoir ; mais j'ai beau faire, je ne puis garder l'apparence de la résignation quand on me parle de cette malheureuse, de cette chère créature qui a été la douleur de toute mon existence.

Elle porta son mouchoir à ses yeux et continua d'une voix profondément émue :

— Maria ! ma sœur ! celle qui fut un jour la joie angélique du foyer de notre mère ! Je la vois encore, malgré les ans écoulés, je vois son sourire brillant et si doux, j'entends

sa chanson chérie ! Mon Dieu ! comme nous l'aimions ! Quand notre mère mourut, j'étais la plus âgée et je gagnais déjà ma vie à instruire les enfants d'une famille américaine. Ma sœur, qui était restée en Europe, tomba sous la tutelle du frère de mon père, le docteur Strozzi…

La physionomie placide de M. Chanut s'épanouit. Laure s'interrompit pour dire :

— Vous savez ces choses peut-être aussi bien que moi, peut-être mieux : j'en suis contente. Cela vous met à même de voir à quel point ma bonne volonté est sincère. Le docteur Strozzi, sans respect pour le nom qu'il portait comme nous, dressa ma sœur au métier de somnambule. Il alla plus loin…

— Madame la baronne, interrompit Chanut avec bonté, vous vous imposez une souffrance inutile. Je cherche un renseignement sur Antonio Arregui, voilà tout.

— Et moi, s'écria Laure, je cherche un renseignement sur ma sœur, et sur une chère enfant qui m'intéresse encore plus que ma sœur, car je suis seule ici-bas, et il me semble que je serais sauvée si j'avais à protéger, à aimer le seul être qui ait dans ses veines une goutte du sang de mes aïeux ! Je vous l'ai dit : votre route et la mienne se côtoient ; elles se rejoignent. Si le docteur Strozzi fut le mauvais génie de ma sœur, un Tréglave, Laurent de Tréglave, faillit la relever au rang d'où jamais elle n'aurait dû déchoir. Maria aimait Laurent, mais la fatalité se mit entre elle et lui. Il y eut un crime hideux : l'oncle abusa de sa nièce, et Maria écrivit, un jour, à Laurent : « Je suis morte pour vous… »

— Cela nous mène-t-il à Arregui ? demanda M. Chanut doucement.

— Tout droit. Maria traversa la mer et alors commença pour elle une vie d'aventures. Je la vis à son passage à New-York ; comme elle était changée, mon Dieu ! Je voulus la retenir, mais elle allait à son destin. Elle avait appris que les deux frères de Tréglave étaient au pays d'or. Une force irrésistible l'y entraînait… Que vous dire !

» Après avoir été victime, fut-elle coupable ?

» Cet Arregui devint son maître. Un jour, au désert, elle risqua sa vie, mais en vain, pour sauver celle du vicomte Jean, le frère de Laurent, que les compagnons d'Arregui avaient condamné à mort…

La baronne s'arrêta. M. Chanut la couvrait d'un regard placide.

C'est la troisième fois que nous voyons revenir cette histoire qui nous fut contée d'abord par M. Chanut lui-même chez le capitaine Blunt.

Pour sa part, cette belle Laure nous en a fourni déjà deux versions dissemblables, dans chacune desquelles un atome de vérité se mêlait à des flots de mensonges.

Elle reprit :

— Le reste se peut dire en deux mots. Dans l'intervalle, je m'étais mariée et j'étais devenue veuve. Maria, prise d'horreur pour son passé, se réfugia près de moi à Paris ; elle se croyait bien cachée, mais cet Antonio Arregui trouva sa trace, et Maria s'enfuit.

— Connaissez-vous sa retraite ?

— Je désire la connaître. Nous la chercherons ensemble. Quant à Antonio Arregui, je sais qu'il est retourné en Amérique.

— Ah ! fit M. Chanut.

Laure ajouta :

— Il m'a écrit de San-Francisco.

Vincent rassembla aussitôt ses papiers et les remit dans sa poche, d'où il tira un volumineux calepin, lequel gardait à peine quelques pages blanches. Vincent choisit une de ces pages, mouilla sa mine de plomb, la suspendit en arrêt et dit :

— Madame la baronne, j'ai l'honneur de vous remercier. Veuillez me donner vos ordres, je vais prendre mes notes pendant que vous parlerez.

Depuis quelques minutes, Laure l'examinait avait un redoublement d'attention. Ce brave Vincent avait quand il voulait le plus parfait visage de bois qui se puisse imaginer. Nous ne dirons pas que sa physionomie exprimait la crédulité ; non, il avait tout uniment dans les yeux cette indifférence parfaite de l'observateur par état qui a fait sa question, qui a reçu sa réponse et qui dort là-dessus.

Laure interrogea la pendule qui marquait deux heures et demie.

— Je serai brève, dit-elle, le temps me presse désormais… Vous permettez ?

Elle sonna, Hély se montra et reçut l'ordre de faire atteler sur-le-champ, après quoi Laure reprit :

— Il y a deux choses très distinctes : d'abord l'affaire de madame la marquise dont je vous parlais aussi dans ma lettre. Je n'ai pas à vous expliquer le problème qu'on veut résoudre à l'hôtel de Sampierre, Paris tout entier le connaît.

Il a été fait, on peut le dire, des efforts immenses, mais très mal dirigés et qui ont abouti à néant. La seule indication féconde a été fournie par Maria, ma pauvre sœur : Domenico de Sampierre existait en septembre 1862 ; il était aux mains de Laurent, cadet de Tréglave, et tout porte à croire qu'à cette époque ils ont tous les deux changé de nom.

M. Chanut écrivait, Laure continua :

— Je suis autorisée à vous dire que si vous trouviez la trace de M. de Tréglave et du jeune comte Domenico, vous seriez riche.

— Ce qui signifie en chiffres ? demanda Chanut.

— Je garantis une somme de cinquante mille francs et vous pouvez marchander.

— En vingt ans, dit Chanut, j'ai mis de côté à peu près douze cents francs de rentes ; vous jugez si je vais faire de mon mieux… m'est-il permis de glisser un petit ***erratum*** ? J'ai omis tout à l'heure d'aborder un sujet assez délicat, et pour lequel je vous demande toute votre indulgence. Au temps où décéda le vieux prince Michel Paléologue, il fut dit que cette jeune Maria Strozzi avait essayé en vain de faire valoir certains droits, fort réels, mais non reconnus par la loi…

— Monsieur Chanut, interrompit Laure avec une fierté austère, je vous ai livré le passé de ma sœur, mais tenez-vous ceci pour dit : en toute ma vie, je n'ai connu qu'une

vraie sainte, c'est ma mère. Ni Maria, ni moi, nous n'avons aucun droit d'aucune sorte à l'héritage d'autrui.

— Cependant, voulut insister Vincent, un souvenir qui m'est personnel…

Laure l'arrêta encore, disant :

— Je vous rappelle que le docteur Strozzi avait fait de ma sœur son esclave et que les gens comme lui sont capables de toutes les supercheries.

Vincent se tut et reprit son carnet. Laure poursuivit :

— Pour ce qui regarde mon affaire privée, celle qui m'avait principalement donné le désir d'entrer en relations avec vous, ma modeste aisance est hors de toute proportion avec l'opulence de la princesse marquise : je vous offre vingt-cinq louis pour vous mettre en campagne et trois mille francs si vous réussissez.

— À quoi ? demanda Chanut. Précisons la besogne.

— Elle est malaisée, je le crois, dit Laure qui, malgré toute son habileté, ne put dissimuler un embarras léger. Le temps écoulé est si long ! Il y a dix-huit ans, quand ma sœur quitta la France pour la première fois, elle laissait derrière elle un enfant.

— De quel sexe ?

— Une petite fille.

— À Paris ?

— Non. L'enfant était en nourrice dans le pays de notre famille, chez une paysanne des Hautes-Pyrénées aux environs d'Argelès.

— Avez-vous le nom de cette paysanne ?

— À cet égard, dit Laure en lui tendant un papier, voici toutes les indications que vous pouvez souhaiter.

M. Chanut jeta un regard sur la note et demanda :

— Y a-t-il eu des démarches de faites ?

— Oui, plusieurs.

— Ont-elles eu un résultat ?

— Un mauvais résultat. La paysanne vit encore, mais elle refuse tout renseignement. Ses voisins disent qu'une dame, une étrangère, vint la voir vers l'année 1851, et lui donna beaucoup d'argent pour avoir la petite fille…

— Et cette dame avait nom ?

— Seule, la nourrice pourrait la faire connaître.

— Est-ce tout ?

— C'est malheureusement tout.

M. Chanut ferma son calepin.

— On peut essayer, dit-il.

Laure se leva. Sa joue, tout à l'heure, si pâle, avait du sang sous la peau. Elle tendit à M. Chanut un billet de cinq cents francs que celui-ci mit dans sa poche.

— Monsieur, dit-elle, désespérant de cacher son émotion et tâchant du moins de l'expliquer, j'ai confiance absolue en votre habileté. Cette enfant est ma nièce et vous savez que je suis seule… horriblement seule ! Je mets entre vos mains le dernier espoir de ma vie. Je l'adopterais, elle

serait ma fille, et ma reconnaissance ne se bornerait pas à remplir l'engagement que je viens de prendre envers vous.

Chanut s'était levé à son tour et Laure avait fait un pas déjà pour le reconduire vers la porte.

— De mon habileté, répliqua-t-il bonnement, je ne peux rien dire ; je réponds seulement de mon zèle. J'ai envie de vous faire une dernière question, madame la baronne.

— Faites, dit Laure.

Il s'était arrêté en la regardant fixement.

— Ou plutôt, continua-t-il, de vous adresser une humble requête. Vous êtes à même de me rendre un service.

— Parlez.

— Un grand service. Mon client, celui de mes clients qui m'a envoyé vers vous, ambitionne l'honneur de vous être présenté.

— Eh bien ! qu'il vienne dit Laure en souriant. Est-ce là ce grand service !… Comment l'appelez-vous, le client ?

— Voilà précisément où le bât nous blesse, répliqua Vincent : je n'ai pas mission de vous révéler son nom.

Le sourire de Laure disparut.

— C'est singulier ! dit-elle.

— Si singulier, reprit M. Chanut, que je n'osais pas risquer ma pétition.

Ils étaient debout en face l'un de l'autre. Vous eussiez mis une couronne de rosière sur le front de M. Chanut, tant il avait l'air innocent. Quant à Laure, sa physionomie

n'exprimait que l'étonnement frivole d'une femme du monde se heurtant à « quelque chose qui ne se fait pas. »

C'était ici l'apparence. Le vrai, c'est que les deux champions jouaient ***la belle*** qui termine régulièrement tout assaut d'armes. Leurs fers croisés se touchaient, se croisaient et frémissaient.

— Mon cher monsieur Chanut, dit Laure avec bonhomie, je ne suis pas une bien grande dame, et je puis mettre de côté l'étiquette, pour une fois. Je recevrai votre anonyme quand vous voudrez.

— Ce soir ? demanda M. Chanut.

Laure se mit à rire.

— Peste ! fit-elle, vous ne perdez pas de temps ! Ce soir, je ne m'appartiens pas, mais demain…

— Demain donc, madame la baronne, dit Vincent qui passa la porte, et veuillez accepter tous mes remerciements bien sincères.

IV

FIANÇAILLES DE M. CHANUT

Mme la baronne était réellement très-pressée ; car elle avait une longue route à faire. Cependant, elle resta immobile, et les sourcils froncés, devant la porte refermée par où M. Chanut venait de s'éloigner. Il y avait des rides à son front, et les sourcils rapprochés disaient le travail de sa pensée.

— Il m'a entamée ! murmura-t-elle, et je n'ai rien tiré de lui !

Hély entr'ouvrit la porte, annonçant que la voiture attendait. Laure la renvoya d'un geste.

— Demain ! dit-elle encore. C'est le dernier acte du drame, je sens cela. Qui sait ce qui se passera d'ici à demain ? Pourquoi ai-je peur ? Ce nom d'Arregui a-t-il été prononcé au hasard ? ou bien quelque fantôme va-t-il sortir de terre ?

Elle secoua la tête brusquement.

— Il y a loin jusqu'à demain, fit-elle, et la partie doit être jouée cette nuit !

Elle alla rejoindre Hély qui lui dit en drapant le mantelet de soie sur ses épaules :

— Je m'y connais : madame la baronne vient de recevoir quelque heureuse nouvelle.

Laure répondit :

— On ne peut rien vous cacher, ma bonne ! Je suis, en effet, toute joyeuse. Prenez votre liberté jusqu'à ce soir, je reviendrai m'habiller pour le bal de l'hôtel de Sampierre.

— Ma liberté ! repartit Hély non sans une pointe de reproche, madame la baronne sait bien que je n'ai qu'une joie : nourrir mon esprit par la lecture et la méditation…

Laure descendait déjà l'escalier. Quand elle franchit la porte cochère, demi couchée gracieusement dans sa voiture découverte, elle éblouissait de jeunesse et de beauté.

Hély, demeurée seule, procéda sans retard à la nourriture de son âme. Dans la purification consolidée et concentrée, elles savent toutes préparer le ***Holy-Rod*** ou Rosée céleste. C'est un julep rafraîchissant qui se fait avec du madère, du sucre, de la cannelle, du romarin, un clou de girofle, une pincée de poivre et du genièvre qu'on peut remplacer par une pinte de rhum. Les « piliers dans Israël » ont de l'amitié pour ce breuvage ; il les porte à la méditation.

Pendant que la casserole chauffait, Hély suspendit une serviette à l'appui de la croisée. Si c'était un signal, soyez sûrs qu'il ne pouvait appeler que les anges.

Il en vint un qui appartenait au train d'artillerie.

La rue Saint-Guillaume, comme on sait, donne par son encoignure sur un passage muni d'une grille et nommé la rue Neuve de l'Université.

En dedans du passage, un fiacre, attelé de deux grands vieux chevaux, stationnait. Il semblait vide, les portières en étaient ouvertes.

Sur le seuil de l'allée voisine, un brave homme en manches de chemise fumait sa pipe paisiblement.

Quand Laure passa, dans sa voiture, elle jeta au fiacre un rapide regard. Elle se dressa même à demi pour plonger de plus haut et put constater que l'une et l'autre banquettes étaient inoccupées.

Évidemment, elle s'était attendue à découvrir quelqu'un dans ce fiacre.

Et, bien qu'elle n'y eût vu personne, ce fiacre continuait de la préoccuper, car elle se retourna plusieurs fois pour le regarder.

Au moment où elle allait quitter le passage pour déboucher dans la rue de l'Université, elle crut voir le cocher rassembler ses chevaux.

Un fiacre est fait pour marcher. Au fond, c'était la chose la plus simple du monde, mais cette belle Laure venait d'un pays où la guerre se fait à la loupe. Dans le désert américain, l'indice le plus frivole en apparence raconte quelquefois toute une longue histoire.

Le fiacre, pour elle, c'était Vincent Chanut, c'est-à-dire un espion.

Pour nous autres naïfs, un fiacre-espion a ses stores baissés qui le dénoncent comme les lunettes vertes trahissent le déguisement d'un jaloux. Mais Laure n'aurait pas craint M. Chanut derrière des stores baissés. Les stores baissés lui auraient dit au contraire : « M. Chanut n'est pas là. »

Elle rendait justice à son adversaire et n'attendait point de lui la botte enfantine que tout le monde sait porter.

Et voyez ! Laure ne se trompait pas en soupçonnant le fiacre. À peine eut elle dépassé le fiacre, que le cocher descendit de son siège et entra dans l'allée de la maison voisine où il jeta son carrick sur les épaules du fumeur en manches de chemises qu'il coiffa de son chapeau.

Cet homme redevint ainsi le cocher, tandis que le cocher redevenait Vincent Chanut, qui se glissa aussitôt dans le fiacre.

— C'est de ***filer*** cette jolie voiture-là à la douce, dit-il au vrai cocher qui remontait sur son siège… Allume, Chopé, ma vieille !

— La petite dame a une crâne jument, répondit Chopé, mais on va bien voir !

Je penche à croire que ce fiacre, son attelage, en apparence lamentable et son cocher Chopé faisaient partie du mobilier industriel de l'établissement Chanut, car celui ci, ayant relevé le coussin du siège de derrière, puisa dans le coffre comme il eût fait dans son armoire, et en retira divers objets : entre autres une perruque noire et une superbe cravate de soie bleue.

D'un autre côté, les deux grandes rosses efflanquées, après avoir tourné péniblement, se mirent à allonger comme des tigres, au premier coup de fouet de Chopé.

En atteignant la rue de l'Université, M. Chanut fit prendre à gauche, et mit la tête à la portière. Il vit la voiture de Laure à la hauteur de la rue de Beaune.

— La reconnais-tu ? demanda-t-il.

— Parbleu ! répondit Chopé ; c'est celle de Ville-d'Avray, et vous allez en conter à la payse, vous ?

M. Chanut dit en riant :

— Ouvre l'œil et ne la perds pas de vue. Nous ne savons pas encore, bien au juste, où nous allons.

À la rue de Bourgogne, la voiture de Laure gagna le bord de l'eau et prit le quai d'Orsay. Chopé dit, avant de dépasser le pont :

— Il n'y aura pas épais de voitures ici le long de l'eau, et la dame se retourne souvent. Des yeux comme ça, ça doit voir d'aussi loin qu'une jumelle !

— Passe la rivière, ordonna M. Chanut ; tu la veilleras aussi bien de l'autre côté.

Les équipages ne sont jamais bien nombreux sur cette mélancolique et belle route qui va du palais Bourbon au Champ-de-Mars. Quand Chopé eut filé au grand trot le pont de la Concorde et pris le cours la Reine, la charmante chaise découverte de Mme de Vaudré se montra presque seule, atteignant déjà l'esplanade des Invalides.

Une ou deux fois encore, on put voir Laure se retourner pour jeter un regard par-dessus la capote rabattue, puis elle ne bougea plus.

— La petite dame se dit comme ça, grommela Chopé : « Enfoncé le sapin ! il n'a pu tenir ! » C'est des bêtes de Saint-Brieuc, ma poule, et moi aussi, un peu ruinés tous trois, mais si on voulait, on éreinterait encore, à la longue, tous les Malbroucks de Longchamps, qui n'ont que trois lieues dans le ventre, à la fois.

Il tint en bride, parce que la voiture de Laure tournait le pont de l'Alma.

— Vire ! ordonna M. Chanut.

Laure jeta un dernier regard paresseux vers le quai de Billy et ne remarqua même pas ce fiacre lointain qui semblait retourner à Paris.

M. Chanut, lui, ne perdait point de vue la plume gris-de-perle qui flottait sur le chapeau de la baronne. Au bout d'une minute, le fiacre fit une seconde évolution et suivit de nouveau la chaise qui glissait rapidement vers Passy.

— Maintenant vieux, dit Vincent, nous sommes fixés : tu peux marcher à volonté.

— À Ville-d'Avray, alors ? par Auteuil, Boulogne et Saint-Cloud ?

— Non pas : le Point-du-Jour et Sèvres ! Tu t'arrêteras au poteau, cordon de l'Ouest, dans le bois de Fausse-Repose.

— À l'endroit du domestique sans place, hé ? dit Chopé en riant.

Au lieu de répondre, M. Chanut ferma les deux stores.

— Bon ! pensa Chopé, le patron va faire son bout de toilette !

Et la route se poursuivit silencieusement. Il était environ quatre heures du soir quand le fiacre s'arrêta au lieu indiqué, en plein bois. Pendant que Chopé mettait le nez de ses chevaux dans leurs sacs d'avoine, la portière ouverte donna passage à un bon gros gaillard, coiffé d'une forêt de cheveux noirs, habillé de drap fin qu'il portait mal et dont la cravate bleu de ciel était piquée d'une superbe épingle aussi décorative que la croix d'honneur.

Chopé avait parlé de *payse* et de ***domestique sans place ;*** M. Chanut, à l'aide de changements peu nombreux, mais savants, s'était donné la tournure classique d'un valet de chambre, bonne qualité commune, déguisé en bourgeois pour avancer ses affaires d'amour.

La cravate bleue surtout et l'épingle qui représentait un sabot de cheval faisaient glorieusement illusion. Aucun connaisseur n'aurait pu le rencontrer sans se dire : « Voilà Baptiste qui va où son cœur l'appelle ! »

Chopé, tout blasé qu'il était sur ces métamorphoses féeriques, ne put s'empêcher de rapprocher ses deux grosses mains comme font les délicats du théâtre Italien, quand ils applaudissent à la muette.

M. Chanut alluma un magnifique londrès sans défauts, car Baptiste congédié fume encore pendant trois mois le souvenir de son maître, et disparut au coin de la rue en jouant avec le stick perdu que « monsieur » a tant regretté, le stick qui a pour pomme la tête du cheval dont l'épingle est la patte.

Le jardinier-concierge de madame Marion reçut Baptiste avec cette franche et hospitalière cordialité des gens qui offrent le bien d'autrui. Jules lui-même, l'épagneul mâtiné, montra par ses caresses qu'il reconnaissait en Baptiste quelqu'un de la partie.

— C'est mignon à vous, dit le père Cervoyer en mettant sur la table une bouteille qu'il n'avait pas achetée et deux verres qu'il avait conquis : malgré que je ne devrais pas vous remercier de la visite, puisque vous venez pour Mlle Félicité. Elle en tient, vous savez ? Elle ne jure que par vous. C'est sage comme une image et ça a des économies… À la vôtre !

Baptiste goûta l'eau-de-vie.

— Jolie, dit-il.

— Sept ans de cave, chez moi ! Ça vient du cinquième avant-dernier locataire. J'en ai déjà de Mme Marion ; mais on ne la boira qu'à son tour.

— Là, vraiment, père Cervoyer, dit Baptiste d'homme à homme ! pensez-vous qu'il faut sauter le pas, au vis-à-vis de Mlle Félicité ?

Papa Cervoyer, pris ainsi par les sentiments, donna un coup de pied caressant à Jules et répondit :

— Moi, elle m'irait. Je sais qu'elle a du Turc pas mal et du Foncier… Voulez-vous qu'on lui soutire l'addition avec délicatesse ?

Baptiste lui serra la main chaudement.

— Et va-t-on la voir un tantinet ? demanda-t-il.

— Aujourd'hui, pas beaucoup, je vas vous dire : il y a du monde. Madame vient d'arriver ; les autres l'attendaient depuis midi. Vous savez, c'est d'abord les trois de la fameuse nuit qu'on n'a jamais su par quelle cheminée ils étaient entrés dans la baraque ; il y en a ensuite un gros, mais gros, gros ! que je n'ai pas encore vu et qui a été apporté par un soldat de la ligne. Il fume sa pipe au jardin, j'entends le soldat ; Jules l'a mordu, n'aimant pas le militaire. Alors donc, comme M. Germand, le valet de chambre, est à Paris, avec permission de minuit, Mlle Félicité se trouve seule pour servir la société.

Baptiste écoutait de toutes ses oreilles, mais il en avait si peu l'air que papa Cervoyer dit :

— Mais ça ne vous fait rien, pas vrai ?

— Et qu'est-ce qu'ils manufacturent ensemble, tous ceux-là ? demanda Baptiste.

— Voilà ! peut-être du cirage, peut-être de la politique…

— Et Mlle Félicité ne peut pas quitter, je conçois ça… mais si j'allais la trouver ?

— Ça se peut tout de même… au point où vous en êtes.

— C'est que je ne connais pas bien mon chemin.

Papa Cervoyer cligna de l'œil.

— Je vas vous conduire, dit-il. Retroussez vos manches.

— Compris ! répliqua Baptiste qui obéit en riant. Ce n'est pas à vous qu'on en remontrerait, dites donc ! merci du conseil.

Mlle Félicité était en train de disposer un plateau à grogs, dans la salle à manger, séparée seulement par une porte entr'ouverte du salon où les hôtes de Mme Marion tenaient conseil.

— Voici quelqu'un, dit papa Cervoyer, entrebâillant la porte extérieure et montrant les manches de Baptiste relevées jusqu'au coude, qui vient de donner un coup d'épaule à je sais bien qui… pour le bon motif.

Mlle Félicité rougit, sourit à la cravate bleue et remercia l'épingle d'or. Baptiste entra.

L'ennemi était dans la place, et chacune de ses oreilles s'ouvrait déjà, large comme le pavillon d'une trompe de chasse.

Les premiers mots qu'il entendit, en baisant galamment la main de Mlle Félicité, le mirent en goût.

— Laissez parler le père Preux, disait-on ; allez, père Preux !

Et une voix essoufflée répondit :

— Le père Preux vous connaît tous, mes cadets, sur le bout de son petit doigt, mais d'abord, fermez les portes, crainte des courants d'air !

Quelqu'un se leva pour exécuter l'ordre du père Preux qui continua :

— En second lieu, il manque quelqu'un ici : les Cinq ne sont que quatre, et le père Preux ne se déboutonnera pas tant qu'on ne lui aura pas montré le n° 1, ce petit tout en or, qui vaut la Californie.

La phrase fut coupée par la porte qui se fermait bruyamment, et M. Chanut n'entendit plus rien.

V

LA BERLINE

C'était à peu près l'heure où Domenica Paléologue, marquise de Sampierre, abusant de « son fluide », forçait Laure de Vaudré à déchirer pour elle le double voile qui recouvrait le passé et l'avenir. Il n'y avait personne à l'hôtel de Sampierre, du moins en fait de maîtres, et les domestiques festoyaient.

Vous auriez beau chercher, vous ne trouveriez aucun point de comparaison qui pût vous donner une juste idée de ce paradis de la valetaille. On était là si parfaitement en pays conquis que les marauds mâles et femelles n'appréciaient même plus les joies du pillage. On y était blasé sur la paresse et la bombance. On ne dévalisait plus que par habitude et en quelque sorte par devoir d'état.

Il y avait six mois que le chef en chef, M. Hons, mieux payé, pourtant, qu'un colonel, n'avait paru dans les cuisines ; son secrétaire général, M. Teck, ne venait que tous les quinze jours, et M. Kopp, secrétaire de M. Teck, faisait faire sa besogne par un délégué, M. Hart, qui avait sous lui un maître cuisinier, M. Hof, lequel s'en reposait sur M. Spie, son aide. M. Spie avait un lieutenant, le seul français de la bande, travaillant ferme et mal payé parce qu'il était à la solde de l'invasion.

Ainsi du reste. Nulle parole ne saurait dire le dédain malveillant et universel de ces vainqueurs. Il n'y avait pas un

marmiton qui ne regardât la marquise comme une créature d'espèce absolument inférieure. Ces charançons la dévoraient avec mépris, sans goût ; ils lui en voulaient pour cela, et ils l'insultaient la bouche pleine.

Rien n'est au-dessus de la langue poétique, qui peut tout dire, même la gloire des dieux ; mais la langue poétique est forcée de se donner aux chiens quand il s'agit de peindre les énormités de l'antichambre.

On se souvenait cependant d'une époque où les choses marchaient autrement chez la marquise. L'hôtel avait été tenu d'une main sévère au début du majordomat de M. le comte Giambattista Pernola. Szegelyi, le magnifique concierge valaque, disait que M. le comte avait maintenant ses raisons pour fermer les yeux. Il ajoutait :

— Celui-là, au moins, n'est pas un imbécile. Il fait danser quelque chose de meilleur que l'anse du panier, et chaque fois qu'on lui vole vingt francs, il marque vingt louis sur son carnet de coulage. Ça lui servira plus tard pour faire interdire la vieille comme il a fait interdire le vieux. Il a son idée.

La « vieille », c'était notre ancien rêve d'Orient, la pauvre princesse marquise.

Nous savons que Domenica était absente depuis l'heure de la messe. On avait vu sortir un peu après elle la princesse Charlotte avec son « attendante » Savta, et le comte Pernola n'avait pas paru de la matinée.

Personne au monde ne surveillait le bataillon des ouvriers tapissiers qui tenaient les salons en état par abonnement ; les gens de la marquise ne faisant jamais œuvre de leurs dix doigts.

Nous n'avons pas oublié que, le soir même de ce jour, il y avait grand bal à l'hôtel de Sampierre : bal travesti, malgré la saison.

Cette pauvre bonne Domenica était si triste ! Et il fallait bien amuser un peu princesse Carlotta.

D'ordinaire, le précieux Pernola donnait le coup d'œil du factotum aux apprêts nécessités par chaque fête, mais aujourd'hui nous devons penser que des occupations plus importantes le retenaient loin du logis, car il avait fait atteler, la veille au soir, la berline de famille, et ses deux valets particuliers qu'il laissait derrière lui n'avaient point su dire le but de son voyage.

Ajoutons que, depuis le matin à la première heure, les deux valets du comte Pernola, italiens tous les deux, dont l'un s'appelait Lorenzin et l'autre Zonza, s'étaient introduits dans le pavillon solitaire, situé dans la partie la plus ombreuse et la plus reculée du parc, et dont la fenêtre du père Preux apercevait la façade, à travers les feuillées.

C'était de ce pavillon que le jeune comte Roland avait fait sa demeure pendant les derniers mois de sa vie. Il y était mort. Personne n'y entrait jamais, sauf Pernola lui-même. Une lueur avait été souvent aperçue cependant aux croisées qui donnaient vers le trou Donon, dans les nuits d'hiver.

On disait alors que le maître déchu de l'hôtel de Sampierre et de tant de richesses, le marquis Giammaria (dont pas un serviteur de la marquise n'avait vu le visage depuis des années) avait obtenu par son calme et sa bonne conduite, la permission de passer quelques jours hors de la maison de santé qui lui servait de prison.

Et, dans ces circonstances, une clôture en treillages de fer qui enserrait la partie la plus retirée du parc sous prétexte de garder deux paires de gazelles que la fameuse expédition, sous les ordres du vicomte de Moeris, avait rapportées d'Amérique, fermait ses portes avec un soin scrupuleux.

Ordre était donné, en outre, aux gens de service de ne point s'approcher du pavillon.

M. de Sampierre était fou. Nul ne mettait en doute sa folie. De plus, on peut dire que nul ne s'intéressait à cela.

La légende de cette nuit terrible que nous racontâmes au début de notre drame : l'accouchement de Domenica à l'hôtel Paléologue était surabondamment connue. On s'en moquait parmi cette valetaille repue qui encombrait la maison de Sampierre. Tous les marauds et toutes les maraudes qui mangeaient le pain de la marquise étaient blasés à force de rire sur cette aventure où il y avait de la honte et du sang.

La Fontaine l'a dit, résumant d'un seul mot l'histoire de l'humanité : ***Notre ennemi, c'est notre maître***. Il n'est même pas besoin de descendre jusque dans les lâches profondeurs des antichambres pour trouver cette joie féroce que provoque, à coup sûr, la souffrance du pouvoir ou l'angoisse de la richesse.

Un million qui pleure, c'est le plus consolant de tous les spectacles après une grandeur qui tombe !

Lorenzin et Zonza, pour la besogne qu'ils accomplissaient dans le pavillon, n'avaient appelé à leur aide aucun des ouvriers employés à l'hôtel. Leurs places restaient vides à la table du déjeuner, quoi qu'on fût au dessert. Et Dieu sait qu'il y avait loin de la première bouchée jusqu'au dessert,

dans la salle d'office où les gens de l'hôtel de Sampierre prenaient leurs plantureuses et interminables réfections.

On avait parlé un peu du meurtre commis la semaine précédente, au saut de loup, dans le trou Donon, et qui était déjà une vieille histoire, un peu du voyage de Pernola, un peu des absences fréquentes de princesse Charlotte et un peu de ce Joseph Chaix qui semblait, depuis plusieurs jours, accomplir auprès de Mlle d'Aleix un mystérieux emploi.

Mlle Coralie, première femme de chambre, s'était laissé entraîner à des appréciations peu charitables au sujet des prétentaines (c'était son mot) que courait sa jeune maîtresse.

L'opinion commune, parmi l'honorable assemblée, était qu'il y avait depuis quelque temps anguille sous roche dans « cette grande baraque-là ». On sentait du nouveau dans l'air : menace ou plutôt promesse de malheur.

Au moment où le moins appointé des aides de cuisine, misérable victime condamnée à servir de valet à ces valets, apportait le café, Mlle Coralie qui venait d'allumer une cigarette, disait :

— Je ne voudrais pas tout à fait qu'on mît le feu à la cabane parce que c'est toujours ennuyeux de courir les places, mais j'ai envie que ce monde-là soit un peu secoué pour nous réveiller… tiens ! voilà M. Szegelyi qui arrive avec une figure de circonstance ! Je parie qu'il a péché des nouvelles ! Bonjour, monsieur Szegelyi.

Elle était toute aimable, ce matin, parce qu'elle avait auprès d'elle un jeune chasseur à tournure d'heïduque qui répondait au nom de Werther et qu'elle traitait avec distinction. Entre eux, cela ressemblait à une lune de miel.

M. Szegelyi, concierge en chef, était un Valaque engraissé qui poussait peut-être au-delà des bornes la gravité orgueilleuse, permise aux fonctionnaires de son importance, mais aujourd'hui une émotion inaccoutumée troublait le rythme de son pas et ses mèches étaient en désordre sous sa toque.

— Reporte la cafetière sur le feu, toi ! ordonna-t-il au marmiton. Vous autres, venez voir quelque chose de drôle !

Tout le monde se leva. M. Szegelyi n'était pas un de ces mauvais plaisants qui dérangent une société respectable pour une bagatelle.

L'idée vint à Mlle Coralie que son souhait avait allumé le feu quelque part.

— Qu'y a-t-il donc ? Qu'y a-t-il donc ?

Le concierge en chef avait tourné court sans même passer le seuil de l'office. Il descendit le perron de service, suivi par la légion entière des vassaux de Domenica qui demandaient le mot de l'énigme à grands cris.

— C'est d'abord de se taire ! fit M. Szegelyi avant de tourner l'angle des communs pour passer dans les jardins. La circonstance est étonnante. Je n'ai encore rien vu de pareil. On savait bien qu'il y venait, pas vrai ? J'entends au pavillon. Mais ça se faisait au tapinois, au brun de nuit, sans tambour ou trompette, ni vu ni connu…

— Mais quoi donc ? quoi donc ? interrompit le chœur au-dessus duquel la voix de Mlle Coralie perçait comme un fifre aiguisé de frais.

— C'est de se taire ! répéta le concierge en chef. Il s'agit de M. le marquis qu'on vient de rapporter dans la berline.

— Mort ?

Cette question fut faite d'une seule voix par l'***administration*** de l'hôtel de Sampierre.

— Ça été ma première idée, répondit Szegelyi, d'autant que depuis un quart d'heure, Lorenzin et Zonza, en grande livrée toute neuve, étaient venus se planter des deux côtés de la porte cochère, en dedans, muets comme des pierres… Mais, regardez voir ! On est bien ici pour le coup d'œil.

Ils atteignaient l'extrémité d'une sombre avenue, formée par quatre rangs de marronniers séculaires et qui allaient en droite ligne de la façade principale à la grille de la rue de Babylone.

À moitié route, se trouvait le Pavillon-Roland (on l'appelait parfois ainsi), caché dans les massifs, mais dont une éclaircie indiquait la place.

Les gens de la marquise se dissimulèrent derrière les gros troncs. Ils pouvaient voir toute la longueur de l'allée où la berline de famille marchait d'un pas de catafalque, entre la grille et l'éclaircie qui désignait l'entrée du pavillon.

Au devant des chevaux allait M. le comte Giambattista Pernola, en habit noir et cravate blanche. Aux deux portières, se tenaient Zonza et Lorenzin avec leurs grandes livrées. Cela représentait si exactement le maître des cérémonies des pompes funèbres et les deux acolytes du deuil qu'on cherchait involontairement les panaches à la tête des chevaux et les plumails aux quatre coins du char de première classe.

À l'unanimité, les gens de l'office regardaient, les yeux tout ronds et la bouche béante.

— Et le fou est là-dedans ? demanda Mlle Coralie.

— C'est de vous taire, répondit pour la troisième fois le concierge en chef.

La berline entrait dans l'éclaircie. Elle s'arrêta.

Le comte Pernola vint se mettre à la portière de droite, c'est-à-dire du côté du pavillon. Zonza qui était à la portière de gauche fit le tour de la berline et ainsi les trois hommes de deuil se trouvèrent réunis.

Le comte Pernola se découvrit. Lorenzin et Zonza l'imitèrent. Un valet de pied, caché par le corps de la berline, vint ouvrir la portière et rabattit le marchepied avec bruit.

Giambattista s'avança alors, courbé en deux, et prit une main pâle et tremblante qui sortait de la berline.

Tout le monde put le voir baiser cette main avec un respect pieux.

Puis descendit un homme de haute taille, drapé dans un manteau sombre qui laissait voir seulement son visage éclatant comme un marbre et coiffé d'une chevelure plus blanche que la neige.

Il s'appuya sur l'épaule de Pernola qui prit aussitôt le chemin du pavillon, suivi par Zonza, Lorenzin et le valet de pied.

La berline se remit en marche vers les écuries.

— Est-ce assez drôle ! demanda Szegelyi.

Une gerbe de questions l'enveloppa aussitôt.

— Allons prendre le café, maintenant, dit-il, je vais vous narrer quelque chose d'encore plus étonnant.

VI

LE CONCIERGE EN CHEF

— Il y a donc, reprit le concierge en chef, quand toute la domesticité de l'hôtel de Sampierre fut assise de nouveau autour de la table d'office où les demi-tasses fumantes exhalaient une redoutable odeur de ***gloria***, il y a donc que deux personnes étaient venues dès ce matin à mon bureau demander M. le marquis.

» J'avais répondu comme de juste : « absent pour cause d'indisposition. »

» La première de ces personnes, qui avait l'air de ne pas trop savoir ce qu'elle voulait, est un homme, et un rude homme, même. Il a demandé aussi Mme la marquise. Quand je lui ai eu dit : « Absente, » il a demandé princesse Charlotte. – « Encore absente. » Pour lors, il a tiré son portefeuille, et j'ai cru qu'il allait me donner sa carte, – ou peut-être la pièce.

» Mais, à ce moment, est arrivée la seconde personne ; j'entends la seconde qui venait pour M. le marquis.

» Celle-là, vous la connaissez bien, et dame Savta aussi, et aussi princesse Charlotte, qui lui fait censément la charité : c'est la vieille aveugle du trou Donon…

— La Tartare ? interrompit Mlle Coralie.

— Juste ! La belle-maman de ce pâlot de Joseph Chaix, qui fait maintenant les commissions de princesse Charlotte,

et peut-être autre chose. Jamais elle ne s'était montrée du côté de la grande porte. Elle a dit en entrant, et j'ai reconnu tout de suite l'accent de Giurgevo : « Je veux voir Giammaria de Sampierre. » Vous savez, chez nous, on appelle les gens par leur nom de baptême, surtout les princes.

» L'autre s'est retourné, j'entends l'Américain. Vous avais-je dit que c'était un Américain ? Il a regardé l'aveugle et il n'a plus pensé à moi.

» Il paraissait fouiller tout au fond de sa mémoire, et il a prononcé tout bas le nom de Phatmi : un nom de chez nous, un nom de Tzigane.

L'aveugle a dressé l'oreille. Ses yeux se sont tournés vers l'Américain comme si elle avait eu la puissance de voir. Elle a marché sur lui. De sa main gauche elle lui a pris le bras ; de sa main droite elle lui a palpé rapidement le visage, puis elle a murmuré :

» — Tréglave !

— Tréglave ! répétèrent plusieurs voix. C'est le nom de celui qui emporta le petit enfant égorgé dans la fameuse histoire de l'hôtel Paléologue !

— Juste ! fit pour la seconde fois M. Szegelyi, et Phatmi est le nom de la femme de chambre qui lui remit le paquet où était l'enfant.

Le cercle, devenu muet, se resserra.

— Vous entendez bien, n'est-ce pas ? continua le concierge : le paquet où était le petit guillotiné.

» Elle commence à se faire vieille, l'anecdote de la rue Pavée. Il n'y a plus personne de ce temps-là, excepté dame

Savta. Dame Mitza est morte l'an dernier. Mais quand j'entrai au service de la princesse-marquise, voici quinze ans passés, presque tous les serviteurs de l'hôtel Paléologue étaient encore-là, et je sais la vieille histoire sur le bout du doigt.

» Elle a dormi vingt ans, la vieille histoire. Si elle allait se réveiller, dites donc !

— Ce serait tant mieux ! repartit Mlle Coralie : Vive le grabuge !

Ce cri du cœur eut de l'écho tout autour de la table.

— Si on partageait, seulement, reprit Szegelyi, ce n'est pas moi qui empêcherais de casser la tirelire, mais il n'y aurait rien pour nous… Enfin, voilà : l'aveugle du trou Donon avait l'air de quelqu'un qui va se trouver mal ; elle s'était appuyée à deux mains sur les épaules de celui qu'elle appelait Tréglave, et elle ajouta, si bas que j'eus peine à l'entendre : « Est-ce vous ? Est-ce donc vous ? »

» L'autre répondit à haute voix : « Je m'appelle capitaine Blunt, et j'arrive de Baltimore. » Voilà comme quoi j'ai su qu'il était Américain.

» Mais, le cocasse, le voici : À dater de ce moment, ils n'ont plus demandé leur reste. Ils sont sortis ensemble, sans me dire seulement : Portez-vous bien, et, ensemble, ils sont montés dans la voiture de remise qui attendait le Blunt dans la rue de Babylone…

— Et vous n'avez rien entendu de ce qu'ils disaient ? demanda-t-on de toutes parts.

— J'ai l'oreille bonne, si fait : ils parlaient de feu le prince Michel, de Vienne et des jardins Esterhazy. Mais je

n'ai pas eu le temps de beaucoup réfléchir après leur départ. Comme je vous le disais, les deux Italiens, Zonza et Lorenzin sont venus se planter des deux côtés du grand portail et presque aussitôt après, j'ai entendu la voix de Sismonde, le deuxième valet de pied, qui criait : « Porte, s'il vous plaît ! »

» Ça m'a étonné parce que Domenica Paléologue rentre toujours par la petite porte et que j'avais oublié le départ de Pernola, hier, dans la berline. J'ai dit à mon premier clerc d'aller voir au judas, mais on a frappé à tour de bras au dehors et les deux faquins d'Italie se sont mis à crier ensemble en me montrant le poing :

» — Valaque de malheur ! est-ce aujourd'hui ou demain que tu vas ouvrir à ton maître !

Il y eut un mouvement autour de la table.

— Oh ! oh ! fit-on, les deux chanterelles ont dit cela ! Eux qui sont plus plats que des galettes !

— Ils ont rabaissé ainsi la Valachie, le pays de madame la marquise !

— Et pour le compte de M. le marquis, encore ! Est-ce que le pauvre homme va faire des barricades !

— Moi, ça m'amuse ! déclara Coralie. Voilà trois ans que je suis avec princesse Charlotte et trois ans que j'attends le grabuge. Je le sens venir… Et que leur avez-vous répondu, père Szegelyi ?

— C'est de vous taire, si vous voulez qu'on suive le fil, riposta le majestueux concierge. J'ai envoyé mon autre clerc. À eux deux, ils ont ouvert tout larges les battants de la grand'porte, et j'ai vu que le Pernola lui-même était descendu pour faire jouer le marteau. Heureusement que j'avais je-

té un chapska sur mes épaules, car le Giambattista m'a dit poliment : « C'est bien, M. Szegelyi, vous êtes en tenue ! »

» Je parie pour celui-là, vous savez ? il mangera tous les autres, et ça doit être plus avancé qu'on ne croit, sa friture.

» Il a agité son chapeau tout debout qu'il était sur le seuil et il a crié de sa plus belle voix :

» — Sampierre, mon cousin et mon maître, soyez le bienvenu dans votre maison !

» Les passants ne sont pas épais dans la rue de Babylone, mais il y avait pourtant bien une douzaine de badauds, arrêtés pour regarder la berline, et comme on demandait ce qu'elle voiturait, un gamin a répondu : « c'est l'ancien sauvage du café des Aveugles ! » Alors les douze badauds sont devenus cinquante, je ne sais pas comment, et quand nous avons refermé la porte, deux cents farceurs et farceuses étaient là qui criaient comme au carnaval.

Mlle Coralie dessina un pas de cancan et prononça en toutes lettres le mot un peu trop expressif qui salue nos mascarades à l'époque bénie de Mardi-Gras. La joie était générale. M. Szegelyi, toujours grave, but sa demi-tasse à petites gorgées et reprit :

— C'est de ne pas bavarder tous ensemble, si vous voulez savoir le reste.

— Voyons le reste ! voyons le reste !

Le concierge en chef, sans rien perdre de sa gravité, baissa le ton et rabattit ses paupières.

— Chacun sait bien, dit-il en cherchant ses mots, que les morts ne reviennent pas, communément, après avoir goûté du cimetière…

Il s'arrêta. Tout le monde faisait silence. Mlle Coralie qui était parisienne puisqu'elle ne connaissait pas son lieu de naissance, s'écria :

— Papa Szegelyi, si vous nous contez une histoire de revenants, je vas vous embrasser sur les deux yeux.

Le concierge branla la tête et murmura :

— Chez nous, là-bas, le long du Danube, de l'autre côté de Giurgevo, on voit des choses surprenantes. Je n'y crois pas, mais je n'aime pas qu'on rie à propos des trépassés. Ça porte malheur… vous avez tous connu ici le jeune M. Roland…

— Parbleu ! fit-on.

— Un joli brin d'amour, ajouta Coralie, s'il n'avait pas été si pâle. Princesse Charlotte l'a assez pleuré !

— Eh bien ! poursuivit le concierge, il y en a qui l'ont revu…

— Qui ça ? le jeune comte Roland ? le défunt ?

— Et princesse Carlotta ne le pleure plus, acheva Szegelyi dont la voix était presque un murmure.

— Et qui donc a vu le revenant ? demanda la soubrette, est-ce vous, papa Szegelyi ?

Le concierge eut un frisson.

— Non pas, fit-il, que Dieu m'en garde ! Le jeune comte était un digne chrétien, et j'ai porté son deuil fidèlement, ma fille.

— Mais, alors, qui l'a vu ?

— Mes deux clercs.

— Tous les deux ?

— Malheureusement, oui.

— Ensemble ?

— Non, et ce n'en est que plus frappant. Yan, mon filleul, malgré sa jeunesse, rôde du côté de la cité Donon pour une fillette. Il n'y a plus d'enfants ! La nuit où l'homme fut assassiné au saut de loup, Yan revint tout malade de peur. Il avait vu le comte Roland de Sampierre encore plus pâle que le jour de sa mort et qui marchait justement le long du saut de loup, soutenu par Joseph Chaix…

On se regarda autour de la table.

— Je ne suis pas superstitieux, reprit le concierge après un silence, mais nous sommes ici assez de gens de Roumanie pour qu'on puisse parler comme chez nous ; et chez nous on dit que ceux qui reviennent ne sont pas morts de leur décès naturel.

— Ça se dit partout, murmura Coralie, qui ne riait plus. Et la seconde fois qu'on a vu le pauvre jeune homme ?

— C'est Sébaste, mon autre clerc, repartit le concierge, et c'était dans la soirée d'hier. Je l'avais envoyé prendre de l'eau fraîche à la glacière. Il me rapporta la cruche cassée,

disant : « Dieu ait pitié de nous, le défunt comte Roland se promène là-bas avec princesse Charlotte !… »

Au moment où ce dernier mot était prononcé, les deux serviteurs italiens du comte Pernola firent leur entrée dans la salle d'office, et demandèrent à déjeuner d'un ton d'importance qu'on ne leur connaissait point.

D'ordinaire, ils agissaient discrètement et même humblement avec les gens de la marquise Domenica ; et vu la position douteuse de Pernola, leur maître, ils étaient traités un peu comme les domestiques d'un domestique.

Aujourd'hui, ils tapèrent sur la table comme font les casseurs d'assiettes au cabaret, et quelqu'un leur ayant fait observer qu'ils étaient en retard, Zonza dit :

— Si nous sommes en retard, vous autres, vous ferez bien de vous mettre en avance. Ceux qui resteront les bras croisés aujourd'hui auront à causer avec mon maître !

— Vous saurez, ajouta Lorenzin crânement, qu'il y a défense expresse d'approcher du pavillon. Ceux qui manqueront à la consigne seront mis dehors et lestement !

— Quel ton vous prenez ! s'écria Coralie indignée.

Pour la première fois peut-être, Lorenzin la regarda en face et répondit :

— C'est le ton qui me convient. Si vous n'êtes pas contente, la belle, allez vous plaindre à MM. de Sampierre, le comte et le marquis. Ils sont tous les deux au pavillon, allez leur demander votre reste !

VII

LES TROIS PREMIERS PORTRAITS

Nous sommes au pavillon Roland.

C'était une chambre assez vaste, mais surtout très longue, éclairée par quatre fenêtres qui se faisaient face, deux à deux. Deux de ces fenêtres donnaient sur la partie la plus ombreuse de l'enclos ou parc de Sampierre, les deux autres s'ouvraient sur cette large avenue de marronniers par laquelle nous vîmes descendre, il y a peu d'instants, la berline de famille qui ramenait M. le marquis dans sa maison.

La chambre était de celles que les personnes préposées à la location des appartements appellent gaies. La lumière y entrait crûment et frappait les boiseries peintes à neuf de couleur claire. La glace, frais-dorée, regardait, au-dessus de la cheminée en marbre blanc, les draperies gris-perle de l'alcôve, flanquée de deux portes, drapées de même et dont chacune faisait vis-à-vis à une bibliothèque en bois d'érable incrusté de minces filets d'ébène.

Une de ces portes, celle de gauche, était simulée pour la symétrie et recouvrait le mur plein.

Les sièges, également en érable, et dont la tournure accusait l'origine danubienne, étaient recouverts de lampas gris clair, pareil aux rideaux des fenêtres, qui tombaient en plis corrects et revus par le tapissier sur des doubles de mousseline richement brodée.

Entre les bibliothèques et la glace, deux portraits en buste de grandeur naturelle pendaient ; à droite, celui de la marquise Domenica ; à gauche, celui d'un jeune homme aux traits réguliers et à l'aspect maladif.

Entre l'alcôve et les deux portes, il y avait également deux cadres dont l'un était vide et dont l'autre restait voilé par un carré de soie noire.

Le cadre vide avait aussi son rideau de soie noire, mais qui était, pour le moment, relevé.

Les deux portraits voisins de la cheminée, exécutés par une main novice et même maladroite, avaient néanmoins ce cachet qui fait dire à ceux qui ne connaissent pas le modèle : Ce doit être ressemblant.

Et en effet, bon juge que nous sommes, au moins en ce qui concerne la princesse-marquise, nous pouvons dire qu'il était impossible de ne la point reconnaître.

C'était elle-même, à un degré tout à fait frappant, non point telle que l'âge l'avait faite, mais telle que nous la vîmes, il y a vingt ans, en l'année de sa seconde grossesse, à la fois enfant et femme, admirée curieusement par le « tout Paris » des élégances illustres.

Dans le portrait, elle avait cette toilette orientale qui fut tant remarquée à la fameuse fête de l'hôtel Paléologue.

Le jeune homme de l'autre portrait pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Ses traits et son port rappelaient ceux du marquis Giammaria de Sampierre au temps de son mariage, mais il avait le regard de Domenica.

La signature des deux toiles était la même : Giammaria Sampietri de Sampierre.

Je ne saurais dire pourquoi cette pièce, malgré la lumière qui l'inondait et la gaieté de l'ameublement, avait dans son aspect quelque chose de mélancolique. On y respirait cette odeur particulière aux appartements campagnards qu'on rouvre après l'hiver pour le retour des maîtres.

En plein Paris, les sens et surtout l'esprit percevaient là comme une douloureuse saveur d'abandon.

C'est là que nous retrouvons le marquis Giammaria assisté de son fidèle cousin Giambattista Pernola. Le marquis avait un peu changé depuis le temps ; son visage restait régulièrement beau et le dessin de ses traits avait gardé toute sa délicatesse. Seulement, ses cheveux abondants et fins étaient blancs comme la neige, ce qui faisait ressortir avec une sorte de dureté la ligne noire de ses sourcils.

Une malle était ouverte au devant de l'alcôve. Pernola agenouillé la défaisait et tendait divers objets à un domestique d'aspect discret et doux comme Pernola lui-même, qui déposait les choses aux endroits que M. le marquis désignait, la plupart du temps, par gestes.

M. le marquis se promenait lentement de long en large et donnait un regard en passant, tantôt aux portraits, au paysage qu'il pouvait voir par les quatre fenêtres ouvertes.

— Cela ne dit rien à mon souvenir, murmura-t-il, et ce fut sa première parole. Mon fils Roland est bien plus ressemblant dans ma pensée et Mme la marquise ne m'a jamais souri ainsi. Ma mémoire cherche en vain une joie dans le passé.

— Vivez donc dans l'avenir, mon bien-aimé cousin ! prononça Pernola avec chaleur. Ce jour doit commencer pour vous une ère nouvelle.

Il déballait en ce moment un objet qui tenait tout le fond de la grande malle carrée, et si exactement qu'on eût dit que la malle avait été mesurée en vue de cet objet.

C'était un châssis, enveloppé dans un fourreau de lustrine noire.

Le marquis Giammaria prévint le domestique qui allait le prendre et s'en saisit pour le porter lui-même au fond de l'alcôve.

Le regard du valet suivit l'objet et se releva vers le cadre vide qui était à droite de l'alcôve, en face du portrait de la marquise, comme pour faire la comparaison entre la mesure du cadre et celle du châssis.

— Allez, Sismonde, dit Pernola. ***Notre*** maître n'a plus besoin de vous.

Le valet se retira sur-le-champ.

Quand Giammaria sortit de l'alcôve, il regarda tout autour de lui.

— Pourquoi Sismonde s'est-il éloigné ? demanda-t-il.

— Parce que, répondit Pernola, j'ai désiré la faveur d'un entretien particulier avec mon noble parent, mon unique ami, mon cher bienfaiteur.

— Oui, pensa tout haut le marquis, je crois que vous n'aimez bien, Giambattista. Voilà plus de vingt-cinq ans que vous me le dites. Mon fils Roland ne m'aimait pas : il tenait en cela de sa mère. Pourquoi êtes-vous venu me chercher là-bas ?

Pernola lui prit les deux mains, et dit d'un ton pénétré :

— Je n'ai jamais cessé d'avoir de vos nouvelles. Jour par jour, j'étais informé de l'état exact de votre santé. Je guettais avec ardeur, avec passion le moment si longtemps souhaité où je pourrais vous ramener en triomphe dans votre maison…

— En triomphe ! répéta le fou, qui eut un amer sourire.

— Et aussi dans votre richesse, continua Pernola d'une voix ferme, et encore et surtout dans votre autorité. La miséricorde infinie de Dieu a exaucé ma prière. Au moment précis où votre présence devenait indispensable pour déjouer de perfides complots, j'ai reçu une lettre de notre savant docteur, qui me disait : « Le nuage se déchire ; le marquis Giammaria redevient lui-même et recouvre les belles facultés de son esprit… »

— Aidez-moi, cousin, interrompit le fou dont le sourire devenait de plus en plus triste.

Il montra du doigt le cadre vide. Giambattista comprit, car il monta aussitôt sur une chaise pour décrocher le cadre. Pendant qu'il travaillait, le marquis demanda :

— Vous avez donc cru comme les autres que j'avais perdu la raison ?

— Jamais !… j'ai pensé que l'excès du travail et de la souffrance…

— Battista, mon ami, interrompit encore le marquis, convenez que j'ai bien joué mon jeu !

Il y avait maintenant une vanité enfantine dans la mélancolie de son sourire.

Il ajouta quand Pernola eut posé le cadre sur la table :

— Ma prétendue folie est plus précieuse pour moi que toutes les richesses de la terre, Battista !

Pour la seconde fois, son doigt fit un signe de commandement en montrant l'alcôve.

Giambattista, obéissant de nouveau, passa sous les draperies et revint, portant le châssis enveloppé.

M. de Sampierre le lui prit des mains et enleva lui-même le fourreau de lustrine en disant avec le plus grand calme :

— Sans ma folie, il y a longtemps qu'on m'aurait coupé le cou !

Giambattista voulut protester, mais M. de Sampierre lui imposa silence et continua tout en plaçant le châssis dans le cadre avec la sûreté de main d'un artisan consommé :

— Certes, il n'y avait pas crime, ni même faute de ma part. Je sais cela mieux que vous. J'avais dit à Dieu d'être juge, et Dieu avait rendu son arrêt. Mais la justice humaine n'entend pas de cette oreille-là… Accrochez !

Pernola remonta sur la chaise, et le cadre, muni de son châssis, pendit à la muraille, en face du portrait de Domenica.

C'était aussi un portrait ou plutôt un morceau de portrait : quelque chose de baroque et qui parlait énergiquement de folie.

Il y avait une poitrine, en buste, qui ressemblait ligne pour ligne au buste du jeune comte Roland.

C'était la même taille et le même costume.

Seulement, une brusque solution de continuité existait à l'endroit où la cravate aurait dû se nouer, et sur la blancheur de la chemise on voyait des traces de sang.

Il y avait en outre le haut d'un front tout jeune, couronné de cheveux abondants.

Entre ceci et cela, rien, – ou plutôt tout un ***effacement*** qui mangeait le cou et la totalité du visage.

C'était donc un portrait sans visage.

Une chose bizarre et lugubre.

— Relevez un peu à gauche, dit M. de Sampierre qui s'était éloigné pour juger de l'aplomb. Encore !… C'est bien. Descendez.

Il appela du doigt Giambattista.

— C'est d'ici qu'il faut regarder, dit-il en choisissant son jour. Le trouvez-vous plus ressemblant que la dernière fois ?

— Oui, répondit Pernola sans hésiter. La ressemblance a gagné.

En parlant ainsi, il faisait mine d'examiner ce néant avec attention et en connaisseur.

M. de Sampierre parut content.

Mais son front se rembrunit presque aussitôt après et il poussa un profond soupir, en murmurant :

— J'ai tant souffert de mon isolement dans la vie ! C'était peut-être lui qui m'aurait aimé !

— Peut-être, fit Pernola comme un écho.

M. de Sampierre le regarda, et dans ses yeux mornes une flamme s'alluma.

— Est-ce de lui que vous allez me parler ! demanda-t-il.

— C'est de lui, répondit Pernola.

Mais au lieu de poursuivre, il traversa toute la largeur de la chambre et posa une chaise au-dessous du quatrième portrait : celui qui se cachait derrière un crêpe.

— Que faites-vous, Giambattista ! balbutia le marquis d'une voix altérée.

Pernola ne répondit pas. La soie noire qui voilait le portrait, tirée brusquement, glissa sur sa tringle.

M. de Sampierre se couvrit le visage de ses mains et courba la tête en poussant un gémissement.

VIII

LE QUATRIÈME PORTRAIT

Le quatrième portrait, celui qui naguère disparaissait sous son voile de soie noire, était de la même main que les trois autres, exécuté avec une pareille absence d'art, mais aussi avec cette même faculté de produire une ressemblance saisissante.

Il représentait M. le marquis de Sampierre lui-même à l'âge de trente ans, beau, mais inanimé comme un marbre, et fou derrière sa gravité austère, fou jusqu'à donner le frisson.

Où était la folie, je ne saurais le dire. Le regard était froid, la tenue noble, la physionomie immobile. Et pourtant la démence suintait à travers ce front de pierre. Un peintre rompu aux secrets de son art, un peintre de génie n'aurait pu indiquer plus terriblement la mortelle maladie de la pensée.

Nous avons vu autrefois M. le marquis de Sampierre tel qu'il était représenté ici quand il quitta son appartement de l'hôtel Paléologue, au coup de deux heures après midi, le 23 mai 1847, pour se rendre dans la chambre de sa femme en couches.

Nous le suivîmes alors, marchant le long des corridors de l'hôtel Paléologue, depuis son cabinet encombré de sciences poudreuses jusqu'à l'appartement de Domenica.

Et quoique son dessein fût pour nous un mystère, cet homme de glace, aux yeux mornes mais ardents, qui allait comme marchent les somnambules, tenant de l'acier aiguisé dans une main, dans l'autre un chronomètre, nous faisait vaguement terreur.

Le portrait nous remettait aujourd'hui en face de l'homme d'alors et ressuscitait pour nous l'impression, mais plus redoutable que jadis.

Tout y était : le costume de gala rigoureusement correct, les cheveux noirs disposés selon l'art des coiffeurs, le scalpel tout neuf dans la main droite ; dans la gauche, la montre qui indiquait, non pas la deuxième, mais la sixième heure, l'heure du « jugement de Dieu. »

C'était une sinistre histoire brutalement racontée qui tenait dans ce cadre et qui faisait pendant à la sinistre énigme posée par l'autre portrait sans visage.

Ensemble, les quatre toiles mettaient en présence les personnages de cette tragédie muette et lente qui allait être la fin de deux grandes races : Sampierre et Paléologue.

— Voulez-vous regarder ce que je vous montre, Giammaria, mon cousin, demanda le Pernola après avoir attendu assez longtemps sous le portrait découvert.

— Non, répondit le marquis dont la voix chevrotait : remettez le voile.

Pernola, pour la première fois de sa vie, désobéit ouvertement à un ordre de celui qu'il appelait son maître.

— Vous êtes ici chez vous, monsieur de Sampierre, dit-il en donnant à sa voix des inflexions solennelles, et vous avez

auprès de vous le seul homme qui vous soit resté fidèle partout et toujours. Doutez-vous de mon dévouement absolu ?

— Non, répondit encore le marquis, mais il y a des choses que je voudrais oublier : remettez le voile !

Ses deux mains tremblantes restaient sur ses yeux comme un bandeau. Ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps.

Pernola se rapprocha de lui et le soutint un instant dans ses bras.

— Pardonnez-moi, mon noble cousin, dit-il avec une tendresse respectueuse. Ceci était une épreuve. Je voulais me convaincre de la parfaite lucidité de votre esprit. Désormais, je ne conserve aucun doute.

Les mains de M. de Sampierre glissèrent le long de son visage. Il était extrêmement pâle, mais son regard avait une expression de triomphe enfantin.

— C'est vrai, vous m'aviez cru fou, vous aussi, Giambattista ! murmura-t-il.

Toute sa grande émotion semblait avoir disparu d'un seul temps.

— Le mot n'est pas bien choisi, repartit Pernola. Jamais je ne vous ai cru fou, mais il m'a semblé parfois que votre belle intelligence fléchissait sous les coups du malheur. Vous avez été frappé cruellement par ceux dont le devoir était de vous protéger et de vous aimer.

— Qui donc aurait eu le droit de me protéger ? demanda le marquis dont la haute taille se redressa. Et pourquoi dites-

vous que celle dont le devoir était de m'aimer ne m'aimait pas ?

— Je m'exprime de plus en plus mal, fit Pernola avec un redoublement d'humilité. Je suis ému, je l'avoue, par l'importance de l'explication qui va avoir lieu entre nous.

M. de Sampierre le repoussa froidement et prit de lui-même un siège où il s'assit droit et roide, sans s'appuyer au dossier.

— Il n'y aura pas d'explication entre nous, prononça-t-il d'un ton péremptoire. Je vous défends, et cela sous peine d'être chassé comme un valet, de mal parler de Domenica Paléologue devant moi !

Giambattista courba la tête. Il resta un instant immobile, puis, se détournant brusquement, il porta son mouchoir à ses yeux.

Il y avait en lui de la femme et beaucoup. Tous ces petits tours de la rouerie féminine étaient exécutés par lui avec une admirable vérité.

M. de Sampierre essaya de se raidir, et même, pour faire montre de courage, il releva les yeux sur le portrait qu'il avait refusé de regarder tout à l'heure.

Le vent avait tourné dans sa pauvre cervelle. La vue de cette toile qui aurait dû le remuer si profondément le laissa indifférent.

— Il y a des instants, dit-il, où je souhaiterais être pauvre pour utiliser les talents dont le Créateur m'a comblé. Je serais un grand peintre, si je voulais, et un grand médecin, et un grand légiste aussi, car j'ai étudié le droit dans ces dernières années, et vous savez comme j'étudie, mon cou-

sin, quand je m'y mets… Ne soyez pas fâché contre moi, Battista, j'ai été injuste : je me souviens que plus d'une fois vous avez défendu la princesse-marquise, même contre moi. Dieu merci, rien ne m'échappe.

Pernola, jouant l'homme qui cède à un irrésistible entraînement, se précipita à ses genoux en balbutiant :

— Oh ! généreux, généreux maître !

M. de Sampierre le baisa au front avec une grave condescendance.

— Vous n'avez jamais partagé, reprit-il, les soupçons qui firent si longtemps mon malheur, et c'est malgré vous, jadis, que j'accomplis cet acte…

Il s'interrompit comme s'il eût cherché un mot qui le fuyait. Son doigt tendu montrait son propre portrait que Pernola avait laissé découvert.

— Cet acte… répéta M. de Sampierre, je pense qu'on peut le qualifier de très-malheureux, mon cousin Giambattista.

— Nous sommes tous ici-bas, dit Pernola, les esclaves de la fatalité.

— C'est vrai, c'est vrai, aussi certainement qu'une chose humaine peut-être vraie, Domenica était belle…

— Étiez-vous moins beau ?

L'œil rêveur du marquis sembla prendre à témoin le portrait, tandis qu'il répondait.

— Je n'ai jamais vu d'homme plus beau que moi.

— Mais, continua-t-il aussitôt, l'enfant m'appartenait. C'était bien mon fils ; il me ressemblait trait pour trait. Mon honneur était intact, et j'ai tué mon bonheur !

— Voyez ! s'écria Pernola. Est-il possible de raisonner plus nettement !

M. de Sampierre eut de nouveau cet air naïvement rusé qui faisait peine à voir.

— Mon cousin, dit-il, mon raisonnement est encore bien plus net que vous ne le pensez. Ce sont de très-curieuses questions… Pourquoi vous en défendre ? Vous avez été trompé comme tout le monde ! J'ai étudié la loi. Il n'y a pas un juge capable de m'embarrasser, et les avocats ne me vont pas à la cheville. Les livres de jurisprudence que j'ai lus, fouillés, annotés, ne tiendraient pas dans cette chambre. Eh bien ! parmi toutes les cuirasses qu'un homme peut boucler au devant de sa poitrine pour se rire des coups de la justice, la meilleure et la plus commode c'est l'aliénation mentale. J'ai agi en conséquence.

— Est-ce bien possible ! s'écria Pernola. Vous auriez calculé…

Il s'arrêta suffoqué et comme s'il n'eût point trouvé de paroles capables d'exprimer son admiration.

— Voilà ! dit M. de Sampierre, jamais je n'ai éprouvé le plus léger symptôme de trouble intellectuel. Au contraire, la logique fait le fond de mon caractère. Quand je commis cette action que vous savez, dans la nuit du 23 mai 1847, j'obéissais à la logique. J'étais, en outre, dans mon droit, comme je le prouverai à qui voudra discuter la question avec moi. J'avais gardé pour ma part, dans toute sa pureté la fidélité conjugale… Mais notre loi française, qui est un habit

d'arlequin fait avec les rognures des législations antiques, n'admettrait pas mon argumentation trop élevée. Mieux vaut se garer de notre loi que de disputer contre elle… fermez, je vous prie, les persiennes de toutes les fenêtres et retirez-vous.

Pendant que Pernola obéissait à la première moitié de cet ordre, M. de Sampierre se mit à marcher de long en large, pensant tout haut :

— L'enfant aurait vingt ans, et Domenica m'aimerait à cause de lui !

Pernola traversa la chambre après avoir fermé les persiennes des deux croisées du fond.

— Est-elle toujours la plus belle des femmes ? demanda le marquis tout à coup.

Pernola mit sur ses lèvres son plus doux sourire pour répondre :

— C'est Vénus dans l'épanouissement de sa splendeur. Elle est notre joie et notre adoration à tous. Elle danse, elle chante ; à table, son appétit merveilleux, fruit d'une conscience pure, anime et encourage la gaieté…

— Parle-t-elle de moi quelquefois ? interrompit M. de Sampierre.

Pernola, qui arrivait aux fenêtres donnant sur la grande avenue, se retourna.

— Tout à l'heure, dit-il, mon noble cousin, vous m'avez ordonné de me retirer. À quoi bon entamer des explications qui seront forcément interrompues ? Quand vous souhaite-

rez des renseignements complets sur ce qui vous intéresse, vous m'accorderez une heure à votre convenance.

Il fit jouer l'espagnolette de la troisième croisée. Le marquis reprit sa promenade, souriant et songeant :

— Elle danse, elle chante !… Éternelle jeunesse de la femme !… Et plus belle qu'autrefois !… Moi, au contraire…

Il s'arrêta devant la glace, de façon à ce qu'elle lui renvoyât en même temps sa propre image et son portrait, qui était à droite de l'alcôve.

Il regarda, il compara longuement et attentivement.

— Moi, je suis vieux, dit-il, très-vieux.

Il ajouta, pendant qu'un éclair d'étrange intelligence s'allumait sous le froncement de ses sourcils noirs :

— Et je suis fou !

En ce moment, un bruit de roues sonnait discrètement sur le sable de la grande avenue. Pernola était en train de fermer la quatrième persienne.

— Qu'est-ce là ? demanda le marquis.

— C'est ma bien-aimée cousine Domenica, repartit Pernola, qui revient de chez sa sorcière pour donner un coup d'œil aux préparatifs de son bal de ce soir.

M. de Sampierre fit un bond de jeune homme. De toute cette phrase qui disait l'exacte vérité avec tant de perfidie, il n'avait entendu qu'un mot, un nom : Domenica.

Il écarta Pernola brusquement et prit sa place à l'entrebâillement des persiennes presque fermées.

Le regard qu'il glissa par l'étroite ouverture partit comme un coup de pistolet.

Pernola, rejeté ainsi en arrière, avait aux lèvres un sourire narquois et triomphant. Il pensait :

— Que va-t-il dire de cette bonne grosse maman lourde et rouge qui nourrit trop bien sa quarantaine ?

La voiture de Mme la marquise passait justement devant les croisées au pas de ses deux chevaux. M. de Sampierre demeura immobile et retenant son souffle tant que le visage de sa femme resta en vue.

Quand il cessa de voir, un profond soupir souleva sa poitrine et il dit :

— Battista, vous ne m'avez pas trompé ; elle est plus belle qu'autrefois, et je ne l'ai jamais si ardemment aimée !

IX

LE PORTRAIT SANS VISAGE

En écoutant cette déclaration d'amour fougueuse et inattendue, le comte Pernola étouffa un juron italien pour grommeler en bon français :

— Détestable idiot !

Mais ses deux mains se rapprochèrent au moment où M. de Sampierre se retournait vers lui, et il applaudit doucement, comme font les vrais dilettanti, en roucoulant :

— Caro mio, bravé ! voilà comme je vous connais et comme je vous honore ! grand cœur d'autrefois ! miroir des chevaliers, nos pères, qui vivaient et qui mouraient dans le même amour.

Ce disant, il acheva de fermer la dernière persienne, salua profondément, et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu, bambino ? demanda M. de Sampierre.

— J'obéis comme toujours, répondit Pernola ; vous m'avez ordonné de me retirer, je me retire.

— Reste. Tu es une bonne âme. Je me souviens que tu avais les larmes aux yeux quand tu me montras ces pas dans la neige… Te souviens-tu, toi ?

— Au nom du ciel, balbutia le comte, vous savez bien que je n'ai eu par moi-même ni haines ni amours. J'ai été

heureux à travers vous et j'ai souffert de même par le contre-coup de vos douleurs. Ne me parlez pas de cette chose horrible ! Je vois toujours ce tapis blanc comme un suaire sous la gerbe des rayons qui jaillissaient de la fête…

— Une belle fête ! fit observer le marquis froidement, mais qui finit mal.

— Et la longue trace des pas, qui allait à perte de vue…

— L'homme est mort, murmura M. de Sampierre. J'ai bien souvent essayé de peindre son portrait de mémoire : je n'ai pas pu… Avant de vous retirer, Giambattista, installez Domenico sur le chevalet et préparez ce qu'il faut, je vais travailler.

« Domenico » c'était le portrait qui avait un nuage pour figure.

Pernola chercha aussitôt parmi les objets déballés la boîte à couleurs de son noble cousin ; il approcha ensuite et développa un chevalet. M. de Sampierre restait debout, les bras croisés sur sa poitrine, en face du portrait de sa femme.

— Ce qui m'attire invinciblement vers elle, dit-il, c'est précisément le côté enfant de sa nature et l'adorée faiblesse de son intelligence. Peut-être ne comprenez-vous pas bien cela, vous, Battista : vous êtes un esprit d'affaires ; la preuve, c'est que vous voyez la chevalerie où elle n'est pas. La chevalerie, c'est le sentiment aveugle. Je suis au contraire le fils de notre siècle clairvoyant. J'ai pour moi, avec la grandeur du passé, tout ce qui fait la moderne grandeur. Si quelqu'un me disait : Ta noblesse est morte, je lui montrerais ma richesse à laquelle aucune autre fortune ne peut se comparer. Et si mon ennemi ajoutait : La tempête sociale qui gronde va engloutir ton opulence, je lui répondrais : J'ai ma science et

mon art… J'aime Domenica si faible de toute l'énormité de cette force. C'est ma supériorité qui est mon amour.

— Voilà, dit le comte qui avait achevé son ménage. Veuillez voir s'il vous manque quelque chose.

— C'est bien, répliqua M. de Sampierre sans même se retourner. Je vous ai dit de rester. Écoutez et instruisez-vous. Elle est la première femme, la seule femme qui ait éveillé mon cœur et parlé à mes sens. Ce n'est pas de la chevalerie, cela, c'est de la passion. Et comme toute passion est fatalement aveugle, il s'est trouvé qu'un jour mon intelligence s'est obscurcie. J'ai cru que cette admirable créature, éternelle enfant, s'éveillait femme pour un autre que pour moi. Vous l'avez cru, vous aussi Battista…

— Jamais ! interrompit le comte qui mit la main sur son cœur. Je n'ai pas vos capacités, mon cousin, mais je ne suis pas un sot et j'ai toujours jugé impossible qu'entre vous et un autre homme quelconque, le choix d'une femme quelconque pût hésiter, ne fût-ce que la durée d'un instant !

M. de Sampierre lui tendit ses bras.

— Mon ami, reprit-il en désignant un siège, aucun de nous n'est parfait : la religion elle-même l'enseigne. Asseyez-vous. Au point de vue du Code civil, je n'avais pas le droit d'invoquer le jugement de Dieu, tombé en désuétude. C'est Jean de Tréglave qui était un chevalier, c'est-à-dire un fou. Il a donné son existence entière et n'a rien reçu en échange… En Italie, nous n'avons pas cela, hein, bambino ?

Pernola cligna de l'œil. M. de Sampierre riait tout bas, bonnement.

— C’est français, continua-t-il après un silence, et beau à mettre dans les almanachs, comme le coup de chapeau de Fontenoy qui coucha douze cents gentilshommes sur le carreau et faillit faire de la France une Pologne… Voyons ! Battista, mon cher garçon, vous causez aussi agréablement qu’autrefois. Ne m’avez-vous pas dit que vous aviez à me parler de l’enfant ?

Son doigt désignait le portrait sans visage qui était maintenant sur le chevalet. Pernola répondit :

— En effet… de l’enfant et de la mère.

Le regard du marquis devint méfiant et s’assombrit.

— Mais auparavant, continua Pernola, j’aurais une question à vous adresser, et je n’ai pas l’habitude d’interroger mon cher maître avant d’en avoir reçu l’autorisation.

— Mon cousin, je vous l’accorde.

Ceci fut prononcé avec une majesté vraiment royale. Pernola remercia en s’inclinant humblement et sembla se recueillir.

— Veuillez d’abord, dit-il, être bien persuadé de ceci : c’est que toutes mes actions, comme toutes mes paroles, ont le même but : votre intérêt et celui des personnes qui vous sont chères. La question dont il s’agit, la voici : êtes-vous bien sûr d’avoir tué l’enfant ?

M. de Sampierre ne répondit pas tout de suite. Il regarda son cousin fixement. Sa physionomie exprimait la plus absolue froideur.

Puis, tout à coup, sa paupière trembla et une larme brilla entre ses cils.

— Mon fils ! balbutia-t-il. Un doux ! un cher petit ange aux pieds de Dieu !

Puis encore, changeant de ton et glissant vers Pernola une œillade cauteleuse, il murmura :

— Vous êtes-vous vendu à mes juges, Giambattista Sampietri ?

Pernola se laissa aller à deux genoux et lui baisa les mains en sanglotant.

— C'est bien, fit le marquis en se redressant, j'ai tort, vous êtes un loyal parent. Et d'ailleurs, je ne vous crains pas plus qu'un autre : je suis fou. C'est acquis. Mon interdiction est prononcée légalement. Nul ne peut rien contre moi.

Pernola s'était relevé dans l'attitude de la vertu méconnue. Le marquis continua :

— Je ne vois aucun inconvénient à vous donner une réponse catégorique. L'acte auquel il est fait allusion fut accompli non-seulement de sang-froid, mais encore avec conscience et même réflexion, puisque je croyais obéir à une volonté supérieure. Les criminels seuls ont l'agitation du remords : moi, j'étais calme.

» Scientifiquement, c'est-à-dire étant données mes études anatomiques si complètes et la connaissance absolue que j'ai du corps humain, il est impossible que, voulant tuer, je n'aie pas tué. Or j'étais l'exécuteur d'un arrêt que je n'avais pas rendu : je voulais tuer…

— Donc, vous avez tué ! interrompit Pernola comme malgré lui.

— J’ai fait le nécessaire, prononça le marquis avec une tranquillité stupéfiante. Je vois la blessure comme si elle était là, ouverte et rouge devant mes yeux. Elle suffisait, j’en suis sûr : l’opération était bien faite.

— Alors, vous ne conservez aucun doute ?

— Aucun… scientifiquement.

— Et vous avez revu, et vous avez interrogé cette femme, la tzigane Phatmi, qui emporta l’enfant pour le confier à M. de Tréglave ?

Le marquis haussa les épaules et dit :

— J’aime à causer du passé ; j’ai interrogé Phatmi. Selon elle, l’enfant était déjà décédé quand elle le remit à l’homme du fiacre. C’est plausible.

— Très-bien ! s’écria Pernola, malgré le chagrin que fait naître en moi cette certitude…

M. de Sampierre l’interrompit pour demander :

— Qu’entendez-vous par certitude ? J’ai dit scientifiquement. Quiconque sait trop ne croit plus à rien. La certitude absolue n’existe pas.

Et comme Pernola l’interrogeait d’un regard inquiet, M. de Sampierre ajouta paisiblement :

— Moi, je crois encore en Dieu, mais je suis fou.

Il y eut un silence. M. de Sampierre se rapprocha du chevalet et mit des couleurs sur sa palette.

— Voici, dit-il, une particularité curieuse : les autres peintres se préparent une lumière spéciale. Moi, je peux tra-

vailler avec les jalousies fermées parce que ma lumière est en moi… approchez Battista, mon ami.

Pernola fit un pas vers lui.

— Regardez ! ajouta M. de Sampierre.

— J'ai vu, dit Pernola.

Le marquis pointait du bout de son couteau à broyer l'amas confus de couleurs qui était entre le front et la poitrine de l'image.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il.

— Un nuage.

— Et sous le nuage ?

— Je ne vois rien.

M. de Sampierre eut de nouveau son sourire méprisant et vaniteux.

— Sous le nuage, reprit-il, moi, je vois une figure, aussi clairement que je te vois, Battista, pauvre bon ami. Je ne sais pas si tu vas comprendre. Il y a maintenant près de six ans que j'ai ébauché pour la première fois ce portrait sur la toile. Je dessinai la figure d'un jet. C'était vivant de ressemblance.

— Vivant ! répéta Pernola.

Il avait de la sueur aux tempes.

— Toute œuvre qui tombe de mon pinceau est vivante, expliqua M. de Sampierre.

— C’est juste, fit Pernola d’un ton soumis. Mais à qui se rapportait cette vivante ressemblance ?

— À mon fils Domenico, prince Paléologue.

— Vous disiez, cependant, tout à l’heure…

— Suis-moi bien. Je ne serai pas dur avec toi : certitude scientifique ne veut jamais rien dire, sinon suffisance de preuves. Chaque fois que l’histoire cite une erreur judiciaire, c’est la certitude scientifique qui a coupé la tête de l’innocent.

— Alors, balbutia le comte, vous n’êtes pas sûr ?…

— Tu ferais mieux d’écouter. C’était vivant, je te le dis ! cela me faisait peur. J’effaçai. Puis je regrettai d’avoir effacé. Un jour, je repris mes pinceaux comme malgré moi, et la figure sortit encore de la toile : la même figure… Vous êtes distrait, mon cousin !

Au lieu de repousser cette accusation comme on s’excuse d’un blasphème, Pernola mit un doigt sur sa bouche. Son regard inquiet et perçant interrogeait les deux croisées qui s’ouvraient du côté du parc. Le soleil en frappait d’aplomb les persiennes et le vent y agitait les ombres des feuillées.

Un bruit léger passa au travers des planchettes.

C’était comme le pas d’une femme qui eût marché avec une extrême précaution le long du mur.

M. de Sampierre n’entendait pas ; il continuait, sans tenir compte du geste de Pernola :

— Vingt fois, cent fois peut-être, cette figure a été ainsi effacée, puis refaite. J'ai essayé de la peindre différente d'elle-même et je n'ai pas pu. Mon pinceau repasse malgré moi par les mêmes lignes, elle revient spontanément en quelque sorte. Je la vois surgir et son regard m'entre jusque dans le cœur !

Pernola essaya de sourire.

M. de Sampierre avait involontairement baissé la voix, et tout son corps frissonnait.

— C'est singulier, dit Pernola, mais ce n'est peut-être pas inexplicable. Avez-vous jamais rencontré quelqu'un dont le visage ressemblât à cette figure ?

— Jamais.

— C'est donc vous qui l'aviez imaginée ?

M. de Sampierre hésita, puis il répondit si bas que Giambattista eut peine à l'entendre :

— Non, ce n'est pas moi.

X

OÙ PERNOLA COMMENCE UNE HISTOIRE

J'ai dû dire que le côté du pavillon où le comte Pernola avait cru entendre tout à l'heure un léger bruit à travers les persiennes fermées des deux fenêtres était entouré d'un massif épais. Je n'ajouterai pas, comme c'est la coutume, qu'on se serait cru là à cent lieues de Paris, car l'atmosphère de Paris communique aux arbres une maladie de peau qui les rend absolument différents des arbres de la campagne.

Dans les plus beaux jardins du faubourg Saint Germain, tilleuls et marronniers allongent leurs branches affaiblies qui se tordent, noires et ternes, sous la richesse du feuillage.

En outre, le sol des bosquets parisiens a un aspect particulier auquel on ne peut se méprendre.

Mais à part ces symptômes, le fourré factice, ménagé derrière le pavillon Roland, était parfaitement réussi, et sous les grands vieux arbres on était même parvenu à faire pousser une sorte de sous-bois où de rares allées couraient en tortueux méandres.

C'était un lieu désert : d'abord parce que les forêts vierges de la vieille ville sont humides, étouffées et tout particulièrement propices à la multiplication pullulante des araignées, ensuite parce que, surtout depuis le décès du jeune comte Roland, le pavillon et ses abords emportaient une idée de deuil.

Parmi les gens de l'hôtel de Sampierre, les mœurs étaient joyeusement faciles. Les deux sexes, voués à un loisir éternel, cherchaient ensemble soir et matin ces douces fleurs qui naissent dans le sentier de l'amour, et au beau milieu de notre siècle de fer, les jardins de la bonne marquise se montraient hospitaliers comme ceux d'Alcine ou d'Armide, mais il y avait de la place ailleurs et les rendez-vous entre frontins et soubrettes fuyaient volontiers ce coin sombre dont le silence parlait de mort.

Aujourd'hui, un autre motif encore devait faire la solitude autour de l'entrevue des deux cousins puisque Zonza et Lorenzin avaient transmis à l'office l'ordre exprès d'éviter les abords du pavillon.

Aussi le comte Pernola, après avoir prêté l'oreille attentivement et en vain, pensa-t-il que le bruit entendu n'avait rien de suspect. Il songea aux deux paires de gazelles qui erraient en liberté dans cette partie du parc fermée par un grillage.

Un de ces animaux avait passé sans doute.

Pernola, d'ailleurs, était on ne peut plus vivement préoccupé par les dernières paroles de M. de Sampierre, dont la manie lui semblait prendre une direction dangereuse.

Pernola travaillait sans relâche depuis plus de vingt ans. Il arrivait en vue du terme de ce long voyage, accompli pied à pied à travers des obstacles innombrables.

Le but – et ce but était véritablement splendide – lui apparaissait tout proche et l'éblouissait.

Il redoutait un de ces vertiges qui prennent les concurrents du mât de cocagne au moment de saisir la montre ou la timbale.

Rarement, M. de Sampierre s'était laissé interroger avec une pareille longanimité. Il avait répondu docilement, quoique d'un air distrait, tournant le dos à son interlocuteur et regardant d'un œil fixe ce pâté de brouillard, plaqué à l'endroit où la figure du portrait aurait dû se trouver sur la toile.

À travers le brouillard, il voyait la figure.

Il avait dit cela ; il l'avait répété.

Et depuis lors, sa rêverie avait je ne sais quoi d'intense qui menaçait.

Pernola poursuivit à voix basse :

— Dans la vie de chaque homme, il y a une heure solennelle qui choisit entre le bonheur et le malheur.

M. de Sampierre rejeta sa tête en arrière comme on fait pour mieux juger un tableau.

— C'est vrai, dit-il, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Parce que, pour vous, cette heure sonne. Je vous adjure de me répondre. Vous avez parlé tout à l'heure, à propos de cette toile, d'une sorte d'obsession, exercée sur vous par une idée persistante, une vision…

— Ai-je prononcé le mot vision ? interrompit le marquis : je ne crois pas avoir dit ***vision***.

— Une image, rectifia Pernola. Ce fait n'a-t-il pas pour origine le souvenir de votre fils aîné, mon bien cher jeune cousin Roland ?

— Il se peut, fit le marquis avec indifférence, mais il y a autre chose.

— L'image ressemblait au comte Roland ?

— Oui, beaucoup.

— Vous avez dit que vous n'aviez pas inventé cette figure.

— J'ai dit vrai.

— Et que pourtant vous n'aviez jamais vu l'original ?

— Jamais : c'est exact.

— Alors, comment la notion de cette image vous fut-elle transmise ?

— Par un message.

— D'où vous venait-il ?

— D'Amérique.

— Il contenait un dessin ?

— Il contenait un portrait photographié.

— Qui vous l'avait envoyé ?

— Je l'ignore. Je le reçus dans une enveloppe dont l'adresse était d'une écriture à moi inconnue.

— Y avait-il une lettre sous l'enveloppe pour accompagner la photographie ?

— Non, il n’y avait rien.

— En ce cas, qui vous disait le nom qu’on devait mettre sur ce visage ?

M. de Sampierre hésita un instant, puis il répondit coup sur coup :

— Personne… moi !

Il y eut un silence.

Pernola était très-pâle et tout interdit.

M. de Sampierre avait chargé son pinceau de teinte neutre et s’amusait à épaissir le nuage qui couvrait la gorge et les traits de celui qu’il appelait Domenico.

— L’image avait quinze ans, poursuivait-il de ce ton que l’on prend pour accuser le côté curieux d’une anecdote ; juste l’âge que devait avoir l’enfant. L’enveloppe était timbrée de New-York, mais la carte portait le nom et l’adresse d’un photographe de Santa-Fé-de-Sonora.

— Quel nom ? demanda Pernola vivement.

— Je l’ai oublié.

— Vous n’avez donc plus la photographie ?

M. de Sampierre eut un frisson par tout le corps.

— Elle me brûlait, balbutia-t-il. Puis il ajouta : Je l’ai brûlée.

Un grand soupir souleva la poitrine de Pernola. Il demanda encore :

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Un peu plus de cinq ans, répondit M. de Sampierre.

Et il acheva :

— Puisque l'enfant avait alors quinze ans et qu'il a vingt ans maintenant…

Il jeta le pinceau qu'il tenait à la main et bâilla.

— Vous m'apprenez là des choses très-graves ! murmura le comte.

M. de Sampierre se retourna lentement et demanda d'un ton chagrin :

— Depuis quand me fait-on subir des interrogatoires ? Cette aventure ne regarde que moi, d'abord ; ensuite, elle ne signifie rien. Allez dire à madame la marquise que j'ai toute ma raison et que je sollicite l'honneur de lui porter mon hommage.

Pernola s'inclina respectueusement et fit un pas pour obéir ; mais c'était une feinte.

Il avait le parti bien pris de ne point abandonner la place avant d'en être venu à ses fins. En arrivant au seuil, il s'arrêta.

— Mon habitude est de vous obéir quand même, mon noble parent, dit-il, mais l'entrevue que vous aurez aujourd'hui (il faut que vous l'ayez) avec ma respectée cousine Domenica est d'une telle importance pour vous deux que je vous demande en grâce de m'accorder encore un instant.

— N'avez-vous pas eu tout le temps de me parler ! s'écria le marquis, pris d'une puérile colère. J'ai assez de vos

bavardages. Qu'y a-t-il encore ? Que me voulez-vous ? Dites vite !

Il s'interrompit parce que cette fois Pernola le regardait en face et marchait sur lui d'un pas lent, mais ferme.

— Oh ! oh ! fit M. de Sampierre qui essaya de sourire, allez-vous perdre le respect, Battista ?

— Mon cousin, dit celui-ci, je vous prie de m'excuser. Quand vous serez fatigué de m'écouter, vous m'imposerez silence, mais il faut d'abord que vous m'écoutiez. Si je vous ai interrogé, c'est que je suis déjà depuis bien longtemps la marche d'une intrigue qui enveloppe non-seulement vous, mais celle que vous aimez. On vous a regardés tous les deux comme une seule et même proie, et le fait mystérieux que vous venez de me révéler est pour moi un indice évident qui change mes soupçons en certitude. Vous êtes bien malade, mon cousin Giammaria !

Les paupières du marquis battirent et son regard se troubla. Il se tâta le pouls d'un geste furtif.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit Pernola, impérieux et protecteur à la fois, comme un médecin au chevet d'un fiévreux ; vous êtes très-bien portant de corps, grâce à Dieu, et d'esprit aussi, quoique vous ayez fait la plus grande folie dont un homme puisse se rendre coupable.

Ceci fut prononcé d'un ton dur. M. de Sampierre se redressa offensé.

— Mon cousin, dit-il, jamais vous ne m'avez parlé ainsi !

— C'est que vous n'avez jamais été si près de l'abîme, mon cousin !

— Mais quel abîme, à la fin ? s'écria M. de Sampierre dans un mouvement de révolte : Vous expliquerez-vous ! Je vous ordonne de vous expliquer.

Pernola lui présenta un siège.

— C'est un abîme profond que la ruine, prononça-t-il à voix basse : je dis la ruine complète, quand on a possédé la plus grande fortune de l'Europe !

M. de Sampierre ouvrit la bouche pour répondre, mais la parole s'étrangla dans son gosier.

Ses yeux s'injectèrent de rouge au milieu de la pâleur de son visage.

Il chancela, puis se laissa lourdement aller dans le fauteuil. Pernola s'assit auprès de lui.

— La ruine ! balbutia enfin M. de Sampierre. Il y a des choses impossibles ! Paléologue était plus riche qu'un roi ! Sampierre est encore plus riche que Paléologue !

Il baissa les yeux sous le regard froid et clair de Pernola.

Celui-ci dit avec lenteur, en piquant chacune de ses paroles :

— Il était une fois un homme puissant qui, menacé par beaucoup d'ennemis, prit peur et chercha une armure impénétrable, à l'abri de laquelle il pût braver le danger qui l'enveloppait. Après s'être bien creusé la cervelle, il s'écria un jour comme Archimède : « J'ai trouvé ! on ne tue pas les morts : je vais me faire passer pour mort. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Il feignit d'être malade, joua la comédie du dernier soupir et fit enterrer une grosse pierre à sa place dans le tombeau de ses ancêtres. Après quoi, retiré au loin, dans un

pays perdu, il dormit tranquille, s'applaudissant du bon tour qu'il avait joué à ses ennemis… m'écoutez-vous bien, mon cousin Giammaria ?

M. de Sampierre avait penché son front sur sa main. Au lieu de répondre, il murmura :

— Je suis un homme sage ! un homme prudent ! Et quand bien même j'aurais eu réunies en moi les passions de vingt dissipateurs, jamais je n'aurais vu la fin de ma richesse ! La ruine ! Battista, vous mentez : Il y a des choses impossibles !

XI

UNE PARABOLE

Autour des lèvres du comte Pernola, un sourire se jouait. Il reprit :

— Je vous raconte l'histoire d'un sage entre les sages et d'un prudent parmi les prudents. Écoutez : notre homme, qui s'était réfugié jusque dans la mort, n'avait plus sa puissance, c'est vrai, mais en revanche, il avait conquis la sécurité. Ses ennemis comme ses amis l'avaient oublié. Il vivait modestement sur une grosse somme qu'il avait emportée et qui, à son compte, devait durer plus longtemps que lui, quand même sa vie se fût prolongée au-delà de cent ans.

Personne ne partageait son secret, à l'exception de sa maîtresse et de son favori qui auraient donné leur vie pour lui, car il les avait comblés tous les deux de bienfaits.

Un matin, après une de ces bonnes nuits qu'il avait maintenant, il s'éveilla en sursaut. Quelque chose le chatouillait à la gorge.

Il y porta les mains avant d'ouvrir les yeux, et sentit une corde qui se nouait autour de son cou. Alors, il appela sa maîtresse et son favori.

— Nous sommes là, répondirent deux voix amies.

Et notre homme, ayant regardé, vit son favori à droite de son oreiller et sa maîtresse à gauche qui tenaient chacun un bout de la corde.

— Malheureux ! s'écria-t-il, pourquoi m'assassiner ?

— Pour les cent mille ducats qui sont dans votre armoire, maître.

— Dieu vous punira.

— Nous ferons pénitence.

— La loi me vengera…

La maîtresse et le favori éclatèrent de rire.

— Vous avez mis bon ordre à cela, dit le favori.

— Nous accusera-t-on d'avoir tué un mort ? ajouta la maîtresse.

Et ils tirèrent…

Le marquis avait écouté d'un air sombre.

Il releva la tête quand Pernola eut achevé et dit :

— Moi, je n'ai pas de maîtresse.

— Tant mieux pour vous, mon cousin !

— Moi, je ne suis pas mort, poursuivit M. de Sampierre, et si tu essayais de m'assassiner, Battista, je t'écraserais !

Pernola haussa les épaules avec pitié :

— À quoi bon vous assassiner, mon cousin Giammaria ! murmura-t-il : vous n'avez même plus les cent mille ducats dans votre armoire.

Sous les yeux baissés du marquis, un cercle d'ombre se creusait.

Pernola, qui l'examinait à la dérobée, vit bien qu'il était grand temps de changer de note.

Il reprit tout d'un coup l'attitude et le ton du respect pour ajouter :

— Giammaria, mon bienfaiteur et mon ami, non-seulement je ne vous assassinerai pas, mais je vous sauverai, si Dieu m'assiste. Pour vous sauver, la première chose à faire était de vous montrer la gravité de votre situation.

— Vous ne m'en avez encore rien dit, murmura le marquis avec un restant de rancune, combattue par l'inquiétude naissante.

— C'est vrai, mais je vous ai forcé à m'écouter. Désormais, ce mot de ruine qui vous faisait sourire met des rides à votre front. C'est bien ce que je voulais, et il fallait cela. Le dévouement du médecin ne doit pas reculer devant une opération douloureuse. Pardonnez-moi si j'ai employé le langage des paraboles : je vous aime tant et je vous respecte si profondément que je ne savais pas comment frapper le premier coup.

Il rapprocha son siège ; le marquis lui tendit la main en disant :

— Venez au fait, Battista.

— Mon noble cousin, ce n'est pas dans la mort que vous vous êtes réfugié, mais dans la folie. Vous venez de me l'avouer vous-même. Au lieu de combattre la demande d'interdiction qui était intentée contre vous, votre parti pris a laissé faire. C'était calcul, je le sais bien…

— C'était prudence ! interrompit M. de Sampierre. Il y avait une instruction commencée contre moi.

— Ne discutons pas : vous êtes plus éloquent que moi. Malheureusement, les faits sont contre vous : l'interdiction a été prononcée. Le gouvernement de vos biens immenses est resté entre les mains de l'excellente et chère femme…

— Ne dites rien contre Domenica ! interrompit encore M. de Sampierre. C'est vous qui avez été son conseil dans l'affaire de l'interdiction.

— M'aviez-vous prévenu ? s'écria Pernola amèrement. Il aurait suffi d'un mot, d'un signe : avez-vous dit le mot ? Avez-vous fait le signe ? Allez-vous me reprocher d'avoir été trompé comme les autres par la fatale habileté de votre jeu ? Tout ce que vous voulez, vous le faites. Vous avez voulu jouer la comédie et vous avez été un comédien sublime !

Le marquis eut son vaniteux sourire.

— Aussi, dit-il, ne craignez rien : si j'ai fait une faute, je saurai bien la réparer !

— Dieu le veuille ! En attendant, j'accomplis mon devoir en vous montrant le fond de votre situation. Le jugement qui vous enlève l'administration de vos biens vous lie bras et jambes, à l'heure même où vos biens sont menacés ; voilà un des bouts de la corde qui se noue autour de votre cou.

— Et l'autre bout ?

— Celui sur lequel on tirera quand on voudra vous étrangler ? l'autre bout, c'est le motif que vous avez pu avoir – et que vous avez eu en effet pour vous laisser interdire.

— Qui devinerait ce motif ?

— Tout ceux qui savent l'histoire de la nuit du 23 mai 1847.

— Il n'y a que Jean de Tréglave et vous.

— Et Domenica Paléologue…

— Pas un mot de plus ! fit le marquis péremptoirement.

— Vous me châtierez si j'ai péché, continua Pernola malgré cette défense. Et Domenica Paléologue, disais-je, et Phatmi, et tous ceux qui s'occupèrent de l'instruction criminelle entamée en 1847. Mon cousin, au point où vous en êtes, la plus mortelle de toutes les maladies serait pour vous la sécurité. Je veux vous en guérir à tout prix ! Vous m'entendez : je le veux !

M. de Sampierre resta un instant pensif. Quoi qu'il en eût, il était frappé.

— C'est bien, dit-il, mettons que je me sois privé par mon fait d'une partie de mes moyens de défense, en cas d'attaque. Où est l'attaque ?

Pernola pointa du doigt le portrait sans visage.

— L'attaque a commencé, répondit-il, le jour où vous avez reçu d'Amérique la photographie de l'imposteur qui va vous dépouiller du même coup des biens de Sampierre et des biens de Paléologue.

Une lueur passa dans les yeux du marquis, et c'était de l'espoir.

— S'il vivait ! murmura-t-il ; si j'avais un fils !…

— Vous avez la science, dit froidement Pernola. Personne mieux que vous ne peut savoir si la blessure faite par vous était mortelle.

Les deux mains de M. de Sampierre s'appuyèrent contre sa poitrine et il dit :

— Je souffre, Battista, ayez pitié de moi !

Les traits de Pernola exprimaient, en effet, une respectueuse compassion.

— Dieu m'est témoin, s'écria-t-il avec chaleur, que je ne plaide pas pour moi. Éventuellement, j'ai des droits à l'héritage de Sampierre, c'est vrai, mais je suis prêt à me démettre de ces droits par acte authentique. Si ma qualité d'héritier vous inspire de la défiance, j'y renonce… Ah ! ce n'est pas de l'argent que je voudrais vous sacrifier, Giammaria, c'est tout le sang de mes veines !

M. de Sampierre ouvrit ses bras. Pernola s'y précipita.

— Est-ce que vous croyez, demanda le marquis dont les paupières étaient mouillées, que la princesse-marquise se mettrait contre moi ?

— Elle est mère. Elle se mettrait avec son fils… avec celui qu'elle croira être son fils.

— Où est-il, celui-là ? Au nom de Dieu ! répondez-moi !

— Dominons d'abord notre émotion, dit Pernola feignant de faire un grand effort sur lui-même pour recouvrer son calme. Soyons froids comme il convient de l'être à l'heure des grandes déterminations. Je ne peux pas vous détailler tous les rouages de cette conspiration dans laquelle ma noble cousine n'est certes pas complice ; mais qu'importe cela, si elle y est dupe ? Ignorez-vous l'ardent désir qu'elle a de retrouver l'enfant ? les sommes énormes qu'elle a dépensées ? les efforts extravagants qu'elle a tentés ? Faut-il vous rappeler la bonté facile de son cœur, la

simplicité charmante, mais dangereuse, la faiblesse enfin de son esprit ? Je suis à cent lieues de blâmer sa conduite ; elle est pour moi respectable et touchante jusque dans son erreur : l'espoir ne peut pas mourir dans le cœur des mères, c'est la Providence qui veut cela…

Un geste de M. de Sampierre l'interrompit.

— Madame la marquise n'a pas besoin d'être défendue, dit-il avec cette belle dignité qui lui venait par bouffées. Je vous ai demandé où est celui que vous nommez « l'imposteur. » Veuillez répondre, j'attends.

— Ils sont plusieurs, répliqua le comte amèrement ; vous pourrez choisir, si l'envie vous prend d'être trompé vous-même.

Et comme le marquis l'interrogeait du regard, il reprit d'un ton de profonde tristesse :

— Il y a des instants où je me demande par quel miracle mon courage survit à tant de dégoût ! Je suis seul contre une armée. Je n'ai même pas pour moi ceux à qui j'ai dévoué mon existence tout entière. Et voilà des années que cela dure ainsi ! mais n'importe, je ferai mon devoir jusqu'au bout. Croyez-moi ou ne me croyez pas, Giammaria, voilà ce qui arrive : Domenica Paléologue a donné à des intrigants la confiance qu'elle me refuse. Elle est entourée de somnambules, d'escrocs et de chevaliers d'industrie. Comme le gâteau à dévorer est énorme, il y a foule de gourmands et une chance resterait de voir les loups se manger entre eux, s'il ne se trouvait en ce moment à Paris une créature diabolique dont le génie malfaisant est capable de réunir en un seul faisceau les intérêts contraires et les cupidités ennemies. Ce

démon est une femme. Cette femme a fabriqué un Domenico que madame la marquise attend comme le Messie…

— Je suis là, dit M. de Sampierre. Moi, il est impossible de me tromper. J'ai un guide sûr, infaillible…

— C'est juste ! interrompit Pernola avec un ricanement de pitié : la marque du scalpel, n'est-ce pas ? la cicatrice ? Dans les ***Mille et une Nuits***, j'ai lu l'histoire de ce brave homme qui trouva un matin sur sa porte le signe des quarante voleurs. Il traça le même signe sur toutes les portes du voisinage et, le soir, les quarante voleurs ne purent retrouver sa maison. Ce moyen, tout vieux qu'il est, réussit toujours. Je me charge de vous amener, quand vous voudrez, deux jeunes coquins dont ni l'un ni l'autre n'est votre fils et qui portent cependant tous les deux, au nœud de la gorge, une cicatrice irréprochable. Et il y en a d'autres ! C'est le pont aux ânes, le rudiment, l'***a b c***. Quand on trace un ***t***, n'est-ce pas, on y met une barre, quand c'est un ***i*** on le surmonte d'un point. Eh bien ! quand on fabrique un héritier de Sampierre, la moindre des choses est de lui donner sa cicatrice…

Au moment où il prononçait ce dernier mot, jouissant de l'étonnement inquiet qui se peignait sur les traits de M. le marquis, Pernola changea tout à coup de visage et tendit l'oreille avidement.

Il bondit plutôt qu'il ne courut vers les fenêtres du fond et colla son œil aux persiennes.

XII

EXPLICATION

Le soleil inclinait déjà sa course et ses rayons obliques ne jetaient plus aux fenêtres du pavillon que les ombres mouvantes et festonnées des feuillages. Il faisait une chaleur pesante ; la tiède odeur des massifs et des corbeilles enivrait l'air.

C'était l'heure capiteuse qui porte aux uns l'enchantement des sens et aux autres la migraine.

Au dehors, rien ne bougeait ni ne bruissait. Mais je me suis laissé dire que certains gentilshommes, terriblement civilisés, possèdent cette acuité particulière de l'ouïe tant célébrée par les romanciers de la vie sauvage et dont ils font le privilège exclusif des Mohicans.

M. le comte Pernola, des marquis Sampietri, était peut-être de ceux qui entendent l'herbe pousser, à moins pourtant que son brusque mouvement vers les fenêtres n'appartînt à cet art qu'on appelle « mise en scène » au théâtre et sans lequel, assure-t-on, il ne faut plus songer à réussir dans les affaires de notre vie publique ou privée.

Son but en ce moment, était de frapper violemment le marquis ; chose à la fois très-facile et très-malaisée, parce que le marquis avait des sensibilités bizarres et des duretés impossibles à prévoir : tantôt impressionnable plus qu'une femmelette, tantôt inerte comme un caillou ; à la fois intelligent, subtil même, et obtus ; buvant l'émotion à la manière

des éponges, mais ne la gardant pas plus qu'un vase fêlé ne conserve la liqueur ; despotique et timide en même temps, humble et orgueilleux, insaisissable parce qu'il ne se possédait pas lui-même, pauvre noble machine dont les rouages étaient aux trois quarts brisés.

Pernola savait jouer de cette machine autant qu'il est possible de connaître un instrument capricieux et détraqué. Il prenait ses moyens d'action où il pouvait et faisait flèche de tout bois.

M. de Sampierre avait éprouvé un ébranlement nerveux en le voyant s'élancer vers la croisée. Son visage avait exprimé une vague appréhension : nous savons qu'au fond de sa folie, feinte et vraie, tout à la fois, il y avait une terreur.

Depuis vingt ans, la pensée du compte qu'il devait à la justice humaine ne l'avait jamais abandonné.

Mais l'inquiétude qui était dans son regard disparut au bout de quelques secondes, et avant même que Pernola eût quitté sa posture de guetteur, M. de Sampierre, renversé dans son fauteuil, égarait ses yeux au plafond.

Au bout de deux ou trois minutes, pendant lesquelles le plus profond silence n'avait cessé de régner au dehors, Pernola revint à son siège.

Il ne s'expliqua point sur ce qu'il avait vu, mais il était très pâle.

Il avait fermé les deux fenêtres donnant sur les bosquets.

M. de Sampierre ne lui adressa aucune question.

— Giammaria, reprit le comte après un silence et en parlant très-bas, vous m'excuserez. Certaines précautions qui peuvent vous sembler futiles ou exagérées sont de la plus absolue nécessité, – non pas pour moi, assurément ; moi, je ne compte pas : il ne s'agit que de vous. Vous n'avez aucune idée des dangers qui vous entourent.

— Étais-je plus en sûreté là-bas, chez le docteur ? demanda le marquis.

— Non. Vous étiez plus exposé encore. Il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse se cacher aisément, c'est Paris.

Le front de M. de Sampierre se plissa, pendant qu'il répétait :

— Se cacher !

— Vous n'avez jamais entendu parler des Cinq ? demanda brusquement Pernola.

— Jamais, répondit le marquis. Qu'est-ce ?

— C'est une Société régulièrement instituée pour exploiter le malheur de votre situation et l'incapacité… la crédulité, si vous voulez, de Mme la marquise. Cette entreprise n'est du reste pas la seule. On fonde des compagnies autour de vous comme si vous étiez un champ d'or ou un bassin houiller. Les Cinq ont cela de particulier que leur association commerciale est une métamorphose. La semaine dernière, ils étaient encore une bande de voleurs vulgaires. Le changement s'est fait grâce à l'adjonction de quatre membres nouveaux qui sont les deux agents d'affaires de Domenica Paléologue, sa somnambule et son fils.

— Son fils ! répéta M. de Sampierre, qui fit un bond sur son fauteuil. Le fils de qui ? de la somnambule ?

— Non pas, le fils de Domenica.

— Par le corbac ! s'écria le marquis dont les yeux flambèrent, prenez garde à vous, Battista ! ne jouez pas avec moi !

— Plus bas ! fit le comte ; je ne suis pas bien sûr que nous soyons ici à l'abri de l'espionnage. Tout dévouement humain a des limites. Je suis las de vous servir malgré vous. Dites-moi seulement : « Cousin, je ne veux pas vous entendre », et je prends mon passeport pour notre chère Sicile où je vivrai heureux dans le calme de la médiocrité.

M. de Sampierre hésita.

— Je vous avais défendu… dit-il.

— Une fois pour toutes, interrompit Pernola, je n'accuse personne. Bien au contraire, je plains ma noble cousine du plus profond de mon cœur. Mais parce qu'elle est victime d'une audacieuse imposture, faut-il que vous laissiez ruiner, déshonorer, traîner devant les tribunaux peut-être…

— Battista, Battista, fit M. de Sampierre en chancelant tout assis qu'il était, je suis de ceux que les paroles tuent. Mes domaines du Danube sont loin. S'il le faut, je fuirai jusque-là ! Est-il encore temps de fuir ?

— Vos domaines du Danube appartiennent au fils de Domenica Paléologue, répondit le comte.

Il ajouta, en prenant les mains tremblantes et glacées du marquis :

— Je vous affirme sur mon honneur que je vous sauverai si vous ne vous mettez pas contre moi !

— Contre vous, mon cher, mon seul ami ! s'écria M. de Sampierre qui eut des larmes plein les yeux ; contre vous, Battista, mon protecteur et mon ange gardien ! Non, non ; bien loin de là ! Je suis à vous, je me donne à vous, secourez-moi ! je vous en prie.

Pernola fronça le sourcil et dit d'un ton sévère :

— Giammaria, si je ne vous savais le plus brave des hommes, je croirais que vous tremblez ! Reprenez possession de vous-même. Notre explication sera courte désormais, et j'ai confiance qu'elle va être décisive. D'abord, mettez-vous bien ceci dans l'esprit : tout danger cesse, toute menace est supprimée du moment que nous sommes d'accord, vous et moi. Ce n'est ni pour vous cacher ni pour fuir que je vous ai ramené à Paris, c'est pour agir.

Le marquis s'était redressé en proie à une agitation fiévreuse qui mettait des tons vivants sur le marbre de son visage. Il dit précipitamment :

— J'agirai ! je suis fort ! je l'ai prouvé ! j'ai frappé ; je puis frapper encore : il y a des moments où je hais cette femme qui a été le malheur de toute mon existence…

Il s'arrêta épouvanté parce que Pernola posait un doigt sur sa bouche.

— Quelqu'un a-t-il pu m'entendre ? balbutia le marquis dardant un coup d'œil cauteleux autour de lui.

— Tout ce qui nous environne, répliqua le comte mystérieusement, a des yeux et des oreilles. Je vous ai déjà prévenu.

M. de Sampierre laissa retomber sa tête sur sa poitrine et murmura :

— Je ne parlerai plus… ah ! Battista, je voudrais être fou !

— Du courage ! fit celui-ci : une heure de courage et je réponds de tout. Il ne s'agit plus de frapper : c'est pour avoir frappé que votre main est paralysée. Nos seules armes doivent être celles de l'intelligence. Établissons bien notre position : vous possédiez légalement deux monstrueuses fortunes qui faisaient de vous l'homme le plus riche de France, bien certainement, et peut-être de l'Europe. Au lieu de vous dire qu'avec cette arme enchantée, cette massue d'or, vous pouviez combattre des géants, vous avez eu frayeur de la loi qui ne vous cherchait plus ; vous avez lâché votre proie splendide pour l'ombre de la sécurité. Elles sont toujours à vous, ces richesses, mais vous n'en pouvez plus disposer. La loi, que vous avez essayé de tromper, les a mises aux mains d'une chère et sainte créature que vous avez raison d'aimer et qui serait la plus adorable des femmes sous la protection d'un époux.

C'est justement cette protection qui lui manque.

Elle est seule, car le conseil de famille, nommé par les tribunaux, est composé de telle sorte que la réunion de ses membres est difficile, presque impossible.

Le Ghika et le Courtenay vivent à Bucharest, le survivant des Comnène habite la Terre-Sainte, Rohan défriche ses forêts de Hongrie… les autres sont je ne sais où… Mme la marquise est donc bien seule et submergée par cette opulence qui masse autour d'elle des cohues de cupidités.

Ce qui est pillé, ravagé et saccagé chaque année par ses gens de maison vous paraîtrait fabuleux, mais qu'importe cela ? On peut puiser à l'océan sans le tarir : je ne m'occupe

même pas de ce vol organisé qui ferait vivre cent familles. C'est le fonds seul qui m'intéresse ; c'est le fonds qu'il faut défendre.

Le fonds est attaqué par ces chiourmes de flibustiers dont je vous parlais tout à l'heure et dont je désignais la principale sous ce nom : ***Les cinq***. Vous attirez les aventuriers comme les gisements d'or d'Australie ou de Californie.

Que faire à cela ?

La chose du monde la plus simple : occupez la mine délaissée, personne ne rôdera plus alentour.

— Je suis prêt, répondit M. de Sampierre d'un ton résolu et je vous comprends. J'irai devant les juges, la sentence qui me frappe d'incapacité sera réformée…

— Bravo ! interrompit Pernola. Ceci est excellent, mais il faut des mois, peut-être des années pour amener un tribunal à revenir sur sa décision, et je ne sais pas si nous avons une semaine devant nous.

— Comment ! une semaine !

— Je penche à croire que tout sera réglé dans vingt-quatre heures !

— Que faire en vingt-quatre heures ! s'écria le marquis avec découragement.

— Tout ! répliqua Pernola. La massue d'or est à portée de nos mains, il n'y a qu'à la ressaisir. Les brigands qui rodent autour de la maison n'ont d'autre audace que leur conviction d'y tromper une femme isolée : il n'y a qu'à ouvrir la porte toute grande et à leur montrer un homme !

— La loi m'a pris mes droits, dit M. de Sampierre tristement : jusqu'à ce qu'elle me les rende, je ne suis plus un homme.

Pernola mit la main sur le côté gauche de sa poitrine.

— Giammaria, prononça-t-il avec lenteur et d'une voix que l'émotion altérait, la loi ne peut rien contre le cœur. Il y a quelqu'un ici-bas qui vous appartient corps et âme. Il y a un homme qui prendra votre place, si vous y consentez, et qui fera de son corps un rempart à votre bonheur.

— Ce sera vous, Giambattista, cet homme ?

— Ce sera moi… ou plutôt, ce sera vous-même en moi, car je resterai un instrument docile entre vos mains : vous ne serez défendu, je le jure, que par votre propre courage, au service duquel nous allons mettre votre propre science et votre propre intelligence.

— Et vais-je comprendre à la fin ? demanda M. de Sampierre avec avidité.

— Aussi clairement que vous voyez la lumière du jour, répondit Pernola. Je ne vous demande pour cela que cinq minutes !

XIII

MOYENS LÉGAUX

Désormais, M. de Sampierre était amené au point exact où Pernola le voulait.

Ce modèle des cousins compléta d'abord les renseignements sur la meute de fripons qui entourait Domenica. Il donna des détails rapides mais frappants sur les Cinq, esquissant les caractères de Moffray, le vaincu de la bataille des affaires, et de Moeris, le faux chevalier errant des forêts américaines.

Quand ce fut au tour de Mme la baronne de Vaudré, Pernola dessina un portrait en pied de la belle Laure, presque aussi réussi que celui du dernier Salon. Il analysa sa vie d'aventures et de crimes, et laissa entendre que Mme la baronne, outre la passion du pillage, avait d'autres raisons encore pour s'attaquer à l'héritage du vieux Michel Paléologue. Mieux que des raisons : presque des droits.

Une chose singulière, c'est que Pernola, laissant de côté le n° 4, Donat, dit Mylord, comme un comparse, passa de Laure de Vaudré à la princesse Charlotte, sans transition. Il établit ainsi une sorte de lien entre Laure, l'aventurière émérite, et la noble jeune fille qui tenait de si près à Domenica Paléologue.

Assurément, selon Pernola, princesse Charlotte ne faisait point partie de l'association des Cinq, mais elle appartenait, par son amour effrontément avoué pour l'Américain

Édouard Blunt (un des chevaliers de la Cicatrice) à une autre compagnie aurifère, qui comptait dans ses rangs l'ex-agent de police Chanut, celui-là même qui avait été mêlé, en 1847, à l'instruction de l'affaire de l'hôtel Paléologue.

M. de Sampierre écoutait stupéfait. Tout un monde de menaçantes figures, dont il ne soupçonnait pas même l'existence, se dressait à l'improviste autour de lui. Il essaya de protester timidement en faveur de Charlotte d'Aleix, la fiancée du fils qu'il avait perdu, mais Giambattista répliqua d'un ton tranchant :

— On ne peut pas tout vous apprendre en un jour. Quand vous connaîtrez bien les gens et les choses, quand vous verrez les mailles du filet qui vous enveloppe, le vertige vous prendra comme il arrive au moment où l'on regarde, en arrière de soi, le précipice auquel on a échappé par miracle. Ne reculez pas ; sondez de l'œil cet abîme ; peut-être apercevrez-vous tout au fond le cercueil de ce cher jeune homme, Roland de Sampierre, votre premier-né !

— Qui donc accusez-vous de sa mort ? demanda le marquis terrifié.

— Il était l'***héritier***, répondit Pernola en appuyant sur ce mot.

— Mais princesse Charlotte est héritière aussi…

— Savoir !

L'emphase que Pernola mit dans cette parole lui attira une nouvelle question de M. de Sampierre. Au lieu de répondre, Pernola reprit :

— Il y a quelqu'un de plus menacé que vous-même ; c'est moi. On a tenté déjà bien des fois de m'assassiner,

parce que je suis à la fois l'héritier dans l'avenir et le garde-du-corps dans le présent.

— C'est pourtant vrai, cela ! murmura le marquis, comme si cette idée eût été nouvelle pour lui : vous êtes mon héritier, vous, Giambattista !

Pernola vit le danger ; il s'inclina gravement pour répliquer :

— La Zingare de Pœstum, la devineresse de Paris, la Voyante de Glasgow et le médium de Baltimore vous l'ont dit en ma présence et dans les mêmes termes : de nous deux, je mourrai le premier.

— C'est encore vrai ! répéta M. de Sampierre : ils l'ont prédit tous les quatre !

Et il ajouta :

— Je ne crois pas à ces folies, mais la coïncidence est très-remarquable.

Pour Pernola, la partie la plus difficile du rôle était jouée.

— Laissons les détails, dit-il avec autorité ; je vous parlerai un autre jour de Phatmi, la servante tzigane que madame la marquise eut autrefois l'imprudence de congédier et de Laura-Maria, la bâtarde de Constantin Paléologue, à qui vous eûtes le tort de jeter un morceau de pain : trop et trop peu. Arrivons à l'heure présente. Il y a des gens de Bucharest au Grand-Hôtel : Le patriarche Ghika et M. de Courtenay.

— Ah ! fit Giammaria.

— À l'hôtel de Bade, continua Pernola, sont descendus Alexis Comnène et votre cousin de Lusignan.

— Oh ! oh ! dit M. de Sampierre, tous les témoins de mon mariage sont donc à Paris ! Il ne manque que monseigneur l'évêque de Sinope, M. Junot d'Abrantès et M. le duc de Rohan.

— Les deux premiers sont morts, répondit Pernola. Le troisième est arrivé ce matin de Hongrie.

— Rohan aussi !… Vous disiez qu'il serait difficile, presque impossible même, de réunir notre conseil de famille…

— Pour nous, oui, mais il paraît que les chercheurs d'or sont plus puissants ou plus avisés que nous.

— Mais au nom de qui ont-ils pu convoquer de tels personnages ?

— Ils ont eu à choisir entre trois noms : Domenica Paléologue, Charlotte d'Aleix, Giammaria Sampietri, marquis de Sampierre.

— Et dans quel but les aurait-on convoqués ?

— Dans le but de reconnaître un des enfants du miracle, un des chevaliers de la Cicatrice : soit celui que produit Mme Laure de Vaudré, soit celui à qui princesse Charlotte a bien voulu accorder ses bonnes grâces.

L'inquiétude et la colère se peignaient tour à tour sur les traits du marquis.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Et alors, répondit Giambattista, le tour sera fait. On partagera.

M. de Sampierre se leva. Il avait peur.

— Et personne ne m'a prévenu ! s'écria-t-il. Que faire !

— M'écouter, répliqua Pernola d'un ton résolu. Il y a bien longtemps que je travaille. J'ai commencé à prendre mes mesures le jour où votre interdiction a été prononcée. J'ai mon plan tracé, mais je ne suis pas légiste, et vous êtes au contraire un jurisconsulte consommé. Si mon plan est mauvais, nous en trouverons un autre ; s'il n'est qu'imparfait, vous allez l'amender ; le voici : La proie est double, la mine a deux filons ; l'un de ces filons s'appelle Paléologue, l'autre Sampierre. Pour tous les biens de Paléologue, j'ai procuration générale et spéciale de Mme la marquise : je peux vendre, échanger, engager…

— Avez-vous usé de ce droit ?

— Oui, pour les revenus seulement. Les fermages de Roumanie et ceux de Hongrie sont engagés pour dix ans.

— Cela doit faire une somme considérable.

— Non. La maison a vécu avec cela, et la maison est un gouffre. De ce chef, nous n'avons en caisse que trois ou quatre sacs de louis.

— En caisse ! répéta le marquis : j'ai donc une caisse !

— Vous avez les revenus des domaines de Sampierre, capitalisés depuis le jour de votre interdiction. Voilà la somme… la somme énorme !

— Où sont-ils, ces revenus ?

— Ils sont ici.

La main de Pernola disparut dans la poche de sa redingote et en ressortit tenant un portefeuille. M. de Sampierre s'en saisit et l'ouvrit. Le portefeuille contenait plusieurs bordereaux de la banque d'Angleterre, dont chacun portait à son total de 28 à 30 mille livres sterling (700 à 750 mille francs). Le regard ébloui du marquis chercha le nom du dépositaire et trouva celui de Pernola.

— Ceci est à vous, mon cousin, dit-il avec une nuance de reproche : je n'y puis toucher.

— Je suis prêt à en opérer le transfert, séance tenante, au nom de l'homme assez heureux pour avoir votre confiance, si moi-même je l'ai perdue, Giammaria.

Pour la seconde fois, ce dernier ouvrit les bras et baisa son bienfaiteur sur les deux joues.

— Comme il vous était interdit de posséder personnellement… voulut ajouter le comte.

— Pas un mot ! interrompit M. de Sampierre. J'ai compris votre cœur.

Alors, Pernola demanda d'un air candide :

— Tout cela est-il régulier au point de vue de la loi ?

— Nous passerons la Manche, répliqua évasivement le marquis. Au fond, je suis le maître légitime de cet argent. Mon droit moral excuse tout.

— Et il ne s'agit que de gagner du temps, appuya Pernola. Dans quelques mois, vous aurez recouvré la disposition

régulière de vos biens. Tout ce que nous en faisons est pour déménager la maison avant l'arrivée des pillards.

— C'est cela ! s'écria M. de Sampierre, en se frottant les mains ; c'est exactement cela. Les bandits n'auront que le coffre vide !

— Et permettez-moi, reprit le comte, de vous expliquer, en deux mots, mes agissements comme intendant. Si je n'ai point porté remède aux ravages opérés par la domesticité de Sampierre, c'est qu'il fallait un grand désordre et une fuite d'argent considérable pour motiver la mise en gage des revenus personnels de la princesse-marquise, et les sommes provenant de cette mise en gage m'ont permis de cacher à ma noble cousine la capitalisation des revenus de Sicile et d'Italie qui sont maintenant votre force et votre sécurité : c'est ce qu'on nomme un virement dans les ministères…

— Mon droit excuse tout ! répéta le marquis. Vous avez bien agi !

— Arrivons donc au principal. Je suppose que la bande des Cinq, ou même toutes les compagnies de chercheurs d'or, rapprochées par l'intérêt commun, donnent l'assaut à notre citadelle. Domenica, heureuse d'être trompée, ouvre les portes et se pâme dans les bras de quelque jeune coquin, muni de la fameuse cicatrice, les Burgraves du conseil de famille crient au miracle : bref, l'ennemi est au cœur de la place… et c'est ce qui va arriver au plus tard demain, peut-être cette nuit même. Eh bien, grâce à notre manœuvre, les domaines danubiens sont sauvés, car je défie bien qu'on les vende ainsi grevés pour dix ans ! D'un autre côté, la caisse courante est à peu près vide, il y a même des dettes : tout est donc au mieux. Quant aux domaines de Sampierre…

— Ah ! fit le marquis. C'est la plus belle part !

— Bien entendu, votre position vous interdit de les aliéner ? C'est une question que je vous adresse.

— Absolument, oui.

— D'ailleurs, le temps nous manquerait.

— Il n'y aurait qu'une cession antidatée… murmura le marquis avec hésitation et après un silence.

— Voyez, dit Pernola, ce que c'est que de connaître la loi !

— Mon droit…

— Oui, il excuse tout ! Mais les voies et moyens ?

— Très-simples. Un contrat ordinaire, tout uniment, avec la précaution de placer l'antidate à distance convenable du jour de l'interdiction.

— Est-il besoin du notaire ?

— C'est la condition ***sine qua non***, et je n'y avais pas songé… cherchons autre chose !

— Pourquoi ?

— Parce que le risque à courir pour l'officier ministériel est ici tellement grave que nous n'en trouverions pas un seul dans Paris.

— La chose peut-elle se faire en Italie ?

Le front du marquis s'éclaira.

— Vous êtes un garçon précieux, Battista ! dit-il. En Italie mieux qu'en France, puisque les biens y sont… Vous

songez à notre notaire de Palerme, n'est-ce pas ? au vieux Rondi ? un ami dévoué…

— Rondi est mort, répliqua le comte.

M. de Sampierre perdit aussitôt sa gaieté.

— Cherchons autre chose, dit-il pour la seconde fois. Il n'y avait que Rondi !

— J'ai bien cherché, Giammaria. Votre science me manque, il est vrai, mais il y a un instinct et une force dans les dévouements ardents. Veuillez me répondre : la signature d'un notaire décédé vaudrait-elle ?

— Autant qu'une autre, répondit M. de Sampierre qui ne put s'empêcher de sourire à la naïveté de cette question : pourvu, cependant, ajouta-t-il, que la signature eût été apposée avant le décès du notaire…

Pernola se mit à rire aussi.

— Alors, dit-il gaillardement, l'affaire est faite et nous sommes des bons ! Je me charge d'avoir la signature du vieux Rondi.

XIV

LA PETITE PORTE

La réflexion fit évanouir bien vite le sourire du marquis.

— Prenez garde ! dit-il. Jamais je ne consentirai à user de certains moyens.

— Quels moyens, mon noble ami ? demanda Pernola. Avez-vous cru que j'allais vous proposer un faux, à vous, Sampierre, moi, Sampietri ? Fi donc ! Il y a dans mon cœur encore plus de respect que d'affection… Lors de notre dernier séjour à Sampietri de Sicile, c'est-à-dire plus d'un an avant votre interdiction, j'allai trouver le notaire Rondi et je le chargeai de rédiger sept contrats de vente, s'appliquant à vos cinq grands domaines d'Italie, à votre palais de Naples et à votre *vico* de Catane. Je lui fis entendre que vous étiez résolu à placer votre fortune entière en immeubles français, par suite de votre naturalisation. Il dressa les actes et je lui en soldai le prix à la condition qu'il me les remettrait, non-seulement signés par lui et son collègue, mais encore régularisés et portant mention des divers enregistrements. – De cette sorte, lui dis-je, M. le marquis n'aura plus qu'à signer lui-même avec ses acquéreurs…

— Et le vieux Rondi consentit à cela ? dit M. de Sampierre avec un étonnement qui frisait l'incrédulité.

— Quand nous ferons nos comptes, nous deux, mon cousin, repartit Pernola, vous saurez combien l'obligeance du notaire vous coûta. En attendant, voici les actes ; exami-

nez-les : s’ils sont en règle, j’ai sauvé votre fortune, voilà tout.

En parlant, il avait ouvert un placard qui contenait une assez grande quantité de papiers. Il en retira un dossier et le tendit à M. de Sampierre.

Celui-ci examina les sept contrats avec l’attention d’un connaisseur. Il n’eut pas de peine à voir que les signatures du notaire Rondi étaient bonnes. À cet égard, Pernola avait dû dire la vérité.

Chaque vente était faite en due forme. Il y avait sept acquéreurs différents, dont les signatures étaient au bas, sous mention du prix payé comptant. Les sept noms étaient inconnus au marquis.

— Qui sont ces gens-là ? demanda-t-il.

— Il vous importe peu, répondit Giambattista qui lui tendit sept contre-lettres, portant les mêmes signatures et déclarant que chaque acquéreur, ayant agi en vertu d’un mandant, reconnaissait M. de Sampierre comme propriétaire réel des biens vendus.

Quand le marquis eut achevé son examen, il dit :

— Je ne vois rien de mal à ce qui a été fait, puisque je suis, en conscience, le maître légitime de ces choses. Devant les tribunaux, ces divers contrats auraient certainement valeur, ou, du moins, pour en obtenir la rescision, il faudrait une longue et difficile procédure. Nous sommes à l’abri d’un coup de main, et il ne manque plus que ma signature : Donnez-moi ce qu’il faut pour signer.

Malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même, Pernola fut obligé de tourner la tête brusquement pour cacher sa joie.

C'était le dernier pas, et il l'avait cru plus difficile à franchir.

Il revint au placard pour y prendre une écritoire et une plume. Sa figure, quand il la montra de nouveau, était redevenue de marbre.

— Mon cousin, dit-il cependant, mon bien-aimé maître, je vous prie de réfléchir mûrement avant de m'honorer par la plus grande preuve de confiance qui puisse être donnée à un homme. Rendez-vous compte du mandat que vous me conférez. Je vais rester dépositaire de tous ces papiers, – de tous ! y compris même les contre-lettres ; sans quoi, tout ce que nous avons fait serait inutile…

Giammaria l'interrompit d'un geste, prit la plume et la trempa dans l'encre.

— Vous avez fait preuve de capacité, Battista, dit-il, c'est certain, mais de là à m'apprendre quelque chose, il y a loin. Je sais ce que je fais.

Il lui toucha la joue du revers de sa main et signa le premier contrat.

Les autres suivirent, et, tout en signant, il disait :

— Je voudrais voir la grimace que va faire la bande des sacripants en trouvant nos sequins changés en feuilles sèches !

Quand il eut achevé, Pernola lui baisa la main. Il y avait dans toute sa personne une apparence de grave recueillement.

— Giammaria, dit-il, je prends désormais la responsabilité des événements, car vous m'avez confié l'avenir entier de Sampierre. Vous allez être un prisonnier dans votre propre maison. Je vous demande deux heures pour les mesures à prendre. C'est moi qui servirai votre repas, personne ne doit vous approcher : je me défie de tous… Je vous laisse cette arme, au cas où quelqu'un tenterait de pénétrer jusqu'à vous.

Il déposa un revolver sur la table, et comme M. de Sampierre le regardait avec étonnement :

— Ce sont des heures de crise, continua-t-il. La vaillance n'exclut aucune précaution. Demain, vous serez hors de France, et tout danger aura disparu.

En parlant, il avait plié avec soin les bordereaux de la banque d'Angleterre et les contrats de vente. Tout tenait dans son grand portefeuille.

— Ceci, dit-il avec emphase, doit être caché à cent pieds sous terre !

Le marquis était impressionné à la manière des enfants qui écoutent une mystérieuse histoire. La fièvre lui venait petit à petit.

— Par le corbac ! s'écria-t-il, le premier bandit qui se montre, je lui brûle la cervelle ! Vous avez bien fait de m'armer !

Pernola mit un doigt sur sa bouche et gagna la porte.

— À bientôt ! fit-il en passant le seuil.

Et sitôt qu'il eut disparu, la clef tourna deux fois dans la serrure au dehors.

Resté seul, M. de Sampierre se mit à marcher à grands pas. Son cerveau malade s'exaltait de plus en plus.

Le jour était haut encore, mais le soleil avait tourné. Les persiennes closes restaient désormais à l'ombre. Il régnait dans la chambre une véritable obscurité.

M. de Sampierre se promena pendant deux ou trois minutes presque au pas de course, puis il s'arrêta brusquement et dit :

— Il m'est venu quelquefois à l'idée que Giambattista était le roi des coquins.

Le son de sa propre voix sembla l'effrayer encore plus que l'idée émise. Il regarda tout autour de lui et frissonna.

— C'est lui qui me garde ! pensait-il ; c'est lui qui va me servir mon repas ! Roland de Sampierre est mort ici. Je suis prisonnier… Et je suis d'or !

Un sourire voulut naître autour de sa lèvre, qui se crispa en une grimace de terreur. Il répéta par deux fois :

— Je suis d'or ! je suis d'or ! Il y a plus de vingt ans que Battista me compte et me recompte comme une montagne d'écus qui doit être son bien. Les autres sont alentour qui rôdent. Et si je tendais les bras vers la justice, elle dirait : c'est un fou ! – Non ! je ne suis pas fou ! – Alors, pourquoi as-tu joué la folie, assassin !…

Ses cheveux blancs dressés s'agitaient sur son crâne comme si un grand vent les eût secoués. Il toucha le revolver qui était sur la table, mais il le rejeta avec la précipitation qu'on met à lâcher un fer chaud. Puis il s'élança vers une des croisées en étouffant un cri de délivrance…

Qu'importait la porte fermée à double tour ? Il y avait là quatre issues pour une. Mais, au premier effort que M. de Sampierre fit pour ouvrir les persiennes, il reconnut qu'elles étaient solidement maintenues au moyen d'un système de serrurerie dont il n'avait pas le secret.

Cette précaution pouvait avoir été prise dans l'intérêt de sa propre sûreté, mais le courant de ses idées allait vers la défiance. Il saisit une des planchettes pour en éprouver la force et sentit au toucher qu'elle était doublée de fer. Du haut en bas, toutes les autres planchettes avaient sous le bois une bande de fer solidement rivée. Ces persiennes étaient plus robustes que les meilleurs volets de chêne plein.

L'épouvante de M. de Sampierre fut tout d'un coup portée à son comble. Un spasme étrangla sa gorge et il dit :

— C'est l'histoire de tout à l'heure : l'histoire de l'homme qui s'était réfugié dans la mort !

Ses deux mains convulsives pressèrent son front où la sueur coulait à grosses gouttes glacées.

— J'espérais en Carlotta… murmura-t-il plaintivement.

Ce nom mit une lueur dans son regard.

— Carlotta ! répéta-t-il. Roland me disait : « Elle vient me voir… » Et je n'écoutais pas ; il me semblait que c'était sa fièvre qui parlait. Il me disait encore : « Chaque fois qu'elle me donne à boire, le déchirement de mes entrailles

s'apaise… » Et il me montrait l'issue par où Charlotte pénétrait ici… Car c'était ici : dans cette chambre… Et il me suppliait de ne pas révéler son secret à Giambattista…

Son regard monta jusqu'au portrait de Roland, et il balbutia :

— Roland ! je ne l'ai pas tué, celui-là ; mais je l'ai laissé mourir !… Par où donc venait Carlotta, pauvre chère fille ?

Ses yeux interrogèrent la boiserie. Pendant qu'il cherchait ainsi, sa pensée, qui tournait à tous vents, revint à Pernola, et il se dit :

— Je ne lui ai jamais révélé le secret de Roland et de Carlotta. J'ai bien fait ! La pauvre main pâle de Roland me montrait le panneau, à gauche de l'alcôve, et il me disait : « Elle vient par là. »

Il traversa la chambre sur la pointe des pieds, et comme s'il eût craint l'espionnage de quelque surveillant invisible. Du premier coup, guidé par son souvenir, éveillé vivement, il porta la main à l'endroit exact que le geste du jeune comte Roland lui avait désigné sans doute autrefois.

C'était le cœur d'une rose appartenant à la guirlande de fleurs sculptées qui décorait la boiserie.

Le cœur de la rose céda sous la pression, et une étroite portion du panneau, placée immédiatement sous le portrait, qui avait un voile, roula sans bruit, montrant un couloir obscur par où souffla une bouffée d'air froid renfermé.

M. de Sampierre eut un sourire à l'adresse de Pernola absent.

— Cousin, dit-il, voilà un tour que vous ne connaissez pas ! Je suis libre !

— J'ai peut-être tort, se reprit-il soudain en refermant le panneau, Battista est un bon parent. J'ai été à sa merci bien des fois… Oui, mais il n'avait pas une fortune dans sa poche : ma fortune ! Combien de millions lui vaudrait mon enterrement ? Ah ! si j'avais mon fils !…

Sa tête tomba sur sa poitrine. Il se remit à marcher de long en large, lentement d'abord, puis à grands pas.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêta court en disant :

— Je donnerais tout l'or du monde pour douter !… Je veux examiner encore une fois la blessure et voir si les deux carotides furent tranchées…

Il se trouvait juste en face du portrait sans visage. Il dépouilla sa redingote, retroussa ses manches et chargea sa palette en un clin d'œil. Aussitôt que ses préparatifs furent achevés, il se mit à peindre avec une activité singulière, il allait droit devant lui, son pinceau courait sans hésitation et pour ainsi dire sans pensée. On eût dit qu'une force machinale le poussait, ou mieux qu'il savait par cœur sa routine.

Aussi, malgré l'obscurité croissante qui régnait dans la chambre, la besogne allait avec une étonnante rapidité.

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Mélingue exécutait sa statue d'Hébé en vingt minutes, et il est vrai de dire que la statue était fort belle. En trois fois moins de temps, M. de Sampierre eut achevé sa tâche : il est encore vrai d'ajouter que ce n'était pas un chef-d'œuvre ; bien au contraire.

Mais, malgré tout, c'était vivant et frappant. Le nuage manié, avec de brutales énergies, se transforma et s'anima. De sa masse confuse, une tête sortit ; une tête de jeune homme qui n'était pas celle du comte Roland, mais qui lui ressemblait : une tête que nous connaissons bien pour l'avoir vue deux fois : une fois, au saut de loup du trou Donon et dans le taudis de la Tartare ; une autre fois, sur le lit de camp, au bivouac en chambre de capitaine Blunt ; – la tête du jeune maître Édouard.

Sous la tête, à la place où d'ordinaire la cravate se noue, M. de Sampierre brossa en trois coups de pinceau une plaie rouge et béante, puis au moyen d'un travail plus appliqué, il réduisit graduellement cette énorme blessure, la soigna, la ferma, la guérit, et en fit la représentation exacte d'une chose que nous connaissons très-bien encore : la cicatrice à nous montrée avec tant de complaisance sur le canapé de la belle Laure, par Donat, n° 4, dit Mylord, couché, la gorge nue, dans la pose d'Endymion.

M. de Sampierre, tout entier à ce travail, qui le tenait passionnément attentif, n'avait pas prononcé une parole. Quand il eut achevé, il s'éloigna d'un pas pour voir l'effet, et dit entre ses dents :

— Le premier venu des chirurgiens de campagne n'aurait pas besoin d'y regarder à deux fois pour dire qu'une pareille blessure ne se pourrait fermer qu'à l'aide d'un miracle. J'ai encore le scalpel. La rouille qui reste sur la lame marque la profondeur de deux centimètres trois quarts. Les carotides furent tranchées toutes deux ! Et Battista a raison : l'enfant est mort… Je jure qu'il est mort !

Un mouvement presque imperceptible se fit non loin de lui au moment où il se rapprochait de la toile pour déposer sa palette et ses pinceaux. Ce mouvement muet lui échappa.

C'était la boiserie qui bougeait avec sa guirlande de fleurs sculptées.

Le panneau, situé sous son propre portrait, à gauche de l'alcôve, rentrait lentement, comme s'il se fût ouvert de lui-même et montrait de nouveau le couloir obscur par où princesse Charlotte venait autrefois rendre visite à son cousin Roland.

Dans la baie de la porte masquée, une figure de jeune homme se dessina vaguement sur le fond noir.

Et, derrière cette figure, on devinait plutôt qu'on ne voyait un profil de jeune fille.

À cet instant, les deux fenêtres donnant sur la grande avenue brillèrent. Le soleil qui avait tourné le pavillon, envoyait ses rayons obliques aux persiennes.

La toile du chevalet s'éclaira en même temps que la figure encadrée dans la baie de la porte.

Ici et là, c'était le même visage.

On pouvait juger de la ressemblance. L'original et la copie étaient à dix pas l'un de l'autre.

XV

CHARLOTTE S'EN VA EN GUERRE

Il nous faut rétrograder de quelques heures et revenir au matin de cette journée où devaient se presser les derniers événements de notre drame.

Au moment où je prenais la plume pour écrire cette histoire dont certaines portions (les moins vraisemblables) sont exactement vraies, un de mes vouloirs était de montrer jusqu'à quel point d'isolement et de misère l'énorme richesse peut tomber :

Il y a en effet je ne sais quelle mystérieuse malédiction autour du « trop d'argent » et notre siècle a vu de mémorables cas de cette maladie.

Presque tous ceux qui ont amoncelé dans leurs coffres la vie et le pain de plusieurs milliers d'hommes, par le jeu de cette pompe aspirante qu'on nomme les ***affaires***, ont été blessés sous nos veux cruellement et profondément.

L'un, prodigieux champignon de la couche financière, vend, une fois, sa dernière chemise pour imprimer un journal à un sou, le soir d'une émeute, s'éveille le lendemain directeur d'une feuille en vogue, achète une autre chemise, des souliers, un palais, des équipages, un duc pour en faire son gendre et le droit de bavarder sa langue alliacée dans d'illustres salons qui l'écoutent à genoux. Il avait du génie, celui-là ! Un autre champignon le poignarda dans le dos et il mourut enragé.

L'autre, le champignon assassin, le pâle vampire qui voulait engloutir l'Océan-Rothschild dans son estomac délabré, et qui, pendant trente ans, condamné de la médecine, n'a pu ni boire un verre de vin, ni manger une aile de perdreau, ni profiter d'un sourire ; l'autre, incapable de dépenser un sou pour le bien de son corps ou de son âme, plus pétrifié que la fille de Loth, plus métamorphosé que Midas et plus mort que tout un cimetière ; l'autre, après avoir trôné sur un pavois, fait de cent mille détresses, étouffé l'anathème d'un peuple de dupes et vaincu la justice même du pays, s'est refroidi, cadavre d'or massif, au fond d'une obscurité désespérée.

Son nom était inscrit au coin des rues, il y est peut-être encore… et c'est grande pitié de voir le caprice municipal acharné à gratter le souvenir des saints et des rois, perpétuer cette honte en même temps qu'elle biffe tant de gloires !

Mais les idées littéraires tournent au vent quelque fois comme si elles avaient l'honneur d'être des opinions politiques. Chemin faisant, j'ai oublié ce thème dont les années de notre deuil national semblaient amoindrir sinon la portée, du moins l'opportunité. Je dis ***semblaient***, car, au fond, ces monstruosités dorées tiennent à la hache comme les prémisses, dans tout argument bien établi, renferment la conséquence : C'est avec du papier banqueroutier qu'on fabrique les cartouches à otages !

D'ailleurs, il n'y avait rien de financier dans l'opulence de ces pauvres riches dont je raconte l'histoire. L'or n'a pas besoin d'être voleur pour être fatal… Que les moralités, petites ou grandes, qui se cachent au fond de mon récit, se dégagent comme elles pourront : je raconte.

Un peu avant l'heure où la marquise Domenica montait en voiture pour se rendre à l'église des Missions-Étrangères, Charlotte d'Aleix était sortie de l'hôtel, à pied, en compagnie de Savta, son chaperon ordinaire. Elles n'avaient pas une longue carrière à fournir. Après avoir fait une centaine de pas dans la rue de Babylone, elles tournèrent une maison en construction pour entrer dans le boyau triste et poudreux qui conduisait à la cité Donon.

L'élévation de Savta au grade de dame de compagnie doit être rangée parmi les nombreux symptômes qui caractérisaient l'état d'infériorité et d'abandon où végétait la maison de Sampierre. Il est convenu que nous ne nous appesantirons pas sur ces détails, mais autour de la marquise Domenica tout était de même. Il semblait qu'elle ne pût rien obtenir pour son argent, prodigué pourtant sans mesure. Pas de mari, pas d'enfants, pas d'amis, pas de serviteurs et pour compagne une ancienne servante.

Du moins, pouvons-nous dire que Savta était étrangère à toutes les énormités qui se commettaient à l'office, et dévouée à ses maîtres dans la mesure de son intelligence bornée. Elle se regardait responsable de Charlotte comme la bonne qui mène promener les enfants. Elle eût certainement risqué sa vie pour empêcher sa princesse d'être écrasée par un omnibus.

Elle « représentait » assez bien, du reste ; elle portait avec convenance le sévère costume des duègnes. Elle mangeait beaucoup, dormait davantage et faisait des « réussites » pour Domenica, insatiable d'oracles : on aurait pu tomber encore plus mal.

— Princesse, dit-elle après avoir tourné le coin de la bâtisse, le comte Pernola serait un bon mari, certainement.

— Crois-tu ? demanda Charlotte.

— Hier au soir, il m'a donné des étrennes en me recommandant de ne dire à personne que je vous ai conduite à la maison du Marais, où est le blessé.

— Et qu'as-tu répondu, ma bonne ?

— J'ai répondu : grand merci.

— Tu as bien fait. As-tu dit l'adresse ?

— Je ne regarde jamais ni les rues ni les numéros.

Elles poursuivirent leur route en silence. D'un côté, c'était le mur du parc, de l'autre, les derrières d'un couvent. Quand le boyau s'élargit, laissant voir les masures qui flanquaient la « grande maison », Savta ralentit le pas tout à coup.

— Je ne suis jamais venue jusqu'ici, murmura-t-elle d'un accent effrayé. C'est la ruelle qu'on voit de la pelouse ?

— Oui, répondit Mlle d'Aleix. Voici notre saut de loup, sur la droite, à cinquante pas de nous. Tu te reconnais ?

Savta fit le signe de la croix et pensa tout haut :

— C'est là que l'homme a été tué !

Elle frissonna.

— Et c'est là, ajouta-t-elle en pointant du doigt le logis de la Tartare, que j'ai vu le visage d'une morte, Phatmi, notre ancienne première… Je n'irai pas plus loin, princesse.

— Nous sommes arrivées, dit Charlotte qui s'arrêtait à la porte de la Grande-Maison.

Savta releva son voile pour regarder en l'air.

— Ah ! fit-elle, c'est ici que demeure le gros homme avec son soldat. Jésus Seigneur ! boit-il assez de bière ! j'ai cru reconnaître une fois le comte Pernola dans la chambre du haut, mais je me serai trompée.

Mlle d'Aleix tourna le bouton de la porte extérieure. Elle s'engagea avec Savta dans l'escalier qui était de bonne largeur, malgré l'exiguïté du bâtiment, et formé de marches très-basses. Il n'y avait qu'une porte sur le carré du second étage. Charlotte y frappa.

— Est-ce déjà vous, ma belle voisine ? demanda la voix essoufflée du père Preux.

— C'est moi, répondit Charlotte.

Le bruit d'un cordon qu'on tirait se fit entendre, et la porte s'ouvrit.

Le Poussah était assis, en manches de chemise, à sa place ordinaire, en face de la fenêtre ouverte. Il avait devant lui une soupière vide et sa vaste cruche de bière, flanquée d'un verre où restait la mousse de la dernière rasade.

Entre la porte et lui, le gros chien Tonneau, calé sur ses quatre pattes écartées, grognait et montrait les dents.

— À bas, Tonneau ! dit le père Preux qui repassait un rasoir sur le creux de sa main, sois galant avec les dames, bonhomme. Une, deux ! montrez vos talents !

Tonneau, toujours grognant, se leva sur ses pattes de derrière, ne put garder l'équilibre et retomba lourdement. Le père Preux, humilié, lui lança un vieil almanach Bottin qui

était toute sa bibliothèque, et Tonneau regagna son trou derrière le lit en rampant.

Charlotte avait fait un pas à l'intérieur de la chambre. Savta restait contre la porte, étonnée et effrayée. C'était le chien surtout qui lui faisait peur.

— Ah ! ah ! reprit le Poussah avec la plus aimable familiarité, vous avez votre dame d'honneur aujourd'hui, ma princesse ? Asseyez-vous donc et la confidente aussi. Vous permettez que je continue ? Je vais avoir une rude journée de travail !

Charlotte montra une chaise à Savta qui s'assit, mais elle-même resta debout.

Le père Preux barbouilla de savon ses grosses joues. Il avait l'œil brillant et regardait la jeune fille avec une admiration effrontée.

— Je me donne vacances à la Bourse, dit-il, quoique ce soit grande liquidation. Mes vieilles chattes vont pousser de beaux cris ! Mais je vous consacre tout mon temps aujourd'hui, ma voisine. À bas le reste, dès qu'il s'agit de vous !

Il passa le rasoir sur une de ses joues. Il tremblait à faire frémir, mais il ne se coupait pas.

Il y a des femmes qui sont partout chez elles. On eût été en vérité plus surpris de trouver ici la bonne Savta que Charlotte elle-même dont la beauté simple et fière rayonnait indépendamment de tout cadre. Vis-à-vis de cet homme, plus repoussant que le milieu même où il faisait sa tanière, elle gardait toute sa belle sérénité. Dans ses grands yeux où brillait un calme sourire, vous n'auriez lu ni gêne ni répugnance.

— Alors, demanda-t-elle presque gaiement, vous n'avez encore rien à me dire ce matin ?

— Rien, répondit le Poussah, qui déposa son rasoir pour se verser un verre de bière, sinon que le Pernola ne s'endort pas sur le rôti. Vous savez qu'il est en campagne ?… Si j'avais voulu l'écouter, celui-là, j'aurais des mille et des cent. Mais plus souvent que je laisserai un si beau lopin de terre aller à ce cafard !

De son verre vide, il montrait le parc de Sampierre dont les bosquets, éclairés par le soleil du matin, offraient, en vérité, de charmants aspects.

— J'ai mon asthme, pas vrai ? reprit-il, et je ne suis plus si ingambe que Léotard. Ça m'irait mieux de vivre au premier étage et même au rez-de-chaussée pour ne pas souffler dans l'escalier. Eh bien ! je reste ici et je trempe ma chemise tous les jours à monter mes quarante-quatre marches, pourquoi ? Parce que d'ici, je vois le lopin de terre en grand. Quel quartier on pourrait y bâtir !… savez-vous, jeunesse, ce serait le paradis pour un homme qui vivrait là-dedans avec une jolie petite femme dans votre genre, parole d'honneur ! J'ai mon idée.

Savta eut une quinte de toux sèche. Charlotte se mit à rire. Le père Preux rasa son autre joue en ajoutant bonnement :

— Il n'y a pas d'affront : Tonneau regarde bien les évêques !

— Puisque vous n'avez rien à me dire, reprit Charlotte avec bonne humeur, je m'en vais. Vous faut-il de l'argent pour ce que vous avez à faire aujourd'hui ?

— Nous compterons, ma princesse, répondit le Poussah galamment. C'est sûr que je ne travaille pas pour le roi de Prusse, mais, avec vous, je fais comme à la foire, où on ne paie que si on est content.

— Alors, à demain ?

— Peut-être avant. J'ai idée que ça va être la liquidation chez vous comme à la Bourse… Connaissez-vous mon soldat ?

— Savta le connaît… Pourquoi ?

Papa Preux cligna de l'œil à l'adresse de la gouvernante.

— Ma vénérable, dit-il, ça ne vous a donc jamais démangé de gagner le gros lot du Crédit Foncier ?… Quant à mon soldat, il s'appelle Jabain. C'est un bon sujet. Donnez l'ordre qu'on le fasse entrer s'il sonne à votre grille, car il pourrait bien vous apporter des nouvelles aujourd'hui.

— C'est bien, dit Charlotte en faisant signe à Savta, qui se leva précipitamment et ne fit qu'un saut jusqu'au seuil.

Le Poussah eut un gros rire.

— La voilà partie ! s'écria-t-il en contenant ses énormes flancs. Je ne lui fais pas l'effet d'un amour, savez-vous ?… Nous deux, c'est différent : nous nous connaissons depuis… depuis… voyons, quel âge avez-vous bien, princesse ?

— Dix-neuf ans, répondit Charlotte qui gagnait la porte.

— C'est ça, alors ? nous nous connaissons depuis dix-neuf ans… juste !

Charlotte se retourna vivement, une question aux lèvres.

— Non, non, fit le Poussah, je ne causerai pas maintenant ! j'ai trop d'ouvrage, mais je vous promets que vous en aurez pour votre argent. C'est gentil de retrouver un témoin de son baptême, eh ?… N'oubliez pas de dire qu'on ouvre à mon soldat… Jabain (Émile) : un bon sujet ! Et si vous aviez absolument besoin de moi, à dater de midi, envoyez un exprès à Ville-d'Avray, maison de Mme Marion. La belle amie à qui je vais rendre visite porte ce nom-là… à Ville-d'Avray. Ailleurs, dame… à vous revoir, princesse !

XVI

NE SAIS QUAND REVIENDRA

— Qu’est-ce qu’il vous a dit, princesse ? demanda Savta au bas de l’escalier. Vous avez l’air toute frappée.

Charlotte d’Aleix lui prit le bras, mais ne répondit pas.

Quand elle passa le seuil de l’allée, elle ne releva point la tête. Elle devinait au-dessus d’elle la grosse figure du Poussah penchée, aux aguets, sur l’appui de sa fenêtre.

Et en effet, au moment où elle mettait le pied dans la poussière de la ruelle, le souffle asthmatique du monstre descendit jusqu’à son oreille.

Au bout de quelques pas, Savta, qui la sentait frissonner, reprit :

— On n’a pas idée d’aller chez des personnes pareilles !

Cette fois, Mlle d’Aleix répliqua :

— Du moment que vous êtes avec moi, ma chère bonne, je n’ai jamais de crainte.

— Et vous ne faites rien de mal, c’est sûr, pauvre chérie ! interrompit Savta. Mais je suis chargée de vous et je voudrais pourtant bien savoir ce que vous cherchez comme cela par monts et par vaux.

— Le sais-je moi-même ? murmura Mlle d'Aleix d'un ton de profonde tristesse, celui sur qui je comptais le plus m'a peut-être abandonnée…

Elle s'interrompit brusquement et sa voix changea du tout au tout pendant qu'elle reprenait :

— Je n'ai pas le droit de faiblir et Dieu est bon. Qui sait si le salut n'est pas tout près de nous ?

Savta regarda sa montre.

— Rentrons déjeuner, dit-elle : je n'aime pas quand vous changez vos heures ; c'est mauvais pour votre estomac. Il faut prendre quelque chose.

Mais Charlotte appelait justement un fiacre qui passait. La bonne gouvernante poussa un gros soupir en grommelant :

— Ce n'est plus une vie, quand les heures des repas n'y sont plus !

Elle monta néanmoins la première. Charlotte dit au cocher :

— Rue des Canettes, n° 15.

Et le fiacre s'ébranla.

Savta avait beaucoup voyagé en sa vie, obligée qu'elle était de suivre les pérégrinations continuelles des Sampierre. Elle portait généralement un petit sac de cuir de Hongrie qui contenait quelques provisions. C'est sage le long des routes. Aussitôt installée, elle ouvrit son sac et offrit une sandwich à sa jeune maîtresse, en disant :

— Mangez une bouchée, amour ; ainsi vos heures ne seront pas changées.

Sur le refus de Mlle d'Aleix, elle mangea elle-même une bouchée, composée du sandwich offert et d'un second. Après quoi, le fond du sac lui fournit une bouteille revêtue d'osier, où elle puisa, non sans faire observer que :

— De ne pas boire après le repas, c'est dangereux pour l'estomac.

Lestée de cette sorte, elle monta courageusement, derrière Mlle d'Aleix, le long et raide escalier qui conduisait à l'appartement de M. Chanut, mais ce ne fut pas sans dire plusieurs fois :

— Ceux qui ne connaissent pas les fourmis dans les mollets sont bien heureux !

Mme Chanut, la mère, était seule à la maison. Elle fit entrer les deux visiteuses dans cette chambre si proprette et si bien tenue où la bonne dame avait reçu capitaine Blunt.

Mme Chanut ne se donnait pas à tout le monde. Les femmes comme elle qui ont vécu de peines et de frayeurs ont beau avoir le cœur doux et même grand, elles sont défiantes. Elles portent cela comme Savta son sac de cuir de Hongrie : c'est provision de voyage.

L'accueil de la vieille dame fut d'abord poli, mais très-froid, et quand Charlotte manifesta le désir d'attendre M. Chanut, elle eut cette réponse un peu sèche :

— Mon fils sera dehors toute la journée.

Charlotte dit alors son nom qui produisit un médiocre effet. Mme Chanut ne put moins faire, cependant que de prononcer la phrase sacramentelle :

— Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire…

Charlotte hésita. Ce n'était pas du désappointement qui était sur son charmant visage ; on y pouvait lire un sérieux chagrin.

— Madame, répliqua-t-elle après un silence, je vous parlerai, si vous le voulez bien. J'apportais ici une grande espérance…

Il y eut dans l'accent de ces dernières paroles quelque chose qui serra la poitrine de Mme Chanut. Elle désigna un siège auprès de son embrasure et reprit elle-même son fauteuil.

Savta, essoufflée, s'était assise au coin de la porte. Elle n'avait point de fierté mal placée. Comme elle avait la bonne habitude de sommeiller un peu, chaque jour après son déjeuner, elle s'endormit tout de suite pour ne point changer ses heures.

Charlotte parlait tout bas.

Au bout de trois minutes, Mme Chanut, qui avait d'abord repris son ouvrage, le déposa sur le guéridon.

Elle ôta ses lunettes pour mieux regarder Mlle d'Aleix.

Celle-ci, éclairée en profil perdu par la fenêtre, ouverte derrière elle, essuya furtivement une larme qui brillait en roulant sur la pâleur de sa joue.

Elle était merveilleusement belle dans cette tristesse qu'on devinait étrangère à sa nature. Il y avait peut-être longtemps que le rire des enfants heureux n'avait joué autour de cette adorable bouche, mais il en restait je ne sais quels vestiges, effacés à demi, et sous le poids d'un souci, trop lourd pour tant de jeunesse, l'ancienne gaieté perçait, tout éclairée de vaillance.

La noble vaillance de la femme qui ne désespère jamais.

Trois autres minutes se passèrent. Mme Chanut, qui écoutait Charlotte avec une attention croissante, lui prit les deux mains et dit :

— C'est pour vous que mon Vincent s'est mis aujourd'hui en campagne. Il y a plus de vingt ans qu'il a été mêlé, pour la première fois, à cette histoire de la famille de Sampierre. C'est un cœur patient, et je ne l'ai jamais vu se décourager.

— Si j'avais su qu'il s'occupait de nous… commença Mlle d'Aleix.

Elle s'interrompit pour ajouter :

— Mais, je suis seule, et personne ne me conseille. Ce matin, je sens que nos heures sont comptées. J'ai appris par hasard le nom de M. Chanut, sa profession, l'intérêt qu'il porte à M. Blunt…

— De l'intérêt ! se récria la vieille dame. Ah ! c'est plus que de l'intérêt, je vous en réponds.

— Vous augmentez mes regrets, dit Charlotte.

— Mais le danger est donc bien terrible et bien pressant ! fit Mme Chanut, qui perdait tout à fait son sang-froid. Si

je savais où prendre mon Vincent ! Quelquefois, il touche barre ici au moment du déjeuner ; mais l'heure est passée… Écoutez !

Elle se leva, leste comme une jeune fille, et prêta l'oreille.

— Entendez-vous ? fit-elle.

Charlotte écouta, mais en vain. Mme Chanut traversa la chambre en courant, et en disant :

— Moi, je le reconnais dès le bas de l'escalier !

Elle passa dans la pièce voisine en criant :

— Vincent ! arrive ! on t'attend !

Savta fut éveillée à demi par ce mouvement et ce bruit. Quand on troublait son sommeil du matin, elle ronflait. Elle ronfla.

— Quand même ce serait l'empereur ou le pape, répondit M. Chanut de l'autre côté de la porte, qu'il repasse ! je n'ai pas une seconde à moi !

Mais, presque au même instant, la vieille dame le poussa dans la chambre, disant :

— Ce n'est ni le pape, ni l'empereur ! regarde !

— Mlle d'Aleix ? s'écria Chanut qui marcha vers Charlotte avec empressement. Je sors justement de chez vous. Marquons un point : voilà de la bonne chance !

Il tira de sa poche une poignée de papiers parmi lesquels il choisit une très-petite note qu'il garda à la main après l'avoir consultée.

Charlotte l'examinait de toute la puissance son regard.

— Laissez-nous, mère, reprit M. Chanut, et défendez la porte.

La vieille dame disparut aussitôt, mais auparavant, elle envoya un signe de tête souriant à Charlotte. Au moment de s'asseoir, M. Chanut avisa Savta.

— Et celle-là ? demanda-t-il d'un air soupçonneux. Ah ! ah ! la dame de compagnie qui était seconde femme de chambre à l'hôtel Paléologue en 1847 ! C'est une borne. Je n'aime pas les bornes. Parlons bas… Pourquoi venez-vous ?

Il approcha son oreille tout près de la bouche de Charlotte et lui adressa de la main ce signe qui commande de chuchoter. Ils étaient presque dans l'embrasure et le bruit qui montait de la rue par la fenêtre ouverte, devait neutraliser le son de leur voix à trois pas.

— Je viens, commença Charlotte, parce que j'ai entendu parler de vous par Édouard Blunt et que…

— C'est juste ! interrompit M. Chanut. Quel gentil garçon ! Il dormait pendant mon entrevue d'hier avec capitaine Blunt, et naturellement, il a tout entendu. La belle dame ronfle très-fort : parlons encore plus bas. Vous devez savoir toute la vieille histoire par Phatmi ?

— Phatmi ! répéta Charlotte étonnée. Je ne la connais pas.

Le front de M. Chanut se rembrunit.

— Si fait, dit-il, vous la connaissez bien, c'est celle qu'on nomme la Tartare, cité Donon. Vous lui avez fait beaucoup

de bien ; si elle ne vous a rien dit, c'est qu'elle est contre nous… Vous savez pourtant quelque chose ?

— Je sais ce que m'ont raconté Savta et Mme la marquise elle-même. Je sais en outre ce que m'a dit M. le comte Pernola. Je crois que M. Édouard Blunt est mon cousin Domenico, mais…

— Mais quoi ? demanda M. Chanut, voyant qu'elle s'arrêtait.

— Mais, poursuivit Mlle d'Aleix d'un ton ferme, je crois savoir aussi que, moi, je ne suis pas la fille de Michela Paléologue.

Le regard de l'ancien inspecteur se releva sur elle.

— Vous aimez votre *cousin* ? demanda-t-il encore en appuyant sur ce dernier mot.

— J'aime Édouard Blunt, répondit Charlotte, qui ne baissa point les yeux.

— Ignorez-vous que celui qu'on appelle capitaine Blunt a nom en réalité M. de Tréglave ?

— Personne ne me l'avait dit, mais je le savais.

M. Chanut consulta son petit papier et questionna ainsi coup sur coup :

— Quand M. le comte Pernola a-t-il quitté l'hôtel ?

— Hier.

— Pour aller où ?

— Je l'ignore.

— Avez-vous vu Mme la marquise ce matin ?

— Non. Elle se cache de moi.

— Éliane, la fille de Phatmi, se meurt. L'avez-vous visitée hier ou aujourd'hui ?

— Non. Son mari conserve de l'espoir.

— Joseph Chaix ? Vous vous servez de lui ?

— Je n'ai que lui dont je puisse me servir. Dois-je me défier ?

— Non.

Ces paroles avaient été échangées rapidement et toujours à voix basse. M. Chanut ajouta :

— Maintenant, dites-moi tout et en toute vérité. D'après ce que je vais apprendre, je déciderai si vous devez retourner à l'hôtel de Sampierre, quitter Paris sur-le-champ, ou rester ici sous la garde de ma bonne mère. J'ai le droit de vous parler comme je le fais. Allez, je vous écoute.

XVII

DERRIÈRE LE PAVILLON

Cette bonne Savta était femme, en définitive, et peut-être curieuse à sa façon. Mais, en cette circonstance, nous pouvons répondre de sa discrétion : elle ronflait avec la sincérité d'un buffet d'orgues.

Mlle d'Aleix ne parla pas plus de dix minutes.

Tantôt, M. Chanut l'arrêtait, en homme qui n'a pas besoin de détails ; tantôt, il l'interrogeait, au contraire, prenant des notes sur ses réponses.

L'entrevue que nous avons racontée, entre Charlotte et le comte Pernola, s'était renouvelée trois fois. Vincent Chanut en voulut savoir les moindres paroles.

Il en fut de même des quelques mots échappés à la taciturnité de la belle-mère de Joseph Chaix.

Quant aux souvenirs personnels de Charlotte, ayant trait à la marquise Domenica et à M. de Sampierre lui-même, Chanut paraissait s'en préoccuper médiocrement.

Il demanda le signalement exact du médecin d'Italie qui était venu pour soigner la dernière maladie du jeune comte Roland.

Il épaula minutieusement la mémoire de Charlotte au sujet des relations nouées avec tant de précipitation entre Domenica et la belle baronne Laure de Vaudré.

En parlant de celle-là, Mlle d'Aleix dit :

— Elle me fait peur, et j'aurais voulu l'aimer.

Quand elle eut achevé, M. Chanut appuya sa main contre son front plissé. Il songeait profondément.

Mme Chanut entrebâilla la porte pour dire :

— La petite voisine qui travaille pour ce gros M. Preux a ouvert chez elle. Méfiez-vous, quand vous traverserez le carré !

La porte se referma. M. Chanut pensa tout haut :

— S'il pesait seulement cinquante kilos de moins, ce monstrueux coquin nous ferait bien de la misère ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez consulté, princesse ?

— J'avais honte, répondit Charlotte. Je ne l'ai vu que deux fois. Je savais que le comte Pernola se servait de lui : j'ai voulu savoir…

— Et vous n'avez rien su, interrompit Chanut qui se leva. Je ne vous blâme pas. Il y a des positions où un saint s'adresserait au diable. D'ailleurs, je suis là, Dieu merci… Vous allez retourner à l'hôtel. Quelqu'un y veillera sur vous. Si Joseph Chaix vous manquait, donnez vos ordres à Lorenzin…

— C'est le valet de Pernola ! s'écria Charlotte effrayée.

— Et dites-lui, continua M. Chanut : « M. Vincent vous souhaite le bonjour. » Là-bas, chez la marquise de Sampierre, faites bien attention à ceci, vous êtes ***chez vous*** aussi parfaitement que si vous étiez la fille de Michela Paléologue, et le comte Pernola le sait bien. Il avait ses raisons pour

souhaiter votre alliance… ou votre mort. Il se passera de l'une et de l'autre, s'il plaît à Dieu. Quand vous allez revoir Édouard Blunt…

— Ah ! je ne le reverrai jamais ! s'écria Charlotte qui éclata tout à coup en sanglots.

— Pourquoi cela ? demanda Chanut étonné.

— Il aime cette femme de Ville-d'Avray ! Elle est si belle ! je sais tout. Il l'aime ! il l'aime !

— Qui vous l'a dit ?

— Une lettre.

— Anonyme ?

— Qu'importe, si elle ne me ment pas ? Édouard devait venir hier au soir. La lettre m'a dit : il ne viendra pas… il n'est pas venu !

Ses joues étaient baignées de larmes.

Vincent Chanut avait aux lèvres un bon sourire.

— Quand vous allez le revoir, continua-t-il, comme si de rien n'eût été, gardez-le. C'est ici votre rôle et vous saurez le jouer, j'en suis sûr. Cette femme a beau être belle, il n'y a pas au monde de plus chère enfant que vous. Celui qu'Édouard appelle son père vous adorera. Vous serez non-seulement le salut, mais le bonheur de tous.

Il souleva la main de la jeune fille jusqu'à ses lèvres, puis il ajouta en consultant sa montre :

— À l'heure qu'il est, Édouard doit vous attendre à votre rendez-vous, derrière le pavillon…

— Quoi ! balbutia Mlle d'Aleix stupéfaite, vous savez !…

— Ne l'accusez pas, il ne m'a rien dit, mais mon métier est de tout savoir. Vous m'avez bien entendu : il faut garder Édouard là-bas, près de vous, à tout prix !… Éveillez la bonne dame.

Il ne fut pas besoin d'éveiller la bonne dame. Son sommeil finit tout à coup dans une de ces explosions qui font éclater les ronfleurs comme des chaudières. Elle détonna violemment et sauta sur sa chaise en ouvrant les yeux épouvantés.

— Venez, lui dit Charlotte.

Elle se leva chancelante et vit, comme en un rêve Mme Chanut embrassant Charlotte dans la chambre d'entrée.

Sur le carré, on entendit chanter la petite voisine, dont la porte était grande ouverte.

La petite voisine pour qui Mme Chanut avait dit : Méfiez-vous !

En bas, il y avait trois fiacres le long du trottoir étroit : celui de Charlotte, celui de M. Chanut commandé par Chopé, et un troisième qui était vide.

Vincent Chanut jeta un regard à ce dernier en grommelant :

— La petite voisine va aller au rapport, cité Donon, tant mieux !

Puis, conduisant galamment Mlle d'Aleix jusqu'à sa voiture, il ajouta :

— Veillez de près, ayez bon courage et surtout ne pleurez plus. Vous me reverrez ce soir.

— Où donc ? demanda Charlotte.

M. Chanut se pencha jusqu'à son oreille et dit :

— Au bal. Vous y aurez encore d'autres surprises.

Et comme la jeune fille l'interrogeait d'un regard étonné, il ajouta en riant, mais non sans une certaine suffisance naïve :

— Oh ! quand je m'y mets, j'ai l'air d'un homme du monde… Cocher, conduisez ces dames à l'hôtel de Sampierre.

— Et nous ? fit Chopé.

— Rue Saint-Guillaume, au galop !

Il y avait un « lac » dans le parc de Sampierre et ce lac était entouré par un portique en ruines, copié sur celui du parc Monceau. L'ancienne et illustre maîtresse de ce domaine aimait les vénérables débris du temps passé qu'on fabrique avec du plâtre neuf, souillé à la main, comme les enfants domptent la fougue de leurs coursiers de bois à roulettes.

Le lierre s'entrelaçait aux arceaux rompus, montrant çà et là des statues qu'on avait mutilées avec goût.

Je ne dis pas cela pour prêter à rire. La mode est une reine. Autour de son trône brisé, une mélancolie reste, même quand les morceaux en sont de carton.

Bien entendu, cette autre vogue du temps de Louis-Philippe ne manquait point : le fameux mausolée avec l'urne

et la bandelette de marbre où se lit, gravée, une phrase froide de madame de Staël…

Mais la nature se vengeait tout à l'entour, grandissant et embellissant ces puériles fadeurs. Nous l'avons dit : ce lieu était abandonné. Les charmilles qu'on ne taillait plus jetaient en tous sens leurs branchages robustes, tel buisson de lilas était devenu forêt et partout la chevelure des lianes pendait en sombres draperies.

Entre le « lac » et le pavillon Roland, un bosquet de tilleuls splendides aux troncs largement espacés et plantés en quinconce suspendait ses voûtes de verdure. Les arbres, plus jeunes que ceux des Tuileries et non moins vigoureux, avaient tous la même hauteur, balançant leurs premières feuilles à trente pieds du sol et recouvrant un sous-bois composé de troënes clairs-semés.

Là, un banc de vrai granit, tout noir d'ombre, disparaissait sous la mousse, adossé qu'il était aux roches de « la grotte. »

Vous n'espériez pas qu'on eût oublié la grotte ? Une superbe grotte avec blocs de Fontainebleau, rivière perdue, stalactites et buste de Jean-Jacques Rousseau regardant patiemment le doux médaillon de Bernardin de Saint-Pierre.

Ici, nous devons rappeler une particularité qui a son importance. Toute cette partie du parc, voisine du pavillon, était entourée d'une grille à hauteur d'appui comme celle qui protège, au bois de Boulogne, la prairie réservée aux antilopes.

Était-ce pour les quatre gazelles ? Était-ce pour l'hôte triste qui venait de temps en temps habiter le pavillon ?

La dernière hypothèse était la plus plausible, car les portes de cette grille étaient presque toujours ouvertes, et il y avait en outre plusieurs brèches, que nul ne songeait à réparer.

Sur le banc de granit Édouard Blunt et Mlle d'Aleix étaient assis. Impossible de présenter dans un cadre plus mystérieux et plus frais, deux plus brillantes fleurs de jeunesse. Leurs mains s'unissaient, leurs yeux se parlaient ; l'amour, le bel amour des cœurs enfants, faisait auréole à leurs fronts dans une seule et même couronne de lumière.

Et pourtant, ce n'étaient pas les strophes du lyrisme amoureux qu'ils échangeaient dans cet asile propice. Ils causaient d'affaires.

Il est vrai que toutes les langues, même celle des affaires, parlent d'amour ou mènent à parler d'amour.

— Ordinairement, on fait fortune là-bas pour revenir en Europe, disait Édouard. Moi, avant de vous avoir rencontrée, j'avais des rêves d'avenir où je me voyais apportant dans le Nouveau-Monde une immense richesse européenne. Je savais confusément qu'un grand héritage m'appartenait. Les enfants sans parents savent toujours cela, et quand ils ne le savent pas, ils le rêvent… Mon Dieu ! Carlotta, que vous êtes belle !

— Et ne faisiez-vous pas d'autres rêves, Édouard ? n'aviez-vous pas deviné le cœur de cette pauvre femme qui est votre mère ?

— J'ai pensé souvent à mon père et à ma mère, prononça le jeune homme presque froidement.

Il voulut porter à ses lèvres la main de Mlle d'Aleix qui la retira.

— Aimeriez-vous mieux des mensonges ? demanda-t-il. Nous avons déjà causé de tout cela. Les Blunt sont ma famille. J'adore la mémoire de celui qui est mort et qui était mon vrai père.

Charlotte répondit en lui rendant sa main.

— Vous avez raison. Vous aimerez bien votre mère quand vous la connaîtrez…

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Édouard. Et je donnerais tout au monde, excepté vous pour l'embrasser !

— Moi ! répéta Mlle d'Aleix, dont l'accent eut une nuance d'amertume.

Elle baissa les yeux et reprit :

— Pourquoi vouliez-vous porter la fortune de votre famille en Amérique ?

— Parce que je connais l'Amérique. Il y a des misères mortelles, mais factices, aussi aisées à guérir que les misères de votre vieille Europe sont, à ce qu'il semble, incurables. Ce sont des milliers d'êtres humains dépaysés, jetés dans le désert par le crime des spéculateurs Yankees et succombant à leur détresse au sein des plus riches contrées qui soient en l'univers. Chacune de ces têtes condamnées ajoute quelques dollars à l'inventaire des comptoirs américains qui font la traite des blancs en Allemagne, en Irlande et en France. Ce n'est pas comme chez vous où le fonds manque : ici le fonds abonde, il est inépuisable. L'argent que la charité intelligente et résolue répandrait sur le sol de ces lieux d'exil où le dé-

sespoir s'éteint dans le blasphème rendrait la plus merveilleuse des moissons : il en naîtrait un peuple !

— Vous êtes bon ! pensa tout haut Charlotte, et vous êtes grand.

— Oh ! s'écria Édouard, en rougissant de plaisir : L'idée n'est pas de moi ; tout ce que j'ai m'a été donné par mes deux pères… Mais c'est vous qui êtes bonne de comprendre cela. Chaque fois que j'en ai parlé, on m'a ri au nez sans miséricorde !… Qu'avez-vous donc, Charlotte ?

Il la regarda avec un étonnement effrayé : il avait senti la main de la jeune fille se glacer entre les siennes.

Un flux de sang remplaçait la belle pâleur de Mlle d'Aleix. Elle eut comme un sanglot, puis ses joues se décolorèrent, pendant que ces paroles tombaient de sa lèvre frémissante :

— Je ne peux vivre ainsi ! Je veux savoir ! Vous aimez cette femme… Je vous en prie, ne me trompez pas ! Ce qui me tue c'est l'incertitude !

XVIII

SOUS LES TILLEULS

Ce sont de grandes frayeurs, et ces émotions enfantines sont les plus sérieuses de la vie. Charlotte chancela si fort qu'Édouard fut obligé de la soutenir dans ses bras.

Et savez-vous ce qu'il disait au lieu de la rassurer d'un mot ? Il ne voyait que l'aveu échappé à cette chère bouche pâlie. Le bonheur montait en lui comme une ivresse, et il balbutiait sans avoir conscience de ses paroles :

— Merci ! Ah ! vous êtes donc jalouse. Charlotte ! jalouse de moi !

Ses yeux rayonnaient l'amour sans bornes, l'amour naïvement triomphant.

Mlle d'Aleix ne voyait point cela ; ses paupières s'étaient fermées.

Et pourtant, de belles nuances roses revenaient doucement à ses joues.

Mais elles veulent être abondamment rassurées. Charlotte répétait en un mouvement charmant :

— Je vous en prie, ne mentez pas !

— Et pourquoi mentirais-je ? s'écria enfin Édouard. C'est vrai que je ne savais pas encore tout à l'heure à quel point je vous appartiens. Regardez-moi, Charlotte, vous ver-

rez bien que je dis la vérité : Jamais je n'ai aimé que vous, jamais je n'aimerai que vous !

Elle souriait déjà, mais elle ne rouvrait pas encore les yeux.

Il fallut, pour relever ses paupières, le souffle même d'Édouard, dont la bouche effleurait presque ses lèvres.

Elle se renversa si belle, qu'il ressentit comme une douleur dans la joie qui gonflait sa poitrine.

— Vous la connaissiez avant moi, dit-elle encore ; vous m'avez refusé quand je vous ai prié de ne plus la voir…

— Vrai, fit Édouard, est-ce que vous avez peur d'elle !

— Hier enfin, continua Mlle d'Aleix, hier au soir, vous m'aviez promis de venir…

— Ah ! s'écria Édouard dont la physionomie changea subitement, ce n'est pas elle qui m'a empêché de venir hier au soir !

On aurait dit qu'il avait peine à s'empêcher de rire.

— Soyons justes, reprit-il ; quand je veux vous dire comme je vous aime, vous me coupez la parole pour me parler de mon père, de ma mère, de ma cicatrice qui vaut des millions, de mes paysans de Valachie et de mes palais de Sicile…

— Il faut bien que je vous parle de tout cela, mon cousin ! fit Charlotte qui soupira gros, mais que gagnait la gaîté contagieuse de ce beau regard clair et franc, fixé sur elle avec des candeurs de sauvage ou de chevalier. C'est mon devoir, je l'accomplis.

— Et dès que je me mets à écouter vos récits des ***Mille et une Nuits***, poursuivit Édouard, vous faites semblant de ne plus savoir si je vous aime. Comment m'y prendre alors ?

Il réchauffait la main de Charlotte contre son cœur, et un instant les boucles de leurs cheveux se mêlèrent.

— Il faut vous excuser mieux que cela, monsieur, dit Charlotte. Ce que je veux, ce n'est pas qu'on me parle d'amour.

Et comme son cousin l'interrogeait du regard, elle ajouta tout bas, dans un radieux sourire :

— Ce que je veux c'est qu'on m'aime !

Sa taille flexible glissa entre les doigts d'Édouard, mais non pas avant qu'il l'eût pressée contre sa poitrine.

Elle le tint à distance désormais, disant avec toute la gravité voulue :

— Plaidez votre cause, monsieur !

— Eh bien ! répondit Édouard, je ne sais pas si c'est pour n'en pas perdre l'habitude, mais je suis attaqué dans Paris presque aussi souvent que là-bas, au Mexique…

— Vous avez encore eu à défendre votre vie ! s'écria Charlotte qui se rapprocha.

— Bon ! vous voilà déjà toute pâle ! Savez-vous ce qui serait le meilleur et le plus sage, Charlotte, mon adorée chérie ? Au pays d'où je viens et où nous retournerions ensemble, nous serions si heureux et si tranquilles ! Qu'ai-je besoin de continuer cette partie dont l'enjeu n'est rien pour

moi ! Les millions, je m'en moque ! Je ne tiens qu'à vous, je ne veux que vous…

— Et capitaine Blunt ? interrompit Mlle d'Aleix en riant à son tour.

— C'est vrai… nous lui écririons, et il nous rejoindrait.

— Et votre mère que nous aimerons de la même tendresse ! votre mère dont vous êtes tout le cœur !

— Oui, ma mère, c'est vrai encore. Je me sens tout remué quand ce mot-là est prononcé par vous… Hier au soir donc, j'étais un peu en retard pour notre rendez-vous, parce que capitaine Blunt, à lui tout seul, est autour de moi comme une garnison. Quand je suis arrivé à la petite porte du parc qui donne sur la cité Donon, Joseph Chaix n'était plus à son poste… Et il ne faut pas lui en vouloir, car sa pauvre petite femme est bien malade, et il avait couru chez le médecin… J'ai attendu un bon moment, puis, je me préparais à entrer dans la maison de Joseph où je voyais de la lumière, quand un homme est venu sur moi, un jeune homme qui sortait de l'ombre de la masure voisine. Il faisait noir. Je voyais que sa tête penchait sur son épaule droite. Il m'a dit, et j'ai reconnu tout de suite un anglais, quoiqu'il eût très-peu d'accent : « Que faites-vous là, M. Blunt ? » et avant que j'eusse répondu, il m'a porté un coup de poing, et très-pur, entre les deux yeux. Je n'aurais pas eu le temps de parer, j'ai baissé la tête. Il a grogné, disant : « C'est bien joué, » et tombant en garde de boxe, il a redoublé.

— Mais pourquoi ? demanda Charlotte.

— Vous allez voir, répondit Édouard qui s'animait en racontant. Avant de frapper le premier coup, moi, je lui ai demandé : « Ne vous trompez-vous point, mon ami ? » Il m'a

répondu par une série si régulièrement détachée qu'on aurait dit un feu de peloton. J'ai paré, je connais le jeu de ceux de Londres, et, prenant mon temps, je l'ai touché ou creux de l'estomac. Il a reculé sans rien dire. J'ai repris : « Est-ce de l'argent qu'il vous faut ? » Il est revenu et j'ai vu quelque chose qui brillait dans sa main. C'est rare chez les Anglais, mais pourtant ça arrive. Il n'y avait plus à plaisanter, j'ai évité le couteau…

— Le couteau ! répéta Carlotta qui n'avait pas compris tout de suite.

— Et j'ai assommé l'homme, conclut Édouard Blunt en la recevant pour la seconde fois dans ses bras.

— Ils sont trop ! murmura-t-elle, et vous ne pourrez pas toujours vous défendre.

— Ah ! mais si fait, chérie : c'est mon métier, cela ! ma vie entière en a été l'apprentissage. C'était le tout d'être averti. Et pourtant, je suis bien de votre avis : Paris est beaucoup moins sûr que le pays des Peaux-Rouges. Comme je vous emporterais dans mes bras, toujours courant, si vous vouliez !…

— Mais après ? interrogea Charlotte qui tremblait.

— C'est juste. Défense de parler raison, à ce qu'il paraît ? Et pourtant, si vous me laissiez une bonne fois vous montrer le fond de mon cœur, vous ne pourriez plus me désoler par vos reproches… Eh bien ! après, il n'y a pas grand chose. Au moment où je me penchais vers mon nouvel ami, qui avait bien en effet dans la main droite un bon couteau anglais d'excellente qualité, un bruit de pas précipités s'est fait dans la ruelle et l'aveugle, la Tartare, comme ils l'appellent, a paru au seuil de sa porte en disant : « Pas de

bruit, notre Éliane s'est endormie. » Je me suis alors glissé jusqu'au saut de loup, car on m'aurait reconnu et j'avais crainte de vous compromettre. J'avais vu, du reste, que mon boxeur n'était qu'étourdi.

— C'était le médecin qui arrivait ? demanda Mlle d'Aleix.

— Oui, avec ce bon Joseph.

— Et c'est bien certain que vous n'avez pas été blessé, cette fois ?

— Pas une égratignure !… Le docteur a failli culbuter en donnant du pied contre mon Anglais, et il a dit : « Ah ! ça, on se massacre donc tous les soirs, ici ! » Il a ajouté, après avoir examiné le corps : « Un maître coup de poing ; son couteau ne lui a pas servi ! »

— Est-il entré voir Éliane ?

— Attendez donc. Il y a un petit coin curieux dans mon histoire. Ne me le gâtez pas, j'y tiens. Je souriais tout à l'heure quand nous avons parlé de la fameuse cicatrice que j'ai le bonheur de porter et qui vaut, selon vous, plusieurs millions de revenus; vous allez voir pourquoi je souriais. Vous rappelez-vous le geste que fit l'aveugle (c'est vous qui me l'avez rapporté) pendant que j'étais évanoui dans sa maison, l'autre soir ? Elle s'approcha de moi, sa main tâta rapidement ma figure puis ma gorge. Ce fut ce mouvement qui dirigea vos yeux vers le bienheureux endroit où je tiens mon acte de naissance, ordinairement caché sous ma cravate…

— Édouard, interrompit Charlotte, je vous en prie, ne raillez pas cela !

— Comme vous voudrez, princesse. Et pourtant, cet obstiné fonds de gaîté que j'ai gardé malgré tout dans ces

pays d'or où l'on ne rit guère, est peut-être aussi un acte de naissance, ou tout au moins de patrie qui en vaut bien un autre… Mais voilà où j'en voulais venir. Le docteur et Joseph sont entrés dans la maison. L'aveugle a franchi alors rapidement la distance qui la séparait de mon Anglais, et s'est agenouillée près de lui. Elle a fait pour lui comme elle avait fait pour moi, exactement le même geste : sa main a passé sur le visage et s'est arrêtée au cou…

— Et alors ?

— Elle s'est relevée chancelante, et j'ai cru entendre qu'elle murmurait : « C'est lui ! » En ce moment, le docteur et Joseph sont ressortis avec de la lumière. J'ai pu voir mon homme, qui est un tout jeune gars de jolie figure, et portant au cou, cela, je vous l'affirme très-sérieusement, le même acte de naissance que moi.

— Comment ! une cicatrice ?

— La même cicatrice, exactement !

Charlotte fixait sur lui ses grands yeux étonnés.

Il y eut un silence, après quoi la jeune fille demanda :

— Et ensuite ?

— Il s'est passé une grande heure, répondit Édouard, avant le départ du médecin, car la petite malade s'est éveillée. J'ai pensé que vous n'étiez plus au rendez-vous…

— Et comme vous aviez un autre rendez-vous… interrompit Mlle d'Aleix.

— Non, sur ma parole ! Et je ne veux plus qu'aucun nuage subsiste entre nous à ce sujet, Charlotte, je sens si

bien que la jalousie me ferait mourir ! Le hasard avait noué cette liaison, et, certes, j'éprouve une véritable reconnaissance pour la charmante femme qui m'a témoigné tant de sympathie. Mais le sentiment qui nous rapproche n'est pas ce que vous croyez ; elle sait que je vous aime ; le charme que j'éprouve dans son entretien naît de vous…

— De moi ! se récria la jeune fille.

— Nous parlons de vous sans cesse.

— Elle me connaît donc ?

— Jugez-en !… Il y a trois jours, j'étais encore timide près de vous, au point de n'oser vous faire part du désir que j'avais d'assister à votre fête de ce soir.

Il hésita. Mlle d'Aleix lui saisit le bras et le regarda en face.

— Vous me cachez quelque chose ! dit-elle à voix basse.

— Eh bien, oui, répondit Édouard, ou du moins j'ai gardé jusqu'ici près de vous une portion de mon secret ; Mme Marion m'avait parlé de ma naissance avant vous. Tout ce que mon père Blunt me dissimule, elle me l'avait dit. C'est par elle que j'ai connu le drame inouï qui entoura mon berceau, et quand le nom de celle que j'aime, votre nom, Charlotte, est tombé de mes lèvres, j'ai vu son émotion profonde, avant même qu'elle eût prononcé le mot Providence.

Mlle d'Aleix avait les yeux baissés et semblait réfléchir.

— Alors, dit-elle, cette femme connaît Mme la marquise de Sampierre ?

— Ah ! je crois bien ! s'écria Édouard. Du jour au lendemain, elle m'a procuré la lettre d'invitation que je n'osais pas vous demander !

XIX

LA GROTTE

Charlotte était de plus en plus soucieuse. Elle demanda tout à coup :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit le vrai nom de cette femme ?

— Comment ! son vrai nom ! répéta Édouard étonné.

— Elle s'appelle Mme la baronne de Vaudré, dit Mlle d'Aleix : pourquoi la nommez-vous Mme Marion ?

Avant qu'Édouard pût répondre, des pas sonnèrent sur le sable de l'allée voisine, et Joseph Chaix entra dans le bosquet en courant.

— Voici la femme de chambre ! dit-il. Ils arrivent tout droit sur vous !

Cette forme de langage donnait bien à penser que Mlle Coralie n'était pas seule à errer sous les ombrages.

En même temps, du côté opposé on put entendre des éclats de voix et des rires.

Charlotte prit Édouard par la main et l'entraîna vers la grotte où ils disparurent tous les deux, au moment où Mlle Coralie et le jeune chasseur, répondant au poétique nom de Werther, engagés dans une conversation cordiale, faisaient leur apparition au coude de l'allée.

C'était un peu avant le déjeuner. Lorenzin et Zonza n'avaient pas encore porté à l'office la consigne qui interdisait l'approche du pavillon.

Mlle Coralie et son jeune homme, poursuivant leur entretien commencé, vinrent prendre place sur le banc.

Les voix et les rires s'éloignaient. On jouait là-bas à la « tape » entre camarades des deux sexes, dans les buissons. Après tout, c'était une heureuse maison que l'hôtel de Sampierre.

— Les maîtres sont bêtes comme leurs pieds de permettre ça ! dit Mlle Coralie avec le propre geste de Marguerite de Bourgogne caressant la chevelure de Gauthier d'Aulnay, dans la ***Tour de Nesle ;*** ce n'est pas moi qui souffrirais des inconvenances pareilles de jeux de mains, jeux de vilain, si j'avais des domestiques à moi. Il y a donc folie de te faire du mal par jalousie pour le capitaine d'habillement, c'est une petitesse puisqu'il agit bien : j'ai eu pas mal de lui, ce mois-ci, et pour l'huissier des Finances, si on avait un débit de tabac, bien situé, eh ! amour ? embrassez la dame ! Il m'a promis le débit : ça n'attaque pas l'honneur.

Werther d'Aulnay embrassa la dame ; il était Prussien et fort comme un Turc sur l'honneur. La reine Coralie reprit :

— Par suite de mon éducation première, je pourrais me mettre chez des Anglaises pour les perfectionner dans ma langue maternelle ; mais ici, on n'est pas contrarié pour aller dehors et ça hâte notre établissement dans le commerce. Tu dois toujours avoir devant les yeux, que je t'ai choisi dans une situation pas avantageuse, sans intérêt, rien que pour l'agrément physique et l'instinct du cœur ; par suite de quoi, si tu vas avec l'une ou l'autre, vous êtes dans votre tort, et

j'appelle ça une crasse, tandis que moi, c'est pour toi. Embrassez la dame. Voilà la cloche du déjeuner… à moins que tu tomberais sur une occasion bourgeoise, d'un certain âge, et que tu pourrais me dire aussi toi, en me mettant l'avantage dans la main : « J'ai eu ça et le cœur te reste. »

Ils s'en allèrent, les bras entrelacés, jeunes et beaux tous les deux, et ressemblant à s'y méprendre à des créatures humaines !

Quand ils furent partis, le bosquet resta désert. Édouard et Charlotte ne revinrent point.

On connaît de terribles histoires : des gens noyés tout au fond des entrailles de la terre. Dans les galeries souterraines de Maëstricht, cette ville-sépulcre qui est percée de onze cents rues, j'ai ouï conter, sur le lieu même de la catastrophe, par un cicerone atrocement éloquent, la fin de ce chanoine d'Aix-la-Chapelle qui brûla deux paquets de chandelles avant de mourir, damné par le désespoir. Ne craignez rien de semblable pour Édouard et Charlotte. Le souterrain de Sampierre avait coûté beaucoup d'argent, mais on aurait pu le parcourir avec une de ces bougies qui s'allument et s'éteignent trois fois pendant la durée d'une enchère à l'hôtel des ventes.

Au bout de quelques pas, Édouard s'arrêta.

— Pourquoi avez-vous prononcé ce nom : Mme la baronne de Vaudré ? demanda-t-il. Je ne connais pas cette personne.

— Je vais tout vous dire, répliqua Mlle d'Aleix, venez.

Ils marchèrent encore. Du temps où il menait la vie des chercheurs d'or, Édouard avait rampé dans ces prodigieuses

cavernes des Cordilières, creusées par de gigantesques ébranlements, et au fond desquelles, parfois, un boyau, juste assez large pour laisser passer le corps d'un homme, donne accès dans des salles, – dans des plaines plutôt, où l'on pourrait cacher une armée. Il ne s'était pas plaint. La question est de savoir si nos grottes, civilisées et voûtées à grands frais, ne sont pas, dès qu'on cesse d'y faire le ménage, beaucoup moins habitables que les cavernes du désert.

Dans cette atmosphère lourde et moisie, les ténèbres gênaient. Explique la chose qui voudra : tel qui braverait des tanières de tigres se fâche contre le sol visqueux de ces caves dont la nature est dénoncée par l'odeur des rats.

— Où allons-nous donc par cette abominable route ? dit Édouard.

Il riait. Mlle d'Aleix lui répondit sérieusement :

— Nous aurions pris cette route, dans tous les cas, et lors même qu'on ne fût point venu nous troubler. Elle conduit à un lieu où nous devions nous rendre.

À mesure qu'on avançait, la nuit devenait plus profonde. Le sol qui, d'abord, avait descendu, remontait.

Au milieu de l'obscurité complète, Édouard aperçut une ligne faiblement lumineuse, et presque aussitôt après, une clé grinça dans une serrure rouillée.

La grotte s'éclaira parce que Charlotte avait ouvert une porte. Ce n'était plus qu'un simple chemin couvert, aux murs non crépis, comme les couloirs de nos celliers.

En se retournant, on pouvait voir les dernières stalactites, pendues à l'entrée de la galerie, où se desséchait le bassin, et toutes luisantes par l'humidité des infiltrations. Ca-

lypso n'aurait décidément pas choisi ce séjour pour entraîner Télémaque hors des saines influences de Mentor.

La porte ouverte donnait accès dans une petite chambre d'apparence rustique qui participait aux odeurs et à la température du souterrain.

Il y avait un lit de camp vis-à-vis de la porte.

— Qui peut coucher là ? demanda Édouard.

— Ce fut moi, répondit Mlle d'Aleix.

Et comme son compagnon la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Nous ne sommes pas encore arrivés.

La petite chambre s'ouvrait sur un corridor assez large dont un côté avait trois fenêtres qui laissaient voir des massifs de lilas et de loniceras très touffus, mais mal entretenus. Au-delà de ces massifs, on apercevait les grands troncs des tilleuls sur la gauche, et à droite la principale avenue conduisant de l'hôtel à la rue de Babylone.

Le corridor avait plusieurs portes situées en face des fenêtres. Il se terminait par un mur plein, recouvert d'une boiserie de chêne.

— C'est par là que j'entrais, dit Charlotte en montrant la boiserie.

Sa physionomie avait changé du tout au tout. Il y avait en elle une grave et profonde tristesse.

Édouard l'interrogea encore des yeux. En apparence, il n'y avait là aucune issue.

— Que vous entriez où ? murmura-t-il.

Au lieu de répondre, Mlle d'Aleix tourna le bouton de la porte qui faisait face à la troisième et dernière fenêtre.

— Ici, dit-elle, parlant à voix basse et paraissant suivre une idée fixe : ici couchait le médecin qu'on avait fait venir de Sicile.

Elle mit son doigt sur sa bouche, comme si elle eût voulu prévenir d'autres questions.

C'était une grande chambre-bibliothèque, entièrement entourée d'armoires vitrées que surmontaient des bustes de bronze antique.

Mlle d'Aleix la traversa sans s'arrêter et entra dans une seconde chambre, également vaste, qui donnait sur un vestibule au-delà duquel était le perron.

Le perron du pavillon-Roland. Le lecteur avait deviné d'avance le lieu où nous l'avons conduit.

— Ici, dit Charlotte, M. le comte Pernola veillait.

Elle ouvrit successivement la porte du vestibule et celle du dehors en ajoutant :

— Regardez bien et souvenez-vous. Vous aurez peut-être besoin, sous peu, de savoir les êtres.

— Mais, s'écria Édouard, je ne sais pas même où je suis et je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

— Vous allez comprendre, répliqua Charlotte qui revint sur ses pas. Je ne laisserai rien dans l'ombre.

Elle ramena Édouard dans la pièce qui précédait le vestibule, celle « où M. le comte Pernola veillait », pour employer ses propres paroles. Dans cette pièce, à droite en entrant, se trouvait une porte à deux battants, drapée avec une certaine pompe.

Mlle d'Aleix tourna le bouton de cette porte.

— Entrez, dit-elle, nous sommes arrivés, cette fois.

Ils étaient dans la longue chambre, éclairée par quatre fenêtres, où nous assistâmes naguère à l'entrevue du marquis Giammaria et de son fidèle cousin, le comte Pernola.

Seulement, le lecteur ne doit pas oublier que nous avons repris en sous-œuvre les événements de cette journée : Édouard et Charlotte arrivaient là les premiers. La berline qui devait amener bientôt M. le marquis de Sampierre était encore en route.

Le soleil de midi entrait en plein par les deux fenêtres ouvertes sur les massifs. Tout était lumière entre ces boiseries blanches, vêtues de draperies perlées.

— C'est propre, dit encore Mlle d'Aleix : je fais le ménage moi-même tous les jours. Jamais je n'y manque. D'ailleurs, Lorenzin et Zonza, les valets de Pernola, sont venus ce matin.

Puis elle ajouta :

— C'est ici que Roland-Maria Sampietri, comte de Sampierre, a vécu et qu'il est mort, la veille du jour où il aurait atteint sa vingtième année.

D'un geste involontaire, Édouard Blunt se découvrit.

Charlotte le prit par la main et le conduisit jusqu'au milieu de la chambre.

Elle l'arrêta en face de la glace.

Du doigt, elle lui montra l'un après l'autre ces étranges portraits que nous avons décrits déjà et qui semblaient jetés sur la toile par la main d'un apprenti, doué de je ne sais quelle puissance mystérieuse, créant naïvement, grossièrement même, mais énergiquement, la vérité et la vie.

Charlotte dit :

— Voici votre mère.

Édouard regarda sans parler.

Il était pâle et son cœur battait avec violence.

Charlotte souleva le voile noir qui couvrait le second portrait et poursuivit :

— Voici votre père.

Édouard ne parla point encore.

Le doigt de Charlotte désigna le troisième portrait, pendant qu'elle ajoutait :

— Voici votre frère.

En même temps, elle se tourna du côté de la glace, en disant :

— Vous l'avez regardé ; regardez-vous.

— Je lui ressemble, murmura Édouard, comme malgré lui.

Puis ses yeux se tournèrent vers le quatrième cadre : celui qui était vide.

— C'est vous ! dit Mlle d'Aleix, répondant à ce regard : vous, mon cousin et mon fiancé, Domenico-Maria Sampietri, prince Paléologue et comte de Sampierre.

XX

LA MORT DE ROLAND

Quelques minutes s'étaient écoulées. Dans la chambre aux quatre portraits, Édouard et Charlotte causaient, assis l'un auprès de l'autre sur les sièges où devaient prendre place une demi-heure plus tard le marquis Giammaria et Pernola.

Rien n'avait changé autour d'eux, sauf ce détail que le voile noir recouvrait de nouveau la peinture qui représentait M. le marquis de Sampierre.

— … Le portrait qui devrait être là et qui est le vôtre, disait Mlle d'Aleix, désignant le cadre vide et poursuivant l'entretien commencé, ne quitte jamais M. de Sampierre. Il l'emporte avec lui quand Pernola le reconduit dans sa maison de santé. Quand son état permet qu'il revienne, il le rapporte au fond de sa malle, exactement calculée pour le contenir. C'est une énigme que cette toile. La cicatrice y est et parfois la cicatrice redevient blessure ; blessure toute fraîche dont les lèvres entr'ouvertes saignent. Il y a des choses que je ne sais pas, d'autres que je sais et que je ne comprends pas. Parfois, il me semble que je devine, et alors, j'ai peur de la lumière qui se fait en moi.

Elle s'arrêta, pensive. Édouard demanda :

— Celui que vous appelez mon frère a été aussi assassiné ?

— Celui que j'appelle votre frère, répliqua Charlotte, était votre frère, j'en fais serment. Nous allons parler tout à l'heure de ces jours de deuil. Finissons ce qui vous concerne. C'est M. de Sampierre qui a peint son fils aîné, sa femme et lui-même. Il sait peindre comme il sait tout faire : très-mal et à la fois très-bien. Roland est frappant ; j'ai bien souvent pleuré en le regardant ; la marquise est parlante, et il semble que mon oncle Giammaria vive dans ce cadre. Quant à votre portrait, à vous, on dirait qu'il est pour beaucoup désormais dans la maladie mentale de votre père. La préoccupation principale du marquis est d'effacer sans cesse ce portrait pour le refaire toujours. La dernière fois qu'il est venu, la toile restait brouillée pendant des semaines entières ; j'entends qu'il y avait un nuage informe entre la poitrine et la chevelure, car les cheveux ni le corps ne changent jamais. Mais, de temps en temps, je trouvais le nuage balayé, et alors, vous apparaissiez sur la toile : je dis vous-même, trait pour trait, tel que je vous vois.

— Il me connaît donc ? s'écria Édouard.

— Le sais-je ?… Mais la première fois que je vous ai vu, je vous ai reconnu… Vous entendez bien : ***reconnu***. J'avais regardé le portrait la veille.

Il se fit un court silence.

— En Amérique, dit Édouard, il y a des gens qui croient aux choses surnaturelles…

— Moi, je n'y crois pas, interrompit M[lle] d'Aleix. C'est une énigme dont le mot doit être votre existence même dans le passé comme dans l'avenir… Arrivons à mon bien-aimé Roland dont la mort fit de moi une veuve. Édouard, je n'ai jamais eu de frère ; ne détournez pas vos yeux de moi : je

pense que ma profonde affection, car je souhaitais de suivre Roland au tombeau, était celle d'une sœur pour son frère. Ce que j'éprouve pour vous, je ne l'ai jamais connu que par vous.

Édouard appuya contre ses lèvres la belle main de Charlotte.

— C'était à mon tour d'être jaloux, murmura-t-il en essayant de sourire.

Mais sa voix était troublée et une grande émotion le tenait.

— Il m'aimait de tout son pauvre bon cœur, reprit Mlle d'Aleix qui avait les yeux mouillés. La marquise m'entourait d'une tendresse toute maternelle, et le marquis lui-même ne semblait content qu'aux heures où je venais lui tenir compagnie. J'étais comme un pâle sourire dans cette maison, triste mortellement. Aussi, le cœur de cette maison battait en moi et je fus la première à m'apercevoir du malheur qui la menaçait.

J'avais deviné Pernola.

Le pavillon où nous sommes était alors habité par le marquis dont l'état mental semblait plus satisfaisant ; Roland avait son appartement à l'hôtel, auprès de sa mère.

Je m'ouvris le même jour à M. et Mme de Sampierre, au sujet des craintes qui venaient de naître en moi. Le marquis fut très-frappé ; il parla, quoique je lui eusse recommandé le secret, et, quelques heures après, on l'emmenait loin d'ici, sous prétexte de crise.

Quant à la marquise Domenica, elle pleura abondamment en m'écoutant, puis elle donna fêtes sur fêtes pour distraire le malade, qui allait pâlissant et maigrissant.

Une fois, Roland me dit que son valet de chambre avait une boîte pleine de pièces d'or, cachée sur le haut d'une armoire. Je fis chasser le valet, et ma bonne Savta, qui adorait son jeune maître, le servit.

Il alla mieux dès que Savta eut remplacé le valet.

Et je crus bien qu'il était sauvé, car un grand médecin nous arriva de Sicile, le docteur Leoffanti, qui avait traité et guéri le roi de Naples. Le docteur Leoffanti éloigna Savta, mit auprès de Roland le Palermitain Lorenzin qui était un de ses aides et ordonna que Roland fût transféré au pavillon où il aurait meilleur air et moins de bruit.

M. de Sampierre n'était plus là ; Mme la marquise avait une aveugle confiance dans les prescriptions du nouveau docteur. On recommandait le calme par-dessus tout et les instants où je pouvais m'asseoir au chevet de Roland étaient sévèrement mesurés. Il me dit un jour : « Si tu voulais (nous nous parlions ainsi depuis l'enfance), nous pourrions causer la nuit sans témoins, je te dirais de quoi j'ai peur. »

Ici Charlotte se leva et s'approcha de la boiserie à gauche de l'alcôve.

Elle toucha sans tâtonner le cœur de la rose sculptée et le panneau secret tourna sur ses gonds, montrant ce que nous avons vu déjà : un couloir étroit et obscur.

— Dès la nuit suivante, reprit Charlotte, je m'introduisis par ce passage qui donne dans le corridor. Personne ne couchait près de Roland, qui était gardé à l'extérieur par son

nouveau valet Lorenzin d'abord, ensuite par le docteur Leoffanti et Pernola, dont vous avez vu les chambres. Ah ! il ne manquait pas de soins !

» Il eut une joie d'enfant, quand il me vit, et, tout de suite, il entama ses confidences. Il n'accusait personne. Il ne savait pas bien lui-même si les terreurs venaient de la réalité ou d'un mauvais rêve engendré par la fièvre qui le prenait tous les soirs à la même heure.

» Voilà ce qu'il me dit : « Dans le tourment de mon premier sommeil, quand tout le monde est parti, ***il me semble***, car je ne puis affirmer que j'ai vu, il me semble qu'on change la carafe qui est sur ma table de nuit… » – « Il ne faut plus boire ! » m'écriai-je. – Il me répondit : « Quand je m'éveille, c'est du feu que j'ai dans la poitrine ; Je boirais ma mort, tant j'ai soif ! »

» Je n'attendis pas au lendemain. Cette nuit-là même, malgré le danger des allées et venues, je me procurai ce qu'il fallait pour remplacer le contenu de la carafe et j'emportai le breuvage qui était destiné à Roland.

» Je dois dire que l'analyse chimique de ce breuvage ne donna aucun résultat appréciable.

» L'opération fut faite trois fois, en ma présence, dans trois laboratoires différents.

» Le docteur Leoffanti était un homme habile.

» Et cependant, Roland reprenait vie, depuis qu'il s'abstenait de ce breuvage. La bonne marquise criait déjà au miracle. Moi, derrière la joie apparente de Pernola et du docteur sicilien, je croyais découvrir un étonnement.

La marquise Domenica était si heureuse qu'elle voulut donner une part de sa joie à son mari. Elle est très-bonne. Le marquis vint. J'avais fait promettre à Roland le secret le plus absolu.

Le second soir du séjour de M. de Sampierre, quand je voulus me retirer après le dîner, il me serra dans ses bras et me dit à l'oreille : « Vous êtes notre bon ange ! Merci ! »

» Il était dans un de ces instants où sa raison semble lui appartenir tout entière. Comme je le regardais effrayée, car je devinais que Roland avait parlé, il ajouta : « Il faut couronner votre œuvre, ma belle chérie. L'ange ne doit plus quitter le chevet de mon fils. Je veux que nous ayons des noces. »

» Dans ma chambre, je trouvai Domenica qui m'attendait les mains pleines d'écrins. L'idée de son mari avait été discutée et approuvée en famille. Pernola en était le plus chaud partisan. Domenica rêvait des fêtes de mariage comme Paris n'en avait jamais vu.

» Elle me reprochait d'être froide…

» Une angoisse me serrait le cœur. Roland n'était plus maître de notre secret. Je tremblais.

» À l'heure ordinaire, je pénétrai dans sa chambre. Je le trouvai radieux. La jeunesse était revenue sur son visage. C'était une résurrection. Il m'appelait sa fiancée, sa femme, et comme je voulais lui faire des reproches sur son indiscrétion, il me répondait en dévorant mes mains de baisers : « tu seras là toujours, toujours, et je défie bien la mort de venir désormais ! »

» C'est à son père que Roland avait dit notre secret : je n'ai jamais su en quels termes. Ma conviction est qu'il mourut de cela.

» Je sortis de sa chambre la poitrine oppressée.

» Jamais plus je ne devais y rentrer, du moins par la même voie.

» Le lendemain, vers midi, le bruit se répandit que le jeune comte était plus malade. Pernola se tordait les bras. On fit repartir M. de Sampierre.

» Le docteur Leoffanti déclara qu'on avait porté un coup funeste à son client. Il l'avait annoncé d'avance : toute émotion pouvait être mortelle.

» On me fit défense d'entrer.

» Je me croyais sûre d'apprendre au moins ce qui s'était passé ; mais, la nuit suivante, au moment où j'allais ouvrir la porte masquée, j'entendis qu'on parlait dans la chambre de mon cousin.

» Ils étaient là, tous les trois et tout près de moi, de l'autre côté de la cloison, au-devant de l'alcôve, le docteur Leoffanti, Pernola et Lorenzin.

» On entend très-aisément à travers la porte masquée. J'écoutai pendant de longues heures ; pas une parole ne fut prononcée qui dût éveiller des soupçons.

» Ce fut alors que je dressai un lit de camp dans la petite pièce qui communique avec la grotte. Ce lit me servit trois fois. Je me relevais d'heure en heure, mais il y avait toujours quelqu'un chez Roland, – toujours.

» Je voulus décharger le fardeau que j'avais sur le cœur et parler à la marquise, mais au premier mot, elle éclata en larmes et me dit : « Ah ! malheureuse enfant, tu es cause que nous l'avons tué ! »

» Je le revis encore une fois, cependant, le troisième et dernier jour.

» J'entrai avec tout le monde quand le curé des Missions-Étrangères lui apporta le bon Dieu.

» Il m'appela et me dit de sa pauvre voix que je ne reconnaissais plus : « Nous nous étions trompés sur leur compte ; ce sont de bons, de vrais amis, qui ont bien fait auprès de moi tout ce qu'ils ont pu. Giambattista Pernola est maintenant le dernier Sampietri ; Charlotte, mon dernier vœu est que tu sois sa femme… »

Mlle d'Aleix se tut.

Elle appuya sa tête charmante sur la poitrine d'Édouard qui songeait. En lui, l'émotion avait été lente à naître : j'entends l'émotion de famille.

Elle était née.

La première parole qu'il prononça redressa Charlotte comme une secousse électrique.

— Si tout cela est vrai, dit-il, et je le crois, pourquoi détestez-vous celle qui vous aime et qui m'aime, celle qui pense comme vous, celle qui a les mêmes soupçons, les mêmes tendresses, les mêmes haines que vous !

À travers leurs larmes, les yeux de Mlle d'Aleix jetèrent un éclair. Elle était debout.

— Parlez-vous de Mme Laure de Vaudré ? demanda-t-elle d'une voix que l'indignation faisait trembler.

— Je parle, répliqua Édouard Blunt, de celle qui m'a appris le nom de mon père, le nom de ma mère, le nom du meurtrier de mon frère et jusqu'à mon propre nom. Je parle de celle qui m'a dit la première : « Carlotta sera votre femme, il le faut, je le veux ! »

XXI

NUMÉRO 1

La colère qui brûlait dans les yeux de Mlle d'Aleix depuis qu'on parlait de cette femme à qui elle donnait le nom de Vaudré et qu'Édouard appelait Mme Marion s'éteignit tout à coup.

Le sang abandonna ses joues. Édouard crut qu'elle allait tomber, car elle chancelait, pâle comme une morte. Il voulut la soutenir entre ses bras, elle le repoussa d'un geste désolé pour se laisser glisser à deux genoux.

— Je vous ai tout dit, murmura-t-elle, dites-moi tout. Qu'importe ce que je puis croire ? qu'importent mes pressentiments ? Il s'agit de vous, il ne s'agit que de vous. Je suis prête à aimer ceux que je détestais hier, pourvu qu'ils vous aiment. Mais je veux être sûre qu'ils vous aiment… Écoutez-moi, Édouard, reprit-elle avec une tristesse persuasive : dans cette maison, j'ai fait un douloureux, un rude apprentissage. Je me laisserais guider par vous aveuglément dans ces solitudes inconnues du Nouveau-Monde, où vous saviez diriger vos pas, mais ici, à Paris, dans ce coin de Paris où se joue un drame énigmatique et inouï, j'ai un sens qui vous manque, une expérience et des instincts que rien n'a pu vous donner encore. Vous m'aviez juré que vous m'aimiez : se confier à celle qu'on aime, à celle qui donnerait sa vie cent fois pour vous épargner une douleur, n'est-ce pas juste ? Parlez, Édouard, je vous en prie !

Il l'avait relevée dans un élan d'ardente confiance, mais comme il se taisait, elle répéta d'une voix pleine de tendresse :

— Moi, il m'eût été impossible de vous rien cacher, et je vous ai tout dit.

— Sur ma parole, s'écria Édouard, je sens que vous avez raison, et après tout, le reste de l'univers n'est rien pour moi en comparaison de vous, Charlotte, mon amour adoré. Croyez bien cela par-dessus toute chose : je n'aime que vous, je ne puis aimer que vous, et je vous aime comme jamais fou n'a idolâtré son rêve. Est-ce que je sais dire ce que je tenterais pour vous ?… Mais voilà : ne me regardez pas ainsi, je vous en prie, vous me feriez perdre le peu de bon sens qui me reste dans ma pauvre tête.

— Est-ce donc si difficile de parler vrai à celle qu'on aime ? demanda Mlle d'Aleix, dont le sourire appelait un baiser.

Le baiser vint, et ne vint pas seul. Et, parmi ces caresses, Édouard disait de la meilleure foi du monde :

— Eh oui, c'est difficile ! en vérité, bien difficile ! on va essayer pourtant, puisque vous le voulez. Par où commencer ?… Elle a été bonne pour moi, c'est certain ; elle est venue me chercher jusqu'en un lieu où les femmes comme elles ne vont guère. Et si vous saviez comme elle avait honte d'être là !… Elle a travaillé, elle travaille encore pour moi, et je devrais être en route à l'heure qu'il est pour l'aller rejoindre…

— Ah ! fit Mlle d'Aleix qui dévorait ses paroles, impatiente d'y trouver ce qu'il n'y mettait point encore, elle vous attend ?

— Elle doit m'attendre, puisque j'avais promis.

— Et c'est à Ville-d'Avray qu'elle vous attend ?

— Il est certain aussi, d'un autre côté, poursuivit Édouard au lieu de répondre, qu'elle a été déjà accusée devant moi, accusée gravement, d'une chose terrible, épouvantable… Mais c'est impossible ! Et si absurde ! Les viragos qui courent les champs d'or, là-bas, je les ai vues, je les connais. Elles lui ressemblent si peu ! et l'abominable coquine qui tua mon père Jean sur le Rio-Gila aurait le double de son âge, pour le moins… Ce Chanut est un pauvre bonhomme qui gagne son argent comme il peut !

Charlotte n'osait plus interrompre. Elle laissa passer le nom de Chanut sans broncher.

— Tout cela n'empêche pas, continua Édouard, que j'ai désobéi pour elle à mon père Blunt, c'est mal… et que vous me mettez martel en tête, vous, Charlotte, à qui je crois comme en Dieu. Seulement, pour se confesser, il faut savoir, et je vais vous dire tout franchement ce qui m'embarrasse. Sans cela, parbleu ! j'aurais déjà fini : Ce n'est pas l'envie qui me manque… Vous est-il arrivé d'avoir dans l'esprit quelque chose que vous croyez clair comme le jour et qui s'embrouille quand vous voulez l'exprimer ? C'est mon cas. Tout à l'heure, je pensais garder un secret, maintenant, j'ouvre mon sac et il me semble qu'il n'y a plus rien dedans. Assez de préambule ! comprenne qui pourra, je lâche tout ! Mme Marion ne m'a pas bien expliqué les raisons qu'elle a de m'aimer, mais elle en a, et c'est très-sérieux… Vous savez, si vous me regardez avec cet air consterné, je m'embrouillerai davantage… Elle est la veuve d'un homme considérable dont elle ne m'a pas dit le nom, mais de quel droit l'aurais-je interrogée ? Je crois qu'elle a un profond dévouement pour

ma mère, ou peut-être même qu'elle est payée par ma mère. Vous savez que ma mère a fait des recherches…

— Je sais, dit Charlotte, voyant qu'il hésitait. Vous ne vous trompez pas : Mme Marion a été, en effet, employée par la marquise.

— Elle a le moyen de se reconnaître au milieu des imposteurs… car il y a beaucoup d'imposteurs…

— C'est trop vrai !

— On en fabrique, à ce qu'il paraît des petits Domenico ! Et madame la marquise, ma mère, n'a pas la tête très-solide, est-ce encore vrai ?

Mlle d'Aleix baissa les yeux.

— Nous sommes tous comme cela dans la famille, il faut en prendre son parti, poursuivit Édouard. Ce fut par ce M. Chanut que j'entendis parler pour la première fois des Cinq… Ce n'est pas beau d'écouter aux portes, mais j'aurais peut-être mieux fait d'écouter plus longtemps, ce jour-là. J'aurais appris… Savez-vous ce que c'est que les Cinq, vous, chérie ?

— Oui, répondit Mlle d'Aleix.

— Par qui le savez-vous ?

— Par le comte Pernola. Vos ennemis se font la guerre entre eux, Édouard, et ce sera votre salut, si vous devez être sauvé.

— Les Cinq ne sont pas du tout nos ennemis, chérie, et c'est là où je vois clairement que vous vous trompez. Les Cinq sont, au contraire, mes amis, mes vrais amis.

— Qui vous le fait croire ! demanda Charlotte. Elle ? toujours elle ?

Édouard eut un sourire moitié important, moitié embarrassé.

Un instant, il retint une parole qui pendait à sa lèvre, puis enfin :

— Je suis un des Cinq ! prononça-t-il tout bas, et comme on laisse tomber un argument irréfutable.

— Vous ! balbutia Mlle d'Aleix, stupéfaite.

— Je suis leur chef, appuya Édouard, jouissant de cet étonnement. L'association est fondée autour de moi et pour moi : c'est moi le n° 1 !

Les bras de Charlotte tombaient.

— Et que veulent-ils faire de vous ? dit-elle.

— L'héritier, naturellement, repartit Édouard. J'ai mon armée en cas d'embûches. Vous comprenez bien que le grand trésor est gardé ; ils m'ont prévenu que les choses n'iront pas toutes seules. Si je ne m'explique pas très-clairement, c'est que je perds un peu le fil. Quand Mme Marion me parlait, hier, le plan me paraissait limpide comme de l'eau de roche… Et voyez jusqu'où va ma confiance en vous : lisez cela.

Il avait ouvert son portefeuille et tendait à Charlotte un pli, non timbré à la poste.

Mlle d'Aleix l'ouvrit et lut ces mots, tracés par une main inconnue :

« Pour le n° 1. – Convocation à Ville-d'Avray. Départ de une heure et demie. »

— Et vous comptez aller à ce rendez-vous ? demanda Charlotte.

— Parbleu ! fit Édouard en serrant son pli. Quand même je n'en aurais pas eu l'idée vous me l'auriez donnée. Depuis dix minutes seulement, je sais jusqu'à quel point Mme Marion disait vrai, en accusant le comte Pernola d'être un malfaiteur.

La sueur perla sous les cheveux de Mlle d'Aleix, qui songeait à la mission que M. Chanut lui avait donnée : retenir Édouard à tout prix.

— Connaissez-vous au moins vos compagnons ? demanda-t-elle encore.

— C'est aujourd'hui que je vais faire leur connaissance.

Il consulta sa montre qui marquait cinq minutes après une heure.

— Je suis en retard, dit-il, en faisant un pas vers la porte.

— Arrêtez ! cria Charlotte. Au nom de Dieu ne me quittez pas !

Et, par une inspiration soudaine, elle ajouta au hasard :

— Édouard, je vous en prie… ce n'est pas votre vie que vous jouez, c'est la mienne !

Il se retourna, elle lui jeta ses deux bras autour du cou en murmurant :

— J'ai peur. J'ai été imprudente parce que vous m'aviez promis d'être mon défenseur. Je comptais que vous ne m'abandonneriez pas quand j'ai déclaré la guerre. Pernola m'a menacée ; vais-je rester seule en face du danger ?

— Pernola est absent… voulut objecter Édouard.

Un bruit de roues se fit dans la grande allée.

Charlotte s'élança vers la fenêtre et recula, échangeant sa feinte épouvante contre un effroi réel.

À travers les troncs d'arbres, elle venait d'apercevoir ce singulier cortège qui ressemblait à un convoi funèbre : Giambattista en avant, la tête découverte, et la berline marchant au pas entre Lorenzin et Zonza.

— Le voilà ! dit-elle en revenant vers Édouard, et je crois qu'il ramène un mort !

Toute tremblante qu'elle était, elle entraîna Édouard hors de la chambre, dont elle referma la porte avec soin.

Ils traversèrent en toute hâte la pièce d'entrée, puis celle où avait couché le docteur sicilien, pendant la maladie de Roland. Ils arrivèrent ainsi dans le corridor communiquant avec la grotte, assez à temps pour voir M. le marquis de Sampierre descendre de voiture devant le perron du pavillon.

Mlle d'Aleix se serra contre Édouard. Ils restèrent muets tous les deux.

Quand M. de Sampierre eut franchi le perron, Charlotte dit :

— Il n’y a qu’un instant, je vous ai montré le portrait de votre père. L’avez-vous reconnu ?

— Il a l’air doux et bon, pensa tout haut Édouard… Oui, je l’ai reconnu, quoique les cheveux noirs du portrait aient blanchi sur sa tête.

— L’homme qui l’a reçu chapeau bas, poursuivit Charlotte, est celui qui a tué votre frère.

Et sentant Édouard frémir sous cette parole, elle ajouta avec énergie :

— Domenico-Maria, ne désertez pas votre poste ! L’heure approche, je vous le dis, où vous allez avoir à combattre, non pas au loin, mais ici même, pour venger ceux qui sont morts, et pour défendre ceux qui sont en danger de mourir !

XXII

ENTRE DEUX PORTES

Là-bas, dans l'armée hardie des Européens qui livrent la bataille de l'aventure, au pays d'or, entre les montagnes et l'Océan pacifique, Édouard Blunt, tout jeune qu'il était, avait des chevrons et pouvait tenir tête aux plus rudes soldats du désert. À Paris, ce n'était qu'un enfant ; l'expérience la plus élémentaire lui faisait défaut et il avait été pris du premier coup par cette illusion, propre à tous les sauvages, soit qu'ils arrivent de la Patagonie ou simplement de Landerneau, illusion qui consiste à se dire : « Je devine Paris, je l'ai percé à jour d'un coup d'œil. Je suis plus fort que Paris ! »

Édouard avait eu deux grandes affections auxquelles se mêlaient une confiance et un respect sans bornes : ses deux pères Blunt, comme il les appelait.

La mort de John Blunt (Jean de Tréglave) était le principal deuil de son existence et il avait reporté sur capitaine Blunt toute la tendresse de son cœur. Son admiration seule égalait cette tendresse profonde.

Il faut dire aussi que capitaine Blunt était un roi parmi les guerriers d'aventure : Achille et Ulysse à la fois, ayant du désert toutes les audaces et toutes les subtilités.

À Paris, l'affection d'Édouard tenait bon, mais le prestige avait disparu. Capitaine Blunt, dans nos rues, ne savait plus son chemin ; pour faire dix pas, il payait un guide.

Or, les échappés de Landerneau ou de Tombouctou sont tous les mêmes. Chacun d'eux ne se trompe que pour soi. Au moment précis où ils se disent dans la naïveté de leur orgueil : « J'ai deviné Paris, » ils regardent en pitié leur voisin qui n'entend goutte à Paris.

Pour Édouard, c'était une affaire jugée : Capitaine Blunt était noyé dans Paris, dont le niveau passait à cent pieds au-dessus de sa tête !

Il y avait entre le père et le fils une émulation, presque une querelle : Nous savons que capitaine Blunt, à tort ou à raison, avait laissé Édouard dans la plus complète ignorance au sujet de ses propres affaires, à lui Édouard ; il l'avait traité en petit garçon, dans une bien bonne intention sans doute, mais ce n'en était pas plus flatteur.

Quelle triomphante revanche que d'arriver un matin non-seulement avec le secret deviné, mais avec la position conquise et le droit de s'écrier : « Père, pendant que vous pataugiez, moi, je marchais, pendant que vous cherchiez, je trouvais ! »

Voilà les riches étrennes que Paris, si dur au malheureux capitaine Blunt, avait offertes à ce conquérant d'Édouard, non pas une fois, mais deux fois, et toujours par des mains adorables. Rien au monde n'était si charmant que Mme Marion, sinon Charlotte d'Aleix. Édouard n'avait que l'embarras du choix.

Dussions-nous perdre l'héritier de tant de domaines valaques et de tant de palais italiens dans l'esprit de nos lecteurs, nous sommes bien forcés d'avouer que les habiletés de fraîche date d'Édouard penchaient un peu du côté de Mme Marion. Cette frérie des Cinq, organisée mystérieuse-

ment pour le combat, avait goût de guerre indienne et l'attirait d'une façon irrésistible.

En somme, qu'avait-il vu de Paris, un coin bizarre où se nouait l'intrigue compliquée d'un roman plus chargé d'incidents et de surprises que les récits de Cooper lui-même : un roman où son imagination s'égarait dans mille routes emmêlées, au lointain desquelles il ne retrouvait, quand il regardait en arrière, que deux jalons debout : une paire de coups de couteau.

Les Cinq lui semblaient bons pour faire campagne dans ce Paris, ainsi compris et jugé, c'étaient des soldats et surtout des guides.

Mais sous l'ignorance de l'enfant dépaysé il y avait un esprit droit et un cœur vaillant. Le devoir était ici, du même côté que l'amour. Édouard donna un soupir de regret aux savantes combinaisons de la châtelaine de Ville-d'Avray et se résigna à manquer le train.

Il se devait à Charlotte menacée.

Avant même que M. le marquis de Sampierre, conduit par Pernola, eût fait son entrée dans la chambre aux portraits, Mlle d'Aleix, revenue dans le corridor avec Édouard, toucha la boiserie du fond, à un point que rien ne désignait d'une façon apparente : la boiserie s'ouvrit aussitôt, montrant le couloir obscur que nous avons vu déjà par son autre extrémité, quand M. de Sampierre avait pesé sur le cœur de la rose sculptée.

Le couloir, entre la chambre de Roland et le corridor, avait juste la profondeur du mur. Il n'était pas assez large pour que deux personnes pussent y tenir de front. Sur un

signe de Charlotte, Édouard y entra ; elle l'y suivit. La porte fut refermée sur eux sans bruit.

— Quelle obscurité ! murmura Édouard. C'est plus noir ici que dans la grotte !

— Chut ! fit la jeune fille. C'est dans cette nuit que vous allez voir le jeu de votre principal adversaire. Écoutez.

Elle n'avait pas achevé que les pas du marquis sonnèrent sur le parquet de l'autre côté de la porte. Pendant quelques instants il y eut trois personnes dans la chambre, puis le valet Sismonde ayant été congédié, M. de Sampierre et son dévoué cousin restèrent seuls.

La prédiction de Mlle d'Aleix ne se réalisa pas tout d'abord. Les paroles prononcées arrivaient, il est vrai, distinctes, à l'oreille des deux écouteurs, mais ces paroles, tantôt insignifiantes, tantôt obscures comme des énigmes, ne disaient rien à l'intelligence d'Édouard Blunt.

Il en fut ainsi jusqu'au moment où M. de Sampierre ordonna de fermer les persiennes. Pernola ayant alors annoncé la voiture de la marquise, Charlotte rouvrit la seconde porte précipitamment et entraîna Édouard vers une fenêtre du corridor, d'où il put voir le visage de sa mère. Charlotte guettait son impression, il rougit légèrement.

— Elle a l'air bon, dit-il, comme il avait fait pour le marquis.

Mais il ajouta cette fois :

— Je l'aimerai.

Quand ils rentrèrent dans l'entre-deux des portes, c'était Pernola qui parlait. Mlle d'Aleix passa la première et se mit

aux écoutes sans vergogne. Au bout de quelques minutes, les voix baissèrent tout à coup leur diapason.

— Avez-vous compris ? demanda Charlotte sans se retourner.

On ne répondit point. Elle jeta un regard en arrière ; Édouard n'était plus là.

Aux premiers pas qu'elle fit hors de l'entre-deux elle le vit immobile, appuyé contre la fenêtre du corridor.

Il songeait, et certes, ce n'était point à ce qui se passait de l'autre côté de la cloison.

— Ne me grondez pas, dit-il, je suis fort, je suis brave, je crois en vous… mais nous serions si heureux là-bas ! Je ne pense qu'à cela : Partons !

— Quand nous aurons accompli notre devoir, répliqua Charlotte, nous songerons à notre bonheur. Voulez-vous m'obéir, oui ou non ?

— Oui, aujourd'hui et toujours.

— On n'entend plus rien derrière la porte ; ils se sont éloignés ou bien ils parlent bas. Ce qui se dit dans cette chambre, il faut que je le sache, et je le saurai, mais je veux votre parole que vous resterez ici, donnez-la moi.

— Je vous la donne.

— Merci, et à bientôt !

Du bout de la galerie elle lui envoya un baiser.

Ce n'était pas une des gazelles du parc de Sampierre que Pernola avait entendue quand son inquiétude éveillée

l’avait fait quitter son siège pour se rapprocher des persiennes closes. Il y a un pas encore plus léger que celui des gazelles, c’est le pas des jeunes filles.

Charlotte, abritée sous la fenêtre même, au ras du mur, échappa au regard de l’Italien. Elle avait juré d’entendre ; elle entendit. Quand elle quitta son poste d’observation, elle savait que Giambattista Pernola tenait en portefeuille les fortunes réunies de Paléologue et de Sampierre.

Elle savait en outre que le marquis Giammaria, roulé dans la notion exagérée de son impuissance comme un poisson dans une nasse, n’essaierait même plus de se défendre.

Et enfin, elle devinait que ce malheureux homme, inutile désormais comme une sacoche vide ou une grappe dont le pressoir a exprimé tout le jus, était condamné à disparaître : le voyage de Londres ne devait pas avoir d’autre but.

En ceci, Charlotte se trompait. Dans la pensée du fidèle Pernola, son bien-aimé cousin et maître n’était même pas destiné à aller jusqu’à Londres.

Quand Pernola sortit du pavillon, il avait la tête haute. Les reliques qu’il portait lui donnaient un légitime orgueil. Quelque chose en lui disait : « Je vaux dix fois mon pesant d’or ! »

Il se dirigea vers l’hôtel d’un pas qui n’était plus le sien, tant il avait de majesté. Charlotte aurait donné beaucoup pour tenir dans sa poche l’anneau des contes de fées qui rend invisible. À défaut de talisman, elle avait son courage. Glissant d’arbre en arbre le long de la grande avenue, elle suivit Pernola, sans être aperçue, jusqu’aux abords du perron.

Devant le perron se trouvaient plusieurs voitures alignées ; un groupe de laquais galonnés stationnait au bas des marches. Mlle d'Aleix reconnut avec étonnement les livrées de Comnène, de Lusignan, de Courtenay et de Rohan.

Au lieu de traverser les parterres, elle les tourna et resta cachée derrière les buissons, se rapprochant de la maison autant que le lui permettait le dessin des massifs. Elle vit Pernola gagner l'aile gauche où il avait son logis et faire signe à son valet Zonza qui entra avec lui.

Zonza ressortit le premier ; il gagna les écuries en courant. Peu de temps après, Pernola, redescendant à son tour, se dirigea vers le perron et entra dans les grands appartements. Il avait changé son costume de voyage et ne portait plus sur lui ce volumineux paquet qui gonflait naguère la poche de sa redingote.

Dès qu'il eut passé la grande porte, Mlle d'Aleix traversa bravement les parterres, monta l'escalier qui conduisait au logis privé de Pernola et sonna. Lorenzin vint lui ouvrir et sourit en l'apercevant.

— Princesse, dit-il, monsieur le comte, regrettera bien de ne s'être pas trouvé chez lui…

Charlotte l'interrompit en disant :

— ***M. Chanut vous souhaite bien le bonjour***… Où M. le comte a-t-il envoyé Zonza ?

— Porter une lettre à Ville-d'Avray, répondit l'Italien sans sourciller.

— À qui ?

— Au Poussah.

— Zonza a-t-il emporté d'autres papiers ?

— Non, le paquet du pavillon est sous clef.

— Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire.

Elle traça quelques lignes rapidement et reprit :

— Sauriez-vous trouver M. Chanut à cette heure ?

— Si le gibier est à Ville-d'Avray, répliqua Lorenzin, le limier doit guetter dans le bois de Fausse-Repose.

— Voulez-vous vous charger de cette lettre pour M. Chanut ?

— Impossible ! je suis de planton.

— Voulez-vous me prévenir si les papiers quittent la maison ?

— Ça, volontiers ; mais le patron ouvre l'œil, je ne veux ni parler ni écrire. Vous voyez bien ce pot de géranium sur la fenêtre. Tant qu'il restera là, vous pouvez être sûre que les papiers sont dans la caisse. S'il disparaît, les papiers seront envolés.

Charlotte plia sa lettre et n'y mit point d'adresse.

Joseph Chaix l'attendait sous le bosquet ; elle lui dit :

— Ville-d'Avray, chez Mme Marion ! Zonza a dix minutes d'avance sur vous, gagnez-les. Si M. Chanut est là-bas, la lettre est pour lui ; à son défaut, elle est pour M. Preux. Si M. Preux n'y était pas par impossible, donnez la lettre à Mme Marion elle-même !

Une demi-heure s'était écoulée. Édouard Blunt, qui était toujours à son poste, entendit le pas léger de Charlotte dans le corridor.

— J'ai réussi, dit-elle, je sais tout ce que je voulais savoir.

— Moi, répondit le jeune homme, je sais ce que j'aurais voulu ignorer. Il y a du sang aux mains de celui que vous appelez mon père.

M[lle] d'Aleix lui serra le bras et répliqua tout bas :

— Vous êtes son fils et son juge : vous seul avez ici droit de pardonner.

Édouard voulut parler, elle lui ferma la bouche et, sans le prévenir, elle toucha la cloison qui séparait l'entre-deux de la chambre des portraits.

La porte secrète vint aussitôt en dedans, tournant sur ses gonds, sans bruit et laissant le passage ouvert.

Édouard et Charlotte se trouvèrent ainsi, comme nous l'avons vu dans l'un des précédents chapitres, en présence de M. le marquis de Sampierre.

XXIII

LE FILS ET LE PÈRE

C'était pour nous une nécessité de raconter la journée de princesse Charlotte. Maintenant que nous l'avons fait, nous revenons au lieu et à l'heure où nous laissâmes M. le marquis de Sampierre en face du quatrième portrait débarrassé de son *nuage*.

Au dernier moment, nous avions montré la porte masquée qui s'ouvrait derrière M. le marquis, et un visage de jeune homme apparaissant dans l'ombre de l'entre-deux.

Nous avions dit : « L'original et le portrait étaient en présence. »

C'était l'exacte vérité.

Le mouvement de la porte sur ses gonds fut si absolument muet que M. le marquis ne se retourna même pas. Il appartenait tout entier à la contemplation de son œuvre : cette figure qu'il venait de retrouver en quelques coups de pinceau sous l'amalgame de couleurs qu'il passait sa vie à manier et à remanier sans cesse, tantôt épaississant le brouillard, tantôt le dissipant.

Il pensait tout haut. Avant même de franchir le seuil, Édouard et Charlotte purent l'entendre qui murmurait ces paroles déjà écrites par nous :

— Je n'ai pas besoin de ma science, ici. Le moindre chirurgien de campagne, à première vue, condamnerait cette

blessure. Elle attaque manifestement les carotides. Giambattista dit vrai : l'enfant est mort ! je l'affirme… je le jure !

Dans son accent, il y avait une froideur morne, et triste.

Charlotte poussa légèrement Édouard qui fit un pas à l'intérieur de la chambre. Elle entra derrière lui. Aussitôt que le regard du jeune homme fut tombé sur le portrait, auquel la figure ne manquait plus, il eut un frémissement par tout le corps.

— Je vous l'ai dit, murmura Charlotte à son oreille : vous êtes son juge !

Et elle attira à elle le panneau qui rendit en se refermant, un bruit presque imperceptible.

À ce bruit, M. le marquis de Sampierre se retourna.

Le soleil, incliné déjà vers l'horizon, frappait maintenant les persiennes du côté de la grande avenue.

La chambre était éclairée assez vivement.

L'idée de la porte secrète ne vint pas au marquis en ce premier instant.

Ce couple immobile, dont les profils se dessinaient pour lui à contre-jour, le frappa comme une apparition.

Il recula de plusieurs pas, et son dos rencontrant la table, il tâtonna pour y chercher derrière lui le revolver.

— Je suis armé ! balbutia-t-il ; qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ? je vendrai chèrement ma vie…

— C'est moi, mon oncle, dit alors Mlle d'Aleix de sa voix la plus douce.

— Ah ! fit M. de Sampierre sans lâcher le pistolet qu'il venait de trouver, je vous salue, princesse ; vous avez beaucoup grandi, ma chère fille, et embelli. Le temps passe vite… et, cependant, comme il est lent !

Il regarda tout autour de lui et ajouta :

— Vous êtes seuls tous deux ?

Puis avec un sourire contraint :

— Venez m'embrasser, Carlotta, le jour est mauvais ici, je ne vous avais pas reconnue.

Édouard croyait rêver. Son regard restait cloué à la toile où un jeu de lumière mettait la blessure à vif.

Après avoir embrassé Charlotte au front, M. de Sampierre reprit avec tout son calme revenu :

— Et celui-ci est Domenico de Sampierre, n'est-ce pas ? Bonjour, mon fils, on m'avait annoncé votre visite.

— Mon père… balbutia Édouard machinalement.

— Je vous prie, tournez-vous que je vous voie au jour.

Il avait déposé le revolver sur la table. Il marcha pour se mettre entre Édouard et les persiennes éclairées.

Édouard, obéissant, se retourna.

M. de Sampierre le regarda très-attentivement. À trois ou quatre reprises, ses yeux allèrent du jeune homme au portrait.

Il ne suffirait pas de dire qu'il y avait ressemblance ; c'était une extraordinaire parité !

— La photographie n'avait que quinze ans quand je la reçus, murmura M. de Sampierre, mais j'ai tenu compte avec soin des cinq années écoulées depuis lors. Il faut pour cela beaucoup d'habileté assurément ; je n'en manque pas… C'est vous qui m'aviez adressé votre photographie, je suppose, mon jeune ami ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Édouard.

Charlotte écoutait sans comprendre.

— Très-bien ! fit le marquis d'un air narquois. Vous niez, c'est naturel. Les choses sont comme elles doivent être. Jeune homme, on ne m'avait pas trompé. Je suis de ceux qu'on ne trompe pas facilement, vous pourrez en faire l'épreuve !

— Cher oncle, dit Mlle d'Aleix, vous avez donné à mon cousin son vrai nom, mais vous ne lui avez pas ouvert vos bras. Nous ne savons pas quelles pensées se cachent sous vos paroles. Je vous en prie, répondez-moi : reconnaissez-vous votre fils ?

M. de Sampierre lui sourit avec douceur.

— Comme vous voilà devenue charmante, petite Carlotta ! prononça-t-il d'un ton de sincère admiration. J'avais une haute estime pour ma cousine Michela Paléologue, princesse d'Aleix. Elle assistait à mon mariage. Domenica, en ce temps-là, était encore plus belle que vous… Certes, certes, princesse, je reconnais mon fils. Il est frappant ! Il a tout-à-fait le même air de tête que mon pauvre Roland. Donnez-moi votre main, Domenico de Sampierre. Vous êtes un comte, mon ami, et un prince aussi, et vous êtes plus riche que le roi.

La main d'Édouard tremblait un peu. Le marquis la secoua lentement.

— Vous tremblez très-bien l'émotion, poursuivit-il avec une nuance de bienveillante raillerie, et je vous trouve fort beau garçon.

Le rouge montait aux joues d'Édouard. Charlotte était pâle de colère.

— Mon fils, reprit M. de Sampierre, vous avez pour père un fou. Je pense que vous savez cela ? Mais un fou qui connaît les affaires. Un savant tel que moi, jeune homme, je vous le répète, est difficile à induire en erreur…

— Monsieur, interrompit Charlotte qui passa devant Édouard pour l'empêcher de répondre, mon cousin ne vient à vous ni pour votre fortune, ni pour votre noblesse, sachez tout d'abord cela…

— Princesse, je vous crois, interrompit le marquis à son tour. Mon fils ne doit pas avoir de secrets pour vous qui possédez successivement la confiance de tous les héritiers de Sampierre.

Le mot fut dit bonnement et n'en tomba que plus cruel.

Charlotte croisa ses bras sur sa poitrine. Une larme de honte lui vint aux yeux.

— Vous devez être mon père, monsieur, dit tout bas Édouard, sans cela rien au monde ne m'eût empêché de punir cette parole !

Le marquis avait toujours aux lèvres son sourire matois. Il s'inclina cérémonieusement et dit :

— Voici ce que j'appelle un argument de gentilhomme ! Il y a du temps que je ne vais plus au théâtre, mais c'est déclamé supérieurement… Allons, bravo !

Il tourna sur ses talons et fit les cent pas dans la chambre avec une apparente tranquillité.

Édouard soutenait Mlle d'Aleix entre ses bras.

Au bout d'une minute, tout au plus, M. de Sampierre revint à eux et demanda le plus simplement du monde :

— Au fait, mon fils et ma nièce, que me voulez-vous tous les deux ?

Ce fut encore Mlle d'Aleix qui répondit :

— Nous voulons vous défendre, et nous ne voulons pas autre chose.

M. de Sampierre, qui était maintenant placé comme au début de l'entrevue, sous le quatrième portrait, rabattit le voile noir d'un geste insouciant.

— Je vous suis obligé, dit-il, mais contre qui ?

— Contre celui, répliqua Charlotte, qui vient d'emporter d'ici votre fortune et votre vie.

— Battista s'est-il donc déjà vanté de cela ! s'écria le marquis étonné. Nous étions seuls tous deux : comment pouvez-vous savoir ce qui s'est passé entre nous ? Je gage qu'il vous fait un doigt de cour, ma belle nièce ? c'est encore un héritier de Sampierre celui-là !

— En effet, dit à voix basse Mlle d'Aleix, dont le front devint pourpre, j'ai subi cette honte d'écouter ses propositions de mariage. Il fallait cela pour le connaître. Je l'ai fait

pour lui, ajouta-t-elle en serrant la main d'Édouard entre les siennes, et ensuite pour Domenica, ma seconde mère. M. le comte Pernola m'a suppliée d'abord, puis il m'a menacée, car il paraît que je n'ai dans cette maison aucun droit de famille. Du moins, M. le comte de Pernola me l'a-t-il donné à entendre.

Son regard interrogeait M. de Sampierre.

— Vous parlez nettement et fièrement, ma fille, dit celui-ci, dont le regard devint moins dur, mais Domenico ne parle pas, lui. Est-il muet ?

Il était froid et droit comme une statue, ce grand garçon d'Édouard.

— Monsieur, dit-il à son tour, je cherche à comprendre et je n'y parviens pas. Je viens de très-loin. Il me semble que vous raillez quand vous m'appliquez ce nom de Domenico. Je n'ai pas mérité cette moquerie. Si je ne craignais de vous offenser, vous qui êtes peut-être mon père, je vous dirais la vérité vraie : mon nom a été jusqu'ici Édouard Blunt. Il m'a suffi. Je n'ai pas l'ambition d'en changer. D'autres ont pu souhaiter pour moi vos titres et vos biens, qui, selon eux, m'appartiennent dans l'avenir ; moi, je ne m'en soucie pas…

— Vraiment ! fit M. de Sampierre qui écoutait avec curiosité.

— C'est comme cela, poursuivit Édouard. Il y a dans cette maison beaucoup de tristesse pour le présent, et l'avenir m'y paraît gros de menaces. Je ne crains pas les batailles ; cependant, sur ce terrain de Paris qui m'est inconnu, j'ai défiance… Mais c'est trop de paroles après trop de silence. Vous allez me juger d'un seul mot : tout à l'heure je suppliais Mlle d'Aleix de me suivre au-delà de la mer, dans

cette vie de travaux, de dangers et de liberté qui a été ma vie, Charlotte m'a répondu : « Il est permis d'abandonner son droit, mais non pas son devoir. » Et je suis resté. Parlez-moi désormais, monsieur, je vous prie, comme à un homme qui fait son devoir.

Il y avait un étonnement profond dans le regard de M. de Sampierre.

Mlle d'Aleix se rapprocha de lui et glissa son bras sous le sien.

À la douce pression de ce bras, le marquis répondit sans savoir peut-être qu'il parlait :

— C'est un homme, en effet ! Par le corbac ! c'est un homme… et il y a un écho de moi dans sa voix !

Il ajouta, dompté par une émotion soudaine qui mouilla sa paupière pour la première fois depuis des années.

— Domenica serait si heureuse de le voir !

Charlotte échangea un regard avec Édouard. Celui d'Édouard exprimait de la compassion et comme un commencement de tendresse.

— Princesse, dit tout à coup le marquis, la dernière parole de Roland fut une prière : il me conjurait d'avoir confiance en vous. Si celui-là est mon fils, il doit me détester : n'essayez pas de me tromper…

Il ferma la bouche de Mlle d'Aleix qui voulait répliquer et il dit encore, mais cette fois à voix basse :

— Il doit tout savoir. L'homme qui l'a élevé savait tout, et il était mon ennemi mortel !

Il s'était penché jusqu'à l'oreille de Charlotte. La voix d'Édouard Blunt le redressa. Édouard disait :

— Monsieur, vous vous trompez : l'homme qui m'a élevé m'a appris d'abord à servir Dieu, ensuite à respecter, à aimer mon père et ma mère.

XXIV

LE SCALPEL

Les bras de M. le marquis de Sampierre s'ouvrirent comme malgré lui. Il était en proie à une grande émotion.

Cependant, au lieu d'attirer Édouard contre son cœur, il le tint à distance pour l'examiner longuement, mais ce regard profond et tout plein de douloureuse tendresse valait un baiser.

— Tu ne sauras jamais, murmura-t-il avec des larmes dans la voix, comme j'ai adoré ta mère !

Charlotte craignait d'arrêter cet élan inespéré. Elle savait avec quelle étrange rapidité la cervelle du marquis déménageait d'un pôle à l'autre.

Et pourtant, il fallait agir. Les heures ici étaient précieuses comme celles d'une journée qui peut n'avoir pas de lendemain.

— Mon oncle, dit-elle, voulez-vous que nous parlions de vous ?

M. de Sampierre donna une marque d'impatience et répondit :

— Non, je veux que nous parlions de lui.

Mlle d'Aleix insista et dit en souriant :

— Parler de vous, n'est-ce pas encore parler de votre fils ?

Quelque chose de cauteleux passa dans le regard de M. de Sampierre. Ce fut rapide comme la pensée. Il reprit :

— Nous allons avoir à combattre, c'est entendu. Je sais la loi. Nous serions bien forts, si nous avions ce que la loi appelle un commencement de preuve. Une mère ne laisse pas aller son enfant sans un signe qui puisse le faire reconnaître plus tard. Domenico, mon fils, quels moyens avez-vous d'appuyer votre dire ?

— Le signe que je porte, répliqua Édouard avec douceur, mais aussi avec tristesse, ce n'est pas ma mère qui me l'a donné.

M. de Sampierre se tourna vers Charlotte.

Ses yeux étaient redevenus inquiets et mauvais.

Charlotte lui serra le bras tendrement :

— Nous n'avons lui et moi qu'une pensée, dit-elle, c'est de vous sauver. Nous vous aimons.

— Je vous crois, fit le marquis en se forçant à sourire. Merci, mes enfants, c'est bon de s'aimer… asseyez-vous tous les deux près de moi, bien près… nous sommes une famille maintenant.

Et quand ils furent groupés, le père au milieu, il voulut avoir les mains de ses enfants dans les siennes et reprit brusquement :

— Alors, ce scélérat de Giambattista veut ma mort ?

— Je vais vous parler comme si vous aviez confiance en nous, répondit Charlotte. Vous avez tout donné à cet homme, tout ce qui vous garantissait contre lui…

— C'est une grande faute, interrompit M. de Sampierre, je le comprends parfaitement et je regrette bien de l'avoir commise. Merci encore, princesse… Tu as l'air d'un jeune homme prudent et avisé, Domenico, mon fils. Pourquoi ne prends-tu pas la parole à ton tour ?

— Parce que je ne sais pas si vous nous raillez, mon père, dit Édouard toujours calme et doux. Quand il s'agira de vous défendre les armes à la main, je n'hésiterai plus, et je ne céderai mon tour à personne.

— Oh ! oh ! les armes à la main ! répéta le marquis, ceci est un souvenir d'Amérique, mon garçon ? Quelles armes ? Le couteau et le ***rifle*** ?… Là-bas, vous ne connaissez que la violence, mais à Paris, nos armes sont là…

Il se toucha le front pour achever avec emphase :

— Les armes offensives comme les armes défensives ! Giambattista Pernola n'est qu'un ignorant auprès de moi. Je n'ai besoin de personne pour me protéger contre lui.

Il réunit les mains des deux jeunes gens dans les siennes. Vous eussiez dit des fiançailles.

— Dieu m'avait tout donné, reprit-il sur le ton de la bonne et intime causerie : je ne sais au monde que Bourbon, Savoie et Bragance pour être d'aussi bonne maison que Sampierre. J'ai eu pour femme un miracle de beauté, et cent familles nobles auraient été riches avec mon revenu. Jamais personne ne fut comblé comme moi… Qu'est-ce que le bon-

heur et comment nier la fatalité ? Avec tout cela dans la main, j'ai vécu triste, pauvre et seul !

— La fatalité, pour vous, dit Mlle d'Aleix, avait nom de Giambattista Pernola. Cette chambre où nous sommes est tapissée de ses victimes.

— Qui donc ? demanda le marquis, feignant de ne point comprendre.

— Vous d'abord, répondit Charlotte dont le doigt tendu montra tour à tour les quatre portraits, votre fils aîné, votre femme et votre dernier né.

— Je ne suis pas mort, princesse, objecta bonnement M. de Sampierre, Mme la marquise est en pleine santé, et notre Domenico se porte assez bien, le cher enfant, Dieu merci !

Puis, sans laisser à la jeune fille le temps de répliquer :

— Je suis, dit-il, une mine d'or, entourée de brigands ; Giambattista m'a déjà dit cela, mais il ne m'effraie pas plus que les autres voleurs qui rôdent autour de cette proie. Seulement, lui, il fait sentinelle, remarquez cela ; il me garde contre les autres, croyant que je lui appartiens… Or, c'est mon élève, après tout, et je lui ai donné un peu de mon savoir.

Il se leva tout à coup et alla vers sa malle dont il souleva le couvercle. Édouard dit à Charlotte :

— Qu'espérez-vous de ce pauvre malheureux ?

Mlle d'Aleix avait la tête baissée.

— Je vous ai empêché d'aller chez cette femme de Ville-d'Avray, murmura-t-elle ; il y a là un grand danger, je le sais, mais le danger n'est que pour vous… moi, si j'y allais, je n'aurais rien à craindre de Mme Marion.

— Est-ce que vous songeriez ?… s'écria Édouard.

— Patience ! fit de loin le marquis, ce sont des choses singulières et que je puis seul expliquer… je reviens.

Charlotte mit un doigt sur sa bouche et dit en se penchant à l'oreille d'Édouard :

— Si nous échouons ici, je ne peux me résoudre à vous quitter : nous irons ensemble et ce sera la dernière ressource.

M. de Sampierre avait retiré de sa malle une trousse en cuir noir semblable à celles que portent les chirurgiens. Comme Mlle d'Aleix venait à sa rencontre, il montra son portrait et frappa sur la trousse en disant :

— C'est celle que vous voyez là. Je l'ai depuis vingt ans.

En effet, la trousse était reproduite dans le portrait avec une minutieuse exactitude.

— Voulez-vous, oui ou non, demanda la jeune fille, que nous parlions de la menace qui est sur vous ?

M. de Sampierre fit jouer le fermoir de la trousse et répondit :

— Je veux, ma chère enfant, tout ce que vous voulez.

— Écoutez-moi donc : votre cousin Pernola n'est plus, pour employer vos propres expressions, une sentinelle ; il montait la garde, en effet, autour de la mine pleine, mais la

mine étant vidée, il va lui-même y introduire d'autres travailleurs.

— Pourquoi faire ?

— Pour achever la besogne qu'il laisse à moitié faite.

— Vraiment ! fit le marquis. Quelle sera la seconde moitié de la besogne ?

— Il a pris la bourse…

— Les autres prendront la vie ? Est-ce cela que vous voulez dire, ma belle mignonne ?

— Oui, c'est précisément cela.

Elle regardait M. de Sampierre dans les yeux.

Celui-ci ouvrit la trousse d'un air songeur.

— Giambattista est un garçon d'esprit, princesse, dit-il froidement. Regardez-moi ceci, je vous prie… Ah ! il a cette idée-là, le finaud ? il en est bien capable.

Dans la trousse ouverte, il venait de choisir un scalpel dont la lame avait, par moitié, le brillant du neuf, tandis que l'autre moitié était fortement corrodée par la rouille, comme il arrive à un couteau qui a coupé un fruit et qu'on a négligé d'essuyer.

Du bout de la lame ainsi oxydée il désigna son propre portrait, et dans le portrait le scalpel étincelant que son image tenait à la main.

Et il dit avec une étrange complaisance :

— C'est le même – ***avant*** et ***après !*** Il était alors tout neuf et n'avait point servi.

Charlotte frissonna jusqu'au plus profond de ses veines. Édouard détourna les yeux avec un dégoût plein de compassion.

M. de Sampierre se rapprocha d'eux en jouant avec le scalpel dont il éprouvait la pointe du bout du doigt.

— Il y a peu de praticiens, dit-il vaniteusement, qui soient assez riches pour se procurer des instruments pareils. La trousse est simple et sans ornement, mais elle m'a coûté cher : très-cher ; chaque pièce en est montée avec le même soin que si l'acier avait la valeur du diamant. C'est un véritable écrin, et quand Charrière me la livra en 1847, il me dit : « Monsieur le marquis, on ne produit un tel chef-d'œuvre qu'une fois en sa vie… » Princesse, vous m'avez signalé les dangers qui m'entourent. Notez bien que je n'ai pas plus confiance en mon cousin Giambattista qu'en vous ou en personne autre. Ce qui fait ma force, c'est la connaissance que j'ai de la perversité des hommes, en général. Je crois deviner que vous avez un moyen de me sauver : Je devine tout, et cela sans effort : c'est un don naturel.

— Il y a un moyen, c'est vrai, répondit Mlle d'Aleix, heureuse d'être ainsi interrogée.

— Voulez-vous me le dire ?

— Je suis ici pour cela : ce moyen…

— Je parie que ce moyen, c'est mon cher fils Domenico ?

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, dit Charlotte dont la voix se fit sévère. Que Dieu me donne le pouvoir de vous convaincre. Quand on vous enleva l'administration de vos biens, un conseil judiciaire fut nommé par les soins du

comte Pernola. Il choisit, à la vérité, les personnages les plus considérables de votre famille ; mais, servi qu'il était par les circonstances, il s'arrangea de manière à ce que les membres de ce conseil, résidant tous à d'énormes distances, fussent difficiles à réunir. Plus d'une fois, l'idée m'est venue de convoquer l'assemblée de vos parents, non pas tant pour vous encore que pour ma bien chère tante Domenica qui est abandonnée en proie aux déprédations de toute une armée de bandits domestiques, de charlatans et d'aventuriers, mais, dépourvue que je suis de tout mandat, je reculais devant les difficultés de l'entreprise. Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, la chose est faite : Courtenay, Rohan, le patriarche Ghika, Comnène et M. de Cypre-Lusignan sont réunis en votre hôtel. Comment cela s'est fait, je l'ignore, mais cela est.

— Et M. Édouard Blunt… je veux dire mon fils Domenico ignore-t-il, lui aussi, comment cela s'est fait ? demanda le marquis.

— Une fois pour toutes, mon père ou monsieur, comme il vous plaira que je vous appelle, répondit Édouard non sans quelque rudesse, j'ignore tout. Les noms de ces respectables seigneurs me sont absolument inconnus.

— Ce sont pourtant de grands noms, monsieur le comte !

— C'est bien possible, monsieur le marquis, mais j'arrive d'un endroit où je ne les ai jamais entendu prononcer, parole d'honneur !

XXV

LE SCALPEL

Loin de se montrer offensé par la rondeur brusque et presque familière de cette réponse, M. de Sampierre eut un bon regard pour Édouard Blunt qui, ayant dit ce qu'il avait à dire, se tenait désormais à l'écart.

— Un fier garçon ! murmura-t-il, mais la science est la science !

Et, sans expliquer autrement cet axiome énigmatique, il ajouta en s'adressant à Charlotte :

— Vous en étiez à me dire, princesse, que mes honorables amis et parents chargés de ma curatelle sont rassemblés ici à l'hôtel de Sampierre. Si ce n'est ni vous, ni Pernola qui les avez appelés, ce doit être Mme la marquise.

— Je suis certaine du contraire, répliqua vivement Mlle d'Aleix. J'ai vu de mes yeux la profonde surprise de ma tante Domenica.

— Est-ce de mes tuteurs que, selon vous, me viendra le salut ? demanda le marquis. Vont-ils me faire enfermer sous bonne garde dans mon propre intérêt ?…

— Il n'y a, pour vous, qu'une bonne garde, interrompit Charlotte, c'est celle de votre fils.

Et comme M. de Sampierre la regardait d'un air sérieusement frappé, elle trouva des accents plus énergiques encore pour continuer :

— Prenez Domenico de Sampierre par la main, traversez le jardin, entrez dans le salon et dites à ceux qui sont là, à vos amis fidèles, venus de si loin, à votre femme presque veuve, dites-leur à tous : « Voici mon fils, j'étais fou parce que je croyais l'avoir tué ; son retour m'a rendu la raison ! »

Elle prononça ces paroles la tête haute ; il y avait une auréole de vaillance autour de son admirable beauté.

Les yeux ardents d'Édouard Blunt l'adoraient.

M. de Sampierre avait la tête haute aussi, mais ses paupières étaient baissées. Son grand front, où jouaient les boucles rares de ses cheveux blancs, semblait fait, en vérité, pour contenir tout un monde de pensées. À le regarder mieux, cependant, il portait le signe indéfinissable et que chacun reconnaît : cet aspect dévasté des cerveaux vides.

Là-dedans, les impressions se produisaient et ne demeuraient point. Ainsi fait le précieux vin dans le vase fissuré, incapable de retenir la richesse qui lui fut confiée.

M. de Sampierre resta un instant silencieux, puis il répéta avec la gravité des fous qui ressemble comme deux gouttes d'eau, parfois, à la profonde réflexion des penseurs :

— La science est la science !

Puis encore, d'un accent où perçait de nouveau la ruse des vaincus et des malades, il reprit tout haut :

— Je connais toutes les roueries de la justice. Il n'y a pas sur terre un avocat si habile que moi ! Je les attends ! La folie est une cuirasse : je suis sauvé puisque je suis fou !

La tête gracieuse de Mlle d'Aleix s'inclina, comme si tout son espoir fut tombé à ce coup.

— Sortons, dit Édouard avec colère.

M. de Sampierre alla droit à lui et secoua sa main rondement.

— Vous, reprit-il avec bonté, je suis certain que vous n'êtes pas complice. Je m'y connais, on vous aura trompé : je ne vous en veux pas du tout, jeune homme.

— Et moi ! s'écria Charlotte indignée.

— Vous de même, peut-être, dit le marquis dont les lèvres eurent un madré sourire. Je vous aime beaucoup, ma belle nièce…

Il s'interrompit et leva le doigt à la hauteur de son front pour ajouter dogmatiquement :

— Mais il y a une chose qui ne peut pas mentir : c'est la science ! Ne sortons pas de là ! Du 26 août au 23 mai, combien y a-t-il de jours ? comptez ! juste 270. C'est le terme adopté par tous les auteurs. Les exceptions forment un infime tant pour cent ! D'ailleurs, le fait de prendre Dieu lui-même pour juge supprime ces frivoles quantités. Or, le 26 août 1846, mon soupçon était né à Milan et le 23 mai 1847, à Paris, Mme la marquise de Sampierre arrivait à l'époque critique. Je calculai les heures comme j'avais compté les jours, et je dis au souverain maître de toutes choses : « Seigneur, que le fait se produise selon l'ordre naturel. Je m'adresse à votre justice divine. Vous prononcerez

l'arrêt, je l'exécuterai. » C'était de la science et c'était de la religion. J'avais droit. Le fait se produisit selon l'ordre naturel. Dieu avait parlé… ou du moins, entendons-nous, je le croyais, et c'était là ma folie.

Il dessina un geste triste, mais plein de dignité.

Sa parole était lente et précise.

Édouard et Charlotte restaient muets.

Il reprit en rougissant légèrement et comme on s'accuse d'une faiblesse :

— Dans le vrai de la logique, j'aurais dû mettre à mort Mme la marquise, c'est évident, et je suis loin de soutenir le contraire ; mais je reculai devant cette justice.

» Ce fut un bonheur : Domenica n'était pas coupable.

» Je me bornai à détruire l'enfant qui apportait, selon ma croyance, un mensonge et une honte dans la maison de Sampierre… Je ne voulais pas faire souffrir cette créature innocente ; j'entendais que la mort fut instantanée comme un coup de foudre. Je pris cet instrument qui garde encore les traces de l'opération, car je l'ai conservé tel quel, comme une relique et un témoin. Je visai résolument les deux régions carotidiennes, droite et gauche, dans leur tiers inférieur…

» L'instrument, de qualité exceptionnelle, attaquant des tissus à peine formés, divisa, aisément et du même trait, savoir :

» La peau,

» La couche sous-cutanée,

» Les branches du plexus cervical superficiel,

» Les deux veines jugulaires externes,

» Les muscles sterno-cleido-mastoïdiens et homo-hyoïdiens,

» Les carotides primitives droite et gauche,

» Enfin, les jugulaires internes, les nerfs pneumogastrique et grand-sympathique, et même les filets descendant de la branche droite de l'hypoglosse, car le coup appuyait davantage de ce côté – d'où mort instantanée par hémorragie foudroyante. Bien peu de praticiens pourraient vous fournir une démonstration si prompte, si lumineuse et si complète ! »

Il promena, de Charlotte à Édouard, un regard satisfait, en ajoutant :

— Tous les auteurs sont pour moi. Sauf deux cas exceptionnels, qui ne sont pas appuyés de preuves suffisantes, l'ensemble des observations anciennes et modernes me donne absolument raison. La section de l'une ou l'autre carotide primitive amène fatalement la mort. *A fortiori* quand l'une et l'autre sont tranchées, le résultat ne peut être douteux. Est-ce clair ?

— Comme le jour, répliqua Édouard Blunt, qui ne put s'empêcher de sourire. Et pourtant, monsieur le marquis, je ne suis pas mort ; c'est également manifeste.

M. de Sampierre fronça le sourcil. Charlotte tourna vers Édouard un regard de reproche.

— Je n'ai pas cru perdre le respect… commença Édouard, répondant à ce coup d'œil et ne demandant pas mieux que de s'excuser.

— Il ne s'agit point de respect, interrompit M. de Sampierre avec une courtoise bonté. Pas d'excuses, mon ami, je vous en tiens quitte cordialement. Il s'agit de science. On peut imiter une plaie comme on peut falsifier un paraphe : il y a de fausses blessures tout aussi bien qu'il y a de fausses signatures. C'est l'avidité qui joue son jeu dans les deux cas… Et ne vous offensez point, mes enfants. Je ne vous accuse pas le moins du monde ; vous pouvez être, vous êtes sans doute de bonne foi tous les deux. Nul d'entre nous ne garde souvenir des jours, ni même des mois qui ont suivi son entrée dans la vie. C'est quelque chose d'inerte qui dort dans un berceau, et cela peut subir une préparation comme toute autre matière. À l'heure qu'il est, il y a dans Paris plusieurs fabrications de cette espèce : de vivants objets d'art : des héritiers de Sampierre manufacturés avec beaucoup de soin et qui tous portent la fameuse estampille : la cicatrice ; cela m'a été affirmé par une personne digne de créance.

Édouard et Charlotte échangèrent de nouveau un regard. Ils songeaient tous les deux à l'étrange aventure de la dernière nuit : l'Anglais au couteau qui portait au cou la même marque qu'Édouard.

— Le fait certain, poursuivit le marquis, c'est que je n'ai porté qu'un coup. Comment cet instrument, qui n'a jamais servi qu'une fois, aurait-il fait tant de blessures ?

Tout ceci était dit froidement et posément, avec la sûreté calme que donne le bon droit soutenu par la force de l'évidence.

En prononçant le mot « instrument », Giammaria montra le scalpel avec sa rouille sanglante aussi tranquillement que si c'eût été un objet d'étagère. Charlotte dit :

— Mon oncle, vous êtes un homme de science. Je suis forcée d'avouer que votre raisonnement est inattaquable, mais ne remarquez-vous point que vous plaidez contre vous-même ?

— Je le sais bien, fit M. de Sampierre, et je n'y puis rien.

— Permettez-moi d'insister en m'appuyant sur votre propre aveu : c'est vous-même qui avez fait la blessure…

— Cet aveu, interrompit le marquis vivement, serait non avenu en justice : je suis fou ! Ah ! j'ai bien pris mes précautions !

— Que parlez-vous de justice ! s'écria Mlle d'Aleix : vos deux meilleurs amis sont ici, près de vous. Vous en êtes convaincu. Si vous laissiez agir votre cœur…

— Le cœur trompe, interrompit encore M. de Sampierre ; ne nous égarons pas : je vous ai nommé la seule chose qui ne mente jamais.

— La science ! Eh bien ! nous accepterons l'arrêt de la science ! Cette blessure vous l'avez faite avec réflexion, scientifiquement pour ainsi dire. Elle doit saigner encore dans votre souvenir, et puisque vous la reproduisez avec une si terrible vérité (son doigt désignait le portrait de Domenico), vous devrez la reconnaître, j'entends celle qui fut la vraie, entre mille autres blessures, de celles que vous appelez fabriquées…

M. de Sampierre l'arrêta d'un geste et prononça gravement :

— Je crois que je la reconnaîtrais.

Édouard releva la tête.

M. de Sampierre poursuivit en s'adressant à lui :

— Mon intention a toujours été de vous demander si vous voudriez bien vous prêter à cet examen. Il y a là une constatation curieuse à faire. Veuillez vous approcher, mon ami Domenico.

Édouard obéit. Sa figure exprimait une lassitude étonnée. Sur celle de Charlotte on aurait pu lire un profond découragement, au-dessus duquel surnageait une ombre d'espoir.

Quand Édouard fut tout auprès de lui, M. le marquis s'inclina comme pour le remercier de sa complaisance.

Puis je ne sais quoi de rêveur vint dans ses yeux.

Il appuya sur les épaules du jeune homme ses deux mains dont l'une tenait toujours le scalpel, et se mit à le considérer longuement, avec une intensité d'attention extraordinaire.

— Je ne puis le nier, murmura-t-il, en tout ceci, il y a des circonstances inexplicables. On ne crée pas la ressemblance ; je croirais, s'il était permis de croire à l'impossible !

Édouard ne répondit ni ne bougea. L'âme de Charlotte était dans ses yeux ; elle retenait son souffle, suivant avec passion le travail tardif, mais profond qui semblait s'opérer dans ce cerveau malade.

XXVI

LA GOUTTE DE SANG

M. de Sampierre commença à dénouer la cravate d'Édouard. Sa main, tout à l'heure si ferme, eut un tremblement léger qui alla augmentant à mesure que sa besogne avançait. Le nœud résistait. M[lle] d'Aleix fit un pas pour lui prêter son aide ; le marquis dit :

— Laissez !

En ce moment, le nœud céda.

Restait le bouton de la chemise.

Les deux mains du marquis avaient maintenant de grands tressaillements et tout son corps semblait secoué par une angoisse nerveuse.

Involontairement, Édouard voulut détacher lui-même le bouton ; le marquis dit encore :

— Laissez !

Et comme ses doigts révoltés ne pouvaient achever la besogne, il engagea la pointe du scalpel dans la boutonnière. Le bouton sauta.

Mais le scalpel, mal dirigé, avait effleuré la gorge, où un point rouge se montra.

M. de Sampierre chancela sur ses jambes et balbutia, en proie à une épouvante qui allait jusqu'à l'horreur :

— Vous ai-je *encore* blessé ?

— Pas bien dangereusement, répliqua Édouard avec un sourire.

— Votre père est bon, s'écria Mlle d'Aleix. Oh ! Édouard, il vous aimera !

Les paupières du marquis battirent, impuissantes à retenir deux grosses larmes qui coulèrent lentement sur la pâleur de sa joue.

Les bras d'Édouard s'ouvrirent malgré lui, mais M. de Sampierre arrêta cet élan d'un signe impérieux et murmura :

— Ne bougez pas !

À l'endroit où la pointe aiguë du scalpel avait touché la gorge du jeune homme, une gouttelette de sang s'était formée, toute petite et toute vermeille.

On put la voir se gonfler, juste au-dessus du point central qui rendait la cicatrice qu'Édouard portait, si reconnaissable.

Nous avons décrit celle-ci trop de fois pour qu'il soit besoin d'appuyer de nouveau sur les détails.

Nous dirons seulement qu'elle ressortait, blanche, sur la chaude carnation du cou.

La gouttelette de sang, à force de gonfler, pendit, s'ouvrit, et sans se détacher encore, laissa sourdre un mince filet de pourpre, ruisseau microscopique qui, trouvant des rives toutes préparées dans les lèvres de l'ancienne blessure,

en suivit le sentier à droite et à gauche, et teignit peu à peu en rouge éclatant la ligne livide de la cicatrice.

Les yeux fascinés du marquis étaient attachés sur ce phénomène qui se produisait avec une certaine lenteur et dont la vue frappait également Mlle d'Aleix avec violence.

Il semblait que l'acier eût ravivé la blessure dans toute son étendue.

Édouard seul ne voyait rien et ne savait pas.

Sa physionomie, brillante de jeunesse et de franchise, gardait cette expression de gaieté émue et « bon enfant » que l'attendrissement du marquis y avait fait naître.

— Ah ça ! demanda-t-il, qu'avez-vous donc tous les deux ?

Mlle d'Aleix voulut répondre. Du geste, le marquis lui imposa silence.

— Oui, murmura-t-il en se parlant à lui-même : j'aimerais le fils de Domenica comme je n'ai rien aimé en ce monde ! Je l'aimerais plus que je n'ai aimé Domenica elle-même : je sens cela !

Il essuya avec son mouchoir le sang qui mouillait la cicatrice et furtivement il porta le mouchoir à ses lèvres.

— Mon père ! s'écria Édouard frémissant d'émotion. Vous êtes mon père et vous m'avez reconnu !

Aucune force humaine n'aurait pu retenir ce cri dans sa poitrine.

M. de Sampierre secoua la tête avec une solennelle tristesse.

Il fit passer le scalpel de sa main gauche dans la droite, et, pendant que la teinte pourprée du sang qui coulait toujours revenait marquer les lignes de la cicatrice, il parut prendre, avec la lame du scalpel, une mesure mystérieuse.

Un combat se livrait en lui. On devinait que l'effort qu'il faisait lui martyrisait le cœur.

— Cette rouille qui marque le fer, dit-il enfin, est un témoin irrécusable. La lame a pénétré dans la chair de toute la longueur accusée par la rouille. S'il s'agissait d'un sujet adulte, il y aurait doute… et sais-je de quel prix je payerais un doute ! Toute ma fortune, ah ! ce serait trop peu ! Je donnerais toute ma vie !… Mais le sujet était un enfant, un enfant naissant. Voyez la rouille : je vous fais juges : en profondeur, la plaie a un centimètre de plus qu'il ne faut : j'ai tué, je jure que j'ai tué !

À mesure qu'il parlait d'une voix rauque et heurtée, sa pâleur devenait plus effrayante à voir. Ses yeux, au contraire, s'injectaient de brun violâtre. Il y avait dans les belles lignes de son visage des tiraillements de convulsive agonie.

— Et qui m'avait dit de tuer ? s'écria-t-il avec un violent éclat de passion ; qui m'a trompé ? Ce n'est pas la science, c'est Dieu. J'avais interrogé la science ; la science était restée muette, montrant de son doigt la règle et les exceptions. Dieu seul a répondu disant : « Sois juge et sois bourreau !… » Le temps écoulé disparaît pour moi ; il me semble que c'était hier… J'obéis à Dieu et je tombai foudroyé devant ma justice accomplie… Et, depuis lors, j'ai souffert jusqu'à ce qu'un vide se soit fait à la place où était mon cœur ! jusqu'à ce qu'un suaire glacé ait enseveli ma pensée… Mes enfants ! oh ! mes enfants, comme je vous aurais adorés !

Ils vinrent à lui tous deux ensemble, quoique son geste essayât encore de les éloigner.

Sa voix s'était affaiblie jusqu'au murmure, et sur ses épaules, sa tête, chargée d'ombre, chancelait.

Il les arrêta à la longueur de ses bras, mais en prenant et en gardant leurs mains dans les siennes.

— Carlotta, dit-il encore, vous avez le cher sourire des filles de Paléologue. Domenico, vous êtes grand, vous êtes beau comme ces chevaliers de Sicile, nos aïeux, que mon père me montrait, quand j'étais tout enfant, dans les hautes dorures de leurs cadres. Est-ce Dieu qui me parle encore ? Non ! Pourquoi Dieu me parlerait-il, puisque je ne l'ai pas interrogé, cette fois ? Tout cela est illusion, tout cela est mensonge. La science est la vérité, même contre Dieu ; la vérité inexorable ! J'ai tué !… Je vous aime, et c'est un supplice horrible que de repousser son bonheur !

Un râle s'étrangla dans sa gorge.

Il oscilla comme un arbre tranché à sa base.

Et comme ils voulaient tous deux, Édouard et Charlotte, le soutenir dans leurs bras, il y eut une lutte étrange ; le malheureux homme les repoussait avec des caresses, balbutiant :

— Mon fils !… mon fils !… tu es mort… va-t-en… je suis fou… je te vois sanglant dans les bras de ta mère… moi, moi, moi, le plus riche, le plus noble, le plus savant des hommes… et le plus misérable !

Il se dégagea d'un effort convulsif et resta un instant debout, tout droit, jetant à Dieu un regard de puissance à puissance.

Puis il tomba d'un temps, roide, de tout son long, à la renverse, et sa tête sonna sec sur le plancher.

Édouard et Charlotte, agenouillés, s'empressèrent autour de lui. C'était un spasme, semblable à celui qui l'avait terrassé, au chevet de Domenica, dans la nuit du 23 mai 1847.

Au bout de quelques instants, son pouls se reprit à battre et les couleurs de la vie revinrent à son front.

Pas une parole n'avait été échangée jusqu'alors entre les deux jeunes gens. Ils semblaient répugner l'un et l'autre à une explication.

Au moment où le souffle revenait aux lèvres du marquis dont les paupières faisaient effort déjà pour se relever, un bruit de pas se fit entendre au dehors, dans l'allée principale.

On monta les degrés du perron. Une clé tourna dans la serrure de la porte d'entrée.

— C'est Pernola qui revient, dit Mlle d'Aleix, il faut nous retirer.

— S'il est vrai que ce malheureux homme soit mon père, je ne l'abandonnerai pas, répliqua Édouard.

Charlotte avait déjà rouvert la porte secrète.

— Ce n'est pas ici, dit-elle vivement, que nous pouvons servir M. de Sampierre. Les mesures du Pernola sont prises : il ne tentera rien personnellement, et le danger n'est que pour cette nuit. Nous n'avons déjà que trop tardé, car nos heures sont comptées. Désormais, la preuve est faite : votre père ne peut être sauvé qu'en dépit de lui-même. Venez !

— Où me conduisez-vous ? demanda Édouard qui se laissait entraîner à regret.

Ils passèrent le seuil au moment même où Pernola tournait le bouton de l'autre porte, et ce fut dans l'entre-deux que Charlotte répondit :

— Je vous conduis à votre rendez-vous de Ville-d'Avray. Nous allons jouer le tout pour le tout !

Quand Pernola entra, la porte secrète avait roulé sur ses gonds muets et nulle trace ne restait du passage des deux jeunes gens.

Derrière Pernola venait le valet Sismonde, porteur d'un assez grand panier qui contenait tout ce qui était nécessaire pour la réfection de M. le marquis.

En apercevant celui-ci couché sur le dos, les bras en croix, au beau milieu de la chambre, Giambattista repoussa précipitamment Sismonde en disant :

— Laissez cela et retirez-vous. Mon noble parent aura eu une de ses crises. En ces cas-là il n'accepte pas d'autre aide que la mienne. Vous reviendrez dans une heure et pas de bavardages à l'office !

Sismonde déposa le panier et se retira sans répliquer.

Il avait parfaitement vu son maître couché sur le carreau, il se dit dans la paix de sa conscience :

— On l'a fait rentrer à grand spectacle, et maintenant on le cache. Il doit y avoir une raison pour ceci comme il y avait une raison pour cela. Si le Giambattista, quand ce sera fini, compte me payer en monnaie de singe, nous parlerons italien, nous deux !

M. de Sampierre s'éveilla presque aussitôt après entre les bras de son excellent cousin, qui l'aida pieusement à se relever et à s'asseoir sur son fauteuil.

M. de Sampierre resta étourdi pendant un instant. Le premier signe de son intelligence revenue fut le regard d'étonnement qu'il jeta sur Pernola. Puis ses yeux firent le tour de la chambre avec une inquiète vivacité.

Ce qu'il cherchait, il ne le vit pas. Un mot vint à ses lèvres, mais il ne le prononça point.

Les fous ont leur prudence.

D'ailleurs, M. le marquis était-il fou ?

Il dit :

— Giambattista, mon cousin, je vous remercie de vos soins.

— Quelle a été la cause de votre accident ? demanda Pernola très-affectueusement.

Le marquis hésita. Il se faisait justement cette question en lui-même et l'idée lui venait qu'il avait rêvé.

Il répondit en montrant le portrait de Domenico :

— C'est que… j'ai déchiré le nuage.

Pernola se retourna vivement. Il regarda le portrait avec une curiosité effrayée qu'il essayait en vain de cacher.

— Ah ! ah ! fit-il après un silence, ceci est donc le ressuscité !… Vous êtes un remarquable peintre, voilà ce qui est certain, mais si j'étais votre médecin, Giammaria, cette toile

irait au feu. Elle vous poignarde à coups d'épingles !… Avez-vous faim ?

— Je vous prie, répondit le marquis, rabattez le voile noir.

Et quand Pernola eut obéi, il ajouta :

— Oui, je mangerais volontiers un morceau ; je me sens faible.

Aussitôt, Pernola tira du panier tout ce qu'il fallait pour mettre le couvert. Quand la table fut préparée et chargée, en vérité de fort bonnes choses, M. de Sampierre, avant d'y prendre part, dit :

— J'espère, mon cousin, que vous allez me tenir compagnie.

Giambattista s'inclina avec respect, mais il fit un pas en arrière.

— Mon cousin, répondit-il, j'ai éloigné votre valet parce que j'ai à vous rendre compte de ce que j'ai fait pour le bien de Sampierre aujourd'hui ; je resterai debout, s'il vous plaît, et je vous servirai comme c'est mon devoir.

XXVII

LES TRAVAUX DE SAVTA

Il était convenu entre cette bonne Savta et son estomac qu'un déjeuner de sandwichs ne pouvait leur suffire : aussi, en rentrant à l'hôtel, après la visite rendue à M. Chanut en compagnie de Charlotte, Savta se fit-elle servir dans sa chambre un repas plus convenable. Elle « avait besoin. » Elle mangea beaucoup, longtemps et avec plaisir. Après quoi, elle fit sa vraie sieste, l'autre n'étant qu'une sieste de sandwichs.

Savta n'était pourtant pas une Allemande, mais la Prusse commençait déjà à protéger Bucharest, et l'histoire naturelle constate que les dromadaires eux-mêmes deviennent gloutons sous le protectorat prussien.

Savta fut éveillée par Mlle d'Aleix, qui la pria de l'accompagner.

— Encore ! dit-elle. Princesse, vous ne me laisserez donc pas un instant de repos aujourd'hui !

Brave femme au fond, elle demanda un potage et quelques tranches de pâté avec un blanc de volaille, le dessert et le café : après quoi elle se déclara résignée à partir.

Mlle d'Aleix, comme le matin, la fit quitter l'hôtel à pied.

Au coin de la rue du Bac, devant les Missions-Étrangères, une voiture fermée, attelée de deux forts che-

vaux, attendait. Savta, déjà en nage, jeta sur ce véhicule un regard de convoitise.

— C'est pour nous, dit Charlotte, mais nous n'y serons pas seules.

La portière s'ouvrit et montra Édouard Blunt.

— Le blessé de la Chaussée des Minimes ! fit Savta, qui recula scandalisée : il est donc guéri ?

— Regardez-le bien, dit Mlle d'Aleix.

Savta regarda.

— Et saluez votre jeune maître, ajouta Charlotte : celui-là est le comte Domenico de Sampierre, prince Paléologue.

Savta salua de confiance, mais l'idée lui vint qu'elle accomplissait peut-être une troisième sieste, embellie par un rêve.

Elle n'eut pas le temps de se pincer pour voir si elle était bien éveillée. Sur l'ordre de Charlotte, elle monta dans la voiture qui s'ébranla aussitôt et partit au galop.

XXVIII

VILLE-D'AVRAY

Nous revenons à cette souriante maison de Ville-d'Avray, l'ancienne « folie » du financier Gaucher, où nous vîmes pour la première fois la belle Mme Marion, M. Achille Moffray, homme d'affaires, le terrible chasseur de chevelures, vicomte de Moeris, et Donat, dit Mylord, serrurier d'art, élève du docteur Jos. Sharp, membre de la congrégation méthodiste consolidée du troisième degré de purification, selon le prédicatoire exclusif du saint Nicholas Daws, qui avait corrigé l'Évangile.

Nous rappelons au lecteur, pour le cas où il se serait donné le tort de l'oublier, qu'il y avait aujourd'hui grande réunion privée chez la jolie châtelaine.

Les Cinq, qui n'étaient jamais que quatre, se trouvaient rassemblés au salon, avec le concours de M. Preux, principal locataire de la cité Donon et guide à la Bourse (pour les dames), plus connu sous le nom familier du Poussah.

À la cuisine, Mlle Félicité, qui faisait seule le service en l'absence de Germand, venait de recevoir du renfort. Le concierge Cervoyer lui avait amené M. Baptiste, domestique honoraire, comme le prouvaient sa cravate bleue et son épingle d'or figurant un sabot de cheval.

Ce M. Baptiste, seconde incarnation de Vincent Chanut, avait laissé son costume de tous les jours dans le fiacre dont Chopé était le capitaine.

Ce même fiacre qui avait suivi, depuis la rue Saint-Guillaume jusqu'au bois de Fausse-Repose, l'élégante voiture de Mme la baronne Laure de Vaudré.

Cela dit, nous entrons au conciliabule.

C'était le blanc salon des villas parisiennes, ouvrant ses deux fenêtres sur la pelouse verte, où tranchent violemment les corbeilles de géraniums écarlates : chose charmante en soi, mais rendue détestable par l'abus de l'uniforme.

Sur cent bourgeois de Paris, il y en a juste cent qui vous prennent au collet pour vous faire admirer cela.

Il faut leur dire à chacun que leur herbe est la plus verte et que leurs géraniums sont les plus rouges. Et ils le croient.

Il était environ trois heures après-midi. Le soleil d'août riait dans les feuillées épaisses du grand bois qui confinait au mur, et les plates-bandes chargeaient la brise de leurs tièdes parfums.

Le jardin de Mme Marion était désert. On voyait seulement, tout au bout, par intervalles et selon le hasard de sa promenade, Jabain, le soldat du père Preux, qui passait et repassait, le sabre à la main et la pipe à la bouche, dans l'allée de pruniers bordant la clôture du fond. Le sabre était pour Jules, le chien de M. Cervoyer. Jules, ennemi des militaires, suivait Jabain à distance, grondant patiemment et conservant l'espoir de mordre.

Le sabre était aussi pour les prunes : de superbes reines-claudes dont la maturité, très-avancée, faisait presque des confitures. Jabain les aimait ainsi, et il en avait déjà piqué plusieurs quarterons. La pipe, depuis longtemps éteinte, plaidait son innocence, chaque fois qu'il passait en vue des

fenêtres du salon. Jules seul était le témoin indigné de cette escobarderie.

Au salon, les mâles odeurs de la bière, du tabac et de l'oignon que M. Preux portait partout avec lui, comme s'il avait eu un cabaret à l'intérieur de son vaste corps, combattaient avec énergie les parfums du dehors. On avait installé devant lui un guéridon, supportant un « moss » et un grand verre, auprès desquels reposaient sa blague et son mouchoir à carreaux.

Il tenait tout un canapé et semblait être seul de son bord, car les autres étaient assis en face de lui, auprès de la table où Mlle Félicité venait de déposer un plateau chargé de rafraîchissements. Moeris et Moffray buvaient, mais ils ne fumaient pas.

Mylord ne buvait ni ne fumait.

Mme Marion, toujours gracieuse et charmante, jouait de l'éventail dans sa bergère.

C'était le Poussah qui avait la parole. Il disait :

— Moi, d'aller par quatre chemins, ce n'est pas mon habitude. L'hôtel et le terrain m'ont donné dans l'œil. Dès le temps de Louis-Philippe, je venais regarder ça et je me disais : Voilà une propriété qui me chausserait. Ce n'est pas que le quartier soit avantageux : parbleu, les 1er et 2e arrondissements tombent sous le sens pour valoir plus cher le mètre, mais tout dépend des goûts ; moi, je me déplais sur le boulevard des Italiens. Je ne dis pas que je ne demanderai pas quelque petite chose avec, mais ce que je veux d'abord, c'est le terrain et l'hôtel. J'ai fait les plans pour la spéculation. Pas besoin d'architecte. Trois rues percées en équerre, ça me donne huit encoignures en plus des deux sur la rue de

Babylone, et au moins trois cents mètres de façade, sans compter le lopin que je me garde pour mon habitation bourgeoise. Je comble le saut de loup, la cité Donon devient un endroit comme il faut et après ça…

— Pardon, interrompit Moffray, est-ce pour écouter cette chanson que vous nous avez convoqués, belle dame ?

— Du diable si papa Preux ne se moque pas de nous ! s'écria Moeris. Si on fait un pareil cadeau à ce bonhomme, que donnera-t-on aux membres plus importants de l'association ?

Mylord n'avait pas bougé depuis qu'il s'était assis droit et raide sur son siège. Il était tout blême et semblait souffrant.

— Laura, ma poule, dit le Poussah en s'adressant à Mme Marion, pourquoi vous êtes-vous embarrassée de ces deux beaux messieurs ! ils ne savent rien de nos affaires. Au moins le petit cou-tors n'est pas bavard : il écoute.

Il fit un signe de tête protecteur à Mylord, qui le regardait, muet et immobile comme une pierre.

Mme Marion répondit :

— Moeris et Moffray sont de bons garçons ; ils ont été employés par la marquise, cela leur donne pour nous une importance, tant que notre pièce garde les allures de la comédie. Quand le drame va venir, Moffray et Moeris auront des rôles qui sont distribués d'ordinaire à des acteurs de méchante mine dont l'approche seule éveille en moi des répugnances. Je les ai choisis parce qu'ils n'ont pas la tournure de l'emploi et parce que les salons de Sampierre ne leur ont pas été ouverts par moi. C'est commode.

Le chasseur de chevelures et l'homme d'affaires échangèrent un regard inquiet. Papa Preux approuva de la chope qu'il portait à ses lèvres.

— Vous n'avez pas changé depuis le temps, Laura, dit-il avec caresse, vous êtes un vrai bijou. Seulement, pour la besogne dont vous parlez, les ouvriers de mauvaise mine ont leur prix. En Bourse, nous connaissons ces deux gentilshommes sur le bout du doigt. Le vicomte a mangé tant de sauvages qu'il n'a plus de dents, et la mauvaise tête de Moffray vaut juste sa signature… La paix, mignons ! Ne vous fâchez pas ! Le petit Anglais vous mettrait tous les deux dans sa poche. Sur celui-là, j'ai des renseignements flatteurs. Il est arrivé un chagrin à maître Jos. Sharp, jeune homme.

— Lequel ? demanda Mylord.

— Il a quitté Londres et les affaires : je suppose qu'il a été pendu.

Moffray et Moeris éclatèrent de rire. Mylord dit :

— Nous sommes tous mortels. Est-ce que nous n'allons pas parler sérieusement, madame ?

Papa Preux, qui était en train d'emplir sa chope, répondit au lieu et place de la châtelaine :

— Patience. Je ne suis pas portatif et vous pouvez être tranquilles : quand je me dérange de mon petit train-train, ce n'est pas pour éplucher des noix. Nous sommes ici une manière de conseil d'administration, réuni pour discuter une magnifique affaire. Je trouve le conseil d'administration mal composé, et je le dis : il y manque les principaux intéressés. Je connais notre aimable présidente mieux que vous et depuis plus longtemps. Elle a tous les talents, excepté celui de

former une commandite. Toutes les dames sont ainsi : elles cherchent des serviteurs plutôt que des associés. Pourquoi ? parce que l'idée du partage les taquine… Tant que vous avez agi seule, Laura, mon trésor, ajouta-t-il, en donnant un accent de plus en plus sérieux à sa parole, vous avez fait merveilles. L'heure est venue où il vous a fallu des aides. Au lieu de choisir, vous avez trouvé un équipage d'occasion, et vous lui avez dit : Embarque ! Il n'y a pas à revenir là-dessus ; ce qui est fait est fait ; seulement, il faut des chefs à ces lascars, et nous en trouverons. À quelle heure l'ancien inspecteur Chanut vous a-t-il rendu sa visite d'amitié ?

Pour la première fois, le visage de Mylord s'anima. Il regarda Mme Marion qui n'essayait même pas de cacher sa surprise.

— Vous savez déjà que celui-là est venu me voir ! fit-elle.

— Je savais d'avance qu'il viendrait, répliqua le père Preux.

— Et savez-vous aussi de quelle part il est venu ?

Le Poussah s'inclina d'un air espiègle.

— C'est le grand Derby, dit-il en secouant les cendres de sa pipe sur le tapis sans cérémonie : nous sommes beaucoup à courir. Quelquefois, on peut s'arranger entre écuries. Il y a une petite demoiselle qui est aussi jolie que vous l'étiez voici vingt ans, Laura, ma chère ; elle est ma cliente. Elle m'a fait, ce matin, une infidélité pour le Vincent, et vous comprenez bien que le Vincent et moi nous avons un œil l'un chez l'autre. C'est un garçon pas bête, quoiqu'on lui ait surfait sa réputation. Il travaille en ce moment pour un Américain qui se fait appeler capitaine Blunt ; je le connais. L'Américain a

un fils du nom d'Édouard ; je le connais. Le fils Édouard est très-bien avec ma petite demoiselle qui a nom Charlotte, princesse d'Aleix. Bonne écurie, celle-là, et bien menée. Chanut, qui la dirige, n'est pas riche : quelqu'un qui lui offrirait sa fortune faite d'un coup réussirait un mignon carambolage !

Depuis un instant, le Poussah adressait à la ronde des signes dont personne ne comprenait la signification.

Il avait débité ses dernières paroles en élevant la voix et avec une volubilité singulière.

On eût dit qu'il s'était mis tout à coup à jouer une comédie pour tromper, non point les personnes présentes, mais bien quelqu'un d'étranger qui pouvait l'entendre et qu'on ne voyait pas…

XXIX

POUR LE BON MOTIF

Autour du père Preux, chacun commençait à comprendre le jeu qu'il jouait.

Ses yeux avaient une expression singulière.

Quand il arriva à parler de M. Chanut, il appuya son index sur le bout de son gros nez avec tant d'énergie que cet organe dodu s'aplatit comme une figue qu'on presse ; en même temps, il piqua Mylord du regard.

Mylord, qui n'était pas homme à se méprendre, apprécia l'éloquence de ce coup d'œil et mit sa dignité de côté pour venir à l'ordre.

Sans cesser de parler, le Poussah lui montra la porte d'entrée dont le plan formait un angle imperceptible avec celui de la muraille.

C'était cette même porte dont le Poussah avait exigé la fermeture au début de la séance, lors de l'entrée en scène de Chanut-Baptiste, introduit à l'office par Cervoyer.

On avait obéi : chacun avait pu entendre le pêne entrer dans sa gâche. Et pourtant, la porte était maintenant entr'ouverte : chacun aussi pouvait le voir.

Toujours parlant, papa Preux la désigna du doigt.

Et son autre doigt, qui pesait sur son nez, disait en même temps que ses yeux roulants : « Que personne ne bouge ! »

Personne ne bougeait – à l'exception de Mylord qui gagna la muraille à pas de chat, tenant à la main ce bon couteau anglais qu'Édouard Blunt avait vu briller la veille au soir au bord du saut de loup de Sampierre.

Papa Preux, pendant cela, parlait toujours, pour ne pas donner l'éveil à l'écouteur posté derrière le battant de la porte entr'ouverte.

C'était facile. L'écouteur, homme prudent, avait laissé l'ouverture extrêmement étroite, et comme les hôtes de Mme Marion, réunis en un seul groupe, se trouvaient tous du même côté, à contre-sens de l'ouverture, l'écouteur, s'il pouvait entendre, ne pouvait assurément rien voir.

Tout le monde, maintenant, était au fait du jeu et s'y prêtait. On donnait la réplique au papa Preux en affectant le calme le plus complet.

M. le vicomte de Moeris dut avouer que jamais Indien Jibbewa ou Mahaholulu n'avait, à sa connaissance, marché plus silencieusement que Mylord sur le sentier de la guerre.

Il allait rasant la boiserie, et ne faisait pas plus de bruit qu'une mouche.

Quand il fut tout près de la porte, il se releva lentement, et, prenant son temps, il l'ouvrit toute grande en brandissant son couteau.

L'assistance entière, y compris la châtelaine, se mit debout, et papa Preux, toussant son triomphe, s'écria :

— Est-ce Chopé ou Chanut en personne ? apporte !

Ce n'était ni Chanut ni Chopé.

Le battant ouvert ne laissa voir que le vide.

Seulement, Mlle Félicité accourut au bruit, portant sur son minois l'étonnement le plus candide et demanda :

— Faut-il quelque chose ?

Mylord, en colère, lui ferma violemment le battant au nez, après avoir dit :

— La fille, ce qu'il faut, c'est que la porte ne s'ouvre plus, ou gare à vous !

Papa Preux tira de sa poche un sifflet de deux sous et souffla dedans. Jabain, le soldat bon sujet, descendit aussitôt la grande allée du jardin, suivi par l'implacable Jules.

— Mon fils, lui dit le père Preux, tu as dévoré assez de prunes. Passe par-dessus le mur, là-bas, au bout, à moins que la bourgeoise n'ait sur elle la clef de la porte qui communique avec le bois…

Mme Marion donna la clef.

— Remercie, continua le Poussah. Fais un tour dans la forêt et reviens nous dire où est le fiacre.

— Quel fiacre ? demanda Mme Marion.

Au lieu de répondre, le père Preux poursuivit en s'adressant toujours à Jabain :

— Sois adroit et prudent. Il s'agit de l'immense héritage de tes pères. Va !

Jabain fit demi-tour et disparut. Jules emboîta le pas derrière lui.

— Amour, reprit le papa Preux qui se retourna vers la châtelaine, pour n'être pas tout à fait si malin que moi, Vincent Chanut n'en est pas moins un assez joli ouvrier. Le coutors a fait de son mieux tout à l'heure, et j'ai cru qu'il allait happer la bête ; mais j'aurai mal débité mon boniment, ou bien quelqu'un des étourneaux ici présents a laissé échapper un geste maladroit. En tout cas, je vous donne ma parole d'honneur sacrée qu'il y avait un fiacre vide aux environs de votre porte quand vous êtes sortie de chez vous, tantôt, rue Saint-Guillaume.

— C'est vrai ! dit Mme Marion.

— Parbleu ! et je vous affirme aussi, sous les serments les plus solennels, que ce fiacre vous a suivie. C'est son état. Chopé est le premier fileur de la capitale. Il résulte de ces considérations préliminaires que Chanut est dans l'air. Je le sens ; c'est comme si je le voyais, et je garde l'espoir de le pincer avant la fin de la journée. Avez-vous dit à ces messieurs que le jeune Édouard Blunt avait une cicatrice de toute beauté ?…

— J'en connais une autre aussi belle ! interrompit Mylord vivement.

— Et moi, donc ! fit le Poussah. Avez-vous remarqué que j'ai parlé à Jabain, mon soldat, de l'immense héritage qui lui pend à l'oreille ! Ça m'a coûté vingt-cinq francs et une douzaine de bocks, payés à un polisson de carabin qui a de l'avenir. La cicatrice de Jabain est très-bien faite, il est bon sujet, et une fois passé à l'eau chaude, il ferait un gentil brin de marquis, hé ? on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est un

en-cas. Vous savez, je ne me fâcherai pas avec le bon Dieu, si toutes les idées que j'ai dans la tête ne se réalisent pas en bloc : le parc bâti, l'hôtel démoli, et à la place, une jolie maison blanche pour moi et ma ménagère, ça me suffira.

Il baisa le bout de ses doigts, ajoutant pour lui-même et tout au fond de son gros rire :

— Oui bien ! ma ménagère ! Une petite princesse dégommée qui bourrera la pipe du père Preux. C'est mon dada, quoi ! J'aime marcher sur les nobles.

— Mais ne nous embarbouillons pas dans les détails, reprit-il brusquement pendant que tout le monde l'écoutait avec une déférence marquée. Vous devinez bien, pas vrai, que si j'ai bavardé tout à l'heure, c'était pour empêcher Laura de nous dire des choses que le Chanut ne doit pas entendre, car il était là, et il y est peut-être encore. Faisons du moins comme s'il y était ; serrons le cercle, parlons tout bas, et arrivons au cœur de notre petite bamboche : Laura, mon trésor, vous avez la parole : causez !

Il ne se trompait pas, ce gros sorcier de père Preux. Vincent Chanut avait été derrière la porte, et il y était encore. Tout ce qu'on peut accorder, c'est qu'il n'y était pas au moment précis où Mylord avait fait sa visite.

Nous ne pouvons mesurer ici qu'une très-petite place aux amours de M. Baptiste et de Mlle Félicité, mais il ne nous est pas permis non plus de les passer complètement sous silence.

Il y a d'adorables détails dans tous les amours : amours de paysans, amours d'ouvriers, amours de soldats. Nulle part, en fait d'amour, la gaieté ni même un petit brin de ridi-

cule n'excluent la chère émotion qui fut le génie de tant de poètes.

Mais connaissez-vous l'amour des domestiques ?

Je ne donne pas Vincent Chanut pour un de ces héros de la police impossible que nous autres romanciers nous créons si aisément et avec tant de plaisir. Vincent Chanut était tout simplement un garçon réfléchi, sachant son métier sur le bout du doigt.

Du moment qu'il se glissait dans la peau de M. Baptiste, valet de pied en disponibilité, il devait jouer son rôle à la façon de l'excellent Bouffé, avec cette perfection dénuée de hardiesses qui n'est assurément pas le génie, mais qui est peut-être bien la vraie vérité.

Ce qui séduit éternellement Mlle Félicité, quel que soit d'ailleurs son nom, c'est ce je ne sais quoi qui parle de foin dans les bottes ; ce qui l'entraîne c'est l'idée que ce foin a été, non pas récolté, mais maraudé. Le pillage est ici la poésie d'état. On peut aimer l'argent gagné ; l'argent conquis est adorable !

M. Baptiste était venu, il avait vu, il avait vaincu, parce que tout en lui criait qu'il « avait de quoi. »

Ce qu'il portait sur lui, depuis ses bottes jusqu'à la fameuse épingle chevaline, depuis la cravate d'azur jusqu'au stick à pomme d'onyx accusait le choix fait par le serviteur intelligent dans les « affaires » de son maître.

Mlle Félicité, experte connaisseuse en dépouilles opimes, n'avait même pas essayé de retenir son cœur. M. Baptiste aurait pu l'épouser séance tenante, s'il l'eût voulu.

Son ambition n'allait pas jusque-là. Il avait, ce bon Baptiste, la bosse de l'obligeance : il voulait seulement se rendre utile et aider au service. Par malheur, c'était justement la chose impossible.

Quand il avait fait ses offres, en arrivant, Mlle Félicité, atteignant du premier coup aux plus extrêmes limites de la confiance, avait répondu :

— M'en parlez pas ! le service est fini. Vous avez entendu le bœuf gras, là-bas, qui a dit de fermer la porte. On ne rentrera plus. C'est du drôle de monde, vous savez bien, puisque je vous ai déjà raconté, avant-hier, la chose des trois olibrius de la semaine passée qui tombèrent au milieu de la nuit par le tuyau de la cheminée, et qu'on invita à souper. Ils sont là tous les trois aujourd'hui.

— Et l'autre ? demanda M. Baptiste, le jeune premier ?

— M. Édouard ? Un amour, celui-là ! Il a des louis d'Amérique qui valent cinq francs cinquante de plus ! Il n'est pas là, mais je crois qu'on l'attend.

— Et Germand a eu congé aujourd'hui ?

— Parbleu, fit Mlle Félicité d'un air fin.

— Vous croyez qu'on n'a pas confiance en lui ?

— J'en suis sûre.

— Et alors on a confiance en vous ?

Mlle Félicité sourit en passant ses mains sous son tablier. M. Baptiste lui rendit son sourire.

Pour le coup, Mlle Félicité crut qu'on allait en finir avec les bavardages préliminaires et aborder le bon motif. Elle ai-

guisa son regard pour lancer une œillade à fond, puis elle baissa les yeux précipitamment.

Elle ne se doutait pas du tout de ce fait que M. Baptiste, sérieux stratégiste, était en train de changer complètement ses batteries.

M. Baptiste avait dépensé beaucoup de soins et beaucoup d'adresse pour prendre cette position d'amoureux qui lui ouvrait la villa de Mme Marion ; dans son idée première, ce rôle était suffisant et sa plus grande crainte était qu'on ne lui supposât d'autres vues que celles d'un prétendu loyal.

Il comptait *aider* sa promise ; en aidant, il était à peu près sûr d'entendre et de voir. Le fait d'entrer au salon sous son déguisement pouvait être dangereux ; mais il était brave, et, comme tous ceux de son métier, il poussait l'orgueil professionnel jusqu'à croire que l'anneau de Gygès était dans sa poche.

Le terrible examen du père Preux lui-même ne l'aurait pas effrayé ; il avait souri à l'idée téméraire de servir un bock au Poussah !

Mais maintenant que la porte du salon était close, par ordre, le rôle d'amoureux ne valait plus rien. Il fallait renoncer au hasard. Au lieu de jouer une comédie sous les yeux trompés de Mlle Félicité, il fallait la mettre dans la pièce.

Ce n'était plus une dupe que voulait Vincent Chanut, il avait besoin d'une complice.

Aussi, pendant que Mlle Félicité, attendant l'effet de son œillade, avait les paupières baissées, une transformation radicale s'opéra dans la personne de Vincent Chanut.

L'enveloppe restait, mais, au lieu de la physionomie bête et prétentieuse du « gent de service » en bonne fortune, le regard de Mlle Félicité, quand il se releva, trouva un visage soucieux et sévère jusqu'à la dureté.

Elle eut peur tout de suite et resta bouche béante à écouter M. Chanut qui disait d'un ton solennel :

— C'est grave, très-grave. Au moins, ce Germand pourra prouver qu'il n'était pas là, mais vous, ma fille, votre affaire n'est pas bonne !

XXX

PORTES CLOSES

Mlle Félicité avait écouté ce qui précède avec une inquiétude croissante. Ses dents claquaient déjà quand le faux Baptiste se tut.

— Alors, c'est des voleurs ! dit-elle : je m'en doutais ! ou des sociétés secrètes !

Et comme M. Chanut ne répondait pas, elle ajouta :

— Vous venez de la part de l'administration, bien sûr !

Car il y a deux argots : l'argot filou qui dit : ***la rousse***, l'argot respectueux ou poltron qui murmure : ***l'administration***.

Les deux signifient police.

Il faut redouter ceux qui parlent le premier argot et se méfier des autres.

M. Chanut eut un sourire majestueux. et dit :

— Ma chère enfant, j'espère que, dans votre position, vous n'avez pas la prétention de me faire subir un interrogatoire.

— Ma position ! répéta Mlle Félicité. J'ai mon livret en règle, dites donc ! et mes certificats ! Et dire que j'ai donné dans le panneau ! j'aurais juré que vous sortiez de chez un mirliton de la Maison-d'Or ! Sapré mâtin de sort ! ces gail-

lards-là ont-ils du talent ! On doit vous payer gros tout de même, vous, pas vrai, à la préfecture !

Ceci fut prononcé les mains jointes et sur le ton de la plus ardente admiration.

M. Chanut fut intérieurement flatté. Ainsi l'oreille d'un académicien est-elle chatouillée même par les bravos qui descendent des cintres.

— Ma chère demoiselle, reprit-il avec bonté, je ne vous crois pas coupable…

— Comment ! coupable !

— Ah ! la paix ! s'il vous plaît ! Nous ne sommes ici ni vous ni moi pour discuter. Si vous vous comportez convenablement, je me fais fort de vous tirer d'affaire, et mieux que cela, vous aurez peut-être la prime.

— C'est donc des grands coupables ? s'écria la femme de chambre. Est-ce que leur tête est mise à prix ? Misère, tout de même, misère ! Je n'avais pas bonne idée de cette Mme Marion-là !

Puis, avec une volubilité soudaine :

— Mais, c'est égal, je me représentais les agents avec une vieille lévite toute longue, des cheveux plats, quelque chose de jaune à la boutonnière, ou de vert, et un chapeau retapé. Jamais je n'aurais cru qu'ils pouvaient prendre la tournure élégante de quelqu'un de comme il faut, surtout d'un homme de maison, stylé à la papa. C'est que ça y était, dites donc, farceur ! Combien vaut-elle, la prime ?

— Cinq louis.

— Pas cher. A-t-on assassiné ? Je jure devant Dieu mon innocence ! Et alors, c'est fini, entre nous, les simagrées de ***conjungo ?***

— Savoir !

— Ah ! Farceur ! farceur ! je n'en reviendrai jamais qu'il y a dans cet état-là des personnes si agréables ! Vous savez, on se couperait en six rien que pour vous obliger, monsieur Baptiste. Que faut-il faire ?

Je crois qu'il y eut un baiser galamment échangé. M. Baptiste répondit :

— D'abord, il faut me donner la carte exacte de l'établissement : le dedans, le dehors, le dessus, le dessous. Ensuite, me laisser le maître absolu de la maison et ne bouger que sur mon ordre. On ne s'en repentira pas.

— Ça va ! s'écria Mlle Félicité. Hormis le jeune M. Édouard, je n'ai rien pour tout ce peuple-là… et vous me ferez voir le grand bureau des mouchards, rue de Jérusalem, pas vrai, par-dessus le marché ?

Le traité ayant été ainsi conclu et signé, M. Chanut, libre de ses mouvements, commença l'attaque de la porte, qu'il ouvrit sans produire le plus léger bruit. Mlle Félicité, retenant son souffle, admirait par derrière. Nous nous souvenons que le père Preux avait éventé le stratagème uniquement par la différence presque imperceptible produite entre le plan de la porte et celui de la boiserie.

De même M. Chanut, quoiqu'il lui fût impossible de voir les hôtes de Mme Marion, éventa le contre-stratagème du père Preux à l'aide de symptômes que ni vous ni moi nous n'aurions assurément perçus : parmi ces symptômes, il faut

ranger en première ligne le vide même du discours prononcé par le Poussah. M. Chanut dut se dire que les Cinq ne s'étaient pas réunis tout exprès pour entendre de pareilles balivernes.

Quand Mylord, ouvrant brusquement la porte du salon, bondit sur la proie absente, M. Chanut était à la cuisine avec Mlle Félicité, tourmentée par une crise de sympathie, dont le cas de Calypso ni même celui de Didon, fille de Bélus, roi de Tyr, ne saurait donner la plus légère idée.

— Sapré mâtin ! dit-elle pendant que sa main tremblait en versant deux verres de fine champagne, vous êtes un homme aimable et bien conservé, monsieur Baptiste ! Et c'est sûr que vous autres de la préfecture, vous entendez l'herbe pousser ! Est-ce vrai que le gouvernement occupe aussi des dames.

Elle but les deux verres, parce que M. Baptiste n'avait pas soif, et ajouta :

— Le cœur excuse tout, pas vrai ? c'est un caprice qui me tient en votre faveur à laquelle je préfère mourir que d'y résister ! Dites qu'on se fréquentera, nous deux, et je vous donne les moyens de les voir travailler bien à votre aise, comme aux premières loges du spectacle ! Il y a l'armoire double de la chambre ronde qui servait aux anciens libertinages d'avant la Révolution. Vous serez là mieux qu'un saint dans sa niche ! venez !

Au salon, Mme Marion avait la parole.

— J'ai fait longtemps mes affaires toute seule, disait-elle, et mon vieil ami Preux peut bien avoir raison ; mes affaires n'en allaient pas plus mal. Cependant, il y a des choses qui exigent de l'aide. Tout le monde crie contre les domes-

tiques et tout le monde en a. Je n'ai pas lu beaucoup de romans, mais j'en ai trop lu encore, à ce qu'il paraît, car ce sont les romans qui m'ont donné l'idée de fonder une association dont je serais la maîtresse souveraine, et composée d'outils humains largement rétribués…

Ici, le Poussah mit quatre doigts de cognac au fond de sa chope et les but, contre le froid de la bière. C'est recommandé par les vrais amateurs.

— Ceux qui savent travailler, dit-il, n'ont pas le temps de faire des livres.

— Ces outils, continua Mme Marion, je ne les ai pas choisis : je les ai trouvés réunis. Je ne me plains pas d'eux. Je sais très-bien à quoi j'emploierai Moeris et Moffray qui, jusqu'ici, chez moi, ont l'air de vivre de leurs rentes ; et quant au jeune Donat, il m'a déjà rendu un très-grand service.

— Et il a dérangé tout votre plan ! interrompit le père Preux. C'est un aimable garçon, quoiqu'il soit tout malade aujourd'hui de l'impériale raclée qu'il a reçue cette nuit sous mes fenêtres, cité Donon.

Mylord, droit et digne sur son siège, ne daigna même pas regarder le Poussah.

— S'il faut l'avouer, reprit Mme Marion, les aides que je cherchais, je les cherchais à cause de vous, cher monsieur Preux, et contre vous. Je savais que vous m'aviez retrouvée et reconnue…

— Et vous vouliez me faire mon affaire, hé, l'enfant ?

— Fi donc ! s'écria la châtelaine.

— Dame ! riposta bonnement le gros homme, pour payer à quelqu'un un réchaud de charbon dans une chambre bien calfeutrée, comme vous fîtes au docteur Strozzi, il faut loger ensemble, et la rue Saint-Guillaume est loin de la cité Donon, ma perle !

— Quelle mémoire ! murmura Mme Marion qui le regarda en souriant.

Le Poussah poursuivit en lui envoyant un baiser :

— Continuons : vous aviez donc besoin de quelqu'un ; or, l'ancien n° 1, qui était un luron capable, va être jugé aux prochaines assises pour récidive.

— En fait de quoi ?

— En fait de meurtre.

Moeris et Moffray devinrent tout blêmes.

— J'ignorais cela, dit Mme Marion.

— Et nous aussi s'écrièrent à la fois Moeris et Moffray.

— Moi ! fit Mylord, je le savais.

— À la bonne heure ! approuva le père Preux. Le petit percera. Ma chère belle, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Marion, j'ai vu le temps où les Cinq formaient une association présentable, mais l'ancien n° 1 était le dernier bon : en prenant les autres, vous avez acheté une noix creuse. J'ai été le banquier de la confrérie à l'époque de sa gloire, mais voilà déjà plus de six mois que j'avais coupé le crédit. Allez, mon ange. Je ne suis ici que pour vous.

— Je n'ai pas besoin, reprit Mme Marion, de vous expliquer l'opération. Chacun de ceux qui sont ici a mis la main

déjà dans ce sac inépuisable. Je dois cependant vous apprendre ce que j'ai fait ; mais auparavant, et pour répondre à votre désir, mon excellent ami, je déclare que l'hôtel et le parc de Sampierre sont à vous, quoi qu'il arrive ; je m'engage, en outre, à ne point contrarier vos vues sur la jeune demoiselle qui porte le titre de princesse d'Aleix…

— Bien, bien, fit le Poussah qui avait aux lèvres un singulier sourire ; pourquoi vous intéresseriez-vous à celle-là ? Allez !

Mme Marion continua :

— Des événements éloignés de nous m'avaient mise à même de connaître, dans ses détails les plus cachés, le prologue d'un drame qui laissait vide le berceau du cadet de Sampierre. Je n'ai pas à dissimuler devant un homme qui sait par cœur ma vie, que je tiens moi-même, par un lien assez étroit, à cette famille, non pas à M. le marquis mais à sa femme, la princesse Domenica Paléologue. L'idée qui va nous enrichir tous naquit en moi au-delà de la mer. À deux mille lieues de Paris, sur les bords de l'Océan Pacifique, j'acquis cette certitude que le cadet de Sampierre vivait.

» Puis je le perdis de vue.

» Puis encore, j'eus connaissance du décès de son frère aîné, à Paris : de là mon plan.

» Je revins en France. J'ignorais que d'autres avaient combiné un plan tout pareil au mien. Je me rapprochai de Mme la marquise et n'ai pas peu contribué à développer en elle le germe de cette passion qui a couleur d'extravagance et qui la pousse à chercher un enfant, mort-né en quelque sorte, et disparu depuis vingt ans. Vous savez les sommes

considérables que Mme la marquise a prodiguées déjà pour l'accomplissement de cette œuvre.

» Je laissais faire et je suivais mon plan. Les autres pouvaient courir ; je savais que j'arriverais au but la première. Pour cela, il fallait inventer de toutes pièces le personnage que je continuerai d'appeler, s'il vous plaît le numéro 1, et qui n'a rien de commun avec celui de la Cour d'assises.

» Ce personnage devait réunir certaines conditions indispensables d'âge, de figure et de tournure. Il fallait qu'il eût habité l'Amérique…

— Et qu'il eût de vagues souvenirs, n'est-ce pas, intercala le père Preux, comme le Georges Brown de la ***Dame Blanche***… « Chantez (bis) refrain d'amour et de guerre… »

— Vous vous trompez, répliqua sérieusement Mme Marion. Fiez-vous à moi ; je suis ferrée sur les matières de l'examen. Les deux frères de Tréglave, gardiens du jeune Domenico, l'avaient laissé dans un état de complète ignorance. Notre n° 1, pour bien jouer son rôle, devait être dépourvu de toute notion à l'endroit de sa naissance. Je cherchai…

— Jusque dans les profondeurs du bal Mabille, madame la baronne !

— Et je trouvai…

— Mieux que vous ne vouliez ! s'écria le Poussah en éclatant de rire. Vous qui êtes l'habileté même, belle chérie ! tomber sur le pupille de votre ancien amoureux ! sur l'héritier lui-même ! Et n'y voir goutte !

— Le hasard avait fait, répondit Mme Marion sans rien perdre de son calme, que je ne m'étais pas rencontrée une

seule fois depuis vingt ans avec celui qui porte maintenant le nom de capitaine Blunt.

Le Poussah, qui était d'humeur taquine, s'écria gaiement :

— Aussi, quelle joie, trésor, quand vous allez pouvoir bientôt vous jeter au cou d'une si vieille connaissance !

XXXI

DEUX LETTRES

Cette fois, Mme Marion ne jugea pas à propos de répliquer.

Depuis qu'on parlait du n° 1, Mylord avait pris un air de dignité blessée.

Moeris et Moffray écoutaient curieusement. C'était la première fois qu'on les initiait si franchement à l'intrigue de la comédie. Tous les deux étaient hommes à comprendre à demi-mot.

— On avait eu cette idée de fabriquer l'héritier, dit Moeris, lors de la grande expédition d'Amérique ; une affaire Tichborne, parbleu ! prise de longueur ! Si nous avions été en Angleterre, où la loi est si commode pour jouer à cache-cache, ça aurait marché tout seul. On consulta même un médecin au sujet de la cicatrice à imiter. Le médecin répondit qu'il était trop tard et que le premier gâte-chair venu pouvait juger l'âge d'une cicatrice. Le Pernola n'aurait pas manqué d'éplucher la chose au microscope.

Mylord avait peine à contenir son agitation. Il restait immobile sur son siège, mais le sang lui montait à chaque instant au visage.

— Madame, demanda-t-il en ce moment, est-ce que vous n'allez pas enfin parler de mes droits !

— Et de l'échelle à papa, hé ! garçon ? ajouta le Poussah, qui le regarda en riant au travers de sa chope. Laisse-nous causer, ton tour viendra.

Mylord se redressa, et son regard choqua intrépidement celui du gros homme, qui dit :

— Toi, tu me plais, Fanfan. Je voterai pour toi si je suis juré quand il s'agira de te couper le cou. Allez, Laura-Maria, allez, ma fille !

— Nous n'avons désormais le temps, reprit Mme Marion, ni de nous quereller, ni de plaisanter. La pièce a duré vingt ans, mais son dernier acte va courir la poste, et dans quelques heures, tout sera fini. Ne m'interrompez plus. D'une minute à l'autre le numéro 1 peut entrer en scène…

— Ah ! ah ! fit le Poussah, à la bonne heure ! ça brûle, alors ?

Moeris et Moffray, d'un mouvement involontaire, avaient rapproché leurs sièges.

Mylord étendit la main.

— C'est moi qui suis le n° 1, prononça-t-il avec une grave émotion, je le jure ! Vous m'arracherez la dernière goutte de mon sang avant de me faire renoncer à mon nom et à ma fortune légitimes !

Comme on riait, la châtelaine dit :

— Messieurs, vous serez juges. Moi, je penche un peu pour notre ami Donat. Quand j'ai choisi le jeune homme du bal Mabille, je ne savais pas qui il était. Et, certes, si je l'avais su, j'aurais béni le hasard ; l'association des Cinq n'existerait pas et j'aurais tout bonnement rendu le fils à sa

mère, me contentant d'un ou deux millions pour récompense honnête. Mais maintenant qu'il y a tant de larges bouches autour du gâteau… le jeune homme de Mabille a son droit messieurs, il ne nous devrait rien, tandis que Donat nous devrait tout.

À ce moment, Jabain, le soldat du père Preux, se montra dans la grande allée du jardin.

Son sabre était au fourreau et Jules ne le suivait plus.

— Voilà le troisième héritier, dit le Poussah ; ce serait peut-être le meilleur de tous… Eh bien, Jabain, quelles nouvelles ?

— La nouvelle que j'ai fait la fin du chien, répondit Jabain, sans méchanceté et par légitime défense, qu'il s'était mis avec Chopé contre moi pour me nuire.

— Tu as donc trouvé le fiacre ?

— Oui, au cordon du Nord, et Chopé m'a reconnu et quand il m'a allongé son premier coup de fouet, le chien est devenu furieux, me sautant à la gorge, que j'aurais été étranglé vif sans M. Zonza, de l'hôtel…

— Le valet du comte Pernola ! s'écria Preux.

— Oui, à cheval, qu'il m'a dégagé de mon péril pour me demander où vous étiez, étant chargé d'une commission pour vous, j'entends toujours de la part de M. Zonza, de l'hôtel…

— Et où est-il ?

— En dispute, là-bas, avec un autre voisin, Joseph Chaix, de la cité Donon, qui a commencé à s'expliquer avec

lui en le tirant par la jambe et le faire tomber de cheval les quatre fers en l'air… Alors j'ai détalé, Chopé relevant M. Zonza, et j'ai communiqué un coup droit au chien, ne pouvant passer pour manquer d'indulgence envers les bêtes, puisqu'il m'affronte depuis ce matin à vouloir me dévorer.

La grosse sonnette de la porte extérieure retentit violemment.

Le Poussah fit signe à Jabain d'approcher et lui dit à l'oreille :

— Écoute bien : Lamèche et le Hotteux sont au bouchon sur la route de Sèvres avec les autres. Va les chercher. Deux hommes pour veiller le fiacre. Le reste ici, autour de la maison, pour pincer Monsieur Chanut. Gros pourboire. C'est des affaires de commerce… au galop !

Il ajouta tout haut :

— Disparais et respecte le restant des prunes !

Jabain fit demi-tour et s'éloigna en disant :

— On ne s'aimait pas, le chien et moi, c'est sûr ; mais c'est lui qui avait tort, ayant commencé, j'en lève la main !… Deux hommes au sapin, le reste en tirailleurs. Pincer Chanut. C'est facile à retenir.

Mlle Félicité se montra à la porte et dit :

— Il y a un homme déchiré, qui a l'air d'avoir été battu et roulé. Il apporte une lettre pour Monsieur Preux. Il dit que M. Preux est ici. Connais pas M. Preux.

— Donnez, bergère, fit le Poussah, et offrez un verre de vin au porteur, pendant qu'il attendra la réponse.

Mlle Félicité sortit et retourna près de Zonza qui se frottait les côtes à la cuisine, en compagnie de son vainqueur Joseph Chaix. Il y avait trêve entre eux.

Ici une explication de détail est nécessaire : le gros coup de sonnette n'appartenait pas à Zonza. Zonza était arrivé depuis plusieurs minutes et sa lettre aussi.

Félicité avait d'abord porté la lettre à son nouveau maître et seigneur, Vincent Chanut, installé bien commodément par ses soins en un lieu dont nous parlerons bientôt.

C'était sur l'ordre même de Chanut que Mlle Félicité avait délivré le message au père Preux, le véritable destinataire.

Le gros coup de sonnette venait de Joseph Chaix, également porteur d'une lettre. Nous savons que celle-là était adressée à Chanut en première ligne et, à son défaut, à M. Preux ou à Mme Marion.

Le Poussah ne fut pas long à déchiffrer la missive apportée par Zonza. Elle ne contenait que ces mots :

« Cher voisin, je ne me sens plus de force à garder tout seul ma vivante mine d'or. J'ai dû faire revenir M. le marquis de S… qui me semblait par trop exposé dans sa maison de santé, mais maintenant qu'il est seul dans ce pavillon isolé, je tremble. Je n'ai personne à qui me confier et je crains jusqu'aux domestiques de l'hôtel. Je réclame franchement votre aide. Vous y mettrez le prix que vous voudrez. Hâtez-vous, je vous attends. »

Point de signature.

Le Poussah mit sa pipe sur la table. Il but avec réflexion sa chope pleine jusqu'aux bords.

Et comme tous les yeux l'interrogeaient, il dit :

— C'est mon voisin, M. le comte Pernola, qui nous invite à finir M. le marquis de Sampierre cette nuit.

— Pourquoi ? demanda Mme Marion, exprimant l'étonnement général.

— Je ne sais pas encore, repartit le Poussah : je cherche.

Félicité ouvrit de nouveau la porte pour dire :

— C'est encore une lettre pour M. Preux.

— Qui l'a apportée ?

— Un jeune homme… qui a l'air d'avoir roulé et battu par l'autre messager.

— Donne-lui à boire, bergère, et qu'il attende.

Cette seconde lettre était de Charlotte et encore plus courte que celle de M. le comte Pernola. Avant de la lire, papa Preux dit à Mme Marion :

— Voici peut-être la réponse à votre pourquoi, ma belle.

La lettre était ainsi conçue :

« Marquis de Sampierre seul au pavillon. Saigné à blanc par Pernola, qui a en poche la fortune entière (y compris les biens de Paléologue) par contrats notariés, dont la date est antérieure à l'interdiction. Agir cette nuit ou jamais, car demain, les millions seront envolés. »

Le père Preux lut par deux fois ce laconique bulletin, puis il emplit sa chope d'un air songeur.

— Eh bien ! fit Mme Marion.

— C’est comme j’ai eu l’honneur de vous le dire, ma poule, répliqua le père Preux. Voici la réponse à votre question. La petite princesse d’Aleix, qui est de mes clientes…

— Comment ! celle-là aussi ! C’est donc vrai !

— … A l’obligeance de me prévenir, continua le Poussah, que mon futur hôtel, mes terrains et tout l’espoir enfin du nouveau Quartier-Preux naviguent vers de lointains rivages dans la poche du Pernola, déjà nommé, – lequel bandit, après avoir vidé le marquis de Sampierre, nous engage à nous occuper de ce pauvre homme.

— Et quel intérêt a-t-il à cela, maintenant ?

— En Italie, répondit le Poussah, ils ont de la capacité. Entre scélérats, ils se jouent des tours très-cocasses. On fourre dans la tête d’un collègue, n’est-ce pas, l’idée d’enlever un millionnaire à qui, préalablement, on a servi à souper…

Le Poussah cligna de l’œil. Autour de lui, les figures n’exprimaient plus la curiosité, mais bien l’étonnement que cause à un public d’amateurs un tour de force crânement exécuté. Tout le monde était déjà fixé. Mylord dit :

— Le truc est bon ! Jos. Sharp ne l’a pas dans son registre.

— Chaque pays a ses dragées, fit observer paisiblement le Poussah. Laura, ma fille, donnez-moi ce qu’il faut pour écrire et sonnez la bergère.

Mme Marion obéit aussitôt. Le père Preux traça lourdement une demi-douzaine de mots sur deux feuilles de papier qu’il mit sous enveloppe, puis il dit à Mlle Félicité, appelée par le coup de sonnette :

— Voici pour le battu et voici pour l'autre. Vous pouvez montrer ces deux autographes, en passant, à M. Chanut, l'éminent observateur qui était caché tout à l'heure de l'autre côté de la porte… avec tous mes compliments d'amitié… et prévenez les deux messagers qu'ils n'ont pas besoin de se battre en chemin. La paix est signée. Allez, ma coquine !

Dès que Félicité eut passé le seuil, le Poussah se tourna vers Mme Marion et ajouta :

— Nous autres, nous n'avons plus qu'un ennemi, c'est le Pernola – à moins qu'il ne soit notre ami intime dans une heure. Parlons bref, mais n'omettons rien ; je vous garantis que nous avons tout le temps de jouer notre partie. Ces machines compliquées sont simples comme bonjour, au fond, et Gribouille est le père de toutes les finesses. Si, par hasard, mon collègue Vincent Chanut est à portée de m'entendre, il n'a qu'à entrer, je lui offre le fauteuil de la présidence. La question est désormais de savoir si nous avons assez d'atouts pour gagner en abattant cartes sur table. Causez, mignonne ! Vous en étiez à nous dire que vous aviez mis la main sur le lingot d'or malgré vous et que, d'un instant à l'autre, le n° 1 pouvait frapper à cette porte. Ce serait fameux !… Continuez, nous sommes tout oreilles.

XXXII

MYLORD

Mme Marion consulta sa montre. Il y avait en elle des symptômes de fatigue, mais son intrépidité n'était pas entamée, et ce fut avec un calme souriant qu'elle répondit au père Preux :

— Il me reste à vous apprendre, en peu de mots, les mesures que j'ai prises vis-à-vis de Mme la marquise de Sampierre.

Ici elle donna le compte rendu très-abrégé de l'entrevue qui avait eu lieu, ce matin même, rue Saint-Guillaume ; elle dit le sommeil magnétique, provoqué par la bague aux armes de Tréglave, l'incident de la lettre-miracle, si difficile à déchiffrer, la puissance surnaturelle dont la pauvre Domenica s'était crue investie et ses velléités de despotisme.

Tout cela fut exposé avec une clarté merveilleuse, et le père Preux disait de temps en temps dans son verre :

— Quel talent ! Mais vous savez ? elle parle pour les tribunes !

Le fait est que Mme Marion, ou plutôt la belle baronne Laure de Vaudré (car dans le récit de la « consultation » elle avait arraché son masque pour tout le monde), le fait est que la belle Laure élevait de temps en temps la voix comme si elle eût souhaité d'être entendue à travers les cloisons.

Notre siècle, souvenez-vous de cela, a inventé la ***fusion à outrance***, chimie nouvelle. On fusionne entre chien et loup, entre chat et rat, entre plaie et couteau. Cicéron, de nos jours allumerait son cigare au brûle-gueule de Catilina… Vincent Chanut, invisible, devenait par le fait, tout doucement, le membre le plus important du conciliabule. On lui faisait des coquetteries.

La belle Laure glissa sur la scène du boudoir, où Mylord-Endymion lui avait montré son acte de naissance. Elle détailla au contraire, avec une évidente complaisance, la visite de M. Chanut, dont elle termina ainsi le récit :

— C'est l'homme le plus adroit que j'aie rencontré jamais ! Mon vieil ami M. Preux sait à quel point je suis désireuse de retrouver la fille de ma sœur…

— Oui, oui, interrompit le Poussah en riant, la sœur d'Amérique qui ne se conduisait pas bien ! Comment va-t-elle ?… Vincent est un joli braque ; à nous deux, nous serions capables de retrouver cette enfant-là.

— Vous n'avez pas pu la retrouver tout seul ! fit Laure dont la voix changea, exprimant une réelle émotion.

— Pas pu ! pas pu !… répéta le Poussah comme on proteste contre une injure ; entendons-nous…

Il s'interrompit et ajouta bonnement :

— C'est juste ! pas pu !… On n'est pas tout à fait sorcier, dites donc ! Allez, mignonne.

— Après avoir quitté M. Chanut et avant de venir ici, continua Laure qui baissa la voix, vous pensez bien que j'ai mis ordre à l'affaire de Tréglave. Je me suis occupée de ce

capitaine Blunt, qui a promesse d'une entrevue avec moi pour demain…

— Celui ou ceux que vous avez dépêchés chaussée des Minimes, interrompit encore le Poussah, n'ont dû trouver personne à la maison. Je connais quelqu'un qui s'est occupé aussi aujourd'hui du capitaine Blunt. Ce matin, à dix heures, il demandait M. le marquis de Sampierre à la conciergerie de l'hôtel. Pas fort, le bonhomme ! M. le marquis est arrivé au pavillon un peu après midi. Dès onze heures, sur des renseignements loyalement fournis par mon bureau, capitaine Blunt roulait en sens contraire au galop sur la route de la maison de santé, où il devait ne plus trouver personne.

— Il reviendra, dit Laure.

— Croyez-vous ?

Ceci fut lancé roide et sec. Et le Poussah but.

Personne que lui n'avait fumé dans le salon, mais sa pipe avait meilleure odeur que dix pipes ordinaires. Malgré la fenêtre ouverte on eût coupé l'atmosphère au couteau.

— En tout cas, reprit Laure, vous comprenez maintenant ma ligne de conduite. La marquise est à nous corps et âme. Désormais, le n° 1, quel qu'il soit, n'a plus qu'à paraître pour tomber dans ses bras.

— C'est un chef-d'œuvre tout uniment que votre campagne, ma perle ! déclara le Poussah. Mais la marquise ne peut ouvrir que ses bras.

— Et c'est la caisse qu'il faut ouvrir ! dit Moeris.

Moffray insinua :

— J'ai idée que Mme la baronne n'a pas fini…

— Je le sais bien ! s'écria Preux. Ah ! si vous l'aviez vu travailler il y a vingt ans ! Voyons, bijou, ne nous faites pas languir ! Est-ce vous qui avez fait revenir M. le marquis en son hôtel ?

— Non, répondit Laure. Ce n'est pas moi. À quoi bon ? Le marquis ne peut rien de plus que sa femme puisqu'il est légalement interdit.

— Et alors ?

— J'avais consulté dès longtemps Moffray… et d'autres. L'interdit, assisté de son conseil judiciaire, renaît à la puissance civile.

— C'est vrai, mais le conseil est loin. Le Pernola avait pris ses précautions. Pour réunir les parents dispersés de Sampierre et de Paléologue, il faut un temps du diable…

— Ils sont réunis, dit Laure.

Il y eut un mouvement dans l'assistance, où personne ne connaissait l'arrivée des membres du conseil de famille. Le père Preux cessa de bourrer sa pipe.

— Où ça réunis ? demanda-t-il.

— À Paris, répliqua Laure.

— Voilà un beau coup ! s'écrièrent à la fois Moeris et Moffray.

Mylord avait des gouttes de sueur aux tempes.

— Ma parole, ma parole, gronda le Poussah en posant sa pipe sur la table, c'est gentil tout plein !… Qui les a convoqués ?

— C'est moi.

— J'entends bien, mais sous quel prétexte ? au nom de qui ? et comment ?

Laure souriait.

— Que vous importe ? dit-elle. Je les ai appelés, ils sont venus, cela ne vous suffit-il pas ?

— Si fait, parbleu !… Et vous comptez présenter le petit ?

— Aujourd'hui même : cette nuit.

— Bravo ! mais lequel ?

Mylord ne respirait plus.

— Oui, lequel ? répétèrent Moeris et Moffray qui lui jetèrent un coup d'œil goguenard, pendant que le père Preux ajoutait :

— L'Américain Édouard, Donat notre gentil serrurier ou mon soldat Jabain ? Brelan d'héritiers !

Mylord se leva. Il était blême de passion.

— Vous serez généreusement payés, balbutia-t-il avec l'emphase chevrotante des gens ivres. C'est moi ! vous savez bien que c'est moi ! gentlemen ! messieurs ! mes amis ! mes chers amis ! Rien ne me coûtera. Je me ruinerai pour vous enrichir ! Et j'épouserai madame la baronne, qui sera comtesse, marquise, princesse !…

Il y eut autour de lui un éclat de rire général. Les larmes lui vinrent aux yeux : larmes de convoitise ardente où la colère se mêlait déjà.

— Je vous en prie, continua-t-il en joignant ses mains qui tremblaient, je vous en prie, laissez-moi faire cette affaire-là… madame ! oh ! madame ! Vous serez heureuse avec moi ! J'ai de l'amour pour vous ; ah ! de l'amour brûlant : seulement je ne sais pas l'exprimer parce que j'ai vécu dans l'innocence et dans la modestie. Je suis très-doux, doux comme les petits enfants ; je vous obéirai. La mollesse, le luxe, les plaisirs seront votre partage, et je vous respecterai… tenez ! comme si vous étiez ma mère !

L'hilarité redoubla sur ce mot. Mylord eut du sang dans les yeux.

Mais sa voix devint plus suppliante encore. On devinait qu'il avait envie de s'agenouiller.

Moeris et Moffray ne voyaient là qu'un fait grotesque.

Laure songeait, l'œil à terre et les sourcils froncés.

Le Poussah regardait bouche béante.

Mylord continuait :

— Nous serons si heureux ensemble ! Moi, je n'ai pas de besoins ; je vis de rien. Donnez-moi tout, je vous le rendrai. Mes mœurs sont pures. Je ne connais pas le péché…

Il s'arrêta, regarda à la ronde et dit tout bas :

— Dieu me damne ?… ne riez plus ! je ne veux plus qu'on rie !

Sa tête s'était rejetée en arrière convulsivement et tout son corps tremblait avec violence.

— Il devient enragé ! dit Moeris non sans inquiétude.

Moffray retira de sa poche sa main qui tenait un pistolet tout armé. Le Poussah murmura :

— Méfiance ! c'est un tigre !

Il n'avait pas achevé que Moffray, terrassé, roulait sur le tapis. Son pistolet était dans les mains de Mylord qui le lança par la fenêtre.

Vous ne l'auriez pas reconnu. Sa figure était terrible à voir. Son regard rouge choqua celui de Moeris qui se réfugia derrière la table.

— Je n'ai pas besoin d'arme, prononça-t-il entre ses dents serrées. Je ne suis pas méchant, mais je veux mon bien. Ne me résistez pas : j'ai tué mon père !

Le fauteuil du Poussah sauta sur le parquet. Laure dit froidement :

— Alors, vous ne pouvez pas être Domenico de Sampierre.

Mylord leva la main sur elle ; elle se croisa les bras et ajouta :

— M. le marquis de Sampierre n'est pas mort.

Toute l'effrayante colère de Mylord tomba comme par enchantement. Il recula d'un pas et jeta à Laure un regard plein de soumission timide en répondant :

— Je suis encore bien jeune et sujet à commettre des imprudences. Vous avez raison, madame, je n'ai pas tué mon père. C'était pour me vanter. On ne peut pas avoir tué un vivant, et mon père est vivant… Ah ! Jos. Sharp m'aurait puni sévèrement pour cette maladresse !… Je mangerai du pain sec et je boirai de l'eau pendant trois jours…

Il riait un rire enfantin, mais qui donnait la chair de poule.

— Trois jours ! huit jours ! Écoutez ! Vous savez si j'ai de la religion ! Voulez-vous que je vous fasse un serment sur la sainte Bible ? le serment de partager avec vous… et de faire tout l'ouvrage ! Les deux Blunt, je me charge d'eux. Ce Vincent Chanut, je me charge de lui… Et du comte Pernola et de la jeune princesse… et de tous, je l'ai dit : de tous !… Le docteur Jos. Sharp répugnait à verser le sang ; moi aussi. Le docteur Jos. Sharp enseignait : « Ne tuez pas pour moins de quatre mille livres. » Cela fait cent mille francs en argent d'ici. Combien y a-t-il de fois cent mille francs dans l'héritage de Sampierre ? Il y a cent fois, mille fois cent mille francs, n'est-ce pas ? Et plus ! Il est permis de tuer mille hommes !

Il étendit la main et poursuivit avec un sauvage enthousiasme :

— La sainte Bible n'est pas là, mais Dieu, notre Seigneur, est partout. Il punit le mensonge. Mes amis, ô mes amis ! croyez en moi qui suis désigné depuis les jours de mon enfance pour être le plus riche dans Israël ! Je suis marqué au sceau de David ! Je promets de tuer sans pitié ni relâche, au frisson de mon cœur, à la sueur de mon front : de tuer tous ceux qui sont entre moi et mon héritage, je le pro-

mets, je le jure ! Êtes-vous contre moi, que votre sang retombe sur vos têtes !

Sa main revint à son flanc. Il avait la tête haute et les narines gonflées.

Sa poitrine battait et se soulevait comme le sein d'une femme.

Dans le silence qui suivit, on entendit tinter pour la troisième fois la sonnette de la porte extérieure.

XXXIII

ÉLECTION DU NUMÉRO 1

On ne fit pas grande attention au coup de sonnette. Tout le monde, au salon, restait sous l'impression des dernières paroles de Mylord.

Il y avait dans cette étrange créature un amalgame de simplicité puérile et de tragique barbarie dont l'explosion soudaine avait changé le rire en terreur.

On se taisait ; Mylord lui-même, ayant dit sans doute tout ce qu'il avait à dire, restait immobile et muet.

Laure se rapprocha de M. Preux, qui lui avait adressé un signe interrogatif.

— C'est peut-être l'instrument qu'il nous faut, murmura-t-elle.

— Bigre ! bigre ! fit le Poussah, vous avez donc de bien rudes besognes !

— Il faut aviser, répliqua Laure. Tout à l'heure, je songeais à prendre la poste pour le Havre…

— Et le paquebot d'Amérique ? Bigre, bigre ! moi, je ne suis pas taillé pour les voyages, amour.

La porte s'ouvrit en ce moment, et Mlle Félicité montra sa figure futée.

— C'est une visite, dit-elle, une grande ; j'ai répondu que madame n'était pas à la maison, mais la princesse a insisté.

— La princesse, répéta Laure. Quelle princesse ?

— La princesse Charlotte d'Aleix.

Ce nom prononcé fit un grand silence dans le salon.

Moeris et Moffray avaient repris leurs sièges.

Le Poussah, inquiet, eut recours à son verre.

Au contraire, une expression de triomphe, vivement réprimée, vint sur le visage de Mylord.

Laure, en ce premier instant, avait perdu son sang-froid complètement.

— Et c'est Mme Marion que la princesse a demandée ? fit-elle d'une voix qui balbutiait.

— Je ne connais pas d'autre nom à madame, riposta Mlle Félicité. Est-ce que madame en a plusieurs ?

Laure sentit la morsure et se redressa.

— Jouez serré ! murmura le père Preux derrière elle. Vous savez ? ça brûle !

— Je ne connais pas la princesse… commença Laure en s'adressant à Félicité.

Mais Mylord l'interrompit pour dire froidement :

— Madame, vous vous trompez, vous la connaissez, et il faut recevoir !

Le père Preux souffla :

— Demandez si la minette est accompagnée.

— La princesse est-elle seule ? interrogea Laure.

— Elle a sa dame de compagnie, répliqua Félicité qui semblait être aux anges, et un jeune monsieur qui s'appelait hier Édouard Blunt… Madame le connaît aussi, celui-là… et qui m'a prié de l'annoncer aujourd'hui sous le nom du comte Domenico de Sampierre.

— Ça se gâte ! dit Moeris à Moffray. Mlle d'Aleix va nous reconnaître !

Laure éprouvait une véritable angoisse. Elle avait cru son secret bien gardé : Charlotte ne connaissait que Mme de Vaudré. Édouard n'avait vu que Mme Marion. Qui donc l'avait trahie ? Et que faire ?

Au travers même de sa détresse, une pensée de femme passa : Ce gros homme, ces odeurs de bière et de pipe qui emplissaient le salon, tout cela lui fit honte.

— Non ! dit-elle. Je ne puis recevoir… Je ne le veux pas !

— Il le faut ! prononça Mylord, dont l'accent était impérieux de nouveau.

— Je crois qu'il a raison, appuya le Poussah : on verra venir.

Félicité dit :

— Ils attendent.

— Mais cette atmosphère de mauvais lieu… fit Laure : dans un salon ! chez moi !

— Oh ! quant à cela, interrompit le père Preux, la minette ne craint pas ma pipe. Elle la connaît bien, la pauvre chatte !

Mylord tira Laure par sa manche.

— Ce n'est pas ici qu'il faut les faire entrer, dit-il, à cause des fenêtres.

Laure le regarda. La figure de Mylord était blanche et froide, mais ses yeux flambaient.

— Dans la chambre ronde, poursuivit-il, il n'y a pas de croisées.

— Eh bien ! fit Laure : qu'importe cela ?

— Donnez l'ordre qu'on les reçoive dans la chambre ronde. Cela importe beaucoup.

Laure hésita. En le regardant, elle se sentit frémir.

— Faites entrer au boudoir, dit-elle pourtant.

C'était ainsi qu'on désignait ordinairement la chambre ronde.

Félicité disparut aussitôt. Dès qu'elle fut partie, Laure demanda à Mylord :

— Pourquoi avez-vous parlé de fenêtres ?

— Parce que tout passe par les fenêtres, les cris et les gens.

— Pas de bêtises, dit le Poussah. Je m'oppose à toute violence avant que j'aie décampé !

— Moi aussi, dit Moffray.

Et Moeris ajouta :

— Si nous étions dans la savane américaine…

— Nous sommes à Ville-d'Avray ! interrompit le père Preux. Je plaisantais quand je disais tout à l'heure : Vincent Chanut nous entend et nous voit. Ce n'est pas le Pérou que cet homme-là. Mais ce qu'il y a de bien sûr c'est qu'il rôde autour de nous : je le flaire… Mes pauvres enfants, j'ai idée que l'affaire est manquée. C'est dommage, nous l'aurons perdue belle !

— Je réponds de Vincent Chanut, prononça Mylord si bas qu'on eut peine à l'entendre.

Laure se rapprocha de lui. Ils avaient tous deux la même pâleur.

— Dame ! grommela le père Preux, ce n'est pas impossible… Fanfan, tu t'en charges tout seul ?

— Tout seul ! répéta Mylord.

Laure était muette.

— Ça fait un, reprit le Poussah.

Mylord répliqua :

— Dites les autres.

— Il y a la bonne, cette Mlle Félicité.

— Je réponds de la bonne.

Laure lui serra la main.

— Et le cocher qui a amené la princesse, continua M. Preux.

— Je réponds du cocher, dit encore Mylord.

— Et Chopé.

— Et de Chopé… Après ?

— C'est absurde ! s'écria Moffray.

— C'est monstrueux et idiot ! ajouta Moeris.

Laure lâcha la main de Mylord et se laissa retomber sur son siège.

Mylord resta debout et isolé.

Sa tête blonde penchait sur son épaule et lui donnait une apparence de faiblesse.

Il avait l'air si jeune qu'on eût dit un enfant.

— Cela fait sept, murmura-t-il : avec les trois de la chambre ronde : cela fait sept en tout.

— En tout ! répéta Moffray, à Charenton, bonhomme ! c'est fini, je n'en veux plus !

— Moi, s'écria Moeris, je donne ma démission et je m'en vais !

— Alors, cela fait neuf, dit Mylord paisiblement : deux de plus !

Il les regardait.

Le terrible Moeris, qui avait fait un pas vers la porte, s'arrêta. Moffray demanda au père Preux :

— Ah ça ! est-ce que vous allez vous mettre là-dedans, vous ?

Le père Preux secouait les cendres de sa pipe. Il répondit :

— Dedans, non, jamais. Je suis un homme établi : j'ai de quoi vivre.

Ses gros yeux couvaient le visage impassible de Mylord.

— Il vient de Londres, ajouta-t-il. Quand les Anglais s'en mêlent… et puis on ne retrouvera pas une opération pareille. Après tout, s'il prend l'affaire… J'ai idée qu'il a son plan, cet amour-là… eh ?

Ceci était une question. Mylord y répondit par un signe de tête affirmatif.

— Qu'il expose son plan, alors ! dit Moeris.

— Permettez ! dit le père Preux, cela le regarde. Je n'ai qu'une question à lui adresser : a-t-il besoin de nous ?

— Non, répondit Mylord, vous me gêneriez.

— En ce cas, nous pouvons nous en aller ?

— Quand vous voudrez.

Le Poussah souffla bruyamment et dit :

— Au cabestan ! Un coup de main ! capitaine Moeris-Fracasse ! à l'aisselle droite ! Et vous, Moffray, à la gauche ! Appelez mon soldat Jabain qui doit avoir fini les prunes. Nous allons procéder à l'embarquement tout de suite.

Pendant que Moeris et Moffray donnaient le coup de main demandé pour démarrer papa Preux, et que Jabain, vainqueur de Jules, descendait la grande allée, Mylord prit à part Mme la baronne de Vaudré pour lui dire :

— Vous, vous restez.

— Ah !… fit-elle seulement, car les paroles ne lui venaient point.

— Pas jusqu'au bout, reprit Mylord, mais seulement pour tenir un instant compagnie à vos visiteurs qui attendent dans la chambre ronde.

— Ah !… dit Laure pour la seconde fois.

— C'est pour ne pas manquer à la politesse, poursuivit Mylord qui la regardait durement, et pour savoir un peu ce qu'ils ont dans leur idée. S'ils venaient faire des propositions, par hasard…

— Eh bien ?

— Eh bien ! répéta Mylord.

Il hésita, puis il dit :

— Faites comme vous l'entendrez, mais je refuse d'avance le partage : il me faut tout.

Il se reprit pour ajouter :

— À nous deux, bien entendu, puisque nous ne faisons qu'un.

Après quoi, il tourna le dos.

Jabain, Moeris et Moffray avaient mis le Poussah sur ses pieds. Mylord revint vers eux.

— Vous allez, dit-il d'un ton de commandement, monter en voiture…

— Ça, c'est certain ! voulut répliquer le père Preux.

— Je vous prie de m'écouter sans m'interrompre. Vous ferez arrêter la voiture au tournant de la rue, ici près et vous attendrez.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Mme Marion vous rejoindra en ce lieu.

Il coupa la parole au Poussah en poursuivant :

— Ne discutez pas.

— Ne discutons pas ! fit le père Preux, qui essayait de garder sa bonne humeur cynique. Au tourniquet, vous autres ! Et levons l'ancre ! eh ho ! Bonsoir, petit.

Mylord l'arrêta.

— Un mot encore, dit-il. Nous nous entendons bien, n'est-ce pas ? je suis le n° 1 ?

— Pourquoi pas ? grommela le Poussah d'un ton évasif.

— Dites oui, tout simplement.

— Eh bien ! oui.

— Et les autres ?

— Oui, dit Laure, la première.

De mauvaise grâce, Moeris et Moffray répétèrent ce mot.

— C'est-à-dire, continua Mylord dont la taille semblait grandir, que je suis non-seulement le comte Domenico de Sampierre, mais encore votre maître à vous… à vous tous ! Dites oui.

Tout le monde obéit, cette fois.

— C'est bien conclut Mylord. Allez et marchez droit ; vous aurez de bons gages si je suis content de vous.

XXXIV

LA CHAMBRE RONDE

Le concierge Cervoyer prêta aussi main-forte pour opérer la translation du Poussah, qui atteignit la voiture grâce à ce concours de dévouements. Cervoyer s'était attelé du même côté que Jabain. S'il avait connu le sort de Jules… Mais la mort de ce fidèle gardien devait passer inaperçue au milieu des catastrophes dont Cervoyer allait être le témoin.

Quand on eut hissé papa Preux dans la voiture dont le fond tout entier était un peu étroit pour lui, Moeris et Moffray s'assirent sur le devant et demandèrent ensemble :

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— On ne sait pas au juste, repartit le Poussah. Si le petit est un pierrot, on s'assoiera dessus. Si c'est un mâle, et ça m'en a l'air, il tirera les marrons tout brûlants du feu. On laissera refroidir, et on verra voir à les manger. Attendons la fin.

Au salon, Mylord était resté seul avec Mme la baronne de Vaudré qui voulut obtenir de lui quelques mots d'explication.

— Menez-moi, dit-il au lieu de répondre, à l'endroit où vous serrez votre bois à brûler et ordonnez à votre servante de mettre tout en ordre ici. J'ai besoin qu'elle soit occupée.

Il appuya sur ces derniers mots.

Laure fit ce qui lui était commandé.

Elle se sentait chanceler au bord d'un dénouement terrible.

Et comme le père Preux, elle se demandait en frémissant si cet enfant était un grotesque, jouant au hasard et parodiant le sang-froid des algébristes du crime, ou bien si c'était vraiment un de ces monstrueux élus qui gagnent toutes les batailles du mal et rétablissent les situations impossibles à force de génie et de perversité.

Jusqu'alors, Laura-Maria n'avait pas trouvé son maître. Elle avait réglé elle-même le degré d'audace et même de témérité qui pouvait être atteint mais non point dépassé sur le ténébreux terrain de ses luttes.

Sa diplomatie était bien à elle ; à elle aussi appartenaient les procédés de sa stratégie. Ce matin encore, elle travaillait froidement et sûrement, conduisant sa partie d'échecs avec cette hardiesse que le proverbe recommande d'allier à la prudence.

Mais, depuis quelques heures, un étonnement l'avait prise, un trouble était entré dans ses combinaisons.

L'outil qu'elle avait aiguisé s'était tout à coup animé dans sa main.

L'instrument n'obéissait plus, il menaçait.

Et de tous côtés, au même instant, les événements se mettaient à menacer aussi.

L'homme qu'elle craignait peut-être le plus au monde, Laurent de Tréglave, le frère du vicomte Jean assassiné, sortait de terre.

Par une chance prodigieuse, elle avait mis la main, sans le savoir, sur l'héritier véritable de Sampierre en cherchant un imposteur et il lui était interdit d'utiliser cette bonne fortune qui se retournait contre elle.

Il y avait enfin le père Preux, ce gros coquin, plus dur que le caillou, qui savait par cœur son passé et comptait le lui mettre sur la gorge comme un couteau.

Et, pour combattre tout cela, elle n'avait à sa solde que deux comparses, Moeris et Moffray, gagés par elle à la légère pour accomplir la besogne terre à terre qu'on a coutume de confier aux coulissiers de l'intrigue parisienne.

Elle avait cependant fait ses preuves de vaillance indomptable. Elle avait commencé à dessiner bravement, dans son entrevue avec M. Chanut, son plan de défense contre Laurent de Tréglave, ce paladin qui pouvait être, en définitive, reconquis d'un mot ou d'un sourire ; elle avait des raisons pour croire que Édouard Blunt, révélé à l'improviste comme étant le vrai fils de Sampierre, lui appartenait encore.

Quant aux menées de Pernola, loin de lui nuire, elles la servaient, puisqu'en les combattant, même au grand jour, elle se donnait tout naturellement le beau rôle, et aussi, puisque ces menées lui fournissaient prétexte d'agir dans l'ombre : le plus plausible et le plus méritoire de tous les prétextes.

Rien n'était donc perdu avant la minute exacte où Mlle Félicité avait prononcé au seuil du salon le nom de la princesse d'Aleix.

À dater de ce moment, toute la ligne de combat de Laure se trouvait bouleversée.

La marquise Domenica, si laborieusement prise au piège, lui échappait ; la présence de Charlotte allumait tout à coup un flambeau dans cette nuit.

Et Domenico de Sampierre (on l'avait nommé en toutes lettres) était avec Charlotte !

Dans une heure, si ce n'était déjà fait, la marquise allait embrasser son fils.

Il y avait eu jusqu'alors très-peu de rapports entre Mme la baronne de Vaudré et la princesse d'Aleix.

Lors de leur première rencontre aux eaux, en Allemagne, on aurait pu croire à un mouvement de réciproque sympathie, mais la droite et fière intelligence de la jeune fille avait bien vite inquiété Laure, tandis que Charlotte elle-même était repoussée par un vague sentiment de défiance.

Maintenant, c'étaient deux ennemies.

Charlotte avait vu en Laure une rivale, ne fût-ce que pendant un instant, et Laure trouvait Charlotte sur son chemin à la dernière heure, comme un obstacle qu'il était presque impossible d'écarter.

C'était Charlotte qui la jetait en proie à Mylord, tyran inconnu et imprévu. La menaçante arrivée de Charlotte avait fourni à Mylord l'occasion de proclamer lui-même son autocratie avec une audace effrontée.

Et c'était Charlotte aussi, par le fait, qui condamnait Édouard Blunt – le vrai n° 1 dans la pensée première de Laure.

Tout l'ancien plan était détruit. Mylord prenait violemment la place d'Édouard Blunt.

Il ne s'agissait plus désormais ni de résister à Mylord, ni même de discuter avec lui. L'heure brûlait.

Mylord demanda :

— La chambre ronde a-t-elle d'autres issues que les deux portes connues de moi, donnant dans la salle à manger et dans le billard ?

— Non, répondit Laure.

Elle appela Félicité pour lui dire, selon l'ordre reçu :

— Vous allez faire le salon sur-le-champ, à fond.

— Il en a besoin ! répliqua Félicité. Du monde comme ça, ça laisse de l'engrais comme des bêtes.

Exécutant le second commandement de Mylord, Laure le conduisit au bûcher qui renfermait, en même temps que le bois de cheminée, de grosses bottes de brindilles, produit de la taille des massifs.

À cette vue le regard de Mylord brilla.

— Maintenant, dit-il, à l'œuvre, allez rejoindre vos visiteurs. Sachez d'eux le plus que vous pourrez, et vite, car vous n'avez pas beaucoup de temps.

Ils étaient dans la salle à manger. Le regard de Mylord furetait comme s'il eût cherché quelque chose.

— Voilà ! fit-il en apercevant le timbre d'appel qui était sur le buffet, ce sera le signal ; quand vous entendrez tinter, vous sortirez vivement en disant à vos hôtes : « Excusez-moi, je suis à vous dans un instant. »

Il poussa Laura vers la porte du boudoir, dont il tourna lui-même le bouton.

Nous connaissons déjà la « chambre ronde » ou « sans fenêtres », et nous savons que c'était un débris des temps joyeux où la finance luttait de bonne humeur avec la noblesse. Ce charmant réduit faisait contraste avec le reste de la maison bâti bourgeoisement.

La coupole, percée par un ciel à jour d'où tombait la lumière, était ornée de peintures galantes, ainsi que les lambris.

Vis à vis de la porte, ouvrant sur la salle à manger, et qui avait dû être unique, dans l'origine, une autre porte, plus récemment percée, communiquait avec le billard. Édouard et princesse Charlotte attendaient en ce lieu.

En entrant, Laure crut voir la porte qui faisait face (celle du billard), trembler ; mais c'est là un effet pneumatique qui se produit fréquemment dans les chambres bien closes.

Laure n'y aurait point pris garde, si elle n'eût remarqué les regards de Charlotte et d'Édouard, précisément dirigés sur cette porte.

Tous les deux se levèrent à la vue de Laure. Ils avaient l'air ému des gens qui ont failli se laisser surprendre.

Et pourtant, toute la largeur de la pièce les séparait l'un de l'autre. Édouard était très-près de la porte du billard, tandis que Charlotte occupait un fauteuil, non loin de la porte d'entrée.

Laure se dit :

— Il y avait quelqu'un là !

Et elle songea tout de suite à Vincent Chanut.

Laure put remarquer encore que Mlle d'Aleix ne manifesta aucun étonnement à sa vue. Son trouble était d'une autre nature et beaucoup plus profond.

La bonne Savta, assise sur la borne de velours qui occupait le milieu du boudoir, se leva la dernière et fit la révérence.

Quant à Laure elle-même, c'est à peine si nous avons besoin de dire que, en apparence, elle avait repris tout son calme.

C'était une femme de combat, et une joueuse ; vous savez l'histoire de ce joueur qui souriait en perdant des millions, mais qui se déchirait la poitrine avec ses ongles.

Laure salua Charlotte et tendit sa main à Édouard qui la prit.

— Eh bien ! dit-elle en promenant son regard plein de sérénité de la jeune fille à son compagnon, voici donc mon grand mystère percé à jour ! Vous me devancez de quelques heures. Je ne comptais pas retirer mon masque avant ce soir…

Elle allait continuer, Charlotte l'interrompit :

— Madame, prononça-t-elle à voix basse, nous ne vous jugeons point. Les raisons que vous devez avoir pour cacher votre nom sont bonnes, je le suppose, mais ce secret vous appartient et n'appartient qu'à vous. Nous ne serions pas venus, je vous supplie de le croire sans une absolue nécessité.

Comme elle s'arrêtait, prise d'hésitation, Laure s'assit sur le canapé, auprès de Savta et demanda :

— Qu'y a-t-il donc, princesse ? Voilà que vous m'effrayez !

Elle ajouta en adressant un sourire oblique à la gouvernante :

— Il n'y a que vous ici, chère bonne dame Savta, pour vous contenter d'un seul nom.

— Si vous savez le mien, le vrai ! s'écria Charlotte vivement, je vous prie en grâce de me le dire !

Le sourire de Laure devint doux et bon.

— Vous êtes destinée à m'aimer, chère enfant, murmura-t-elle… Est-ce que, vous aussi, vous avez eu défiance de moi, Édouard ?

— Non, répondit celui-ci. Depuis ce matin, je vis dans un rêve. Il n'y a qu'une chose qui soit claire pour moi : ma vie entière appartient à celle-ci, quel que soit son nom.

Il regardait Charlotte avec tout son cœur.

Pour la seconde fois, Laure lui tendit la main.

Puis elle reprit en s'adressant à Mlle d'Aleix :

— Je crois deviner le motif de votre visite. Vous veniez me parler de Pernola et de M. le marquis de Sampierre ?

Charlotte repartit :

— Je venais vous dire ne sachant à qui demander secours : quel que soit le but de vos efforts, ils sont ruinés et rendus inutiles ; je venais vous dire : le comte Pernola est

maître de toute la fortune de Sampierre et de toute la fortune de Paléologue.

— N'est-ce que cela, fit Laure, qui souffrait terriblement, mais qui ne perdit point son sourire.

XXXV

SECOURS CONTRE L'INCENDIE

À ce moment, la bonne Savta avait fait effort pour comprendre, ne fût-ce qu'un peu, la langue qui se parlait ici. N'ayant pu y réussir et habituée de longue main à ce résultat, elle ferma les yeux tout doucement pour essayer un petit somme, cinquième ou sixième chapitre de sa sieste.

Le jour allait tombant depuis le commencement de l'entrevue.

— Ce que j'ai fait, reprit Laure toujours souriante et jouant avec la main d'Édouard, c'est-à-dire ce que vous savez de moi et aussi ce que vous ne savez pas, je l'ai fait, non pas pour vous, princesse, mais surtout pour sa mère, à lui, qui est ma meilleure amie : la bonne, la chère Domenica. J'ai eu beaucoup d'obstacles à soulever, et pour vous apprendre au moins un détail entre mille, ce nom de Mme Marion fut pris par moi en louant cette maison où nous sommes, et cette maison fut louée parce que je prévoyais le cas où le comte Domenico de Sampierre, traqué par ceux qui ont intérêt à contester son origine, aurait besoin d'un asile sûr… vous m'entendez bien : d'un asile. Sa vie même était menacée. Et comme il s'est découvert trop tôt, avant l'heure fixée par la plus simple prudence, sa vie est plus menacée que jamais.

Sur la joue décolorée de Charlotte, une larme roulait.

— Que croire ?… balbutia-t-elle.

Car, dès que Laure ouvrait la bouche, il y avait un vent de persuasion dans l'air.

— Il faut croire, s'écria Édouard en riant, que je ne suis pas un bien grand clerc, mais que j'en vaux un autre quand il s'agit d'un guet-apens. Je compte me défendre de la belle manière !

— Il faut croire encore, ajouta Laure doucement, il faut croire surtout que ceux qui ont veillé sur lui jusqu'à présent ne choisiront pas l'heure du danger pour fermer les yeux… Maintenant, princesse, expliquez-vous, je vous prie, et dites-moi comment M. le comte Pernola s'y est pris pour dévaliser son malheureux parent.

Au moment où Charlotte ouvrait la bouche pour répondre, un bruit léger se fit du côté du billard. On eût dit qu'une clé tournait avec précaution dans la serrure.

Charlotte prêta l'oreille, mais le bruit ne persista pas.

Elle donna alors à Mme la baronne de Vaudré des renseignements clairs et précis sur ce qui s'était passé au pavillon du jardin de Sampierre entre Pernola et le marquis. Elle n'avait certes pas tout entendu, mais sa finesse native comblait les lacunes, et quand elle eut achevé, Laure savait au juste à l'aide de quel stratagème le Pernola avait pu emporter, comme un filou glisse la montre volée dans sa poche, la presque totalité de deux immenses fortunes.

La physionomie de Laure aurait été curieuse à suivre pendant qu'elle écoutait Mlle d'Aleix. L'observateur le plus subtil aurait eu peine à deviner si le regard qui se voilait sous ses paupières à demi-closes, exprimait la tendresse ou la haine.

Une chose qui sautait aux yeux c'était l'étonnement, disons mieux, l'admiration inspirée à Mme la baronne par la dextérité singulière avec laquelle Pernola avait exécuté son tour d'escamotage.

Elle ne prit pas tout de suite la parole ; elle était frappée, elle mettait laborieusement de l'ordre dans son jeu.

Pendant qu'elle réfléchissait, elle eut un brusque sursaut.

Le timbre venait de retentir dans la salle à manger.

Laure avait presque oublié…

Elle se leva sans précipitation et dit d'une voix un peu tremblée (mais ce qu'elle venait d'entendre expliquait du reste son émotion) :

— Excusez-moi si je vous quitte. Ce que je viens d'apprendre nécessite des mesures immédiates et je vais donner mes ordres. « Je suis à vous dans un instant… »

Elle sortit, et tout de suite après son départ, le bruit de clef qu'on avait entendu du côté du billard se produisit dans la serrure de la salle à manger.

Édouard et Charlotte étaient seuls, car la bonne Savta voyageait en ronflant dans le pays des rêves. Ils ne prirent pas garde à ce bruit.

La nuit venait. La coupole vitrée n'envoyait plus qu'une douteuse lueur.

Dans la salle à manger, de l'autre côté de la porte, Laure avait trouvé Mylord, en bras de chemise, les cheveux en désordre et la sueur au front.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle en voyant tout contre le seuil un amoncellement de bois et de branches sèches.

— Ce n'est rien, répondit Mylord qui l'entraîna dans la pièce voisine. Vous avez une minute pour faire votre rapport.

Et comme elle voulait interroger de nouveau, il lui serra le bras si brutalement qu'elle étouffa un cri de souffrance.

— Parlez ! ordonna-t-il. Je suis le maître !

Laure obéit. Quand elle eut achevé, Mylord se pressa les tempes à deux mains.

— C'est bien ! dit-il enfin : voilà une bonne affaire. C'est ce que Jos. Sharp appelait « vider la guêpe. » il faut bien des mouches pour faire le miel. Ce Pernola est la mouche ; il a fait le miel : nous le viderons.

Il eut un rire rauque, puis il reprit :

— Et maintenant, en route ! Pas un mot aux autres, c'est moi qui ferai tout, je l'ai promis.

— Dites-moi au moins… commença Laure qui ne pouvait dominer son effroi.

— Rien ! Tout me regarde, et rien ne regarde que moi !

Il la conduisit jusqu'à la porte du salon où Félicité battait les tapis à la fenêtre en grondant, et reprit :

— Cette fille en a encore pour une demi-heure. Voyons ! prenez congé de moi à haute voix et priez-moi poliment de vous attendre, sans quoi, je n'aurais aucun prétexte pour rester après vous.

— Félicité, dit Laure obéissante, faites vite, ma fille, je vais revenir et monsieur m'attend.

Félicité pensa :

— Quel malheur ! j'aurais dîné avec M. Baptiste.

Mylord accompagna Laure jusqu'à la porte extérieure où les mêmes paroles furent répétées pour Cervoyer.

Puis Mylord ajouta tout bas :

— Que tout le monde soit sur le pont ce soir, de bonne heure. Nous avons à régler le sort de Pernola, celui du capitaine Blunt et celui de ce Chanut, si je le manque ici par hasard… Quant à ma mère la princesse, à mon père le marquis et aux puissants seigneurs du conseil de famille, ne craignez rien ; j'ai mon acte de naissance que vous connaissez, et j'ai un témoin que vous ne connaissez pas. Je suis sûr de moi… À bientôt !

Mylord rentra précipitamment dans la maison où la nuit se faisait partout. Il prit dans le bûcher une pleine charge de bois et se rendit au billard.

Le billard, nous nous en souvenons, formait un des accès de la chambre ronde. L'autre accès s'y faisait par la salle à manger.

Au moment d'entrer au billard, Mylord y crut entendre un faible bruit.

Il s'arrêta en dehors du seuil et prêta l'oreille.

— Le Chanut est là ! pensa-t-il en retenant son souffle. Et il travaille la serrure pour entrer dans la chambre ronde avec les autres. Bonne idée qu'il a ! Tout me réussit !

Le bruit dura une minute, puis la poitrine de Mylord se souleva.

— Il a ouvert ! murmura-t-il. C'est un vrai homme ! Le voilà tout vif dans le trou !

Il entra au billard où il n'y avait plus personne et déposa sa charge de bois contre la porte du « trou » qui contenait « tout vifs » selon son estime, non-seulement Charlotte, Édouard et Savta, mais encore Vincent Chanut. La porte de la chambre ronde fut fermée par dehors sans produire le plus léger son, et cette fois, Mylord poussa les deux verrous.

Le bois fut relevé en bûcher ; une allumette chimique grinça et prit feu. Les brindilles amoncelées fumèrent.

Puis Mylord, faisant le grand tour, regagna la salle à manger où des préparatifs semblables étaient faits d'avance.

Une seconde allumette pétilla et Mylord mit le feu au bûcher. Il se hâtait, il est vrai, mais avec soin et méthode. Il avait le tranquille enthousiasme des forts.

La foudre eût éclaté qu'il ne l'aurait pas entendue.

Comme il avait fait pour le billard, il ferma la salle à manger avec une sûreté de main diabolique, puis il s'élança dans l'escalier qu'il grimpa quatre à quatre.

Tout en haut, il souleva la tabatière donnant accès sur le toit, et rampa jusqu'à la lanterne vitrée qui terminait la coupole de la chambre ronde.

— Ça va être curieux, gronda-t-il entre ses dents serrées. Jos. Sharp aurait voulu voir cela !…

Laure, cependant, gagnait le coude de la route où stationnait la voiture qui contenait ses compagnons. Elle avait la poitrine oppressée et le souffle lui manquait.

Quand le père Preux la vit arriver ainsi chancelante, il dit à ses deux compagnons :

— Le n° 1 est un bon ! ça va rouler ! gare dessous !

On eut beau interroger Laure, elle resta muette comme une morte.

Elle pensait encore pourtant, puisque ses dents serrées craquaient.

La voiture prit le grand trot dans la direction de Saint-Cloud.

Environ un quart d'heure après ce départ, Félicité sortit de la maison en criant au feu. Cervoyer, qui venait d'apercevoir la fumée montant comme une tour au-dessus des toits, clamait déjà dans la rue, et Mylord, la chemise brûlée, la figure noircie, ordonnait par une fenêtre ouverte de courir au poste des pompiers.

Et Félicité disait :

— En voilà un qui en vaut dix pour la besogne ! Si M. Baptiste allait être rôti, tout de même, quel dommage, on n'a pas entendu un cri !

— Et les trois qui sont venus en visite ? demanda Cervoyer. Je ne sais pas seulement si la baraque est assurée !

Certes, Félicité ne se trompait point. Depuis une heure, Donat, dit Mylord, s'était montré actif et vaillant au degré suprême. Le docteur Jos. Sharp lui-même eût avoué que sa

théorie était glorieusement dépassée par la pratique de son élève.

Il avait accompli, en effet, la besogne de dix hommes, et quand son visage zébré de sueur et de fumée parut dans le cadre de la fenêtre, vous eussiez juré qu'il sortait du beau milieu de la fournaise.

Félicité lui cria d'en bas :

— Voyez voir, puisque vous y êtes : dans l'armoire double, à droite de la cheminée du salon. Il y a quelqu'un dedans. L'armoire donne aussi dans le billard. Appelez M. Baptiste, et il vous ouvrira par le billard, si le pauvre homme est encore en vie.

Mylord se replongea dans le noir et peu d'instants après, on vit les flammes jaillir au-dessus des toitures.

— C'est la vitrine de la chambre ronde qui vient d'éclater, dit le concierge. Adieu va ! c'est stupide de ne pas s'assurer, – quand on est pour brûler.

La foule s'amassait, cependant. Quelques secours s'organisaient tant bien que mal. On causait beaucoup, on discutait davantage, mais on agissait peu. L'eau manquait et aussi les seaux. À chaque instant, quelqu'un se détachait pour courir aux pompiers, mais d'autres arrivaient. Et les langues d'aller : Qui était cette madame Marion ? Comment le feu avait-il pris chez elle ? Ah ! Quelle année pour les incendies !

Une chose dominait tout le reste : l'admiration pour Mylord, ce jeune héros qui s'efforçait seul à l'intérieur de la maison en flammes.

Vers ce moment, la voiture qui emportait Laure et ses compagnons montait la côte de la Porte-Jaune avant d'arriver à Saint-Cloud. Depuis Ville-d'Avray, Laure n'avait pas prononcé une parole.

En haut de la côte, Moeris, qui était à la portière de droite à reculons, dit tout à coup :

— Tiens ! tiens !

Moffray se pencha.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà quelque chose qui flambe !

Le Poussah essaya de retenir Laure, mais elle lui échappa et la moitié de son corps passa par la portière de gauche.

Sans Moffray, elle fût tombée sur la route.

Une lueur rougissait le ciel au-dessus des réserves du parc.

On retira Laure évanouie. Elle n'avait même pas poussé une plainte.

Le père Preux dit en la regardant :

— Si elle savait ce que c'était que princesse Charlotte…

Puis il ajouta, soupirant comme un bœuf :

— ***De profundis !*** Je ne retrouverai jamais une si jolie minette pour bourrer la pipe à papa… mais j'aurai le lopin de terre !

XXXVI

ANTIQUITÉS

Quand les pompiers arrivèrent, la maison de Mme Marion était une braise. Les pompiers firent leur devoir. On parvint à sauver le salon, l'antichambre et la cuisine, c'est-à-dire, les constructions neuves : quant à la chambre ronde et à ses abords, il n'en resta qu'un tas de cendres.

Ainsi périt la Folie-Gaucher, l'échantillon le plus important des richesses archéologiques de Ville-d'Avray.

On remarqua une chose singulière et qui fournit un thème curieux de conversation, pendant plusieurs semaines, aux personnes instruites de la localité.

Il est bien connu, en effet, par suite des recherches infatigables du roman moderne, que les pères de nos financiers actuels ne se refusaient rien. Leurs *folies* ou petites-maisons étaient machinées avec le même soin que les dessous de l'Opéra. En touchant leurs parquets du bout de leur jonc à pomme d'or, ils faisaient surgir toutes sortes de merveilles : des tables servies, des ballets réglés, des étangs de nectar ou des parterres de fleurs.

L'argent, qui était coquin en ce temps-là comme aujourd'hui, avait du moins du goût pour la féerie.

Eh bien, chacun put voir, en cette circonstance, une preuve de la véracité savante des romanciers.

Au milieu des ruines de la chambre ronde, un grand trou, de forme carrée, s'ouvrait dans le parquet.

Il communiquait avec les caves, où l'on trouva tout un système de poulies galantes et d'agréables chaînes de transmission.

Ni Mlle Félicité, ni Cervoyer lui-même n'avaient eu connaissance de ces antiquités avant la catastrophe.

C'est ainsi que nous marchons, du matin au soir, sans nous en douter, sur l'histoire inconnue de notre pays.

Dans l'armoire double attenant d'un côté au salon, de l'autre au billard, et dont la serrure avait été « maniée », Mlle Félicité ne trouva rien qui pût lui donner des nouvelles de cet infortuné M. Baptiste.

Nulle part, on ne découvrit aucune trace des deux femmes et du jeune homme qui étaient venus en visite, savoir : la princesse Charlotte d'Aleix, le comte Dominique de Sampierre et Savta, fanatique de la sieste.

Cervoyer les cherche encore.

Quant à Mylord, ce jeune héros, dont on avait vu la tête inclinée et la blonde chevelure au milieu des flammes, il avait disparu.

Sans doute pour soustraire sa modestie au témoignage de l'admiration générale.

XXXVII

TOILETTES DE MYLORD

Vers huit heures et demie du soir, un jeune homme qui portait justement la tête penchée vers l'épaule droite sortit des bois de Fausse-Repose, par une des coulées descendant à l'étang de Ville-d'Avray. Il avait les habits en désordre, les cheveux mêlés et le visage noir comme celui d'un charbonnier.

Il gagna l'eau d'un pas tranquille et se lava d'abord le visage et les mains, puis il rentra sous bois pour remettre autant que possible de l'ordre dans sa toilette. Cela il ne fut pas long. Un quart d'heure après, il montait dans le train à destination de Paris.

C'était Donat, dit Mylord qui venait de brûler vives quatre créatures humaines, et qui avait, non pas des remords, mais beaucoup d'inquiétude et de soucis, parce qu'il n'était pas bien sûr d'avoir touché ce Baptiste, en qui il reconnaissait fort bien M. Chanut, et parce qu'il laissait en outre derrière lui Félicité et Cervoyer.

— Je me suis vanté, pensait-il, dans sa contrition d'espèce particulière, j'avais promis de les arranger tous… j'ai trop de présomption pour mon âge. Il faut réparer ma faute dès cette nuit, sans cela comment accuser Mme Marion, plus tard, d'avoir mis elle-même le feu à sa maison ?… Et c'est nécessaire !

Certes, ceux qui voyageaient avec lui auraient eu la chair de poule s'ils avaient pu jeter un regard à l'intérieur de sa pensée, mais jamais monstrueux livre ne fut mieux fermé ni relié plus honnêtement. Ses compagnons de route ne le remarquaient point, ou bien ils se disaient :

— Voici un adolescent bien modeste et qui n'a pas encore brossé le duvet du nid maternel.

Il baissait les yeux, en effet, sous le regard des femmes, et ses deux mains, croisées discrètement, donnaient à son monologue couleur de patenôtres.

Ses sourcils délicats ne se fronçaient même pas sous l'effort de sa réflexion, et pourtant il travaillait terriblement !

Revenir à Ville-d'Avray, cette nuit ! aurait-il le temps ?

Elle était, cette nuit, si chargée ! Outre la grande épreuve du conseil de famille, il fallait prendre à Pernola du même coup sa proie et sa vie, avoir raison de ce capitaine Blunt, aussi dangereux qu'Édouard lui-même, supprimer Moeris, Moffray, le père Preux, surtout, – puis Laure, – puis ces trois misérables habitants de la cité Donon : l'aveugle, sa fille, son gendre…

Quoi ! tout cela ? – Oui, tout.

Pour rester seul entre le marquis et la marquise de Sampierre, ***son père*** et ***sa mère***, pour être un jeune prince à la conscience nette, au passé limpide, pour vivre honnêtement, décemment, sans peccadille de jeunesse, dans la plénitude de la purification consolidée du troisième degré : comme c'était son intention et sa vocation, je vous l'affirme !

Il y a des scélérats de cette vertu, qui poignardent comme on boit un verre d'eau, mais qui éprouvent la mala-

die du scrupule quand leur main a frôlé une robe de soie par hasard.

Ceux-là ne tuent pas à la manière des autres assassins ; ils sont d'acier comme les rasoirs, d'acier coupant et froid : si affilés qu'ils tranchent sans effort ni fatigue, c'est leur aptitude et leur entraînement ; ils n'ont pas d'autre défaut que d'être machines à tuer.

Ce sont des monstres, c'est vrai, mais non point du tout des monstres créés par l'imagination. Ils existent. Ce siècle en a vu plusieurs, et sans nos grandes misères historiques on parlerait peut-être encore du dernier, à qui le propriétaire d'un journal dit populaire voulait dresser une statue en faisant fondre tous les sous que cette « exception » lui avait fait gagner.

En eux, il y a de l'enfant, comme chez les hommes de génie. Rien ne les arrête. La naïveté de leurs combinaisons n'est dépassée que par l'audace convaincue de leur exécution.

Là où le scélérat consommé hésiterait, ils passent.

Là où le vétéran du crime a horreur, ils font leur ouvrage – tranquillement.

Neuf heures et demie sonnant, Mylord prenait sa clé et son bougeoir chez sa concierge, qui avait coutume de dire de lui : « Des chérubins comme ça, on n'en fait plus ! »

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de pénétrer dans le logis de Mylord. C'était un cabinet de cent francs par an, situé au dernier étage d'une assez belle maison de la rue Saint-Louis, au Marais. Mylord était dans ses meubles. Ses meubles consistaient en une couchette, trois chaises, une

toilette-trépied, une table et une commode à l'un des tiroirs de laquelle on avait ajouté une serrure de sûreté.

Tout cela était fort propre mais de peu de valeur, excepté la serrure.

Sur la table, il y avait une grosse Bible anglaise et un petit volume cartonné portant ce singulier titre : ***Jos. Sh. abrev., considérations***.

Ce titre était écrit à la main. Le livre, également manuscrit ou plutôt chiffré, parlait une langue inconnue, qui eût défié la science même de mon pantoglotte ami M. E. de la Bigne-Villeneuve, bibliothécaire de la ville de Rennes, le seul homme capable de dire Dieu vous bénisse en deux cent vingt-neuf langues, idiomes ou patois divers.

Nous traduisons du moins le titre qui était : ***Abrégé des considérations de Joseph Sharp***.

En entrant, Mylord alla droit à sa petite toilette et se regarda au miroir. Il fut content sans doute de ce que le miroir lui montra, car il murmura :

— C'est bien : je suis fort !

Il prit la Bible. Ce n'était pas pour lire.

Il l'ouvrit avec une sorte de solennité en disant :

— À gauche pour le présage !

Le premier mot de la page à gauche était ***star***.

— Étoile ! prononça-t-il tout bas. J'ai mon destin. Ma bonne conduite dira ma reconnaissance envers l'Éternel.

La Bible fut replacée sur la table avec respect.

Mylord fit jouer la belle serrure de sa commode sans y introduire aucune clef. Il prit divers papiers qu'il mit à côté de la Bible avec ce qu'il fallait pour écrire.

Mais, avant de s'asseoir, il se ravisa, pensant à demi-voix :

— Prenons-le temps de songer. Il faut que ce soit un chef-d'œuvre.

Pour que ce temps de la réflexion ne fût pas perdu, il ouvrit un second tiroir, d'où il sortit une chemise blanche avec un costume noir complet. Il disposa le tout sur son lit en bon ordre.

— Allons ! fit-il. Tout est prêt.

Il s'assit.

Parmi les papiers, il y avait une double feuille de grand format qui était jaunie par l'âge. Mylord la déplia et l'étudia du regard.

Cette feuille portait l'entête suivant :

« Préfecture de police, 2e division, 2e bureau. »

Il y avait en marge, sous le cachet : « Auxiliaire n° 17. – Rapport du 5 juin 1847. »

La pièce commençait ainsi :

« M. le comte Pernola dei marchesi Sampietri de Sicile (Giambattista-Pio ; *sub intercessione OO. SS.*) est un jeune homme de vie pure et de mœurs respectables qui, après avoir étudié aux séminaires de Naples et de Rome, est rentré dans le monde par défiance de sa votation.

» Malgré son âge (il n'a pas encore vingt ans), M. le comte Pernola occupait une position de haute confiance chez son parent, M. le marquis de Sampierre, lequel le comblait de preuves d'affection… »

Peut-être le lecteur a-t-il un vague souvenir d'avoir eu déjà sous les yeux le contenu de cette pièce. Nous aiderons sa mémoire. Cette pièce faisait partie du dossier rassemblé à la préfecture à la suite des événements qui avaient eu lieu à l'hôtel Paléologue dans la nuit du 23 au 24 mai 1847.

Le papier que Mylord étudiait en ce moment était un brouillon du rapport, entièrement écrit de la main de Vincent Chanut qui, en ce temps-là, venait d'être nommé auxiliaire et portait le n° 17.

Comment Mylord s'était-il procuré ce brouillon, ce que nous savons de son talent comme serrurier nous dispense de le dire. Nous ajoutons qu'il était revenu de Londres à Paris, après ses études faites chez le docteur Jos. Sharp, tout exprès pour percer le mystère de l'hôtel Paléologue.

C'était cela qu'il appelait « son destin. » Sur le drame de la maison de Sampierre il en savait aussi long que Vincent Chanut lui-même, et peut-être davantage.

Après avoir étudié l'écriture du document, Mylord choisit une plume d'oie dans un paquet neuf, la tailla et l'essaya. Puis il se mit à exécuter hardiment une sorte d'exemple calligraphique qui, dès la première tentative, reproduisit avec une exactitude merveilleuse le corps même de l'écriture de M. Chanut.

Cela fait, il prit dans son portefeuille une carte de visite portant le nom et l'adresse du même Vincent Chanut.

Au dos de cette carte, il écrivit à toute volée, et vous auriez fait serment que c'était la main de l'ancien inspecteur lui-même :

« Pour capitaine Blunt.

» Je suis venu deux fois. Vous avez eu tort de vous absenter, grand tort. Ce soir, vers minuit, cité Donon, devant le saut de loup. Il y a danger, Dieu veuille que vous soyez de retour ! »

Il replaça les papiers dans son tiroir et ne garda que la carte ainsi préparée, plus deux plis qu'il avait cachetés d'avance.

Après quoi, il s'habilla avec beaucoup de soin et ressortit.

En remettant sa clé chez la concierge qui admirait sa toilette, il dit :

— Je vais me permettre une course de fiacre.

— Pour une fois, répliqua la bonne femme, et quand on va dans le monde !…

Mylord prit, en effet, un fiacre, mais à l'heure.

En premier lieu, il se fit conduire au domicile du capitaine Blunt, chaussée des Minimes.

Il était bien sûr de n'y point rencontrer le pauvre Édouard !

Nous savons que la maison du capitaine Blunt n'avait pas de concierge et qu'il se privait de domestiques. Mylord mit en branle la sonnette dont le cordon pendait dans la cour pour le facteur. Personne ne répondit.

Mylord s'y attendait. Il monta et introduisit la carte de M. Chanut dans le trou de la serrure.

— L'hameçon a deux crocs, pensa-t-il. Si Chanut vit encore et qu'il vienne avant Blunt, il ira flairer au saut de loup, et alors son affaire est toisée !

En rentrant dans le fiacre, il dit au cocher :

— Rue de Babylone, coin de la rue du Bac.

Ce fut là qu'il descendit, au revers des Missions-Étrangères. Il paya et continua sa route à pied jusqu'à l'entrée du Trou-Donon dont il enfila la ruelle étroite. Il y avait de la lumière à la fenêtre du Poussah. Mylord ne s'arrêta point.

En traversant le terrain découvert au devant du saut de loup, il jeta un regard aux illuminations de l'hôtel de Sampierre qui brillaient à travers les arbres.

Cela le fit sourire.

Puis il atteignit la pauvre porte de la maison de l'aveugle qu'il poussa sans frapper.

La première chambre était vide. Dans la seconde, l'aveugle et Joseph Chaix priaient prosternés auprès du lit d'Éliane, qui était blanche comme la mort et qui avait un crucifix sur la poitrine.

Un prêtre du rite grec se tenait debout au chevet, récitant à haute voix les prières des agonisants.

XXXVIII

CE QUE MYLORD VENAIT CHERCHER

Éliane, la pauvre enfant mourante qui était couchée là si pâle, avec un crucifix sur la poitrine, n'avait pas une longue histoire.

Elle se souvenait bien de son père qui était un ouvrier couvreur. Il s'appelait Pétraki et sa mère, en ce temps-là, avait nom Phatmi.

La maison était déjà bien triste, à cause d'un frère qu'Éliane avait : enfant sombre, qui portait sur son visage une étrange pâleur. Il détestait son père et sa mère, qui étaient dans le voisinage l'objet d'une crainte superstitieuse à cause de lui ; l'enfant les accusait en effet de lui avoir « pris son sang » quand il était tout jeune. On le nommait Yanuz.

Et comme sa gorge avait la trace d'une longue blessure, Pétraki et Phatmi, sa femme, étaient vus de mauvais œil par les gens du quartier.

Pétraki était la bonté même. Une fois, pourtant, la petite Éliane avait été battue parce qu'elle avait apporté à la maison son tablier plein de cerises : de ces belles cerises noires dont le jus est couleur de pourpre.

En la consolant, sa mère lui avait dit ces paroles singulières : « Ton père n'aime pas voir des cerises noires. ***C'est avec des cerises noires que Dieu nous a maudits***. »

Elle ajouta :

— Yanuz nous tuera.

La maladie dont Éliane se mourait maintenant l'avait prise peu de temps après, et voici comment : Un jour qu'elle allait porter le dîner de son père, elle le vit de loin monté tout en haut de l'échelle. Son frère Yanuz était au pied qui secouait ; elle crut qu'il jouait, mais l'échelle tomba et Pétraki se tua.

Éliane sentit, en voyant cela, une douleur dans sa poitrine comme si son cœur éclatait.

L'enfant parricide s'enfuit. Phatmi, qui l'adorait, ***pleura la prunelle de ses yeux*** et devint aveugle.

À dater de ce moment, le malheur s'acharna, et Phatmi disait souvent :

— Dieu l'a pris le premier parce que j'étais la plus coupable.

Elle parlait de Pétraki, son mari.

Quand Joseph Chaix, longtemps après, lui demanda la main d'Éliane, elle répondit :

— Garçon, tu es bien brave d'épouser le malheur et la mort !

Plus tard encore, quand elle vint réfugier sa misère au Trou-Donon, elle pensa :

— La Paléologue ne me reconnaîtra pas après tant d'années. D'ailleurs, cela ne durera pas longtemps : quand le chien perdu revient à la porte de la maison, c'est pour mourir…

Enfin, la veille même du jour où nous sommes, elle avait dit à Éliane :

— Ton frère Yanuz est à Paris.

Et la pauvre petite malade avait frémi sur son lit de mort.

Mylord ne parut ni étonné ni même ému en entrant dans cette chambre d'agonie, où personne ne remarqua d'abord sa présence, tant chacun écoutait, profondément absorbé par la religieuse angoisse du moment.

Mylord se découvrit, chercha de l'œil une chaise et, n'en voyant point à sa portée, il étendit son mouchoir à terre pour ne point marquer son pantalon noir en s'agenouillant.

Il attendit ainsi, dans une pose excellente de décence et de correction, que le pope eût achevé son office. En se retirant, celui-ci le salua, tout édifié de sa tenue. Joseph Chaix était penché au chevet de sa femme. L'aveugle dit :

— Il y a un étranger ici.

Mylord se releva debout au milieu de la chambre. L'aveugle demanda :

— Est-ce vous, mon fils Yanuz ?

Mylord répliqua :

— Oui, ma mère, c'est moi.

Éliane trembla dans les bras de son mari qui se retourna et murmura :

— C'est l'homme d'hier au soir ! L'homme au couteau ! Je le reconnais.

Éliane essaya de se lever sur son lit. Elle semblait galvanisée.

L'aveugle reprit :

— Je vous attendais, mon fils : vous deviez venir à cette heure du dernier deuil. Que voulez-vous de moi ?

— Je veux le prix de mon sang, répondit Yanuz, qui n'avait pas changé de place. Vous m'avez marqué, tout enfant, de votre propre main, pour une destinée. Je viens chercher ma destinée.

Dans le silence qui suivit, Éliane fit signe à son mari qui se pencha davantage. La bouche froide de la mourante toucha presque l'oreille de Joseph. Elle murmura :

— Tu défendras Charlotte d'Aleix et celui qu'elle aime, au péril de ta vie, pour l'amour de moi ! je renie celui-là, je n'ai pas de frère !

L'aveugle fit un pas vers Yanuz et répéta :

— Que voulez-vous de moi ?

— Votre témoignage, répondit Mylord qui baissa la voix. Achevez ce que vous avez préparé il y a vingt ans. C'est cette nuit même que l'héritier de Sampierre et de Paléologue doit être reconnu. Je veux que vous disiez à Mme la marquise de Sampierre : « Domenica Paléologue, voici l'enfant que vous mîtes entre mes mains au matin du 24 mai 1847 et que je confiai, sur votre ordre, aux soins du vicomte Jean de Tréglave. Je vous affirme cela sous mon serment. »

— Est-ce tout ? prononça l'aveugle dont la voix chevrotait dans sa gorge.

— C’est tout.

— Alors, retirez-vous, mon fils Yanuz, et laissez votre sœur mourir en paix. Quand le moment sera venu, appelez-moi, j’irai, et votre volonté sera faite ; je porterai témoignage.

La tête d’Éliane retomba sur l’oreiller.

Mylord sortit sans même lui accorder un regard ; mais sur le seuil, il se retourna pour dire :

— Je ne suis pas un ingrat, vous fixerez votre salaire.

L’aveugle releva son tablier et s’en couvrit le visage.

XXXIX

QUATRE « PRATIQUES »

— Est-ce mon tour ? demanda le Poussah, qui était accoudé sur sa fenêtre, quand Mylord passa, revenant de chez l'aveugle.

Sans répondre, Mylord enfila l'escalier.

Il paraîtrait que le père Preux et lui se connaissaient depuis longtemps et mieux que nous ne l'avons laissé voir jusqu'ici ; car Tonneau, le chien obèse et rageur, loin de se fâcher comme à l'ordinaire, vint flairer Mylord à son entrée en remuant la queue amicalement.

— Petit, dit le père Preux, Tonneau devine le monde : c'est Tonneau qui m'a donné comme ça, l'idée que vous étiez un mâle. Il ne vous a jamais mordu. En fumez-vous une ?

— Non, répliqua Mylord qui s'assit, je voudrais un verre d'eau.

— De l'eau ! répéta le Poussah comme on proteste contre l'absurdité d'une accusation, impossible : connais pas. Jabain, mon bon sujet, est retourné à sa caserne, je n'ai personne pour aller à la pompe. Prenez un verre de bière, si vous voulez.

Il tendit sa chope à Mylord qui la vida d'un trait et qui dit en la remettant sur la table :

— J'aurais donné un louis pour un verre d'eau !

— C'est juste, Fanfan, grommela le bonhomme en ricanant, vous n'avez plus besoin de regarder au prix : vous voilà riche !

Mylord passa son mouchoir sur son front et garda le silence. Il avait chaud, mais c'était tout. Jamais son visage n'avait exprimé une impassibilité plus complète.

— Est-ce fini, ici, à côté ? demanda le Poussah : j'entends pour la petite malade… votre sœur ?

— Je n'ai pas de sœur, repartit Mylord. Mon frère Roland est mort : je suis fils unique.

— Fanfan, dit pour la seconde fois le père Preux : c'est juste.

Il ajouta après un silence :

— Nous avons vu la flambée de Ville-d'Avray en route. J'avais deviné le truc aussitôt que vous aviez parlé de la chambre ronde. C'était absurde, mais vous êtes fait comme ça. La chose a-t-elle marché à votre idée ?

— Oui, répliqua Mylord. Tout me réussit.

— Comptez voir le gibier sur vos doigts, amour : un, deux, trois ?…

— Table rase : six !

— La princesse Charlotte, le petit Blunt, la vieille Savta, le Cervoyer, Mlle Félicité… M. Chanut… Est-ce sûr pour M. Chanut ?

— C'est sûr.

— Et le cocher qui avait amené cette pauvre mignonne Charlotte ?

— Payé et renvoyé avant la danse.

— Fameux ! Et l'autre cocher, celui du bureau Chanut ? Chopé ?

— Bah ! il n'a rien vu celui-là. Que peut-il contre nous ?

— Hum ! fit le père Preux. On ne sait pas… ça, c'est une paille !

Mylord demanda tout à coup :

— Avez-vous des « pratiques » ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous le comprenez.

Il y eut encore un silence.

— Combien en faudrait-il ? reprit enfin le père Preux qui sembla pris d'inquiétude.

— Quatre. Des solides.

— À quelle heure ?

— Dans une heure.

— Où cela ?

— Ici. À l'endroit où Friquet a eu son compte.

— C'est bien près de chez moi, ça, Fanfan, gronda le Poussah.

— Vous aurez moins de chemin à faire.

— Moi !…

— Vous. C'est réglé ; vous en serez, je le veux. Verrez-vous Mme la baronne avant le bal ?

— Je l'attends.

Mylord tira de sa poche les deux plis qu'il avait préparés dans sa mansarde.

— Vous lui remettrez ceci, dit-il. Ce sont ses instructions.

— Ah ! ah ! c'est encore juste ! général en chef… n° 1 !

— Et voici les vôtres, ajouta Mylord en lui tendant le second pli.

Il se leva.

— Peut-on savoir où vous allez, mon prince ? demanda le père Preux, qui essayait en vain de garder son air goguenard.

— Moi, répondit Mylord, je ne dois compte de mes actions à personne. Je suis le maître.

— C'est juste ! c'est juste ! fit le Poussah, pendant que le pas leste de Mylord descendait l'escalier : c'est juste, c'est juste, c'est juste ! Sacrebleu ! c'est juste, et j'ai peur, moi !

Il but coup sur coup deux pleines chopes et frappa la table du plat de sa large main.

Il paraît que Jabain était revenu de la caserne, car il se montra aussitôt derrière le lit.

— Tu as entendu, pas vrai ? dit le Poussah. Nom d'une pipe ! Ça ne lui coûte rien ! Il avalerait la douzaine… Quel

drôle de petit homme ! Il irait loin si nous n'étions pas là, nous deux, dans l'intérêt du gouvernement. Et, tout de même, nous avons joliment bien fait de prendre ta permission pour cette nuit… Écoute dur ; tu vas aller jusqu'à la guinguette là-bas ; derrière les Invalides. Tu gageras, Frotin, Renaud, Lamèche et le Hotteux : vingt francs d'arrhes à chacun : voici la monnaie.

Le soldat prit et se dirigea vers la porte.

— Attends donc ! L'omnibus doit rouler encore. Tu prendras une impériale et tu iras voir si M. Morfil ne serait pas chez lui par hasard. S'il n'y est pas tu pousseras jusqu'à la préfecture. Il revient quelquefois à son bureau le soir. S'il n'est pas à la préfecture, tu passeras l'eau et tu regarderas au café du Commerce, place des Trois-Marie, dans le coin à gauche, vis-à-vis du comptoir…

— Après ? fit Jabain.

— Tu lui diras d'envoyer… attends… ah ! nom de bleu ! tu lui diras que ça en vaut la peine et qu'il jette un coup de pied jusqu'ici, lui-même… avec du monde. Galope !

XL

M. MORFIL

Au Café du Commerce, place des Trois-Marie, dans le coin à gauche, vis-à-vis du comptoir, il y avait un petit homme tout propre, entouré de journaux et dévorant le premier Paris du *Constitutionnel* devant une demi-tasse vide.

Ce petit homme avait une figure rose, grosse comme un brugnon, mais coiffée d'énormes cheveux blancs hérissés, dans la forme de ces brosses rondes, emmanchées de long, que les ménagères appellent des têtes-de-loup et qui servent à la chasse des toiles d'araignée.

Ses cheveux blancs, éclatants comme un plat d'œufs à la neige, donnaient à ce petit homme une apparence tout à fait respectable.

Il faisait plaisir à voir.

Et le rédacteur du *Constitutionnel* eût été bien fier s'il avait pu surprendre un petit homme si propre et si joli dégustant sa prose éloquente avec une pareille volupté.

Nous vous l'avons présenté bien tard, ce petit homme, mais c'est qu'il ne vient guère qu'à la fin…

— Bonsoir, monsieur Morfil, dit auprès de lui une voix qui le fit sauter de sa banquette.

Il se tourna vivement et vit à ses côtés un monsieur barbu qui lui souriait d'un air aimable.

— Ce doit être une méprise, dit-il poliment, je n'ai pas l'avantage…

Mais au lieu d'achever, il lâcha le *Constitutionnel* et s'écria :

— Tiens, Chanut ! pourquoi diable cette mascarade ?

— Parce que je suis mort, répondit Chanut, et même bien douloureusement : grillé dans un incendie.

— Pas possible ! Prenez-vous quelque chose ?

— Volontiers. Un peu de viande froide. Je n'ai rien mis sous ma dent depuis mon décès.

M. Morfil le regarda entre les deux yeux.

— Est-ce que c'est une affaire ? murmura-t-il.

— Ah ! mais oui, repartit Chanut : une belle ! Et qui dure depuis longtemps ! Vous étiez un rude galantin à cette époque-là, monsieur Morfil, et votre chef disait : « Sans l'autre sexe, Léon jouirait d'un bien bel avenir ! »

Ce nom de Léon avait dû bien aller à M. Morfil, autrefois.

— Pauvre M. Mallard ! fit-il avec le sourire de don Juan retraité ; il était de la vieille école. Et Mme Léon Morfil allait faire des cancans sur moi dans son cabinet !

Le garçon vint mettre un quart de poulet devant M. Chanut qui l'attaqua aussitôt résolûment.

M. Morfil continua :

— M. Mallard n'est plus ; Aglaé a cessé de vivre et d'être jalouse, et vous voyez que les dames ne m'ont pas empêché de faire mon chemin…

— Au contraire ! interrompit Chanut la bouche pleine. Vous voilà chef à votre tour. Vous souvenez-vous de la somnambule qui travaillait avec le docteur italien ?…

— Laura-Maria ? Parbleu ! Et le docteur s'appelait Strozzi ! Quelle belle coquine !… Mais voyons votre affaire.

— Nous y sommes, à mon affaire. Je parie que vous n'avez pas oublié non plus l'histoire de l'hôtel Paléologue, rue Pavée-au-Marais ?

L'œil de M. Morfil devint terne et son front se plissa. Il reprenait sa garde en vrai maître d'armes qu'il était.

— Attendez donc ! fit-il. Vous êtes un garçon sérieux, vous, Vincent, et on ne craint pas de perdre son temps avec vous. Ça m'a agacé quand vous avez quitté l'administration. Je me souviens très-bien de la rue Pavée. Ma mémoire, Dieu merci, ne bronche pas encore. 1847, hé ? Fin mai. Sampierre-Paléologue… Est-ce que Laura-Maria n'avait pas essayé de faire un peu ***chanter*** ces gens-là ?

Chanut cligna de l'œil affirmativement, puis il poussa un soupir d'admiration en disant :

— Moi, j'ai besoin de mes petits papiers, mais vous, rien dans les mains, rien dans les poches… Voilà ce que j'appelle une organisation !

— Bien, bien ! fit M. Morfil modestement. Il vaut mieux être au-dessus de sa place qu'au-dessous, pas vrai ? Disparition d'enfant. Meurtre probable. Vous aviez rédigé un joli rapport, Vincent. L'affaire fut glissée au panier par ordre su-

périeur… Ah ! si on les suivait toutes, les affaires qui sont glissées au panier par ordre supérieur ! Quel bouquet !… Après ?

— Voilà, répondit Chanut, c'est dans la maison de Laura-Maria que j'ai failli être roussi tout à l'heure.

— Comment ! s'écria l'ancien Léon elle roule encore cette farceuse-là ! Une ruine ?

— Je crois qu'elle est un peu plus belle qu'autrefois.

— Pas possible ! un pot de confitures, alors ?

— Vous la verrez. C'est nécessaire.

— Quand cela ?

— Cette nuit.

— Ah ! mon pauvre garçon, fit M. Morfil, il y a beau temps que je ne veille plus !

— Vous veillerez pour une fois, repartit Chanut en repoussant son assiette. N'est-ce pas ce gros malin de père Preux qui vous tient au courant pour les Cinq ?

M. Morfil dessina un geste plein de dignité :

— Mon cabinet, dit-il, est le tombeau des secrets.

— Les Cinq seront là, continua Chanut. Il y a parmi eux un oiseau rare qui vous exhibera, quand vous voudrez l'arrêter, une carte d'agent ***détective*** du bureau de Scotland-Yard, de Londres, visée pour mission à Paris par l'ambassade anglaise. Je ne viens pas vous demander des renseignements, vous sentez bien : je viens vous en fournir. L'oiseau s'appelle Donat, dit Mylord, dit Torticolis.

M. Morfil atteignit précipitamment son calepin.

— Le nom y est ? reprit Chanut en souriant. C'est déjà quelque chose. Il a tué son père à l'âge de quatorze ans. Il tuera sa mère. École anglaise du ***Work-out***, toute vapeur ! C'est lui qui a mis le feu chez Laura-Maria, qui a nom maintenant Mme la baronne Laure de Vaudré, très-légalement.

M. Morfil tourna la feuille de son calepin et dit :

— Ah ! diable !

— Le nom y est encore ! poursuivit Vincent ! Ah ! on ne vous prend jamais sans vert, patron ! Je ne vous parle même pas de Moeris et de Moffray, qui appartiennent à votre clientèle. La chose curieuse c'est que vous allez rajeunir de vingt ans et voir cette nuit le dénouement de la comédie qui joua sa première scène en 1847, quand vos beaux cheveux blancs étaient si noirs M. le comte Pernola a mis la dernière main à sa besogne…

— Celui-là, interrompit M. Morfil, j'espère que vous ne le confondez pas avec cette poignée de misérables ? C'est un honnête homme, bien pensant…

— Dieu m'en préserve ! Pendant que les misérables travaillaient à vide, l'honnête homme fourrait les millions de Sampierre dans sa respectable poche, où ils sont bien en sûreté présentement.

— Ah ça ! ah ça ! s'écria M. Morfil en changeant de ton tout à coup, nous sommes de vieux amis, nous deux, Vincent, et vous connaissez la boutique. Pourquoi nous ne savons jamais rien dans les bureaux, et pourquoi vous savez tout, vous autres du dehors, c'est une devinaille ; nous en recauserons, mais aujourd'hui, ça chauffe, hé ?

— Et même ça brûle.

— À rouge ?

— À blanc !

— Voulez-vous me vider votre sac ?

— Je suis venu pour cela.

— Eh bien ! videz, Vincent, mon brave, mais en grand, s'il vous plaît, et parlez-moi la bouche ouverte, comme à un écolier qui veut trouver le point sur chaque *i.* Commencez par le commencement ; j'écoute.

Il mit ses coudes sur la table. Vincent Chanut, par habitude, prit dans sa poche toute une poignée de petits papiers et entama une conférence qui dura trois gros quarts d'heure. M. Morfil était tout oreilles.

— Voilà pourquoi, dit M. Chanut en finissant, vous veillerez cette nuit, patron. Et bien heureux si vous vous couchez demain matin !

— Et comment diable ce capitaine Blunt ne s'est-il pas mis en rapport avec l'administration ? demanda M. Morfil. C'est étonnant !

Chanut remit en botte ses petits papiers et ne répondit pas.

— Défaut de confiance ? insista le joli petit vieux chef qui avait repris toute son importance. On a comme cela des préjugés contre tout ce qui est officiel !

Cette fois, Chanut repartit poliment :

— Capitaine Blunt est un sauvage. Il ne connaît pas bien l'excellence de votre organisation.

— Mon brave garçon, dit M. Morfil en lui tendant la main noblement, personne mieux que moi n'apprécie vos remarquables qualités, mais vous nous avez quittés mécontent, autrefois. Je ne vous blâme pas, notez bien. Je constate seulement qu'il y a en vous un grain d'opposition. Je vous connais, vous êtes tous les mêmes : volontiers vous croiriez que vous m'avez appris quelque chose. Perdez cette illusion, mon cher ; la majeure partie de ce que vous m'avez dit était là…

Il tapa sur son carnet et acheva :

— Le reste est dans mon cabinet : je savais tout !

— C'est quelqu'un pour M. Morfil, dit en ce moment la dame de comptoir ; un militaire.

Nos deux compagnons étaient tellement absorbés par leur entretien que ni l'un ni l'autre n'avait remarqué l'entrée de Jabain.

Ils levèrent la tête en même temps, et M. Morfil jeta à Vincent un regard embarrassé.

— Ne vous gênez pas, dit ce dernier : vous pouvez donner audience au bon sujet de papa Preux.

Jabain s'approcha sur un signe de M. Morfil qui demanda :

— Vous avez un mot d'écrit ?

— J'aurais préféré la chose, répondit Jabain en glissant une œillade soupçonneuse du côté de Vincent, mais le pa-

tron ne m'en ayant pas communiqué, je ne peux pas vous la remettre en mains propres.

Vincent se leva et s'en alla discrètement jusque sur le pas de la porte.

— Et vite ! fit M. Morfil. Parle !

Jabain se recueillit, puis il dit :

— Voici le textuel de la chose : que ça en vaut la peine et que le patron ne peut vous la couler qu'entre quatre-z-yeux, dans le tuyau de l'oreille, chez lui, n'étant pas portatif à ces heures-ci.

— Il faudrait aller cité Donon, ce soir ?

— Incontinent, oui, c'est son idée.

Quand M. Chanut revint prendre sa place, après le départ de Jabain, la main de M. Morfil tourmentait avec fièvre ses cheveux blancs hérissés.

— Que faire ?… murmura-t-il : mais vous ne savez pas de quoi il s'agit, ami Vincent…

— Si fait, interrompit Chanut. Le Poussah est aussi embarrassé que vous, et il veut se garder à carreau. C'est un coquin très-fort et qui joue de l'administration à merveille. À votre place, moi, j'irais.

— Seul ?

— Ah ! mais non !

M. Morfil devint plus soucieux.

— Laisser mes hommes rue de Babylone, murmura-t-il, c'est chanceux…

— Et maladroit, ajouta Vincent.

— Je défie bien, poursuivit M. Morfil, de les faire entrer cité Donon sans que le père Preux les évente.

M. Chanut sortit de sa poche une demi-douzaine de larges cartes lithographiées.

— Prenez six habits noirs et six cravates blanches, dit-il, des danseurs, s'il y en a dans votre personnel. Avec ces cartes d'invitation, ils entreront à l'hôtel de Sampierre par la grande porte. Ils n'auront qu'à traverser les jardins. Le saut de loup est sous la fenêtre du Poussah. Ils verront tout le spectacle à vingt francs la stalle !

XLI

TOILETTE DE LA MARQUISE

M. Morfil accepta les six cartes d'invitation pour la fête de l'hôtel de Sampierre, mais il dit avec rancune :

— Vincent, votre administration est mieux montée que la nôtre, parole d'honneur !

— Ne soyez pas jaloux, répliqua Chanut : Mme la marquise tient la maison du bon Dieu. Il lui faut du monde, et un peu plus on trouverait ses cartes chez les coiffeurs avec les billets de théâtre à demi-prix.

Il se leva.

— Serez-vous là, cette nuit ? demanda Morfil.

— Ah ? je crois bien ! répliqua Vincent ; je suis indispensable ; on se passerait plutôt des violons !

Vers neuf heures et demie du soir, Mme la baronne Laure de Vaudré rentra chez elle. Vingt minutes après elle montait en voiture pour se rendre à l'hôtel de Sampierre. La marquise Domenica en était encore à choisir sa robe que déjà M. le comte Pernola, reprenant son service, donnait le coup d'œil du majordome aux salons pleins de lumières.

Toute la valetaille était sous les armes, dînant d'avance sur les provisions destinées au buffet, et regardant en pitié les gagistes qui allaient faire le service pour de bon.

Car, règle générale, on embauchait toujours des auxiliaires chez la marquise chaque fois qu'il y avait à faire quoi que ce fût. Les dignitaires en titre d'office n'étaient pas là pour mettre la main à la pâte et le magnifique concierge Szegelyi, qui goûtait un panier de champagne en compagnie du sous-secrétaire de cuisine, résumait assez bien la situation générale en disant :

— J'ai exigé trois surnuméraires pour ma porte. Il faut bien que mes deux clercs s'amusent : c'est de leur âge.

Aucun invité n'avait encore paru, pas même les familles de province. L'antichambre paradait et daignait à peine accorder un regard aux splendeurs un peu banales des salons.

On causait avec une animation inaccoutumée, on parlait de l'arrivée du marquis Giammaria qui était entré si théâtralement, et qui, depuis lors, s'entourait de mystère ; on parlait surtout des cinq illustres visites reçues par Mme la marquise dans l'après-midi : Ghika, Courtenay, Comnène, Lusignan, Rohan, tous gens qui n'étaient point revenus à Paris depuis l'époque du mariage de Domenica Paléologue avec Giammaria de Sampierre.

Ceux-là étaient de vrais grands seigneurs, arrivant des pays orientaux où les grands seigneurs ont de grandes seigneuries !

Et le Pernola n'avait point été appelé au conseil de famille !

Et personne n'avait vu princesse Charlotte depuis le matin !

Aussi, tout le monde avait à la bouche le mot édité par Mlle Coralie au déjeuner, le mot de la situation : ***Grabuge !***

Car les morts ne ressuscitent pas, c'est certain, mais les deux clercs de M. Szegelyi avaient vu, c'était certain aussi : l'un ici, l'autre là, et tous deux de leurs yeux, feu le jeune comte Roland de Sampierre…

Dix heures sonnant, Mme la baronne de Vaudré se fit annoncer à la marquise, qui était en plein à sa toilette ; Laure fut introduite néanmoins sur-le-champ.

Domenica, rouge comme un gros coquelicot, était en proie à une agitation extraordinaire. Pour la première fois de sa vie, elle avait le courage de gronder ses femmes de chambre, qui n'en pouvaient mais.

Elle voulait être habillée, mais elle ne voulait pas rester en place.

— Ah ! chérie ! chérie ! s'écria-t-elle à la vue de Laure, venez m'embrasser ! Comme vous arrivez tard ! C'est à peine si nous aurons le temps de causer un petit moment, car je ne sais pas où est Charlotte et je vais être obligée de descendre au salon pour recevoir mon monde. Et puis, je ne peux pas vous parler devant ces demoiselles qui n'en finissent pas, ma chère. Ce que j'ai à vous dire est si important ! Mon Dieu ! qu'un pareil secret est lourd à porter !

Laure se laissa embrasser, mais elle dit tout bas :

— Soyez prudente !

Comment exprimer cela ? Cette belle Laure était admirablement calme, et pourtant le repos de ses traits, la sérénité de son regard éveillaient je ne sais quelle vague impression de martyre.

Jamais elle n'avait été plus charmante, mais quelque chose effrayait et ***avertissait***, à travers l'éclat de sa souveraine beauté.

Elle avait mis un peu de rouge : chose que personne n'avait jamais pu lui reprocher.

Et on eût dit que ce fard la faisait plus pâle.

Elle était bien pâle, en effet, mais l'erreur était en ceci que, sans son fard, elle eût paru livide.

Comme toujours, elle portait une toilette merveilleusement élégante et simple.

— Ah ! chérie, répondit Domenica, de la prudence ! à qui le dites-vous ? Vous savez si mon habitude est de me comporter légèrement ! jamais je ne laisse rien voir de ce qui est en moi… Mais comment faites-vous pour trouver des mises si adorables ? Je crois que le choix de la toilette ne fait rien avec vous. C'est vous-même qui allez bien à vos robes… Mon Dieu ! mesdemoiselles, vous me faites mourir avec votre lenteur !

— Si madame la marquise voulait bien ne pas tant remuer… commença une des chambrières.

— Je ne fais pas un mouvement, voyez Laure ! Et voilà plus d'une heure que cela dure ! Il n'y a que Coralie… où est Coralie ?

— Madame la marquise vient de l'envoyer chez princesse Charlotte.

— C'est vrai ! s'écria Domenica. Vous figurez-vous cela, baronne ? Mlle d'Aleix ne m'a pas donné signe de vie aujourd'hui. J'ai tout fait toute seule. Nos parents et amis du

conseil de famille l'ont demandée plusieurs fois, impossible de la trouver. Vous comprenez pourtant bien que, si nous devons donner suite à ce projet de la marier avec Domenico…

Elle se mordit la langue jusqu'au sang et regarda ses deux caméristes d'un air penaud.

Celles-ci baissaient les yeux sournoisement.

— Mesdemoiselles ! s'écria la marquise avec la colère d'un enfant qui vient de se brûler les doigts par désobéissance, vous êtes d'une maladresse insupportable ! Je suis coiffée en dépit du bon sens. Mes diamants ne paraissent pas ; mes garnitures sont écrasées. Je suis absolument mécontente de vous. Comment s'y prennent donc celles qui sont bien servies ?…

— Princesse n'est pas encore rentrée, dit en ce moment Mlle Coralie qui poussa la porte.

— Chérie, dit Domenica en s'adressant à Laure, vous conviendrez que c'est inouï ! Je sais bien que Charlotte, la pauvre enfant se charge de bonnes œuvres à tout casser, mais… écoutez que je vous dise !

Elle se pencha brusquement. Il y avait quatre mains occupées à travailler dans sa coiffure qui fut bouleversée du coup de fond en comble.

— Et le comte Pernola qui rôde autour de moi comme un loup ! ajouta-t-elle à l'oreille de Laure. Vous comprenez bien que je ne lui ai pas soufflé un traître mot ! Et mon mari qui est sorti de sa maison de santé pour tomber sur moi : un plomb de plus ! ah ! ma petite si je n'étais pas la femme d'un fou ! si je pouvais lui dire… le pauvre homme, voilà trois ou

quatre fois qu'il me fait demander de le recevoir ! Il est toujours si respectueux et si convenable avec moi… voyons, mesdemoiselles ! Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ?

Ce qu'elle avait sur elle et autour d'elle en étoffes, dentelles et bijoux aurait donné à manger à tout un quartier de Paris pendant huit jours. Elle ruisselait littéralement de diamants…

— Ma chère, reprit-elle, je veux que son premier regard me voie comme un soleil ! Vous savez bien de qui je parle : c'est pour lui tout cela ! Je me trouve épouvantable en songeant à lui… tenez ! j'ai tort de parler ! je ne dirai plus un seul mot ! Mon Dieu ! l'heure approche pourtant ! si j'allais mourir avant de l'avoir embrassé !

Laure avait un doigt sur sa bouche. Mlle Coralie ricanait et pensait :

— Dire que cette grosse bêtasse a des millions et moi pas ! Que le hasard est gauche !

On frappa à la porte. Une des jeunes filles alla ouvrir et revint, disant :

— Monsieur le marquis fait demander à madame la marquise…

— J'en deviendrai folle, moi aussi ! interrompit Domenica. Le pauvre M. de Sampierre, c'est la cinquième fois qu'il envoie ! que lui répondre ?

— Où est-il ? demanda Laure tout bas.

— Au pavillon.

— Faut-il lui dire que vous passerez au pavillon quand votre toilette sera achevée ?

Domenica frappa ses mains l'une contre l'autre.

— C'est cela ! s'écria-t-elle. C'était pourtant bien facile à trouver ! Répondez cela, Mlle Coralie… Mais quand sera-t-elle finie, ma toilette ?

Pendant que Coralie allait à la porte où le valet Sismonde attendait, Laure dit, toujours à voix basse :

— Renvoyez-les toutes, je vais vous habiller.

— Vous chérie ! et me coiffer ?

— Et vous coiffer.

Domenica se leva comme un ouragan et se précipita vers la baronne qu'elle serra dans ses bras.

— Il n'y en a pas deux comme vous ! s'écria-t-elle. Mesdemoiselles, je n'ai plus besoin de vous. Allez-vous-en, mais ne me faites pas attendre si je sonne… et qu'on me prévienne quand Mlle d'Aleix rentrera. Allez ! mais allez donc vite ! Montez encore chez la princesse, Coralie : je suis inquiète.

Dès que Mlle Coralie, formant l'arrière-garde des soubrettes étonnées, eut passé la porte, Domenica reprit impétueusement :

— J'ai accepté votre offre, chère belle, je ne sais pas si c'est convenable, mais voyez-vous, j'étouffais. C'est certain que j'en serais morte ! Quelle journée ! Ce n'est plus seulement une lettre miraculeuse que nous avons, c'est six lettres : toutes plus miraculeuses les unes que les autres ! Je

les ai vues, ma chère ! La propre écriture du vicomte Jean, le pauvre cher garçon !

— Ah !… fit Laure.

— C'est inouï, n'est-ce pas ?… Mais vous avez les mains froides, amour ! Et maintenant que je vous regarde, je vous trouve changée… Souffrez-vous ?

— J'ai éprouvé une très-grande fatigue, répondit Laure, après notre entrevue de ce matin…

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écria la marquise. Égoïste que je suis, j'avais déjà oublié cela ! Une autre fois, je me méfierai de ma puissance. On pourrait faire un malheur, savez-vous ! Et si je vous avais tuée !…

— Parlez-moi des lettres, interrompit Laure. Si c'est Jean de Tréglave qui les a écrites, il serait donc vivant ?

— Mais non… Et, au fait, peut-être !… Alors il n'y aurait plus de miracle. La chose certaine, c'est qu'il ne dit pas dans ses lettres s'il est mort ou vivant… Je suis sotte, n'est-ce pas, chérie ? Mais ma pauvre tête éclate, et mon cœur aussi. Mon fils, je vais voir mon fils… Renflez un peu les nattes à gauche, bonne petite. J'aime à être coiffée sur l'oreille : ça me va bien.

Une voix de femme se fit entendre dans la chambre voisine.

— C'est Charlotte ! dit la marquise. Enfin !

Laure chancela et blêmit affreusement.

Domenica fut obligée de la retenir à deux mains pour l'empêcher de tomber à la renverse.

XLII

DERNIÈRE CONSULTATION

Depuis dix minutes que la marquise avait congédié Mlle Coralie et ses compagnes, Laure avait avancé la besogne autant que ces demoiselles auraient pu le faire en une heure. Nous avons dit que Domenica n'était pas coquette, mais elle suivait pourtant avec un naïf plaisir les progrès de ce travail qui la refaisait belle.

Cette Laure était une fée.

Domenica eut peur pour Laure, quand celle-ci chancela, mais elle eut peur aussi pour sa coiffure.

— Qu'avez-vous donc chérie ? s'écria-t-elle.

Nous savons ce que Laure avait. Au bruit qui s'était fait dans la chambre voisine, la marquise avait dit : « C'est Charlotte ! »

Les yeux de Laure se détournèrent de la porte comme si elle eût craint d'y voir paraître un fantôme.

Mais ce n'était que Mlle Coralie, qui venait annoncer l'entrée au salon des premiers invités.

Princesse Carlotta n'était pas encore rentrée.

Laure dit, en retrouvant son sourire :

— Chère marquise, ce soir, ne me demandez plus ce que j'ai. Je suis encore toute ébranlée, et j'ai peur d'apporter de la tristesse dans votre fête.

— Pauvre belle ! fit Domenica. Vous ne me quitterez pas, pourtant. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si je ne vous avais pas près de moi pour être témoin de ma joie, comme vous avez vu mes larmes.

Laure s'empara de nouveau de ses cheveux et demanda :

— C'est donc pour cette nuit ?

Domenica la regarda tout étonnée.

— C'est vous qui demandez cela ? fit-elle.

Mais, se reprenant aussitôt, elle ajouta :

— J'oublie toujours que vous ne savez rien. C'est si drôle. On a beau être soi-même une des plus fortes magnétiseuses de Paris, on ne peut pas s'accoutumer à cela ! Dire que vous m'avez tout appris et que vous n'en savez pas le premier mot ! Moi, ça me passe !

— C'est pourtant ainsi, répliqua Laure. Je sais seulement ce que vous venez de me dire, et encore, je ne le comprends pas bien.

— À qui la faute ? Ce matin, quand j'ai voulu vous mettre au fait, vous m'avez arrêtée par un sévère : « Je ne veux rien savoir ». Mais j'ai le don de résumer toute une longue histoire en peu de mots : je vais tout vous apprendre en dix secondes !

Elle se lança aussitôt dans une verbeuse explication que Laure écouta très-attentivement en apparence. De cette explication ressortit du moins ce fait principal, à savoir que les membres du conseil judiciaire du marquis Giammaria, vivant tous si loin de Paris et à de si grandes distances les uns des autres, avaient été convoqués selon une échelle de dates qui devait les réunir au jour dit à l'hôtel de Sampierre.

Et les convocations mystérieuses faites au nom du vicomte Jean de Tréglave, avaient un caractère si solennel d'autorité, qu'aucun de ces personnages considérables, parvenus pour la plupart aux limites d'âge, n'avait osé désobéir à l'appel.

— Vous avais-je donc appris cela dans mon sommeil ? demanda Laure.

— Non, bonne chérie, mais vous m'aviez dit tout le reste… Ils sont arrivés, tous, presque à la même heure. Et qu'aurais-je pu leur dire si je ne vous avais pas vue ce matin ? Vous êtes ma providence ! À chaque lettre miraculeuse qu'on me montrait, je répondais : « Cela ne m'étonne pas. Je suis au fait. Tout ce qu'on vous annonce est certain. » Et quand ils m'ont demandé à quand la grande séance pour la présentation de mon fils, j'ai dit sans hésiter : « Cette nuit. » Ai-je bien fait ?

— Oui, répondit Laure, si, dans mon sommeil, j'ai fixé la chose pour cette nuit.

— Positivement, vous l'avez fait.

Laure s'assit et croisa ses mains sur ses genoux.

Il y avait deux grosses minutes que Domenica s'était détournée de son miroir, tant elle bavardait de bon cœur.

Quand son regard revint sur la glace, elle poussa un cri de joyeuse surprise :

— Mais ce n'est plus moi, s'écria-t-elle, je suis aussi bien coiffée que vous ! Mon fils va me trouver belle ! Descendons.

Elle se mit debout devant sa psyché et s'admira de la tête aux pieds. De la tête aux pieds elle éblouissait. Laure avait trouvé moyen de caser tous les diamants : il y en avait pour six personnes, et sous tant de rayonnements, la bonne Domenica n'était pas plus ridicule qu'à l'ordinaire :

Un vrai chef-d'œuvre !

Pendant qu'elle s'admirait de tout son cœur, Laure semblait absorbée dans ses réflexions.

Sur un guéridon, non loin d'elle était le mouchoir brodé que la marquise avait trempé de ses larmes si abondamment le matin.

Laure l'aperçut et son œil brilla.

— Descendons ! répéta-t-elle après Domenica.

Elle se leva.

En passant auprès du guéridon, elle passa la main furtivement sur le mouchoir et sentit un objet dur à travers les plis de la batiste.

— La bague est-là ! pensa-t-elle.

La marquise, dont la main tenait déjà le bouton de la porte, se retourna effrayée parce qu'elle avait entendu un gémissement.

Elle vit Laure droite et roide au milieu de la chambre, les yeux fixes, le corps agité de tressaillements.

— Chérie ! chérie ! s'écria-t-elle en s'élançant, n'allez pas vous trouver mal !

— Je dors, répliqua Laure, de cette voix sèche et sans sonorité que Domenica connaissait si bien depuis le matin.

— Vous dormez ! répliqua celle-ci stupéfaite. Et qui donc vous a endormie !

— ***Lui !*** prononça Laure.

Son doigt tendu montrait le mouchoir.

La marquise murmura, en joignant les mains :

— La bague ! Est-ce assez étonnant ! Avec cette science-là, on n'est jamais au bout !… Mais, bonne petite, nous n'avons pas le temps ! Il faut vous éveiller…

— Non, fit Laure, d'un ton morne.

Elle ajouta :

— C'est mal. Vous m'aviez volé cette bague pendant mon sommeil.

De rouge qu'elle était, Domenica devint écarlate. Laure continua :

— Conduisez-moi à un fauteuil, sinon je vais tomber.

Et dès qu'elle fut assise :

— Avez-vous des cheveux de Mlle d'Aleix ?

— Mais, bonne petite, objecta la marquise, on m'attend…

— Je n'obéis qu'à LUI interrompit Laure. C'est lui qui m'ordonne de vous parler comme je le fais. Faites-moi toucher des cheveux de princesse Charlotte, sur le champ.

Elle avait mesuré, depuis tantôt, le danger de la terrible partie où Mylord l'avait entraînée.

Elle voulait, autant que possible, séparer son jeu de celui de Mylord, et se ménager tout au moins une porte de derrière.

Domenica, qui était presque pâle, maintenant, ouvrit son coffre à bijoux et y prit un médaillon contenant des cheveux de Charlotte.

Aussitôt que Laure eut dans la main ce médaillon, elle s'écria :

— Je vois… je suis lucide !

— Que voyez-vous, chère belle ? demanda la marquise avec toute sa curiosité facilement réveillée.

Laure fut une longue minute avant de répondre.

— Charlotte est là, devant moi ! dit-elle enfin. Ce n'est pas la fille de Michela Paléologue, princesse d'Aleix. Il y a imposture.

— Oh ! fit Domenica : niez donc le pouvoir du somnambulisme !… c'est l'exacte vérité, ma chère.

— Elles sont deux, reprit Laure ; je vois aussi Savta.

Puis elle ajouta plus bas :

— Ils sont trois !…

— Qui est l'autre ? demanda la marquise.

— Domenico… car il a la cicatrice.

— Mon fils !… où est-il ?

— Je ne sais. C'est une campagne. Il y a des nuages qui passent. Pensez à votre fils, de toute votre force, et aidez-moi.

— J'y pense, grand Dieu ! Je ne pense qu'à lui… Et je vous aide tant que je peux !

— Touchez ma main. Serrez-la…

Domenica lui prit la main.

— Ce n'est pas Domenico ! s'écria Laure dès que la marquise eut obéi. Votre sang m'éclaire : ce n'est pas le même sang ! Celui-là est un faux Sampierre, comme Charlotte est une fausse Paléologue !

— Que font-ils ? interrogea la marquise, tremblant de tout son corps.

— Il y a ce nuage… attendez ; je vois un autre Domenico… le vrai… votre sang, celui-là ! Pourquoi sa tête penche-t-elle sur son épaule droite ?… Ah ! la blessure ! Après vingt ans !… je voudrais voir, mais il y a toujours ce nuage… et des lueurs ! de grandes lueurs !

Elle poussa un cri et son visage exprima une soudaine épouvante, pendant qu'elle balbutiait :

— Ce nuage est un incendie… un crime !

— Mon fils est en danger ! parlez ! je vous ordonne de parler !

— Morts ! prononça Laure en un râle.

— Mon fils ! mon fils ! cria la marquise affolée par la terreur : mon fils !

— Non… Pas votre fils… oh ! c'est horrible de voir souffrir ainsi même ceux qui ont essayé de faire le mal !

— Mais qui donc est mort ?

— Elle était toute jeune, dit Laure dont la voix allait faiblissant, et bien belle !

— Ce serait Charlotte !

— Elle aimait celui qui voulait faire de vous la plus misérable des mères !

— Morte ! Carlotta ! murmura la pauvre marquise en un gémissement.

Elle était vraiment bouleversée.

— Pernola m'avait déjà dit quelque chose d'approchant, reprit-elle pourtant. Chérie, c'est certain que la pauvre enfant n'était pas de notre famille. J'étais si bonne pour elle ! Je ne voulais pas croire… je n'y crois pas encore, mais elle était sortie, le soir où le malheur arriva au saut de loup. Il y avait du louche dans sa conduite… Ah ! j'aurais eu bien du chagrin si elle avait mal tourné…

Elle s'interrompit, rejetant loin d'elle le deuil de cette pensée et s'écria :

— C'est de mon fils qu'il s'agit… Lui ! rien que lui ! parlez de lui ! Pour moi, il n'y a que lui !

Le premier accord de l'orchestre monta du rez-de-chaussée.

En même temps, un bruit de pas et de voix se fit dans la chambre voisine.

Laure sembla prêter l'oreille et mit un doigt sur sa bouche.

— Avez-vous pensé parfois, murmura-t-elle, que vous pourriez devenir pauvre ?

Domenica se mit à rire et dit :

— Vous m'avez déjà parlé ainsi ce matin, ma chère…

Laure poursuivit sans transition :

— Le moment approche où vous allez revoir votre fils. Préparez-vous et mettez la bague à votre doigt. L'enfant viendra droit à la bague. Ce n'est pas vous qui le reconnaîtrez, c'est lui qui vous dira : « Ma mère, je vous salue. »

— Pourquoi m'avez-vous parlé de pauvreté ? demanda Domenica. C'est pour lui que je vous adresse cette question ; je vais devenir économe. Je lui ferai une fortune égale à celle de dix rois !

— Il y a un voleur, répondit Laure.

— On ne vole pas des domaines immenses !…

— Si fait, dit Laure. Tous les domaines du monde peuvent tenir dans un portefeuille.

— Et qui est ce voleur ?

On avait cessé de parler dans la chambre voisine dont la porte s'ouvrit.

— Écoutez le nom qu'on va prononcer ! dit tout bas la baronne.

— M. le comte Pernola, dit au même instant Mlle Coralie, inquiet de l'absence de Mme la marquise, vient s'informer de ses nouvelles.

XLIII

SUPERBE FÊTE

C'était une superbe fête, toute pareille à toutes les superbes fêtes que vous connaissez si bien. Je pense que Faure y devait chanter, cela ne coûte que 2,000 francs, et Nilsson, et Marie Sax.

J'ai même vaguement l'idée que Lemercier de Neuville y devait caricaturer poliment quelques pantins politiques et littéraires du jour.

Du reste, le programme ne contenait rien de malsain : Mme la marquise de Sampierre ne forçait jamais ses hôtes à entendre des opéras comiques de sa façon, paroles et musique. Elle avait pour cela trop bon cœur.

C'est là un des plus cruels caprices de l'argent qui ne se contente plus de choisir à la friperie ses parchemins de carnaval, et veut encore se payer le pompon de la petite gloire.

Demain, il voudra la grande, et s'enquiert déjà pour savoir ce que cela peut bien coûter au marché.

Le lecteur nous saura gré de lui épargner ici toute espèce de description. C'était le bal de tout le monde. Quant aux invités, vous les connaissez ou vous ne les connaissez pas, tout juste comme la marquise elle-même. Vous savez bien qu'il y a chez nous une quantité de beaux salons trop larges où Paris passe comme dans la rue, et nous dirions presque sans ôter son chapeau.

Il y avait foule, non-seulement dans la belle suite des pièces d'apparat, mais aussi dans les parterres, brillamment éclairés. Les illuminations prenaient fin, cependant, à peu de distance des massifs, et les quelques groupes curieux qui voulaient s'égarer loin du cercle de lumière étaient arrêtés par cette clôture en treillage de fer dont nous avons parlé déjà plusieurs fois.

Au-delà de cette limite régnaient la solitude et l'obscurité.

La marquise Domenica, enfin rendue à ses devoirs de maîtresse de maison, faisait les honneurs.

Elle avait laissé dans sa chambre de toilette cette pauvre belle baronne de Vaudré, incapable d'affronter les fatigues de la fête et qui prenait un instant de repos bien mérité.

Domenica éblouissait comme une devanture de joaillier. Elle était fort entourée. L'ardente animation de son teint la faisait paraître joyeuse.

Et, en effet, il y avait en elle de la joie, un espoir passionné, une ivresse qui aurait voulu déborder en paroles, mais il y avait aussi une douleur et des terreurs.

Il y avait tout cela et, en conscience, c'était trop pour une pauvre bonne créature comme elle que les années avaient laissée enfant par delà les limites de la jeunesse.

Quand la pensée de la perte de Charlotte traversait son souvenir, les larmes lui venaient aux yeux. Mais cela passait comme un rêve. Était-ce possible ? Et tout d'un coup, elle se prenait à penser :

— Si Laure devenait ma fille ? Elle qui est si belle ! et qui m'a prouvé tant de dévouement ! Je suis sûre que mon Domenico l'aimerait. Elle paraît encore toute jeune…

— Bonjour, vicomte, dit-elle à Moeris qui venait la saluer. Si vous saviez ! s'il m'était permis de vous apprendre… mais j'ai promis le secret… Ah ! vous avez été bien admirable, mon ami, et je serai toujours reconnaissante pour les terribles dangers courus là-bas, dans le désert, mais on va souvent chercher bien loin ce que la bonté de Dieu se charge elle-même de vous apporter.

— Avez-vous donc de bonnes nouvelles, chère madame ? demanda Moeris en lui baisant la main.

— Ne m'interrogez pas, mon ami ! J'ai un bâillon sur la bouche… Bonjour Moffray… Mais j'avais à vous parler à tous les deux… Je cherche…

Elle leur serra le bras fortement. Pernola passait, joli comme une gravure de modes, pantalon collant de casimir blanc, gilet à cœur, retenu par un seul bouton de diamant, habit noir à revers de je ne sais quoi : un amour !

— Je me souviens ! dit tout à coup la marquise. Connaissez-vous Mme la baronne de Vaudré, messieurs ?

— Certes, répondirent Moeris et Moffray, beaucoup.

— Que pensez-vous d'elle ?

— Ce que le monde en pense. C'est le plus noble cœur…

— N'est-ce pas ? interrompit Domenica. Écoutez bien, voilà ce que je voulais vous dire : M. le comte Pernola est un bon parent, que j'estime beaucoup, mais il ne faut pas…

c'est une fantaisie, vous entendez… Il ne faut pas qu'il s'absente de l'hôtel cette nuit !

Moeris et Moffray échangèrent un regard significatif.

— Que vous disais-je ? murmura Moeris. À l'instant même !

— C'est vrai ! répliqua Moffray.

— Vous saviez donc ?… fit Domenica : je n'ai rien dit au moins !

— Mme la marquise, prononça gravement Moffray, nous sommes ici pour vous servir, et nous vous répondons de votre aimable cousin corps pour corps !

— Bonjour, messieurs, dit Pernola en s'approchant. Belle cousine, le prince de Courtenay est arrivé, et M. le marquis attend toujours le bonheur de vous voir.

Domenica essaya de sourire, mais ce n'était pas une forte diplomate. Le rouge de ses joues tourna au violet.

— Je vous prie de recevoir M. de Courtenay, mon cousin Giambattista, répondit-elle. Dès que j'aurai un instant, je me rendrai aux désirs de M. le marquis de Sampierre.

Pernola sourit et murmura :

— Vous êtes si bonne !

Il s'éloigna. Moeris et Moffray voulurent le suivre.

La marquise les rappela.

— Est-ce que vous n'avez pas rencontré, dans la fête, dit-elle d'une voix étouffée par l'émotion, un jeune homme ?… Mais non ! Je bats la campagne. Si je pouvais

vous raconter tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! Un miracle ! à l'église ! dans mon livre de messe ! Et les six lettres écrites par un homme mort pour convoquer nos bons parents de Sicile et de Roumanie ! Et ce qu'on vient de me dire à l'instant : Pernola aurait ressuscité un notaire ! Croyez-vous que je plaisante ? Je n'ai pas le cœur à cela, mon Dieu ! Pernola ! il tire les ficelles de mon pauvre mari, comme si c'était un pantin… Figurez-vous qu'il a fait une boule avec nos châteaux, nos palais, nos champs et nos prairies, une boule pas plus grosse qu'une muscade et qu'on peut escamoter de même. Vous souvenez-vous du médecin de Sicile ? Le docteur Leoffanti ?… Roland, mon pauvre Roland ! et Charlotte ! Je l'aimais comme ma fille… Et tenez, M. le marquis est devenu fou à bien bon compte. J'ai dix fois plus de raisons que lui pour perdre la tête… Allez, mes amis, allez et veillez !

La marquise se laissa choir sur un fauteuil en s'éventant vigoureusement.

Elle venait d'apercevoir un jeune homme qui marchait droit à elle de l'autre extrémité du salon.

Son cœur cessa de battre.

Nous ne saurions dire au lecteur qui était ce jeune homme, mais Domenica le reconnut incontinent pour son fils. Il passa sans la saluer ni même la voir.

Il avait affaire au buffet.

Un autre jeune homme parut, puis deux, puis trois. Par un mystérieux effet de sa préoccupation, Domenica ne voyait que des jeunes gens dans cette foule. Les jeunes gens lui cachaient tout le reste.

Elle n'en connaissait aucun. C'est un peu le propre de ces « superbes fêtes », dans le quasi-monde.

Ne demandez jamais à la maîtresse de la maison le nom d'une personne qui passe : ce serait de l'indiscrétion poussée jusqu'à la cruauté.

Mais si la bonne Domenica ne connaissait pas un seul de ces jeunes gens, elle les ***reconnaissait*** tous.

Son sein battait, son cœur s'élançait.

La voix du sang parlait en elle avec autant d'éloquence que d'impartialité. Elle adorait en bloc. Pour elle, partout, l'air de famille existait, et même la ressemblance.

Elle les appelait des yeux tous ces Domenico qui ne se doutaient guère de leur bonheur, elle les magnétisait de toute sa fameuse puissance fluidique, elle pointait vers eux son doigt armé de la bague enchantée, elle travaillait, elle priait, elle mourait. Ses mains la démangeaient… Pour un peu, elle eût arraché toutes ces cravates blanches, dont une au moins cachait l'acte de naissance de son fils bien-aimé.

Car, au fond de tout cela, il y avait un grand, un ardent amour de mère.

Cependant, Moeris et Moffray suivaient de loin le comte Pernola qui allait à son devoir. La marquise avait pu sans danger le charger d'entretenir le Courtenay, car les membres du conseil s'étaient engagés solennellement à garder le silence sur l'événement attendu.

Moeris et Moffray causaient.

— En somme, disait Moeris, que risquons-nous ? Mylord s'est mis en avant ; si l'affaire tourne mal, c'est le numéro 1 qui endosse tout, avec Mme Marion…

— Mme Marion est morte, répliqua Moffray.

— Comment cela ?

— On a fait coup double à la maison de Ville-d'Avray : Mme Marion aura disparu dans l'incendie.

— Mais nous l'avons revue !

— Nous avons revu Mme la baronne de Vaudré.

— Et le Poussah, dit Moeris ?

— Le Poussah retombera toujours sur ses gros pieds. Mylord veut tout ; c'est trop. Ce sont ces gourmands-là qui payent pour tout le monde. Nous autres, nous n'avons rien dit, rien écrit ni rien fait. Le rôle est bon : gardons-le jusqu'au bout.

Ils venaient de quitter l'escalier du premier étage où Pernola s'était engagé avant eux.

L'ordre avait été donné d'introduire les membres du conseil de famille, à mesure qu'ils se présenteraient, dans l'ancien appartement de M. le marquis de Sampierre, situé à la suite de celui de Domenica.

C'était là que Pernola se rendait, sur l'ordre de la marquise.

Au moment où Moeris et Moffray passaient devant l'antichambre de cette dernière, la porte s'ouvrit et une femme en toilette de bal se montra sur le seuil.

— Madame Marion ! s'écrièrent-ils en même temps.

— Vous vous trompez, messieurs, dit Laure. La personne dont vous parlez a eu une fin malheureuse et prématurée.

Elle déplia une mante qu'elle portait sur le bras et la jeta sur ses épaules.

Moeris et Moffray se mirent à rire en l'aidant à draper les plis de la soie.

— Nous avions deviné cela, dit Moffray. C'est un jeu d'enfer qui se joue ici, savez-vous !

— Vous êtes joueurs, répliqua Laure sèchement. Êtes-vous beaux joueurs ?

Sa voix était dure comme celle des fiévreux.

Elle prit le bras de Moeris et dit à Moffray :

— Suivez-nous.

— Nous allons ?… demandèrent-ils.

— Au jeu… et vous l'avez dit : un jeu d'enfer !

XLIV

FROTIN, RENAUD, LAMÈCHE ET LE HOTTEUX

Il n'était pas plus de minuit et demi quand Laure descendit le grand escalier de Sampierre, escortée de ses deux compagnons.

Moeris et Moffray n'avaient pu échanger aucune parole, mais ils s'étaient dit leur inquiétude d'un regard.

— Vous ne laissez personne à notre place pour surveiller le Pernola ? demanda Moffray.

— À quoi bon ? répondit Laure. Il est prisonnier ici comme bien d'autres.

Ces mots contenaient une menace si peu voilée que Moeris s'arrêta.

— Madame, dit-il en baissant la voix, ne pouvons-nous savoir ce qui va se passer ?

— Vous allez non-seulement le savoir, mais le voir, répliqua Laure durement.

Elle ajouta :

— Tâchez de rire et soyez galants. Voilà qu'on nous regarde.

Ils étaient dans le vestibule, éclairé à jour et tout fleuri comme une corbeille. Moffray, obéissant, dit en souriant :

— Je réclame mon droit, vous m'avez promis une valse.

— Est-ce que vous sortez déjà, madame la baronne ? demanda-t-on dans la mêlée des entrants.

— Non, répondit Laure, mais j'ai besoin de prendre un peu l'air, et je n'ai pas le courage de traverser les salons pour gagner le parterre.

Elle passa. On se dit :

— C'est vrai que la belle baronne est toute changée.

En franchissant la porte qui donnait sur le jardin, Laure eut un brusque frisson. Elle ramena sa mante d'un geste frileux.

— Vous avez froid ? dit Moeris.

— Oui, murmura-t-elle.

Elle ajouta tout bas :

— Et j'ai peur !

Elle était sans contredit la plus brave des trois. À dater de ce moment, ses deux compagnons furent muets.

Ce bon rôle d'abstention auquel Moffray tenait tant semblait arrivé à son terme. Qu'allait-on exiger d'eux ! Laure, l'aventurière intrépide, avait peur !

La portion du jardin dévolue à la fête s'étendait surtout devant la façade de l'hôtel. À droite et à gauche, on n'avait illuminé qu'un espace relativement étroit.

Nous croyons opportun de rappeler ici au lecteur l'étendue considérable de l'enclos de Sampierre. Le champ des lumières était plus que suffisant pour que deux ou trois

« tout Paris » y pussent prendre à l'aise leurs ébats, mais il n'occupait certes pas la dixième partie du parc.

Mme la baronne de Vaudré prit, à droite, une tortueuse allée que nous connaissons bien pour y avoir rencontré une fois le comte Giambattista Pernola en compagnie de Charlotte, ce soir où le pauvre Friquet, l'ancien n° 5, fut accroché par la tempe à un clou dans « la guérite » du saut de loup.

Nos trois compagnons arrivèrent bientôt aux confins de l'illumination.

En cet endroit, les massifs n'étaient pas encore déserts. On y entendait causer et rire, mais on ne voyait personne. Et à mesure qu'on allait, les bruits joyeux diminuaient.

Laure tourna sur la gauche. Elle traversa une pelouse, puis un petit bois au-delà duquel était un espace libre, – tout noir, bordé par le saut de loup.

À cinquante pas en avant, une lueur solitaire brillait. Laure dit :

— C'est la fenêtre du père Preux. Moffray, allumez un cigare.

— Je n'en ai pas sur moi, répondit Moffray.

— Donnez-moi votre boîte d'allumettes, fit Laure.

Elle frotta elle-même le phosphore qui pétilla.

Aussitôt, chez le Poussah, la lumière s'éteignit.

Laure quitta ses compagnons pour marcher jusqu'au bord du saut de loup. En route, elle roula une clef dans un morceau de papier et laissa tomber le tout au fond du fossé.

Du côté de la cité Donon, qui semblait déserte et endormie, un mouvement se fit dans les herbes garnissant le bord opposé du saut de loup.

Une forme humaine se laissa glisser le long de la rampe et gagna le fond, d'où une voix monta.

— Vous êtes en retard, dit cette voix, les hommes attendent… je ne trouve pas votre clef.

— Vous êtes-vous occupés de capitaine Blunt ?… commença Laure.

La voix l'interrompit, disant :

— Jetez d'abord l'échelle, nous causerons au pavillon. Tout va bien. Je tiens la clef.

Quand Laure rejoignit ses compagnons, ils s'étaient consultés sans doute, car Moeris lui dit d'un ton assez péremptoire :

— Chère madame, il y a des besognes qui ne nous conviendraient pas.

— Messieurs, répondit Laure, je donnerais tout ce que je possède et dix ans de vie pour être à Londres en ce moment. Je n'ai pas plus le choix que vous. Nous nous sommes donnés au diable.

— Ce sont des mots ! s'écria Moffray. Il est toujours temps de sortir d'un guêpier. Nous n'avons qu'à rentrer dans le bal…

— Essayez ! murmura Laure qui jeta un regard en arrière.

Ses deux compagnons suivirent ce regard. Illusion ou réalité, ils crurent voir tous les deux quatre ou cinq noires silhouettes immobiles à l'entrée des massifs.

— On ne nous assassinerait pas, je suppose ! dit Moeris.

Laure répondit d'un accent découragé :

— Vous pouvez tenter l'aventure ; moi, je vais en avant, parce que je sais que le danger le plus certain est par derrière.

Elle reprit sa marche en effet. Au bout de quelques pas, Moeris et Moffray la rejoignirent.

Ils s'engagèrent ensemble et sans parler dans les bosquets et longèrent le grand mur séparant le parc de la ruelle qui conduisait de la rue de Babylone à la cité Donon :

À une centaine de pas du saut de loup, une échelle était appliquée contre le mur. Laure lança une poignée de sable par-dessus le faîte et dit en même temps :

— Garez-vous !

Elle se colla vivement contre la muraille et les deux autres firent comme elle.

Presque aussitôt après, un lourd paquet tomba sur le sol de l'allée.

— Je monterai, si vous n'osez pas, reprit Laure. Ceci doit être attaché au dernier barreau de l'échelle.

C'était une corde à nœuds. Moeris monta et regarda dans la ruelle. Il ne vit rien. Quand la corde fut solidement attachée, il en laissa tomber le bout au dehors.

Alors, une voix enrouée dit :

— Pesez sur le bas de l'échelle pour que ça ne gambade pas sous notre poids.

Et la corde se tendit.

Par cette route, quatre hommes pénétrèrent successivement dans le parc de Sampierre.

Le dernier ramena la corde.

C'étaient les quatre « pratiques » commandées par Mylord au père Preux et que Jabain était allé chercher de l'autre côté des Invalides : Frotin, Renaud, Lamèche et Le Hotteux, des solides !

Ils n'avaient pas bonne tournure, mais ils étaient galants, car Le Hotteux, celui qui portait la corde, l'abandonna pour empoigner Laure par la taille.

— Tiens ! dit-il, voilà du sexe ! Profitons !

Laure eut coup sur coup une demi-douzaine de gros baisers pleins d'eau-de-vie, dont Le Hotteux se paya sur place en lui escamotant sa montre.

XLV

GARDE À CARREAU

Ce n'était pas le papa Preux qu'on aurait pu introduire par-dessus le mur à l'aide d'une corde gymnastique. D'autre part, on aurait eu beau commander chez Dusautoy un costume de bal pour six, le brave homme était si populaire dans le quartier que son entrée eût fait scandale à la grand-porte.

Et pourtant, nous savons que Mylord, le terrible numéro 1, l'avait condamné à payer de sa personne, cette nuit.

La clef, jetée par Laure au fond du saut de loup, lui était spécialement destinée. Cette clef ouvrait la petite porte, par où princesse Charlotte allait à la maison de l'aveugle.

L'allumette que Laure avait brûlée sur la pelouse était un signal.

Jabain, fidèle comme l'acier, aida le Poussah à descendre son escalier, ce qu'il fit tristement. Il n'était plus, disait-il, assez ingambe pour aller dans le monde.

Arrivé au bas des marches, le père Preux s'arrêta à la porte de ce qui semblait être la principale chambre du rez-de-chaussée, et commanda à son soldat de l'attendre au dehors.

Nous eussions regardé comme malhonnête d'omettre ce détail, destiné à donner le dernier coup de pinceau au portrait du plus obèse coquin de ce temps-ci.

Quand Jabain eut passé le seuil, le père Preux, qui restait dans l'allée, frappa doucement à la porte.

Elle s'ouvrit aussitôt.

— Va bien, monsieur Morfil ? dit-il. Vous n'avez encore rien vu par votre fenêtre ?

— Rien, fut-il répondu à l'intérieur de la chambre qui était sans lumière.

Le Poussah reprit :

— Faites comme chez vous, vous savez. Vous avez une porte sur le derrière. Mettez des hommes sur la place à côté. Je parierais dix contre un que je ne vous ai pas dérangé pour des prunes ! Et vous voyez ! malgré mon infirmité, je sors à cette heure indue pour pousser une reconnaissance. J'ai idée qu'ils sont là, dans le parc. Tenez-vous prêt, je vous ferai signe, et nous les pincerons… Ah ? si j'avais mes jarrets d'autrefois !

Il ferma la porte et rappela Jabain.

— Connais-tu la garde à carreau, toi ? lui demanda-t-il. Je viens de m'en payer une bonne !

Jabain eût souhaité une explication, mais le Poussah ne parlait jamais en marchant.

Ils atteignirent la porte du parc, située au bout du saut de loup. Elle était ouverte d'avance.

Quand Jabain voulut entrer, il vit de l'autre côté du seuil une ombre qui attendait.

— Je vas changer de béquille, dit le Poussah.

Il mit son gros bras autour du cou de l'ombre, et ajouta paternellement :

— Bonne nuit, Jabain, mon fils, va te coucher. Tu as congé jusqu'à demain matin.

XLVI

LE GUET-APENS

De cette partie du parc de Sampierre qui entourait le pavillon et qu'on avait défendu par un grillage régnant, les bruits de la fête étaient à peine entendus. Le pavillon, lui-même, sombre et silencieux, semblait dormir. Une lueur faible glissait pourtant à travers les persiennes fermées de la chambre aux portraits où nous avons laissé le marquis Giammaria.

Cette chambre, le lecteur s'en souvient, avait deux paires de fenêtres dont l'une donnait sur la maîtresse avenue qui conduisait des parterres à la rue de Babylone, et dont l'autre s'ouvrait sur les fourrés.

La grande avenue était brillamment éclairée de bout en bout et incessamment traversée par les équipages.

Les fourrés, protégés par le bois et par le pavillon même, restaient dans une obscurité profonde.

À une trentaine de pas des deux fenêtres, par où le comte Pernola avait entendu ce bruit suspect pendant sa décisive entrevue avec M. de Sampierre, quatre hommes bivouaquaient au plus épais des massifs, mais sans feu ni chandelle.

Ils ne fumaient ni ne buvaient. Ils ne causaient même pas et nous n'avons d'autre moyen de les désigner au lecteur que le plus simple de tous ; écrire leur nom en toutes lettres.

C'était le contingent levé par le père Preux dans ses fiefs du Gros-Caillou, derrière les Invalides : Frotin, Renaud, Lamèche et Le Hotteux.

Aussitôt après avoir franchi l'échelle, ils étaient venus du grand mur de la cité Donon jusqu'ici sans traverser aucun des espaces éclairés occupés par la fête. Laure, Moeris et Moffray les avaient conduits, toujours sous bois, en faisant un tour énorme par derrière l'hôtel.

À un certain endroit, voisin de la poterne, située en face de la maison de l'aveugle, ils avaient rencontré le Poussah, qu'ils connaissaient de reste, soutenu par un jeune homme en toilette de bal qui leur était inconnu.

Leurs conducteurs se trouvèrent être alors plus nombreux qu'eux-mêmes : Ils étaient cinq, y compris la belle dame que Le Hotteux avait embrassée et qui avait mis fin à ses gaietés en appuyant au nœud de sa gorge un joujou dont la pointe ne plaisantait pas.

Le père Preux fut remis aux mains de Moeris et Moffray qui soutinrent à droite et à gauche sa marche de pachiderme impotent.

La route fut longue et presque silencieuse.

Le contingent du Gros-Caillou qui écoutait de toutes ses oreilles put à peine saisir quelques mots, parmi lesquels il n'y avait jamais de noms propres.

Les deux vivantes béquilles qui étayaient le Poussah étaient désignées ainsi : n° 2 et n° 3.

La dame était le n° 5.

Le jeune homme en costume de bal portait le n° 1.

Tout cela répandait une bonne odeur de coquinerie organisée qui donnait véritablement confiance. Le Hotteux et ses compagnons n'avaient plus envie de s'émanciper.

Le n° 1, ce jeune et beau gaillard qui était évidemment au-dessus du père Preux lui-même, leur inspirait crainte et respect.

Ce fut le n° 1 qui les plaça en embuscade, qui les arma et qui leur donna la consigne.

Elle était claire la consigne, – et ***raide***, selon la propre expression du Hotteux, qui n'était pas sans fréquenter nos théâtres à la mode.

On devait amener là un homme. Il fallait expédier cet homme à bas bruit.

Jusque-là, attendre et se taire.

XLVII

LA RAFANETTA

La Rafanetta est un jeu d'Italie et surtout de Sicile.

Rafano veut dire proprement un « cran ». La rafanetta est un caressant diminutif qui sert à désigner un petit instrument, semblable à ces anciens casse-noisettes qui opéraient par la pression d'une vis.

Jeunes gens et jeunes filles du pays de Catane introduisent leurs doigts dans le trou destiné à la noisette ; chacun dépose une baïoque au panier, et celui qui supporte la plus haute pression gagne la poule.

Le père Preux, Mme la baronne Laure de Vaudré, le vicomte de Moeris, M. Achille Moffray et Donat, dit Mylord, étaient rassemblés et tenaient un conseil qu'on peut appeler suprême, car il précédait de quelques minutes seulement la bataille.

Le lieu choisi pour cette dernière entrevue était la petite chambre située à l'encoignure du pavillon, entre la grotte qui y donnait accès et le corridor menant à l'ancien appartement du feu comte Roland. C'était cette même petite chambre qui avait servi de retraite à princesse Charlotte pendant la maladie de son cousin Roland et par où, quelques heures auparavant, elle avait introduit Édouard Blunt auprès du marquis de Sampierre.

Il y avait une bougie plantée à terre. Laure était assise sur l'unique chaise. Le papa Preux, Moeris et Moffray avaient pris place sur l'ancienne couchette de Charlotte.

Mylord se tenait debout. Tout le monde était en costume de bal, sauf le Poussah qui avait pourtant fait toilette jusqu'à un certain point.

Il avait une redingote toute neuve et des souliers vernis.

Mylord semblait grandi et vieilli. Sa tête s'inclinait violemment sur son épaule et se redressait soudain, de temps en temps, par un mouvement involontaire, comme une convulsion. Ses traits exprimaient une résolution froide et par cela plus terrible.

Par intervalles, ses yeux sombres rendaient un double éclair.

Laure était froide aussi et résolue, mais le travail et les angoisses de cette journée l'avaient brisée plus qu'une semaine de fièvre.

En elle, tout fléchissait, hormis sa volonté implacable.

Les autres étaient tout uniment piteux comme des chiens battus. Le père Preux, essoufflé du grand effort de sa course et baigné par des torrents de sueur, avait néanmoins sa grosse figure toute blême. Moeris et Moffray faisaient compassion.

C'était Mylord qui parlait.

Il faisait de son mieux pour contenir sa voix qui parfois s'échappait en rauques éclats. Il disait :

— L'enseignement rationnel du docteur Jos. Sharp condamne le meurtre, en thèse générale. Il l'ordonne néanmoins dans deux cas spéciaux : 1° quand on est surpris en flagrant délit ; 2° quand un premier meurtre commis laisse derrière soi des témoins.

Nous étions dans le premier cas à Ville-d'Avray. Nous sommes, depuis lors, dans le second.

À Ville-d'Avray, j'ai tué parce que cette Charlotte connaissait Mme Marion sous son nom de baronne de Vaudré.

J'ai tué par le feu, parce que l'incendie fait la nuit après lui.

Dans les heures qui ont suivi, j'ai continué de tuer, selon le précepte du maître, pour supprimer tous les témoins. Il en est résulté ceci : Mme Marion est morte pour le monde, parce que tous ceux qui étaient dans la maison de Mme Marion sont morts.

— Tous ? fit Laure.

— Tous répéta l'élève de Jos. Sharp dont le cou se dressa tout droit.

— Vous êtes donc retourné là-bas ? demanda le père Preux : cette nuit ?

— Quand je suis revenu à Paris, reprit Mylord après avoir fait un signe d'affirmation, il n'y avait plus rien derrière nous : Je dis rien, excepté ce témoin dont nous n'avons fait que soupçonner la présence…

— Chanut ! interrompit Preux : Je jure qu'il était là !

Mylord le regarda fixement.

— Pourquoi avez-vous envoyé un messager, ce soir, à un chef de la préfecture, vous ? demanda-t-il.

Il y eut un mouvement parmi ceux qui entouraient le Poussah.

Mais celui-ci répliqua sans se troubler :

— Précisément parce que Vincent Chanut était à Ville-d'Avray. M. Morfil serait avec ses hommes dans le parc de Sampierre, si à l'heure qu'il est, je ne les avais mis dans ma propre maison.

Moffray et Moeris ne prenaient plus la peine de cacher leur détresse.

— Tout cela est insensé ! dit Moffray.

Et Moeris le Poussah ajouta :

— Nous jouons un jeu de fous furieux !

Mylord leur imposa silence d'un geste et reprit :

— Nous jouons à coup sûr, du moment que je tiens les cartes.

Puis, s'adressant à Laure :

— Il n'y a, dit-il, que vous de brave ici, ma femme.

Laure ne répondit pas. Mylord reprit :

— M. Preux, quand votre messager est revenu, ne vous a-t-il pas dit qu'il y avait quelqu'un avec le chef de la police, au café du Commerce, place des Trois-Marie ?

— Si fait, répondit le Poussah : mon soldat m'a dit qu'il y avait quelqu'un.

— Vous a-t-il dit le nom de ce quelqu'un ?

— Non.

— Votre messager connaît-il Vincent Chanut ?

— Oui, certes.

— C'était pourtant Vincent Chanut qui était avec M. Morfil.

— Alors, s'écrièrent Moeris et Moffray, nous sommes cent fois, mille fois perdus !

En s'essuyant à deux mains, le Poussah fit ruisseler la sueur de son crâne qui trempa le sol.

— Il se déguise très-bien ce Chanut poursuivit froidement Mylord. Quand il est sorti du café, je l'ai suivi jusque chez lui, et je l'ai attendu dans son propre escalier. Je savais qu'il rentrait pour faire toilette. Il devait être des nôtres, ici, chez Mme la marquise, et sans doute il n'y serait pas venu seul, car il avait des invitations plein ses poches. Il est ressorti au bout de vingt minutes et je ne l'ai pas reconnu : c'était un gros bourgeois blond, habillé tout comme un notaire. Mais quand il a été couché mort sur le palier du quatrième étage…

— Vous l'avez donc frappé sans le reconnaître ?

Ceci fut dit par tout le monde à la fois.

Mylord avait aux lèvres un orgueilleux sourire. Il poursuivit, fier de l'effet produit :

— Quand il a été couché mort et bien mort, j'ai arraché sa perruque blonde. C'était lui, j'en réponds. Jamais il ne se déguisera plus.

Dans la stupeur qui suivit ces paroles, il y avait de l'admiration et aussi un symptôme de confiance faisant effort pour renaître.

Un peu de sang revint aux joues de l'homme d'affaires et du coureur d'aventures, ce lièvre qui vivait d'une réputation de lion. Le Poussah baisa le bout de ses doigts et dit :

— Vous, vous êtes un joli mâle, monsieur l'anglais.

Seule, Laure ne changea point de visage. Elle ressemblait à une statue.

Mylord dit, répondant au père Preux :

— Je suis le n° 1. Le maître doit tout faire par lui-même, et vous savez maintenant le sort réservé à ceux qui s'arrêteraient en chemin. Pour le moment, la route parcourue est nette. Donc, regardons en avant. Quelle heure est-il, monsieur Preux ? L'héritier de Sampierre et de Paléologue n'a pas encore de montre dans son gousset.

Le Poussah consulta la sienne et répondit :

— Une heure et trois minutes.

Mylord reprit :

— M. le comte Pernola ne viendra qu'au quart : nous avons le temps… En avant, il reste des obstacles : d'abord, Pernola que je viens de nommer, ensuite capitaine Blunt. Capitaine Blunt n'est pas un témoin, il ne sait rien contre nous, mais s'il arrivait jusqu'au conseil de famille, tous nos projets seraient ruinés. Au contraire, sa mort me fait invincible. S'il est mort, je parlerai de lui, je m'appuierai sur lui. Voilà pourquoi je le condamne à mourir.

— Êtes-vous sûr qu'il viendra ? demanda Preux.

— Avant de passer par mes mains, répliqua Mylord, Vincent Chanut l'avait convoqué, je suis sûr de cela, et les quatre hommes que nous avons postés au revers du pavillon l'attendent.

— Et Pernola ? demanda encore le Poussah.

— C'est différent. M. le comte a pris l'initiative. C'est lui qui nous a appelés. Il a besoin de nous, pour rendre définitifs et non sujets à réclamations certains actes de vente qu'un mot du marquis, mon père, réduirait à l'état de vieux papiers, mais que son décès fera authentiques, j'entends le décès de mon père. Le comte Pernola est un homme de mérite, il n'a qu'un tort, c'est de nous prendre pour des niais ; vous savez cela mieux que moi, monsieur Preux, puisque c'est à vous qu'il a tendu le dernier hameçon. Vous êtes une paire d'amis, tous les deux.

— Il m'a fait savoir, dit le Poussah, que M. le marquis serait seul cette nuit au pavillon, bouclant ses malles pour passer en Angleterre, et que sa valise pesait lourd !

— Demandez à Mme la baronne ce que lui ont appris Mlle d'Aleix et son Édouard Blunt.

Laure répondit si bas qu'on eut peine à l'entendre.

— C'est Pernola tout seul qui doit fuir cette nuit…

— Et qui est comme nous, interrompit Mylord : il ne veut rien laisser derrière lui !

Tout en parlant, depuis quelques minutes, il maniait une cordelette avec la dextérité qu'il mettait à toutes choses, et la disposait selon un certain système de nœuds. Cela res-

semblait un peu aux collets dont on se sert pour prendre les grives au moment de la passée.

Un bruit léger se fit dans le corridor qui menait à l'intérieur du pavillon. Mylord prêta l'oreille.

— N° 2 et n° 3, ordonna-t-il d'un air goguenard, mettez-vous des deux côtés de cette porte ; quand mon cousin va entrer, vous le terrasserez et vous le bâillonnerez.

Moeris et Moffray n'osèrent pas désobéir.

— Connaissez-vous cela ? demanda Mylord au Poussah en lui montrant son piège à grives.

— Parbleu ! fit le père Preux : Mme la baronne aussi. Nous avons habité ensemble le pays basque. C'est le ***garrote pequegno***, à l'aide duquel les bandits de la Navarre font sortir de terre les doublons des hidalgos campagnards.

Mylord introduisit une clef dans le principal nœud de sa cordelette et remit le tout aux mains du Poussah en disant :

— Voilà l'hidalgo qui vient… accouchez-le de ses doublons.

On frappait doucement à la porte intérieure.

— Entrez ! fit le père Preux sur un signe de Mylord.

Le comte Pernola entr'ouvrit la porte. À la vue de Laure, il entra vivement.

À peine eut-il passé le seuil qu'il tomba : la main de Moeris avait étouffé son premier cri.

Giambattista Pernola était aussi en costume de bal. Cela donnait une couleur singulière à cette scène de violence qui

avait lieu dans une pauvre chambre humide comme un caveau, à peine éclairée par la bougie brûlant au ras du sol.

Dès le premier instant, Pernola se vit perdu.

La délicate pâleur de son teint devint verte.

Il fit un effort pour appeler au secours.

Le mouchoir de Moffray, noué avec une brutale vigueur, remplaça la main de Moeris sur sa bouche.

— Apportez-le ! commanda Mylord.

Son geste montrait le carreau au pied du Poussah.

Moeris et Moffray soulevèrent Pernola et le déposèrent à cette place.

Il se releva aussitôt sur ses genoux jetant tout autour de lui son regard épouvanté.

— Mon cher monsieur, lui dit Mylord, veuillez vous remettre. Si vous vous comportez sagement, il ne vous sera point fait de mal. Vous êtes ici en famille. Inutile de vous présenter ces messieurs, ni madame la baronne. Moi, je suis votre cousin Domenico, le frère du comte Roland que vous avez empoisonné.

Les mains de Pernola s'agitèrent désespérément. Mylord poursuivit en tirant la baguette d'arrêt d'un revolver :

— Soyez très-prudent, je vous le conseille. Je suppose bien que vous êtes armé. Laissez-vous fouiller sans résistance. M. le marquis, mon père, est ici près, et il ne faut pas qu'il vous entende.

Sur un signe, Moeris et Moffray retirèrent des poches de Pernola deux pistolets et un stylet d'Italie.

— Voilà qui est bien, reprit Mylord, qui abaissa son revolver. Maintenant, ayez la bonté de nous dire où vous avez mis les traites représentant le revenu de Paléologue, escompté pour dix ans et les six actes de vente à l'aide desquels vous comptiez me voler mes domaines de Sampierre.

Un étonnement sans bornes secoua l'apathie de Pernola dont le regard interrogea mieux que ne l'eût fait la parole elle-même.

— Certes, certes, fit Mylord doucement, vous avez bonne envie de savoir comment j'ai appris ces détails, mais le temps nous manque, et c'est à vous de répondre.

Pernola baissa les yeux et garda le silence.

— Allez, monsieur Preux, dit Mylord sans élever la voix. Moffray, ayez l'obligeance de tenir le bras gauche et Moeris se chargera des jambes.

Il ajouta, en s'adressant de nouveau à Pernola :

— Vous êtes de Sicile, mon cousin, vous connaissez le jeu de la rafanetta ?

Pernola releva ses yeux égarés.

— Comme je n'avais pas de casse-noisette sous la main, poursuivit Mylord, j'ai fabriqué un joujou qui en tiendra lieu. Allez, messieurs !

Moffray se saisit du bras gauche, Moeris s'empara des jambes. Pendant cela, le Poussah, prenant le poignet droit, passa la main de Pernola dans les nœuds de la cordelette, de

telle façon que le pouce fût replié et serré comme l'est le cou de l'oiseau arrêté par le piège. Il donna en même temps deux ou trois tours de clef. La poitrine du patient gronda.

— N° 5, dit Mylord, dénouez le baillon, pour que mon cousin puisse nous fournir le renseignement que nous attendons de son obligeance.

Laure se leva et lâcha le nœud du mouchoir.

— Madame ! oh ! madame ! s'écria aussitôt le malheureux Italien : ayez pitié de moi !

— Plus bas ! ordonna Mylord qui se plaça auprès de lui, le revolver armé à la main. Ceci tiendra lieu de bâillon. Au premier cri, mon cousin, je vous fais sauter la cervelle.

Puis, imitant l'accent de Sicile :

— ***Alla rafanetta, signor Poussah !*** dit-il : ***Un' rafano !*** (un cran).

Le père Preux donna un tour à la clef. Tout le corps du patient fut secoué par une convulsion.

— Voulez-vous nous dire où vous avez caché le bien volé ? demanda Mylord dont le revolver touchait presque la tempe de Pernola.

Celui-ci ne répondit point.

— ***Un' rafano !***

La clef tourna. La sueur ruissela sur le front du patient.

— Voulez-vous parler, mon cousin ?

Pas de réponse.

— *Un' rafano !*

Les paupières de Pernola se bordèrent de rouge.

— Nom de nom de nom ! dit le Poussah qui avait aussi le visage inondé, ne vous entêtez pas, voisin. J'en ai mal jusque sous les ongles !

Moeris et Moffray, blêmes tous deux, tressaillaient aux mêmes convulsions que le patient.

Laure se cachait le visage à deux mains.

Mylord seul gardait toute sa tranquillité. Sur ses traits, pas un plan ne bronchait.

— *Un' rafano !* commanda-t-il encore de sa voix sèche et froide.

Le tour de clé ne s'acheva pas. Le pouce craqua et la cordelette se détendit.

Pernola, qui pleurait du sang, ouvrit la bouche pour lancer le cri de son atroce souffrance, mais le froid du pistolet toucha sa tempe.

— Voulez-vous parler, mon cousin ?

Et comme Pernola ne répondait point encore, Mylord reprit :

— Essayons avec l'autre main.

Cette fois, un râle sortit de la gorge du patient. Sa tête tomba comme un plomb sur sa poitrine.

Le misérable homme était vaincu.

— Je parlerai ! prononça-t-il d'une voix étranglée.

— Asseyez-le sur le lit ! commanda Mylord, et qu'on le panse !… Mon cousin, nous vous attendons.

— Dans le corridor, ici près, balbutia Pernola dont les paroles sortaient avec peine, soulevez le cinquième et le sixième carreau, à partir de la porte, à gauche, le long du mur…

Mylord s'élança, mais en franchissant le seuil, il dit :

— Veillez bien et remettez le bâillon ! S'il avait voulu nous endormir…

L'instant d'après, il reparaissait, brandissant le portefeuille conquis, et dit : tenez-moi la lumière !

Et pour la première fois, depuis le commencement de cette terrible scène, l'émotion altérait sa voix.

Moeris leva la bougie. Mylord ouvrit le portefeuille et en examina le contenu pièce à pièce.

— Tout y est ! s'écria-t-il enfin. Vous êtes riches, mes camarades ! mais le n° 1 aura sa part de lion !

À ce moment, de l'autre côté de la porte donnant sur la grotte, on entendit un grand bruit : un bruit de lutte qui allait se rapprochant.

— À l'autre ! à capitaine Blunt ! dit Mylord dont la physionomie avait déjà repris sa froideur. Vous serez sept contre un. Frappez ferme et ne redoutez plus la loi. La loi est avec nous. Moi, je reste. Mme la baronne et moi, nous suffirons à notre tâche, ici.

Il ferma le portefeuille et ajouta :

— Vous m'avez pris pour un fou : je suis un maître. On avait dépouillé le marquis de Sampierre, on allait l'assassiner. Moi, qui suis son fils, j'ai repris mon bien et j'ai sauvé mon père ! Ah ! ah ! la loi ! je l'ai dans ma poche, la loi !

XLVIII

MACHINE À TUER

Mylord avait la tête haute et le regard brillant. Ses compagnons subissaient maintenant son prestige. Ils voyaient possible le succès de sa monstrueuse combinaison.

Or, l'homme est le même toujours et partout. Pour les bandits comme pour les honnêtes gens, la réussite, sainte chose ! change l'extravagance en sagesse.

Ce qui paraissait être tout à l'heure une tentative aveugle et inepte faisait partie maintenant d'un plan tracé. Le calcul stratégique perçait sous la sauvage brutalité des moyens.

Il avait du sang jusqu'aux genoux, l'élève du docteur Jos. Sharp, le bachelier de l'université des ***rogues***, mais sa tête restait froide, son coup d'œil sûr : il savait où il allait.

La confiance revint ; on avait un chef !

Le Poussah, enthousiasmé, se leva sans aide.

Il avait, ma foi, le couteau à la main et parlait de trouer lui-même la peau du capitaine Blunt.

— En avant ! dit-il ; le petit est un dieu ! Vive sa mécanique !

Au dehors, le bruit semblait diminuer et s'éloigner. Peut-être ce fait n'était-il pas sans influence sur l'accès de bravoure qui prenait le père Preux et ses compagnons.

Ils entrèrent tous les trois dans le couloir qui menait aux bosquets en passant par la grotte et disparurent.

Sur la couchette, Giambattista Pernola restait étendu. Il avait perdu connaissance.

— Laurent de Tréglave, que vous appelez Blunt, dit Laure, est un homme redoutable. Il peut échapper. Prenez garde !

Mylord leva les yeux au ciel !

— Le Seigneur a ses oints, prononça-t-il à voix basse. Je suis vierge comme Samson ; je jure que jamais femme ne touchera à ma chevelure. Personne ne m'arrêtera. Si je ne contenais pas ma poitrine, elle rugirait comme celle d'un lion !

Il prit à terre la bougie et la mit dans la main de Laure.

— Marchez devant, dit-il, je vous suis.

— Où allons-nous ? demanda Laure.

— Vers mon père et vers ma mère, marchez !

Laure obéit. Quand elle eut passé le seuil de la galerie, Mylord revint sur ses pas et s'approcha du lit où Pernola était couché. Il se pencha. La bougie, déjà lointaine, emportait les dernières lueurs.

Dans l'obscurité presque complète, on aurait pu deviner le mouvement du bras de Mylord, qui se leva et s'abaissa deux fois.

Cela produisit, par deux fois aussi, un bruit faible et sourd, auquel la gorge de Pernola répondit par un double râle.

Avant de rejoindre la baronne, Mylord entr'ouvrit la porte de la grotte et prêta l'oreille.

On n'entendait plus rien au dehors.

Au dedans aussi, tout était silence.

— Que va devenir le malheureux homme ? demanda Laure au moment où son compagnon entrait dans le corridor.

Mylord répliqua :

— Ne vous occupez plus de lui.

Laure comprit peut-être, car elle se sentit trembler.

— Et les autres, fit-elle, on ne les entend plus ?…

Mylord la couvrit de son regard froid et dit :

— Il faut que la place soit nette autour de celui que le Seigneur a choisi entre tous.

Elle eut envie de fuir, mais ses jambes ne pouvaient pas la porter.

— Vous les avez tués, balbutia-t-elle, et vous allez me tuer !

XLIX

L'ENGRENAGE

Les histoires sont comme les hommes : avant de finir, elles jettent un regard en arrière.

À la première page de ce livre, nous vîmes un vieillard mourant qui représentait la folie de la sagesse humaine. Il descendait des empereurs, il était riche terriblement. Le bien que ce vieil homme aurait pu faire à lui-même et aux autres, nul ne saurait le dire.

Mais l'idée de ce devoir n'était pas en lui, quoi qu'il fût chrétien. Au moment de rendre à Dieu son âme immortelle, il n'avait qu'une pensée : laisser après lui sa fortune doublée.

Extravagante floraison de l'arbre de prudence !

Le prince Michel Paléologue, pour fonder la plus grande fortune du monde, sans déroger à sa noblesse, avait donné sa petite-fille à un malade, à un fou.

Puis il s'était retourné sur son oreiller, disant : « J'ai accompli ma mission ici-bas, » et refusant de faire l'aumône à un autre enfant qui était aussi sa petite-fille, née en dehors du mariage.

Elle serait curieuse, la monographie de la bâtardise, écrite au point de vue des coups mortels que portèrent en tous temps les rejetons illégitimes à ces grandes races qui vivent par le principe de la légitimité.

Nous avons connu Mme la baronne de Vaudré sous bien des noms. Elle en avait un autre encore qui était le véritable : elle s'appelait Laure-Marie Paléologue.

C'était pour elle que le patriarche Ghika avait intercédé auprès du vieux prince Michel, le jour des noces de Domenica Paléologue et de Giammaria de Sampierre.

Ce fut à elle, devenue la maîtresse du charlatan Strozzi, que la pitié tardive du marquis jeta un jour soixante mille francs : Ce dont Strozzi, le charlatan, mourut.

C'était elle que le cadet de Tréglave adorait d'un amour chevaleresque ; elle encore qui avait assassiné l'aîné de Tréglave au désert.

Sa vie, déjà bien longue, était un enchaînement de luttes sans pitié, mais sans peur : et sans remords aussi, car la famille qui l'avait repoussée, représentait pour elle la société tout entière.

Elle se vengeait.

La fortune qu'elle poursuivait depuis vingt ans, à travers le danger bravement affronté, à travers le crime exécuté froidement, c'était encore la vengeance.

Et pourtant, car Dieu ne veut pas qu'il y ait au monde une créature humaine dépourvue de tout sentiment humain, la belle Laure avait un cœur, et dans ce cœur quelque chose vibrait, aimait et souffrait.

Cette mère qui avait abandonné un jour son enfant sans regret ni souci, on peut le dire, vivait par le souvenir de son enfant.

Cela lui était venu, je ne sais comme, un jour que la marquise Domenica lui avait présenté Mlle d'Aleix en disant : « Si je ne retrouve pas mon fils, voilà celle qui possédera nos immenses richesses ! »

Un choc s'était produit au dedans de Laure. Quelque chose l'attirait vers cette belle enfant, mais elle pensait : « Ma fille doit être belle aussi, et c'est ma fille qui devrait être héritière à sa place. »

Dans le cours de ce récit nous n'avons montré qu'une seule fois Laure cherchant sa fille et encore le lecteur a-t-il pu voir en ce fait isolé un expédient.

Mais, en réalité, ses démarches avaient été actives et obstinées. Elle voulait sa fille, non-seulement pour l'adorer, mais encore pour la mettre à la place de Charlotte condamnée.

Aujourd'hui même, avant le drame de Ville-d'Avray, un de ses agents, qui n'était autre que le père Preux, lui avait dit : « Je suis sur la trace de votre fille… »

Nous avons parlé ainsi de Laure, parce que nous ne parlerons plus d'elle, jamais. À la fin du précédent chapitre, le lecteur a deviné que le terrible engrenage la tenait déjà et qu'elle allait être entraînée sous la roue.

Mylord avait dit dans la propre langue de Cromwell :

— Il faut que la place soit nette autour de celui que le Seigneur a élu entre tous !

Laure avait compris le sens de ces paroles qui n'étaient pas prononcées pour elle. Ces paroles contenaient son arrêt.

Quand elle vit Mylord marcher sur elle, je ne saurais dire pourquoi elle craignit quelque chose de plus affreux que la mort.

Elle leva la bougie. Mylord tenait à la main le stylet de Pernola dont la lame était rouge.

Ce n'est pas de cela qu'elle eut peur.

Derrière la grâce charmante qui était la nature même de Laure, il y avait une étonnante vigueur physique.

Elle avait fait ses preuves. Les hasards de sa vie d'aventures l'avaient mise bien des fois en face d'une arme.

Elle était avertie et en garde : sa main droite, cachée dans les plis de sa robe, serrait la crosse d'un mignon revolver apporté d'Amérique.

Mylord s'arrêta à deux pas d'elle et il était temps.

Leurs regards s'entrechoquèrent. Ils étaient braves tous les deux, la femme plus encore que l'homme.

Mais l'homme avait le vent, le sort, ce je ne sais quoi qui porte.

La femme était vaincue d'avance.

Mylord dit :

— Pourquoi vous tuerais-je ? Les autres me gênaient. Au contraire, j'ai besoin de vous.

Il fit un pas de plus ; elle lui présenta son pistolet entre les deux yeux.

Mylord sourit et recula du pas qu'il avait fait, – ni plus ni moins.

— Vous ne voulez pas me croire, reprit-il : vous savez pourtant bien que j'ai horreur du mensonge, qui est un péché. Maintenant que François Preux est muet pour toujours, je suis seul au monde à savoir ce qu'est devenue votre fille.

Laure changea de visage, mais son arme ne s'abaissa point.

— Vous l'avez vue aujourd'hui, poursuivit Mylord.

— Aujourd'hui ! répéta Laure, comme un écho.

Peut-être comprenait-elle déjà, car elle chercha son souffle qui la fuyait, et sa paupière pesante descendit au devant de son regard.

Ce ne fut qu'un instant, mais ce fut assez.

Le revolver avait changé de main.

Laure tomba, brutalement terrassée.

La bougie éteinte laissa le corridor dans l'obscurité. Mylord poursuivit :

— Si vous n'aviez pas vu votre fille, je vous aurais épargnée, car je ne connais pas une femme qui vaille autant que vous.

Laure avait les deux mains dans un étau, et un genou pesait sur sa poitrine.

— Mais, poursuivit encore Mylord, vous auriez su un jour ou l'autre le vrai nom de celle qui est morte brûlée dans la chambre ronde.

— Charlotte ! fit Laure en un râle : si belle ! si noble ! si bien aimée ! ma fille ! Charlotte que j'ai laissé mourir ! Charlotte était ma fille !

— Et vous l'auriez vengée, acheva Mylord.

Laure tenta un effort de lionne et Mylord fut secoué par cette grande convulsion.

Une lutte courte, mais terrible, eut lieu.

Puis Mylord passa son chemin, laissant derrière lui la nuit et le silence.

Une fois dans le vestibule, il frappa trois maîtres coups à la porte de la chambre aux portraits.

— Est-ce vous, Giambattista ? demanda le marquis à l'intérieur.

— Non, répondit Mylord d'une voix forte, c'est Domenico-Maria Sampietri, prince Paléologue et comte de Sampierre. Ouvrez à votre fils, mon père.

L

LE BAISER DE MYLORD

Au moment où Mylord appela de l'autre côté de la porte, le marquis Giammaria était seul auprès de sa malle faite et fermée. Sur la table, à côté de lui, il y avait un passeport pour l'Angleterre. Il attendait son fidèle Pernola qui allait partir avec lui.

Selon l'idée de Pernola, le départ devait avoir lieu en effet, mais le but du voyage n'était pas le même pour les deux voyageurs.

Pernola comptait fuir à l'étranger avec son opulent portefeuille et envoyer beaucoup plus loin son noble parent, désormais inutile.

Nous savons que ce bon Pernola était parti le premier, et bien à contre-cœur, précisément pour l'endroit où il voulait dépêcher le marquis.

Celui-ci, en attendant l'heure de se mettre en route, étudiait un traité de médecine, et repassait la série des observations relatives à la section des deux carotides.

Son entrevue avec Édouard avait violemment réveillé sa manie.

À l'appel de Mylord, il brandit son livre et s'écria :

— Cette fois, je vais confondre l'imposteur.

Il ouvrit. Mylord entra, le chapeau sur la tête et il dit :

— Mon père. Vous croyez m'avoir tué. L'intention vaut le fait. Je vous déteste, mais je suis vivant : regardez.

Le marquis resta bouche béante à l'examiner.

— Un autre ! balbutia-t-il après un silence ; celui-là ne ressemble pas à Roland, ni à Domenica, ni à personne !

— Je vous détesterai toujours, reprit Mylord, il faut que vous sachiez bien cela, mon père. Et si j'ai poignardé tout à l'heure Pernola, le scélérat qui voulait vous assassiner, c'est qu'il emportait mon héritage. Voici notre bien.

Il jeta le portefeuille gonflé sur la table, auprès du passeport.

Le marquis demanda :

— Est-ce par suite de la blessure que vous portez la tête penchée ?

— Je vous conseille, répliqua Mylord, dont l'œil se fit menaçant, de ne jamais me parler de la blessure, ni de ma tête penchée si vous voulez vivre longtemps !

Le marquis baissa les yeux d'un air pensif.

— Si l'enfant vit, murmura-t-il, c'est ainsi qu'il doit parler. L'autre ne mentait pas bien… mais je l'aurais aimé.

Il n'y avait d'autre émotion sur ses traits qu'un reste de surprise, et sa pensée travaillait froidement.

— Alors, reprit-il, vous avez mis à mort Giambattista ? C'est affaire entre vous et la loi. Que voulez-vous de moi ?

— Je ne veux rien de vous, répondit Mylord, je veux tout de mon droit. Les membres de votre conseil sont assemblés. Je vais me faire reconnaître. Venez avec moi si vous voulez.

M. de Sampierre sembla hésiter.

— J'étais accoutumé à Giambattista, murmura-t-il sans souci d'être entendu. L'autre imposteur l'avait accusé aussi de vouloir m'assassiner… et princesse Charlotte lui attribue la mort de Roland. Je ne sais pas ce qu'il faut croire. Il venait de Sicile… Son idée pour le notaire Rondi était bonne.

Il passa la main sur son front et ajouta :

— Est-il bien mort ? je voudrais le voir.

Mylord répondit :

— Venez, c'est votre route.

Il prit le flambeau qui était sur la table et sortit. M. de Sampierre le suivit.

Ils traversèrent ensemble le vestibule et les deux pièces dont il a été parlé : la chambre de Pernola et celle du médecin empoisonneur Leoffanti. Aux premiers pas qu'ils firent dans la galerie, Mylord s'arrêta pour éclairer le cadavre de Laure.

Elle était couchée tout de son long et admirablement belle dans la mort.

— Qui est cette femme ? demanda M. de Sampierre, et pourquoi l'avez-vous tuée ?

Mylord prit à terre un stylet baignant dans le sang. Il le tendit au marquis qui détourna la vue en disant :

— L'arme est sicilienne, c'est vrai, et Giambattista venait de Sicile… Pourquoi a-t-il tué cette femme ?

— Cette femme, dit Mylord, avait nom Laure-Marie Paléologue. C'est à elle que l'aîné de Tréglave avait confié le secret de la marquise Domenica, ma mère.

— Tréglave, répéta M. de Sampierre dont l'œil éteint eut un éclair.

Mylord poursuivit sa route et arriva à la petite pièce qui communiquait avec la grotte.

— Vous avez voulu voir, voyez ! dit-il en s'arrêtant devant le lit.

Pernola, mort en se débattant, était comme roulé sur lui-même. Sa chemise et son pantalon blanc avaient d'énormes taches rouges.

Le marquis prit le flambeau des mains de Mylord et regarda.

— J'étais habitué à lui, prononça-t-il doucement. Il a vécu vingt-cinq ans près de moi sans m'empoisonner… Tu as frappé deux coups, je suis médecin : le premier suffisait.

Il rendit le flambeau, en ajoutant :

— Montre-moi ta blessure. Tu es peut-être mon fils !

Mylord eut un ricanement et demanda :

— Est-ce que votre cœur parle, mon père ?

— Non, répondit M. de Sampierre. Quelque chose m'éloigne de toi. C'est l'autre que j'aurais choisi.

— Parce qu'il vous ressemble ? reprit Mylord brutalement : Moi, je ne vous ressemble pas, mais c'est égal, je suis votre fils et vous le verrez bien ! Vous n'aurez plus de conseil ni de tutelle, c'est moi qui vous gouvernerai… tout seul ! Regardez ma gorge, si cela vous amuse : j'ai d'autres preuves et d'autres témoins.

Il arracha sa cravate blanche qu'il froissa et jeta loin de lui en ajoutant :

— Ma toilette ainsi sera faite d'avance pour entrer au conseil de vos tuteurs, où ma mère m'attend.

M. de Sampierre écarta le col de la chemise. En se penchant pour examiner mieux, il appuya sa main par mégarde sur l'épaule déjà roide de Pernola. Il ne retira pas sa main.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà qui change la thèse. La cicatrice est moins large. La grande carotide n'a pas dû être lésée ; l'autre… il y a doute. Ayez la bonté de lever un peu le flambeau, mon jeune ami, ceci est intéressant et curieux.

Il touchait, mesurait, examinait avec une ardeur, on peut le dire, toute scientifique.

— Mon ami, je vous remercie, dit-il en se redressant. Je suis avant tout un grand médecin. Je n'affirme rien, mais il n'y a pas impossibilité absolue. Il se peut, à la rigueur, que vous soyez l'héritier de Sampierre !

Mylord haussa les épaules et tourna le dos, disant :

— C'est bien un pauvre homme que celui qui essaye de tuer un enfant naissant et qui ne peut pas ! Je ne vous hais plus, je vous méprise ; venez !

Il ouvrit la porte de la grotte. M. de Sampierre le suivit la tête basse et l'esprit troublé.

Il pensait :

— Celui-là est dur comme le châtiment : ce doit être ***lui !***

Aussitôt qu'ils eurent passé le seuil, l'air humide les frappa au visage, et à mesure qu'ils avançaient, cet air humide s'imprégnait d'une intolérable odeur tiède et douce.

À l'endroit où le couloir débouchait dans la grotte, Mylord s'arrêta de nouveau. Il dit :

— Voici le lieu où nous avons livré bataille pour vous, mon père.

C'était, en effet, comme on se représente un coin, pris au hasard, dans un champ de carnage. Cinq cadavres étaient étendus dans la poudre grisâtre, entre le mur, tout brillant de salpêtre et le bassin à demi desséché.

Moeris et Moffray avaient été frappés en pleine poitrine.

Entre eux, le bandit Lamèche gisait la nuque fracassée.

Le corps du Poussah, couché sur le ventre, formait une masse énorme, sa main gauche déchirait la terre, cette terre du domaine de Sampierre qu'il avait si ardemment souhaitée ! sa main droite se crispait dans la chevelure crêpue du Hotteux dont il avait écrasé la tête contre le rebord du bassin.

Au-dessus de ce massacre, les stalactites maçonnées à la voûte pendaient piteuses et pleurant l'eau jaunâtre des infiltrations.

C'était Mylord qui avait donné la consigne aux quatre ***pratiques*** et cette consigne était double : outre capitaine Blunt, elle condamnait aussi le Poussah, Moeris et Moffray : place nette !

— Je ne connais pas ces hommes, dit le marquis, dont la voix chevrota cette fois : c'est trop… c'est horrible !

Il avait de la glace dans les veines.

— Pernola, répondit Mylord, avait dit à ces hommes que le pavillon renfermait un immense trésor, gardé par un vieil enfant, incapable de se défendre. Ils venaient vous tuer ; moi, je vous ai défendu.

Son regard, cependant, interrogeait l'ombre environnante, il semblait chercher avec inquiétude une chose qu'il ne trouvait point.

— Il paraît que j'ai échappé à un grand danger, murmura M. de Sampierre. Je comprends maintenant pourquoi Giambattista m'avait fait revenir ici. Voilà longtemps que le notaire Rondi est au cimetière de Catane, mais Giambattista savait attendre. Dès qu'il a eu mes signatures…

Il s'interrompit pour relever sur Mylord un regard où il y avait de l'effroi et du respect.

— Étiez-vous donc seul contre tous ces morts ? demanda-t-il. J'ai ouï dire que nos aïeux étaient des géants, mon fils Domenico.

— Non, répliqua Mylord, nous étions deux. Venez.

Il avait aperçu une ombre couchée, à une vingtaine de pas, en remontant vers l'entrée de la grotte qui donnait sur les bosquets.

Il marcha vivement de ce côté, toujours suivi par M. de Sampierre.

C'était encore un cadavre, mais autour de celui-là le combat avait dû être terrible. La terre, à une grande distance, était labourée de piétinements et toute diaprée de taches sanglantes.

Le mort était renversé sur le dos, les bras étendus en croix. Il avait dans sa main droite un de ces couteaux mexicains qui portent le nom de ***machete***, et dont la lame restait noire dans toute sa longueur.

À mesure que la lumière approchait, on reconnaissait mieux l'énergique et bonne figure du capitaine Blunt, avec ses noirs sourcils et ses cheveux grisonnants, touffus et ras comme un velours. Deux couteaux restaient fichés dans sa large poitrine. Au pied d'une roche derrière laquelle ils s'étaient, sans doute, embusqués avant la bataille, Frotin et Renaud, les derniers soldats du Poussah, gisaient l'un sur l'autre.

Ils avaient tous les deux la tête fendue.

— Voici celui qui était un géant ! dit Mylord avec emphase, voici mon vrai père ! mon vaillant bienfaiteur : Laurent de Tréglave !

Il s'agenouilla auprès de capitaine Blunt, deux fois poignardé, et lui tâta le cœur.

— Il est mort ! prononça-t-il tout haut : Tréglave est mort et je n'ai pu le sauver !

Mais tout bas, il ajouta en un blasphème :

— Le chien maudit ! Son cœur bat encore !

— Oh ! oh ! fit M. de Sampierre en se hâtant : Tréglave mort ! Je veux voir cela !

Il regarda le cadavre d'un œil haineux, et raillant pour la première fois peut-être de sa vie, il murmura :

— Rien que deux couteaux ! Il manque un des trois glaives de son blason !

— Allez ! ordonna Mylord avec un mépris indigné : Je ne veux pas lui donner le dernier baiser devant vous.

M. de Sampierre passa, rendu déjà à son indifférence.

Mylord arracha le couteau que tenait la main de capitaine Blunt et le lui planta dans le cœur.

— Il a ses trois glaives, maintenant, le compte y est ! dit-il en jetant le flambeau qui s'éteignit.

Il rejoignit le marquis à l'entrée de la grotte.

Au moment où tous les deux s'engageaient sous le bosquet, un homme et une femme sortirent de l'une des anfractuosités factices que l'architecte de la grotte avait pratiquées dans les parois.

La femme découvrit une petite lanterne, cachée sous sa mante. À cette lueur, nous eussions reconnu l'aveugle de la cité Donon : celle qui avait nom autrefois Phatmi.

— Fils, dit-elle à son compagnon qui pleurait, notre Éliane est dans le ciel. Que sa dernière volonté soit faite. Cherche celui qu'il a frappé trois fois.

Joseph Chaix prit la lanterne. Son cœur se soulevait en sanglots.

L'aveugle et lui s'agenouillèrent auprès de capitaine Blunt. Phatmi, après avoir tâté ses traits, dit :

— Je reconnais Tréglave !

Elle déboucha une fiole qui répandit une odeur violemment aromatique et baigna d'abord les trois blessures, puis elle laissa tomber deux ou trois gouttes du liquide entre les lèvres du capitaine.

LI

ON ORGANISE LE COTILLON

Il était deux heures après minuit, et vraiment, la fête de la marquise Domenica se comportait comme il faut. On n'avait pas trop chanté, et d'ailleurs les contre-amateurs de musique gardaient le refuge du jardin où chacun pouvait se mettre à l'abri ; on avait beaucoup dansé.

Le Tout-Paris un peu mélangé qui s'amusait là, libre comme au Pré-Catelan et qui n'avait même pas payé son entrée, avait de la bienveillance plein l'estomac.

On n'en voulait presque pas à ces fabuleux Valaques d'Italie qui étaient assez riches pour se montrer aussi hospitaliers que la place publique – au temps lointain où les rois de France, pour le jour de leur naissance, changeaient en vin d'Arbois l'eau qui coule tous les autres jours de l'année par le robinet des fontaines.

Les buffets étaient servis avec une abondance splendide. On y prodiguait du meilleur, et la foule gorgée ne gardait pas rancune aux fastueux amphitryons qui l'humiliaient de tant de magnificences.

Pourtant, nous ne voudrions pas prétendre que le pardon fût complet.

Le monde (le vrai, cette fois, et le grand : celui qui est composé de tous les faux mondes et de tous les petits mondes classés par l'orgueil des vainqueurs et la rage des

vaincus) le monde a ses rapporteurs comme le mieux servi de tous les journaux à sensation.

Je vous demande bien pardon de ne pas écrire ***reporter,*** je sais l'anglais assez pour aimer le français.

Il y avait des bouffées de cancans qui allaient et venaient à travers les salons comme autour des corbeilles.

Tout le monde ne danse pas. Il y a même des malheureux qui ne se rafraîchissent jamais. Ceux-là causent implacablement.

Par rafales, le vent des vieilles histoires soufflait.

Çà et là, on racontait, avec plus ou moins d'exactitude, le drame ténébreux joué à l'hôtel Paléologue en la nuit du 23 mai 1847.

Et chacun se promettait, à la prochaine occasion, de regarder mieux la grande vieille maison de la rue Pavée, bâtie au temps de la Saint-Barthélemy pour le bâtard d'un roi.

Puis, passant aux choses plus récentes, on rappelait la mort malheureuse de l'héritier unique de Sampierre, et les efforts romanesques de cette pauvre femme, dont le mari était fou, pour retrouver l'enfant disparu depuis tant d'années.

On souriait avec miséricorde : chacun pensant toutefois qu'il eût employé plus utilement l'argent prodigué à cette recherche extravagante.

Puis encore, on arrivait aux événements d'hier : à ce meurtre qui avait eu lieu là-bas, au bout de la pelouse, de l'autre côté du saut de loup, dans la cité Donon.

Vous savez le succès qu'obtient tout mystère de Paris à Paris. Paris n'avait jamais ouï parler du Trou-Donon avant ce soir. Le Trou-Donon, ce soir, faisait fureur.

On organisait des caravanes de découverte pour revenir le lendemain et visiter le Trou-Donon en détail.

Et le pavillon-Roland ! Il y avait eu des curieux pour se glisser dans les massifs. Ils avaient été arrêtés par la barrière en treillage de fer, et aussi par je ne sais quelle frayeur ; car ce grand bois silencieux était si noir, surtout quand on sortait de l'éblouissement des parterres !

Sait-on comment les bruits filtrent ? Le réservoir principal des bruits est toujours à l'office.

Chez cette pauvre bonne Domenica, la distance qui séparait certains porteurs d'invitation de l'antichambre n'était pas bien large, et Mlle Coralie avait presque des amies dans les quadrilles.

À un certain moment, et partout à la fois, le passé fit silence devant le présent.

On se mit à parler de M. le marquis de Sampierre, arrivé aujourd'hui même, avec pompe, et caché depuis lors à tous les yeux.

On parla de ces étrangers, tous princes, tous vieillards – et tous inconnus – qui s'étaient réunis dans la journée chez la marquise, et qu'on avait introduits, ce soir, un à un, dans une pièce du premier étage, sans leur faire traverser les salons, livrés au public.

Certes, ceux-là n'étaient pas venus pour la fête.

Enfin, de groupe en groupe, un nom courait, le nom d'un personnage…

Quel que soit le vrai nom de ce personnage, vous admettrez bien avec moi que notre M. Morfil est à la fois l'homme le plus mystérieux et le plus célèbre de Paris.

Les uns prétendent que M. Morfil est sorcier, les autres affirment qu'il est myope à ne pas distinguer le bout de son nez en plein midi.

Le pour et le contre sont du reste assez bien établis par un grand nombre de faits qui semblent authentiques au même degré.

Moi, je pense que M. Morfil, comme tous les héros légendaires, s'appelle en réalité : Légion.

Ils sont plusieurs, ils sont beaucoup.

Il y a, dans le tas des « messieurs Morfil », des besicles troubles et des yeux de basilic.

Le fait est que personne ici n'avait jamais eu le compromettant honneur de se rencontrer avec M. Morfil et que, pourtant, nombre de gens l'avaient reconnu, en tenue de bal, ma foi, au salon, au jardin, et encore ailleurs, suivi à distance par quelques gentilshommes spéciaux dont la physionomie ne laissait rien à désirer.

Qui qu'en grogne, comme disait la forte duchesse Anne de Bretagne, au bas de ses rescrits, je préfère généralement la police à ceux qu'elle surveille, mais, bien loin de m'en vanter, je dissimule avec soin mon opinion, sachant que le public, mon maître, se met obstinément et toujours du côté de Fra-Diavolo contre les carabiniers. Les belles dames, surtout, ne s'intéressent jamais qu'aux brigands.

Que faisait là M. Morfil ? M. Morfil n'est pas un danseur.

La religion de Mlle Coralie, déjà nommée, est répandue plus qu'on ne pense : il y avait là une imposante minorité de consommateurs qui espéraient positivement « du grabuge ».

On s'amusait, néanmoins et même d'autant plus à cause de cela. Les valses succédaient aux polkas, selon l'ordre légitime, et l'on commençait à comploter un cotillon.

Vers deux heures du matin, Mme la marquise de Sampierre, qui s'était jusqu'alors tenue à son poste, s'éclipsa tout à coup.

Les observateurs avaient pu remarquer que, pendant sa longue faction de maîtresse de maison, elle avait eu l'air inquiet. Ses regards cherchaient sans cesse quelqu'un dans la foule.

Deux ou trois petits jeunes gens, disposés à la mauvaise plaisanterie, prétendaient qu'elle les avait magnétisés en passant, leur montrant d'une façon très-ostensible une grosse bague chevalière en or qu'elle portait au seul de ses dix doigts qui ne fût pas chargé de diamants.

L'un d'eux même allait jusqu'à dire qu'elle lui avait fait signe d'approcher en l'appelant tout bas ***Domenico***…

Invitez donc ces petits effrontés !

Un quart d'heure après le départ de Mme la Marquise, une rumeur se répandit et obtint un succès de curiosité.

Vers la lisière de la fête éclairée, dans l'espace dévolu au crépuscule qui était entre les lumières du bal et la nuit des bosquets, on avait vu passer deux hommes qui formaient assurément un singulier couple.

L'un d'eux, beau vieillard à cheveux blancs comme la neige, portait un costume de voyage, élégant et correct, avec sac de maroquin en bandoulière et bottes montantes. Il avait néanmoins la tête nue.

L'autre, un tout jeune homme de jolie figure, avait la tenue de bal, mais en grand désordre.

Son aspect parlait de lutte. Autour de son cou, fortement incliné vers l'épaule droite, la cravate manquait et sa chemise était ouverte.

Ceux qui se trouvaient à portée les avaient vu marcher côte à côte lentement et sans se parler.

Ils avaient fait le tour de l'aile gauche et s'étaient introduits à l'hôtel par l'escalier particulier de M. le comte Pernola – que chacun s'étonnait bien, entre parenthèses, de n'avoir pas aperçu de la soirée.

Un si charmant danseur ! et qui jamais ne manquait aux fêtes de sa noble cousine !

Nous laisserons le Tout-Paris de Mme la marquise arranger le cotillon, si c'est son attrait, pour suivre le vieillard et le jeune homme : M. de Sampierre et Mylord qui se rendaient au tribunal de famille.

Ils ne rencontrèrent personne dans l'escalier, personne non plus dans les corridors. Toute la partie de l'hôtel réservée à l'habitation de la marquise était déserte.

Depuis qu'on avait quitté le jardin pour passer le seuil de la maison, M. de Sampierre, qui connaissait les êtres, marchait le premier. Il gardait, en apparence, cette froideur hautaine qui déguisait si étrangement sa faiblesse, mais, par le fait, il y avait tempête dans son pauvre cerveau.

Il ne savait plus bien ce qu'il allait faire.

Deux figures restaient devant ses yeux : Tréglave et Giambattista. Des autres morts, il établissait laborieusement le compte, et il pensait :

— Mon fils me hait. Mon fils me reprendra son sang. Il sait tuer. J'ai peur de lui, et c'est à cela que je le reconnais…

Il eut comme un soulagement à la vue de deux valets, placés en manière de sentinelles devant une grande porte qui marquait le milieu du corridor principal du premier étage ; la porte de son ancien appartement à lui, Giammaria.

Les deux valets se trouvaient être les Italiens Lorenzin et Zonza. Ils avaient été placés là, nous pouvons bien le deviner, par le comte Pernola qui voulait avoir des nouvelles promptes et certaines du conseil auquel on ne l'avait point convoqué.

M. de Sampierre s'arrêta et dit :

— C'est ici.

Mylord passa devant aussitôt. Il marcha droit aux deux valets. M. de Sampierre ralentit le pas.

À la vue de ce jeune homme inconnu dont les vêtements et la chevelure étaient en un complet désordre, les deux Italiens barrèrent la porte.

— Que voulez-vous ? demanda Lorenzin.

— Je veux entrer et assister à la réunion des parents de Paléologue et de Sampierre, répondit Mylord. J'ai droit, on m'attend.

— On n’attend plus personne, répliqua Zonza. L’héritier de Sampierre et de Paléologue vient d’être introduit à l’instant : retirez-vous.

Mylord eut un sourire et pensa :

— Nous étions donc trois !… Ce ne peut être l’Américain Blunt, puisque je l’ai tué.

Pas un nuage ne monta à son front. D’avance et quelle que fût la pauvre barrière qu’un compétiteur de bas étage pouvait lui opposer, il se sentait vainqueur.

Aussi bien, pourquoi ne pas l’avouer ? Il songeait à Jabain, le soldat du Poussah, qui portait la troisième cicatrice. Et pouvait-il craindre de Jabain ?

Il se retourna et dit :

— Mon père, ordonnez à ces valets de faire place.

Lorenzin et Zonza n’avaient pas même pris garde au marquis. En le voyant, ils s’écartèrent avec cette grande affectation de respect à laquelle Pernola les avait habitués – et la porte fut aussitôt ouverte.

LII

TRIBUNAL DE FAMILLE

C'était une vaste pièce, haute d'étage, éclairée par un grand lustre en doré mat, dont la forme lourde accusait la date. La pendule et les candélabres fort riches, mais pareillement laids, rappelaient aussi les premières années du règne de Louis-Philippe.

Les meubles, un peu plus anciens, mais non moins disgracieux, dénonçaient la fin de l'Empire ou le commencement de la Restauration : velours d'Utrecht à ciselures, liserés étroits de soie mêlée, forêt de pieds grêles qui tous représentaient des serpents.

Aux boiseries peintes en blanc avec trophées de lyres, de bandelettes et de pipeaux, pendaient six tableaux, offrant aux regards six sujets de tragédies froids comme des vents coulis.

Dans ce décor vieillot, mais qui n'était pas sans respirer une certaine fierté, des personnages également vieux, pour la plupart, se groupaient.

Le tableau, du reste, valait mieux que le cadre.

Il y avait quelque majesté dans le groupe formé par les représentants de ces races antiques qui avaient été le bas-empire en Orient, dans l'Occident le dernier ressouvenir de la chevalerie.

Alexis Comnène était un beau Roumain ; le Lusignan, descendant des rois de Jérusalem et de Chypre, avait une noble prestance. Le Rohan de Hongrie était superbe, le Moldave Courtenay portait haut comme un petit cousin qu'il était de Bourbon et de Bragance ; le patriarche Ghika étalait en éventail une barbe blanche absolument magnifique.

Au milieu du cercle formé par cette « figuration » imposante, la marquise Domenica, toute resplendissante de diamants, semblait avoir recouvré, dans la profondeur de son émotion, sa beauté d'autrefois et comme une auréole de jeunesse.

Nous aurions dû dire cela tout de suite peut-être : il y avait auprès de la marquise deux chers enfants : princesse Charlotte, sa fille d'adoption, qu'elle avait cru perdue, et son fils, tant et si longtemps cherché, son Domenico bien-aimé.

Tel fut le spectacle qui s'offrit aux regards de Mylord quand il passa le seuil après avoir écarté la résistance de Lorenzin et de Zonza.

Il vit deux fantômes : ses deux premières victimes : Édouard et Mlle d'Aleix qu'il croyait ensevelis sous les décombres de la chambre ronde, à Ville-d'Avray, chez Mme Marion.

Et Charlotte venait justement de raconter au milieu d'un silence étonné, les détails de cette sauvage tragédie, avortée par miracle.

La bonne marquise écoutait bouche béante, admirant son fils qu'elle n'avait pas encore osé serrer dans ses bras.

Il y avait bien en elle un doute qui voulait naître : Laure « endormie, » lui avait parlé, ce soir d'assassinat et

d'incendie. Laure avait accusé Charlotte ; Laure avait dénoncé un imposteur…

Mais les impressions de la pauvre marquise étaient plus fugitives que celles d'un enfant.

Et ce beau jeune homme ressemblait si bien à son rêve !

Charlotte achevait son récit. Elle avait dit ses transes de la dernière semaine, les offres d'alliance à elle faites par Pernola, l'instinctive terreur que lui causait la conspiration, double assurément, peut-être triple, de tous ces gens, acharnés autour de la fortune de Sampierre.

Elle avait dit aussi comment elle connaissait le lugubre secret de famille : bien des rumeurs étaient parvenues jusqu'à elle, mais elle avait tout deviné, un jour que son pieux souvenir l'amenait au pavillon, dans la chambre où était mort l'ami d'enfance : le jeune comte Roland.

C'était lors d'un séjour de M. le marquis à Paris : le quatrième portrait était là, faisant pendant à celui de M. de Sampierre.

Dans ces deux cadres, l'histoire de la nuit du 23 mai parlait.

Le portrait de gauche tenait l'arme, le portrait de droite montrait la blessure.

Charlotte avait dit encore comment elle avait retrouvé cette cicatrice, transportée de la toile sur le vif, le soir où Édouard Blunt, blessé, s'était évanoui dans la maison de l'aveugle.

Elle avait dit enfin les efforts et les angoisses de sa dernière journée, le jeu de Pernola, l'entêtement scientifique du

marquis et la tentative désespérée qu'Édouard et elle avaient osée à Ville-d'Avray pour opposer au moins l'un à l'autre les deux groupes de conspirateurs.

Elle était femme. Dans ce rapide abrégé, elle évita d'instinct tout ce qui pouvait soulever des doutes dans l'esprit de la marquise, tout ce qui nécessitait des explications ou des preuves : aussi garda-t-elle le silence sur le double rôle joué par Mme la baronne de Vaudré.

Elle dit seulement l'aventure toute nue : la chambre ronde transformée en prison ; les deux portes, barricadées d'abord, puis embrasées, et l'incendie qui semblait tomber du ciel par la coupole brisée.

Ils étaient là tous deux, dans cette fournaise, Édouard et Charlotte, attendant la mort inévitable, car ils avaient compris que l'incendie avait été allumé volontairement.

Leurs cris ne pouvaient être entendus que par les assassins.

Ils avaient déjà dit le dernier adieu à la vie, lorsque le salut leur arriva, aussi soudain, aussi imprévu que l'avait été le danger.

On a beaucoup médit des petites maisons ou folies, machinées au dix-huitième siècle pour la féerie des soupers d'amour. On a eu raison, sans doute, mais, pour une fois, ces cordes et ces poulies de perdition servirent à une œuvre providentielle.

Au centre de la chambre ronde, une trappe primitivement destinée à faire monter, des cuisines, la table toute servie du traitant Gaucher, et qui ne s'était pas ouverte depuis cent ans, peut-être, souleva son large panneau. La tête

de Vincent Chanut apparut, toute noire de poussière, montrant ainsi une issue par où nos amants purent s'échapper, – et l'incendie ne détruisit en réalité que des murailles.

Heureuse époque que la nôtre ! Et régénérée par la pudeur ! On n'y connaît plus ces petits monstres de maisons ! Nous avons, il est vrai, en échange… Mais j'ai parlé ailleurs du théâtre à bascule.

Pour ceux qui nous reprocheraient de n'avoir pas prononcé le nom de l'excellente dame Savta dans cette explication, fournie au galop de la plume, nous constaterons qu'à son retour, creusée par le péril, elle s'était réfugiée dans sa chambre avec une volaille, un pâté, une mayonnaise et un seau de glace, muni de sa bouteille frappée.

Et maintenant, revenons à Mylord, que vous vous représentez sans doute épouvanté et désarçonné à l'aspect de ces deux revenants dont la présence seule était pour lui un coup si terrible.

Mylord avait fait de bonnes études. Il tenait du docteur Jos. Sharp des principes solides et sûrs. Il savait que les combinaisons les mieux préparées rencontrent des obstacles et que nulle route n'est sans fondrières.

Prétendre qu'il ne reçut pas un choc violent serait mensonge, mais nous affirmons qu'il n'en parut rien.

Il était entré le premier. Changeant instantanément sa mise en scène, il s'arrêta près du seuil et s'effaça pour laisser passer le marquis Giammaria.

— Entrez, mon père, dit-il : nous ne sommes pas au bout. L'imposture a pris les devants !

En ce moment, Édouard et Charlotte que la stupeur avait rendus muets d'abord, le désignaient du même geste et disaient ensemble :

— C'est lui ! c'est l'assassin !

Domenica, effrayée, ouvrit de grands yeux. Elle rencontra le regard fixe et hardi de ce pâle jeune homme au col nu, aux cheveux épars, dont la tête se couchait presque sur son épaule.

Elle se souvint des paroles de Laure, qui avait décrit d'avance cette tête inclinée. Un doute entra en elle, et du premier coup la mit à la torture.

Tous les membres du conseil se levèrent à la vue du marquis.

Ce mouvement et la réception qui fut faite à M. de Sampierre par ses nobles parents, donnèrent à Mylord un instant de répit. Il en profita.

Comme Domenica ne pouvait détacher de lui son regard, il lui montra de loin et d'un geste impérieux M. de Sampierre. Celui-ci venait à elle et s'inclinait, sollicitant sa main à baiser.

Domenica donna sa main, mais ne détourna point ses yeux qui semblaient rivés au regard de Mylord.

— C'est mal ! prononça-t-il très-bas : la femme se doit à son mari, même avant de se devoir à son fils !

Et se mettant en marche d'un pas délibéré, il vint droit à la marquise dont il prit la main.

C'était la main qui avait la bague chevalière en or. Comme l'avait prédit Laure : ***il venait à la bague***.

— Elle m'a attiré de bien loin, murmura-t-il en baisant l'écusson aux trois glaives. La vérité triomphera, car Dieu le veut.

Puis il ajouta tout haut en se redressant :

— Ma mère, je vous reconnais et je vous salue !

C'étaient les propres paroles annoncées par le sommeil de Laure.

— C'est lui ! répéta Édouard : c'est l'incendiaire et l'assassin !

MM. de Rohan et de Courtenay le contenaient car il avait fait un mouvement pour s'élancer.

Mylord croisa ses bras sur sa poitrine.

— Je croyais, dit-il sans élever la voix et en mettant son regard froid entre les deux jeunes gens, que ma vue vous aurait fait rentrer sous terre. C'est vous qui êtes les incendiaires, c'est vous qui êtes les assassins ! Vous avez sur moi sans doute l'avantage de l'habileté et de l'endurcissement. Vos moyens sont préparés. Vous avez volé mes preuves, vous avez mis à mort mes témoins…

— Oh ! Madame ! Madame ! s'écria Charlotte. Un miracle de Dieu n'a pu sauver votre fils pour le jeter en proie à ce monstre !

— Tout ce que Laure avait annoncé arrive ! murmura la marquise. C'est trop, c'est trop pour moi !

Puis elle ordonna tout à coup :

— Qu'on cherche madame la baronne de Vaudré ! qu'elle vienne sur le champ ! Je suis capable d'en mourir !

Elle chancela. Ce fut Mylord qui la soutint dans ses bras.

Édouard ne se débattait plus. Il dit à Charlotte amèrement :

— Si vous m'aviez cru, nous serions loin d'ici.

Ce mot fut entendu et interprété.

Les membres du conseil entourèrent M. de Sampierre.

Mylord mit sa bouche toute contre l'oreille de la marquise qui se redressa tremblante et balbutia :

— Laure est morte ! avez-vous dit cela ! Laure qui était ici tout à l'heure !

Charlotte était la vaillance même. Elle se révoltait contre ces choses extravagantes et impossibles comme un mauvais rêve. Elle fit un pas en avant, mais la marquise, énergique pour une fois, l'arrêta d'un geste qui valait une malédiction.

— Laure m'avait tout dit, prononça-t-elle avec une véritable horreur. Ah ! malheureuse ! malheureuse ! Est-ce ainsi que vous avez payé mes bienfaits !

— Messieurs et honorés parents, disait pendant cela le marquis d'un ton grave, je ne suis pas fou, je n'ai jamais été fou. J'ai pris, vis-à-vis de moi-même une mesure conservatoire. En principe, mon fils cadet, Domenico, est décédé ; la science le veut ainsi, mais…

— La providence vous l'a rendu, Giammaria ! interrompit la marquise. L'amour de sa mère l'a ressuscité !…

Elle se tut, bâillonnée par un baiser de ce fils bien-aimé ; puis Mylord marcha vers le conseil.

Il y avait dans toute sa personne une fierté décente et modeste.

— La parole n'est pas aux femmes, dit-il. Vous êtes, messieurs, un tribunal chargé de choisir entre moi et celui qui m'a tout pris, jusqu'à mon pauvre nom d'Édouard Blunt. L'un de nous deux est un criminel, l'autre est le fils de Sampierre. Interrogez-nous tous les deux et décidez entre nous.

LIII

TRIOMPHE DE MYLORD

Il y avait parmi les membres composant le conseil judiciaire du marquis Giammaria une très-complète impartialité. Aucun d'eux n'ignorait que la réunion n'avait point qualité pour restituer un état civil régulier à l'héritier de deux grandes races, mais tous comprenaient et mesuraient la haute importance de la décision à intervenir.

L'avis du conseil allait conférer à l'un des deux prétendants une véritable possession d'état, entourée de formes solennelles.

L'élu entrait dans la famille par la bonne porte ; l'autre, le vaincu, restait sous le poids d'accusations vaguement formulées, mais qui effrayaient l'esprit par leur terrible gravité.

C'était la marquise elle-même qui tout à l'heure, avait présenté Édouard Blunt à la famille assemblée. Son cœur de mère s'était élancé vers ce beau jeune homme qui portait la marque de sa naissance et qui ressemblait à Roland. Elle n'avait alors aucun doute.

Le conseil avait partagé du premier coup sa croyance, et le récit de la princesse Charlotte avait achevé de porter la conviction dans tous les esprits.

Mais l'arrivée de Mylord changeait subitement l'aspect des choses. Les préparations accumulées par Laure écla-

taient en quelque sorte et frappaient avec une violence inouïe l'esprit de Domenica.

Tout venait selon les prédictions de la baronne.

La pauvre marquise avait bien pu oublier au premier instant les mystérieuses et profondes émotions de la matinée précédente, mais elles se réveillaient maintenant toutes à la fois, et sa conscience subjuguée écoutait avec religion la voix du souvenir.

Elle revoyait Laure, toute pâle et toute brisée, qui pliait naguère sous le poids de son pressentiment, dans leur récente et dernière entrevue ; Laure, qui l'aimait, qui le lui avait prouvé, et qui était tombée victime de son dévouement.

Car Mylord avait dit : « Ils l'ont tuée ! »

Pour la marquise, à cette heure, Laure était tout ; elle pensait par les seules suggestions de Laure dont la puissance était décuplée par ce fait que la mort leur imprimait son irrévocable sceau.

Ce jeune homme à la tête inclinée, Laure lui en avait fait le portrait ! Et n'était-ce pas un détail saisissant jusqu'au prodige que l'attraction produite sur lui par la bague ? Et ces paroles dites par Laure endormie et textuellement répétées par l'enfant !…

Domenica croyait. Mais comment exprimer cela ? Elle n'osait pas regarder Édouard Blunt.

Et quelque chose en elle se révoltait à l'idée de condamner Charlotte, qui restait triste désormais et muette à ses côtés.

Édouard, lui, gardait une contenance singulière où il y avait de l'indifférence et quelque pitié. Il semblait se désintéresser de plus en plus des choses qui l'entouraient. Toute sa pensée était dans le dernier reproche adressé par lui à Mlle d'Aleix :

— Si vous m'aviez cru, nous serions loin d'ici !

Parole qui pesait contre lui dans l'opinion de ses juges.

Ceux-ci avaient repris place, présidés par le patriarche Ghika. M. de Sampierre, assis à l'intérieur du cercle, mais le plus loin possible de Mylord, affectait un grand calme, sous lequel sa fièvre perçait.

— Dans mon opinion, dit-il à demi-voix, ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens n'est Domenico de Sampierre. Je suis en cela d'accord avec tous les auteurs. Je donnerais beaucoup pour me tromper, car si Mme la marquise retrouvait son fils, elle me pardonnerait peut-être…

— Vous pouvez en jurer, Giammaria ! interrompit la marquise dont les larmes jaillirent ; mais n'arrêtez plus l'épreuve et laissez agir nos seigneurs les juges.

Le regard d'Édouard alla vers elle et il eut un bon sourire.

Le marquis cependant n'obéit pas. Il poursuivit.

— La cicatrice de l'autre jeune homme est absurde : elle blasphème la science. La blessure de celui-ci, au contraire (il montrait du doigt Mylord) ou du moins les traces de sa blessure laissent quelques doutes, au point de vue anatomique. En outre, il m'a avoué qu'il me hait : c'est naturel. Enfin, il a poignardé Giambattista…

La marquise poussa un cri et s'éloigna de Mylord. Il y eut un silence :

M. de Sampierre reprit en manière d'explication toute simple :

— Puisqu'il vient d'Amérique…

Il ajouta :

— J'ai peur de lui, j'aurais aimé l'autre. Il y a eu, cette nuit, bien des morts. Faites pour le mieux : j'appellerai mon fils celui que choisira Mme la marquise : c'est décidé.

— Domenico de Sampierre ou prétendu tel, dit le patriarche Ghika en s'adressant à Édouard, vous vous êtes présenté le premier, exposez le premier vos moyens : le conseil vous écoute.

Édouard hésita. Charlotte lui dit à l'oreille :

— N'abandonnez pas votre père et votre mère !

— Est-ce mon père ? murmura Édouard, est-ce ma mère ? Seul capitaine Blunt pourrait le dire.

— Parlez, au nom de Dieu ! supplia Charlotte.

— Je parlerai donc pour l'amour de vous : Messieurs, je suis venu en France sans connaître le but de mon voyage. Je ne sais pas si j'ai le droit au nom qu'on me donne ici. J'ai été élevé par un vaillant homme du nom de John Blunt ; il est mort. Son frère, capitaine Blunt, lui a succédé près de moi. L'un et l'autre ont toujours été muets au sujet de ma naissance, qui, disait-on, me faisait assez riche pour attirer sur moi de grands dangers. Les dangers sont venus malgré mon ignorance. Hier seulement, capitaine Blunt a prononcé de-

vant moi quelques mots ayant trait à la maison de Sampierre.

— Qui donc alors, vous aurait appris votre naissance ? demanda M. de Rohan.

— Deux femmes, dont l'une est Mlle d'Aleix, et deux coups de couteau, dont l'un me fut donné par ce misérable…

Son doigt tendu désignait Mylord, qui ne broncha pas.

À son tour, le président demanda :

— Quelles sont vos conclusions ?

— Je n'en ai pas, répondit Édouard. Je voudrais protéger cette pauvre dame qui n'ose plus tourner les yeux vers moi et dont la première vue m'a fait battre le cœur ; je voudrais être de quelque service à M. le marquis, que je connais depuis plus longtemps et davantage, mais tous les deux me repoussent. S'il vous plaît de savoir sur moi ce que j'ignore moi-même, capitaine Blunt demeure chaussée des Minimes…

— Demeurait, rectifia M. de Sampierre.

Et il ajouta pendant qu'Édouard pâlissait et tremblait :

— Madame, ce capitaine Blunt était le dernier Tréglave. Le jeune homme semble ignorer cela. Notre fils me l'a montré assassiné.

— Par qui ? balbutia Édouard d'une voix étranglée.

Le marquis répondit :

— Par vous et vos complices. Mon fils l'a dit. Nous lui élèverons une sépulture convenable.

Ce fut plus rapide que l'éclair : Édouard fit un bond de bête fauve et son genou pesa sur la poitrine de Mylord terrassé.

— Mon fils ! cria la marquise en s'élançant. Ils vont se tuer ! au secours !

Elle prit Édouard dans ses bras. Vous eussiez dit qu'elle le pressait contre sa poitrine.

Et, en effet, quand Mylord fut dégagé, elle resta un instant entre eux, ignorant que sa pensée jaillissait de ses lèvres et balbutiant :

— Je ne sais pas ! je ne sais pas !

Édouard mit ses deux mains sur son visage. Il avait des sanglots qui soulevaient sa poitrine.

Charlotte vint à lui et le soutint parce qu'il chancelait.

Le marquis dit tout bas :

— Celui-là, je l'aurais aimé, j'en suis sûr. Pourquoi ?…

Mylord s'était relevé, calme comme devant.

Le patriarche Ghika lui dit répétant les propres paroles adressées à Édouard :

— Domenico de Sampierre ou prétendu tel, exposez vos moyens, le conseil vous écoute.

Mylord salua.

— Moi aussi, j'ai un témoin, dit-il, mais on ne l'appellera pas en vain. Ma mère, envoyez, je vous prie, dans la pauvre cité qui confine au mur de votre parc. Il y a une femme

aveugle qui demeure juste en face de votre porte. Vous la nommiez autrefois Phatmi…

— Phatmi ! répéta Domenica.

— Ah ! fit le marquis avec une émotion soudaine : la Tzigane ! elle doit se souvenir !

Charlotte serra la main d'Édouard, qui restait désormais immobile et impassible.

— Est-ce Phatmi qui est ton témoin, mon fils ? demanda la marquise riant et pleurant à la fois : Elle a tout vu, en effet ; elle sait tout, elle était là !

— Qu'elle vienne, répondit Mylord, vous l'entendrez.

Zonza fut aussitôt dépêché à la maison de l'aveugle.

Mylord reprit la parole, et, quoique sa cause fût gagnée d'avance, il la plaida admirablement. Il dit tout ce que l'autre n'avait pu dire, depuis la remise de l'enfant à l'homme du fiacre dans la nuit du 23 mai, jusqu'aux aventures des deux frères de Tréglave.

Laure lui avait fait la leçon complète.

Mais là où il fut véritablement magnifique ce fut dans l'explication du sanglant mystère de cette nuit, au pavillon.

Il divisa les morts en deux camps. Laure de Vaudré, capitaine Blunt, qu'il appelait toujours de son nom de Tréglave et lui, Mylord, étaient là pour sauvegarder la vie du marquis, condamné à périr. L'autre camp était composé des scélérats à gages, armés par Pernola, Édouard et Mlle d'Aleix, qu'il représentait comme associés ensemble tous les trois.

Charlotte avait embauché les serviteurs même de la marquise : entre autres Moeris et Moffray, qui avaient payé cette trahison de leur vie.

Ce matin, même princesse Charlotte avait rendu visite à François Preux, surnommé le Poussah, banquier de leur criminelle association : on pouvait interroger dame Savta…

Mylord acheva ainsi :

— J'ai frappé, je ne m'en cache pas. Je n'ai pas même pris la peine de réparer le désordre du combat et mes mains sont encore rouges : voyez ! Ceux que j'ai frappés en voulaient à la vie de mon père. M. le marquis a dit vrai, je viens d'Amérique, de cette partie de l'Amérique, où chacun met son droit sous la protection de son bras. Maintenant, je ne frapperai plus : j'ai mon bien, mon nom et mon père !

Il alla vers le marquis, dont il ouvrit lui-même le sac de voyage. Il prit le portefeuille de Pernola et le tendit au patriarche, en ajoutant :

— Prince archevêque, voilà mon dernier mot : ceci était le prix du sang de mon père. Un beau prix, vous pouvez voir. Comptez combien de millions !

Le portefeuille passa de main en main. Chacun supputa la somme énorme que Pernola avait su mobiliser, et M. de Sampierre répétait.

— Giambattista était un garçon capable. Je le regretterai.

Dans toute la force du terme, Mylord triomphait. Il était entre les bras de sa mère, qui le dévorait de baisers, en lui reprochant déjà sa froideur.

— Madame, répliqua-t-il, donnant ici à son rôle le suprême cachet de perfection ; nous reparlerons de cela. Je ne puis oublier que mon père n'a pas été heureux dans sa maison.

Domenica courba la tête.

— Alors, dit-elle, vous ne m'aimez pas, mon fils, et vous allez repousser ma prière : je voulais vous demander la grâce de ces deux infortunés…

Elle montrait Édouard et Charlotte : un groupe de marbre.

Mylord rougit comme on fait à un coup de fortune inattendu.

— Non ! s'écria-t-il, je ne vous refuserai pas. J'obéirai au premier vœu de ma mère ! Cette jeune fille qu'elle a aimée, ce jeune homme vers qui sa tendresse maternelle s'est égarée un instant, sont sacrés pour moi : ils seront libres : je le veux ! je l'exige !

Avant que le conseil pût répondre, Édouard dit :

— Je ne veux pas être libre, M. Donat, tout n'est pas fini entre nous !

Et princesse Charlotte ajouta :

— Votre témoin tarde bien à venir, n° 1 !

Le bruit de la porte, qui s'ouvrait en ce moment, couvrit une exclamation, arrachée à Mylord par ce dernier mot.

Zonza parut au seuil et dit avec un singulier accent :

— Voici l'aveugle, mais elle n'est pas seule !

LIV

LE DERNIER TÉMOIN

Vincent Chanut avait parlé. C'était chez lui, rue des Canettes, que Charlotte et Édouard avaient trouvé asile après l'incendie de la Folie-Gaucher.

Édouard et Charlotte savaient par lui l'histoire des Cinq et la biographie de Donat dit Mylord.

Au moment où le pauvre Vincent était tombé dans son propre escalier, sous le couteau du n° 1, il allait chez capitaine Blunt pour lui rendre compte des événements de la journée et l'accompagner à l'hôtel de Sampierre.

Nous savons que Blunt, trompé par un faux avis, s'était rendu, ce jour-là même, à la maison de santé du marquis, située à quelques lieues de Paris. Le soir, à son retour, il avait trouvé, dans la serrure de sa porte, le modèle de calligraphie exécuté par Mylord avec toute la sûreté de main d'un élève de Jos. Sharp, sur la carte gravée de Vincent.

L'imitation était si parfaite que Blunt, reconnaissant l'écriture de M. Chanut, n'avait pas même conçu un doute.

À l'heure dite, il se trouvait au lieu indiqué, devant le saut de loup de Sampierre, où un guide qui se recommandait, bien entendu, du nom de Vincent, lui ouvrait la petite porte du parc, pour le conduire en plein guet-apens.

Nous savons le reste. Blunt avait eu contre lui non-seulement les quatre ***pratiques***, mais aussi Moeris, Moffray et le Poussah.

Il avait succombé sous le nombre après s'être défendu comme un lion.

Et certes, la bataille aurait eu un tout autre résultat, s'il eût trouvé son fidèle revolver au moment de l'attaque.

Mais son guide avait été choisi parmi les plus adroits clients du père Preux et l'escamotage du revolver faisait partie de sa consigne.

Blunt n'avait eu pour combattre que son couteau mexicain…

Un grand mouvement de curiosité s'était produit parmi les membres du conseil à l'apparition de Zonza, suivant de si près les dernières paroles d'Édouard et de Charlotte.

Zonza avait annoncé l'arrivée de l'aveugle qui, disait-il, « n'était pas seule… »

Tous les regards se portèrent vers l'entrée ; chacun pressentait vaguement un coup de théâtre, et Mylord, sous son attitude tranquille, avait la fièvre du joueur qui se heurte à un « refait », quand il a risqué son va-tout.

La partie gagnée allait-elle recommencer ?

Domenica, harassée d'émotions, s'étonnait d'espérer encore et surtout de craindre.

M. de Sampierre, gardant cette attitude réfléchie qui est si étrange chez les fous, disait à ses voisins d'un ton sentencieux :

— Giambattista était très-bien élevé. À seize ans, il avait déjà détruit le bonheur de mon ménage et j'aurais juré qu'il était le meilleur gardien de mon repos… En somme, qu'avait-il besoin de me tuer ? Il n'avait qu'à emporter les valeurs. Mais il était pressé ; l'âge lui venait. Je m'étais aperçu, depuis quelque temps, qu'il teignait sa moustache…

Il s'interrompit en un cri de surprise.

L'aveugle avait été introduite la première.

Au lieu de marcher vers l'intérieur de la chambre, elle s'était rangée de côté, sans donner attention à son nom de Phatmi qui avait jailli des lèvres de la marquise. Derrière elle, venait une civière que deux hommes portaient.

L'un des deux hommes était Joseph Chaix, l'autre Chopé, l'unique employé de l'administration du pauvre Vincent Chanut.

Tous deux, Joseph et Chopé, avaient les yeux gros de larmes qui ne venaient pas du même deuil.

L'un pleurait sa femme et l'autre son maître.

Sur le brancard était couché capitaine Blunt, dont la poitrine ressemblait à une cuirasse toute rouge, quoiqu'on y distinguât les circonférences élargies de trois énormes plaques de sang.

La stupeur de tous fit dans la chambre un grand silence, par-dessus lequel la voix du bal entra : musique sautante et joyeux murmures.

Édouard et la civière allèrent à la rencontre l'un de l'autre.

Capitaine Blunt avait les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine. Il semblait dormir dans sa bravoure robuste et sereine.

Les deux porteurs, arrivés au centre du salon, déposèrent le brancard sur le parquet et s'écartèrent.

Mylord se trouvait à droite de la civière, Édouard à gauche. Ils s'agenouillèrent tous les deux en même temps. Et leurs regards se heurtèrent par-dessus le cadavre.

— Noble ami, dit Mylord, c'est pour moi que tu as perdu la vie !

Au son de sa voix, l'aveugle tressaillit.

Édouard, lui, resta silencieux. La parole s'étranglait dans sa gorge.

Charlotte voulut s'approcher de l'aveugle qui avait repris son immobilité, mais la marquise s'appuya sur elle en gémissant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! celui qui ressemble à Roland n'a rien dit ! C'est toujours l'autre qui parle !

— Et toi, se reprit-elle toute frémissante en se voyant dans les bras de Mlle d'Aleix ; toi ! Carlotta !… Ma tête se perd, c'est certain ! Je t'aimais tant, ma fille… Et voilà que tu me regardes avec les yeux de Laure !

— Madame, dit Charlotte, je vous ai dit la vérité, et je n'ai pas trouvé créance devant vous. À quoi bon essayer encore ?… Désormais, c'est la servante qui va prononcer l'arrêt de ses maîtres ; c'est la pauvresse qui tient en sa main les millions ; c'est l'aveugle qui va faire la lumière. Écoutez Phatmi quand elle parlera.

Et c'était aussi le fou qui seul avait l'air de garder quelque présence d'esprit au milieu de la confusion générale. Ces braves seigneurs du conseil de famille offraient l'image du plus complet désarroi.

M. de Sampierre examinait avec beaucoup d'attention les trois taches empourprées qui teignaient toute la poitrine de Blunt, et dont les circonférences empiétaient l'une sur l'autre, comme feraient les cercles produits par trois pierres tombées dans l'eau du haut d'un pont. Il pensait :

— Avant le baiser de mon fils, il n'y avait que deux blessures. Qui donc a fait la troisième ?

Son œil clair et presque souriant fit le tour du tribunal.

Il hocha la tête et demanda paisiblement :

— Ah ça ! pourquoi a-t-on apporté ici ce pauvre M. de Tréglave ?

Joseph Chaix et Chopé restèrent muets. L'aveugle dit au lieu de répondre :

— Giammaria Sampietri, il y a vingt ans, la nuit du mois de mai l'enfant vivait encore et criait quand je le portai au frère de cet homme mort. Et votre femme était aussi innocente que l'enfant lui-même, Giammaria Sampietri.

— Dans l'ordre des faits scientifiques, balbutia M. de Sampierre, il y a de singulières exceptions…

Il glissa un regard vers Domenica qui écoutait de tout son être.

— C'est l'homme mort lui-même qui nous a ordonné de l'apporter en ce lieu, reprit l'aveugle. Il a pu parler ; il a dit :

« Vivant ou décédé, je veux rendre à Domenica Paléologue le dépôt que mon frère Jean a reçu d'elle ».

On entendait le souffle qui sortait des poitrines.

Domenica était demi-pâmée dans les bras de Charlotte.

Édouard, affaissé sur lui-même, avait sa tête tout contre le visage déjà froid de Blunt, le vieil ami qui lui avait si longtemps tenu lieu de père.

Ce fut encore Mylord qui parla ; il dit :

— Noble cœur ! sa mort ressemble à sa vie !

Comme la première fois, sa voix donna un frémissement à l'aveugle.

Elle tira de son sein une petite cassette plate, en bois noir, qu'elle ouvrit avec lenteur.

Elle la donna à Joseph Chaix qui marcha vers la marquise.

— Regardez cela, maîtresse Domenica, dit l'aveugle, et souvenez-vous !

La cassette contenait un mouchoir brodé, jauni par le temps, déchiré en deux dans toute sa longueur et maculé d'une tache noire qui avait la forme d'un croissant.

Dès que le regard de la marquise l'eut touché, elle s'écria en retrouvant toute sa force :

— C'est à moi ! je le reconnais ! je l'avais déchiré pour bander la blessure de mon petit enfant chéri !

Elle vint s'agenouiller du même côté qu'Édouard, et ce fut, certes, sans y prendre garde.

Elle porta la main du mort à ses lèvres avec un pieux respect.

M. de Sampierre eut un geste d'impatience.

— Après, bonne femme ! dit-il. Puisque j'ai un fils, je veux le connaître. Ils sont deux, et il y a deux cicatrices…

— Mère bien aimée, disait en même temps Mylord à la marquise, je savais tout cela par M. de Tréglave…

La voix de l'aveugle l'interrompit.

— Ils sont deux, répondit-elle au marquis : Je vais vous apprendre lequel des deux est l'imposteur, lequel est le vrai Sampierre. Celui qui a parlé trois fois…

Elle s'interrompit et fit un pas vers le centre de la salle ; elle semblait hésiter.

— Écoutez ! s'écria Mylord. Celle-là va dire la vérité ! J'en fais serment !

Et, certes, il n'était pas besoin de réclamer le silence. Le vol d'une mouche eût fait bruit, au milieu de toutes ces curiosités attentives.

— Celui qui a parlé trois fois, répéta Phatmi avec un douloureux effort, est mon fils à moi, mon fils Yanuz qui a tué son père et qui va tuer sa mère avant d'aller à l'échafaud. Dieu nous a punis, Pétraki et moi, parce que nous avions fait à sa gorge cette marque qui devait le rendre riche.

Elle se tut. Il y eut un murmure parmi les membres du conseil.

Mylord dit en montrant Édouard de son doigt qui ne tremblait pas :

— C'est celui-là qui est Yanuz ! Cette femme s'est trahie : elle veut faire la fortune de son fils !

— Phatmi dit vrai ! s'écria la marquise qui jeta ses bras autour du cou d'Édouard : Voilà mon Domenico bien-aimé ! je le sais ! je le sens !… je le veux !

L'aveugle fit le tour de la civière et marcha sur Mylord qui se mit à pâlir.

L'écume lui vint aux lèvres, il murmura :

— On ne tue jamais assez…

Tout à coup, quelque chose brilla dans sa main. Il saisit le portefeuille qui restait sur la table du conseil et sauta pardessus le brancard en brandissant un couteau.

Il frappa. Édouard tomba, mais Charlotte, plus prompte que l'éclair, avait détourné l'arme.

Du second bond, Mylord, renversant Joseph et Chopé qui lui barraient le passage, atteignit la porte.

— J'ai les millions ! dit-il en franchissant le seuil. Bonsoir, mes parents !

Mais on le vit reculer en poussant un cri de rage.

Il y avait tout un bataillon d'agents dans le corridor.

Chopé, relevé, lui noua ses deux bras autour du corps par derrière.

— Tiens le bien, garçon ! dit la voix de M. Morfil qui perça les rangs de ses hommes et montra sur le pas de la porte sa bonne petite figure ronde, entourée de cheveux blancs hérissés. Quel gaillard ! Depuis que je suis dans la

partie, je n'ai jamais vu besogne pareille à celle qu'il a taillée cette nuit !

LV

DESTINS D'UNE CAUSE CÉLÈBRE

Une demi-heure s'était écoulée.

Il n'y avait plus dans la chambre que la famille de Sampierre et les braves seigneurs du conseil qui, probablement, ne s'étaient jamais trouvés à semblable fête.

Domenica, Édouard et Charlotte formaient un groupe à part. La bonne marquise, entre ses deux enfants, était tout entière à la joie.

Grâce à la condition presque enfantine de sa nature intellectuelle, les terribles impressions de cette nuit allaient déjà s'effaçant. Elle ne se souvenait plus des innombrables déceptions qui avaient égaré sa route, elle triomphait naïvement, non pas seulement de son bonheur, mais encore, mais surtout de sa sagesse.

Elle disait parmi ses sourires baignés de bonnes larmes et en partageant ses baisers :

— Mon fils ! Charlotte mes enfants ! On m'accusait de folie parce que je te cherchais, mon Domenico : S'est-on assez moqué de moi ! mais je n'ai pas faibli. Et malgré la trahison de ceux que je payais, te voilà retrouvé, mon pauvre ange ! Il y a un pouvoir surnaturel dans l'amour des mères !

Elle tenait dans ses mains les mains jointes des deux jeunes gens. Tout le reste disparaissait pour elle. Elle s'étonnait presque de trouver au fond de son cœur un poids

confus qui était le souvenir déjà lointain de l'heure précédente.

Il n'en était pas de même dans le groupe respectable formé par les membres du conseil. Le marquis Giammaria avait raconté à sa manière la tragédie du pavillon. Cette nuit avait une effroyable odeur de sang, et tous ces bruits de fête que salons et jardins persistaient à envoyer, grinçaient désormais d'une façon lugubre.

On ne songeait plus guère à régler l'état-civil du dernier Sampierre.

Seul, M. le marquis était à la question. Grave, discret, sûr de lui-même, il disait à ces gens effarés qui ne l'écoutaient pas :

— Je suis peintre comme je suis légiste et profondément versé dans la science médicale. Je vous montrerai un portrait des plus curieux qui est mon œuvre : Il représente le cher jeune homme que vous allez déclarer, selon toute apparence, comte de Sampierre et prince Paléologue. J'ai vu ce jeune homme aujourd'hui pour la première fois, entre deux et trois heures de l'après-midi, mais le portrait date de plusieurs années. Ce phénomène vous sera expliqué. N'ayant plus besoin de me cacher derrière une apparente folie, je reprends, bien entendu, l'exercice public de mes facultés. Giambattista me manquera, malgré ses torts : je n'ai jamais eu pleine confiance en lui, parce qu'il était de Sicile, comme moi. Quant à l'autre jeune homme, celui qu'on vient d'arrêter, il avait l'œil mauvais : j'ai cru qu'il venait aussi de chez nous. Et sa cicatrice était très bien faite : plus vraisemblable que l'autre, même, au point de vue traumatique. Mais je vous prie de considérer l'état nerveux où je devais être au moment de l'opération, qui eut lieu il y a vingt ans. J'adorais

Mme la marquise, messieurs. La science n'a rien à voir à cela ; c'est un défaut d'exécution : les carotides n'avaient pas été entamées suffisamment, voilà tout.

Il reprit haleine et, souriant à la ronde :

— Excusez-moi, poursuivit-il, je vais causer un instant avec Mme la marquise. Mes sentiments pour elle sont aussi vifs qu'autrefois, et comme elle n'aura plus à me reprocher la mort de son fils, j'espère que nous ferons désormais un heureux ménage.

Au moment où il traversait la chambre, on frappa doucement à la porte du corridor, et M. Morfil entra, sans attendre la réponse, avec son visage rose et rond dans ses cheveux fouettés à la neige.

Il salua, et son geste persuasif rassembla toutes les personnes présentes en un seul groupe.

Il y avait de la tristesse sur ses traits, bien qu'il gardât un petit grain de goguenarderie, bureaucratique et parisienne à un degré qui ne peut se rendre.

— Pardon de vous déranger, dit-il, je ne suis pas un homme du monde. Il y a eu dans les bosquets, là-bas, plus de dégâts encore que je ne l'avais craint. C'est tout uniment épouvantable. Il faut faire quelque chose.

M. Morfil parcourut de l'œil l'assistance et choisit la marquise pour arrêter sur elle un regard à la fois courtois et plein d'autorité en répétant son dernier mot.

— Quelque chose : c'est nécessaire… absolument !

Puis il continua :

— Le jeune scélérat est en sûreté, mais on ne peut improviser des mesures pour tant de victimes. En bas, la fête va toujours. Il y court des bruits, mais on ne sait rien de positif. Il faut occuper la fête et lui donner une fin : vous allez comprendre… *On* désire que la famille descende et présente le nouvel héritier… sans apparat, mais enfin un peu officiellement, ce qui expliquera ou paraîtra expliquer bien des émotions.

Domenica rougit, mais ne protesta pas. Il n'y eut que le marquis à parler.

— Qui vous a donné cet ordre ? demanda-t-il.

M. Morfil salua de nouveau.

— Il y a vingt ans, répondit-il, j'ai déjà enterré une cause célèbre qui aurait porté votre nom, monsieur de Sampierre. J'ai eu du mal. Le règne de Louis-Philippe vieillissait. Les causes célèbres sont les maladies des vieux règnes. *On* n'en veut pas. Personne n'a le droit de dire à des gens tels que vous : « Allez-vous-en », c'est clair, mais vous partirez demain, comme vous êtes partis en 1847. Ça tombe sous le sens, hé ?

Domenica passa devant son mari et dit :

— Nous partirons demain.

— Voilà, fit M. Morfil : Paris ne vous porte pas bonheur, et vous ne portez pas bonheur à Paris. Le règne présent a dix-neuf ans, deux ans de plus que celui de Louis-Philippe, et les causes célèbres commencent à lui pousser à la peau. *On* n'espère pas étouffer celle-ci tout à fait, mais *on* la veut le moins célèbre possible.

Il gagna la porte, l'ouvrit et se tint chapeau bas à droite du seuil.

Tout le monde passa, et M. Morfil, descendant le dernier, assista, perdu dans les groupes, à la présentation qui fit grand effet.

L'annonce du départ eut lieu en même temps. Personne ne s'en étonna.

Le lendemain, Paris écoutait d'une oreille des rumeurs sinistres, – de l'autre cette merveilleuse légende du beau jeune aventurier qui venait de gagner à la loterie un gros lot comme le portefeuille de M. de Rothschild.

Imitant la discrétion de M. Morfil, nous dirons qu'***on*** avait assez adroitement ressuscité le passé pour couvrir le présent et que Paris, bavardage de bouche et bavardage de plume, radotait en chœur la vieille histoire de la rue Pavée, qui était comme le prologue de la présente aventure. Cela occupait.

Cela aurait-il suffi pour tromper Paris, à cette époque où le ***reportage***, tout jeune et déjà glorieux, faisait la révolution d'Espagne et chutait la grande voix de la justice française dans l'instruction de l'affaire Troppmann ?…

Nous répondrons, mais achevons d'abord en deux mots notre drame intime.

Domenico de Sampierre, prince Paléologue, épousa Charlotte d'Aleix en Hongrie, à la fin de cette année 1867.

Le marquis Giammaria mourut un peu après la guerre de France.

Domenica, grand'mère, dispute aujourd'hui à dame Savta les baisers de ses petits-enfants.

Personne n'a jamais dit à Charlotte, princesse Paléologue et marquise de Sampierre, le lien qui l'unissait à cette créature monstrueuse, mais si belle, Mme la baronne Laure de Vaudré.

Quand elle prie pour sa mère, princesse Carlotta regarde en haut, cherchant une sainte au ciel…

Et maintenant que tout est dit, voici pourquoi la catastrophe de l'hôtel de Sampierre n'a pas fait une cause célèbre : la plus célèbre peut-être de toutes les causes célèbres qui ont effrayé ces dernières années.

Non, on n'aurait pas pu tromper Paris qui entrait sourdement en fièvre, rien n'aurait dépisté le flair proverbial de nos rapporteurs, si le hasard n'était venu au secours de M. Morfil et de ON, son supérieur.

Ils avaient bien fait tout le possible, séparant le crime en trois tronçons distincts, isolant l'incendie de Ville-d'Avray du meurtre de la rue des Canettes, et ce dernier assassinat du massacre de la grotte.

Ce massacre lui-même avait été dissimulé en partie, et le départ de la domesticité de Sampierre enlevait au concert des rumeurs ses instruments les plus sonores. Mais restait le crime et surtout le criminel.

Nous ne sommes plus au temps où ON faisait disparaître les gens par crainte du scandale, et la suppression de M. de Praslin, vraie ou fausse, est le dernier trait qui soit cité en ce genre par la chronique judiciaire.

M. Morfil était au bout de son latin.

C'est le bon moment pour le ***Deus ex machina***.

Le Dieu du dénouement fut ici un gentleman d'une quarantaine d'années, parfaitement convenable et bien couvert, qu'on introduisit un soir à la préfecture de police dans le cabinet du chef, après qu'il eut fait passer sa carte.

La carte du gentleman était ainsi figurée :

« DR. JOS. SHARP, M. P. DIVIS. INSP. »

Traduction : Docteur Jos. Sharp, inspecteur divisionnaire de la police métropolitaine.

Dans tous les états, on se respecte entre virtuoses. Jos. Sharp jouissait à Londres d'une bonne réputation comme « détective. » Ces messieurs de Paris le connaissaient très-bien de nom.

M. Morfil le fit asseoir. C'était un anglais maigre à la physionomie presque ascétique, caractérisée par deux superbes côtelettes de favoris blonds, peignés en éventail.

— Je suis très-content, dit-il, de l'occasion qui me met en présence d'un praticien de votre mérite, monsieur Morfil.

— Et moi, enchanté, répondit celui-ci, du bon hasard qui me permet de serrer la main à un confrère aussi distingué.

Jos. Sharp tira de son portefeuille un beau papier de chancellerie et reprit :

— Je viens réclamer un sujet anglais, condamné à mort par la cour du banc de la reine et réfugié en France.

— Nous chercherons… voulut dire M. Morfil.

— J'ai trouvé, fit Jos. Sharp.

Et il ajouta avec le bon gros rire de la joyeuse Angleterre :

— C'est une épine longue comme le maître-mât du *Great Eastern*, confrère, que je vous extirpe du pied !

— Est-ce que ce serait ?… s'écria Morfil.

— Tout à fait ! interrompit Jos. Sharp. C'est lui-même.

Et dépliant son papier diplomatique, il en mâchonna le préambule pour lire ensuite tout haut :

— « … Avoir à remettre au délégué du service métropolitain de Londres, le nommé Yanuz, né à Paris, 1847, de parents Roumains, naturalisé Anglais, 1861, sous le nom de Smith, religion grecque, converti à la Foi ; troisième degré de purification consolidée Nicholas-Daws, Ave Maria Corner, 1865, maître serrurier (de luxe), voleur après études, sous les noms de « Little Tichborne » et « Cruel-pour-les-Dames », condamné à la déportation, 1865, évadé, condamné à mort, 1865, évadé, passé en France, dit Donat, dit Torticolis, dit Mylord, entré dans l'association des Cinq comme serrurier, sous le n° 4, dit Domenico de Sampierre, devient n° 1… »

— Mais c'est d'hier, cela ! fit observer M. Morfil, écrasé par l'admiration.

— Non, d'avant-hier, repartit Jos. Sharp. Feu la baronne de Vaudré, qui portait le n° 5, avait une femme de chambre appartenant, comme le jeune Donat et moi, à la purification consolidée du troisième degré… Permettez que j'achève : « ***Note particulière*** : Ledit Donat a tué son père vers l'âge de quatorze ans. Signes à reconnaître : Tête penchée à droite et portant au cou une cicatrice valant plusieurs millions sterling. »

— Ah ça, ah ça ! balbutia M. Morfil, vous êtes donc des sorciers, vous autres, en Angleterre ? Ma parole ! vous en savez plus long que nous sur ce coquin-là !

— Je m'intéressais à lui, répondit Joseph Sharp avec une fierté modeste. Je suis docteur : c'est mon élève.

— Vous dites ?…

— Je dis : c'est mon élève… et comme il ignorait que des revers de fortune m'avaient forcé d'accepter une position dans la magistrature ***militante***, il continuait de m'écrire toutes ses petites affaires pour avoir mes conseils gratuits.

M. Morfil comprit cela.

ON s'était arrangé de manière à ce que les actes d'extradition fussent en règle. Mylord fut rendu à nos bons voisins. Et pendu.

Beaucoup d'historiens éminents admettent cette version.

D'autres prétendent qu'il a travaillé en France après la guerre, et que, finalement, il s'est fait homme politique quelque part.

FIN